



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

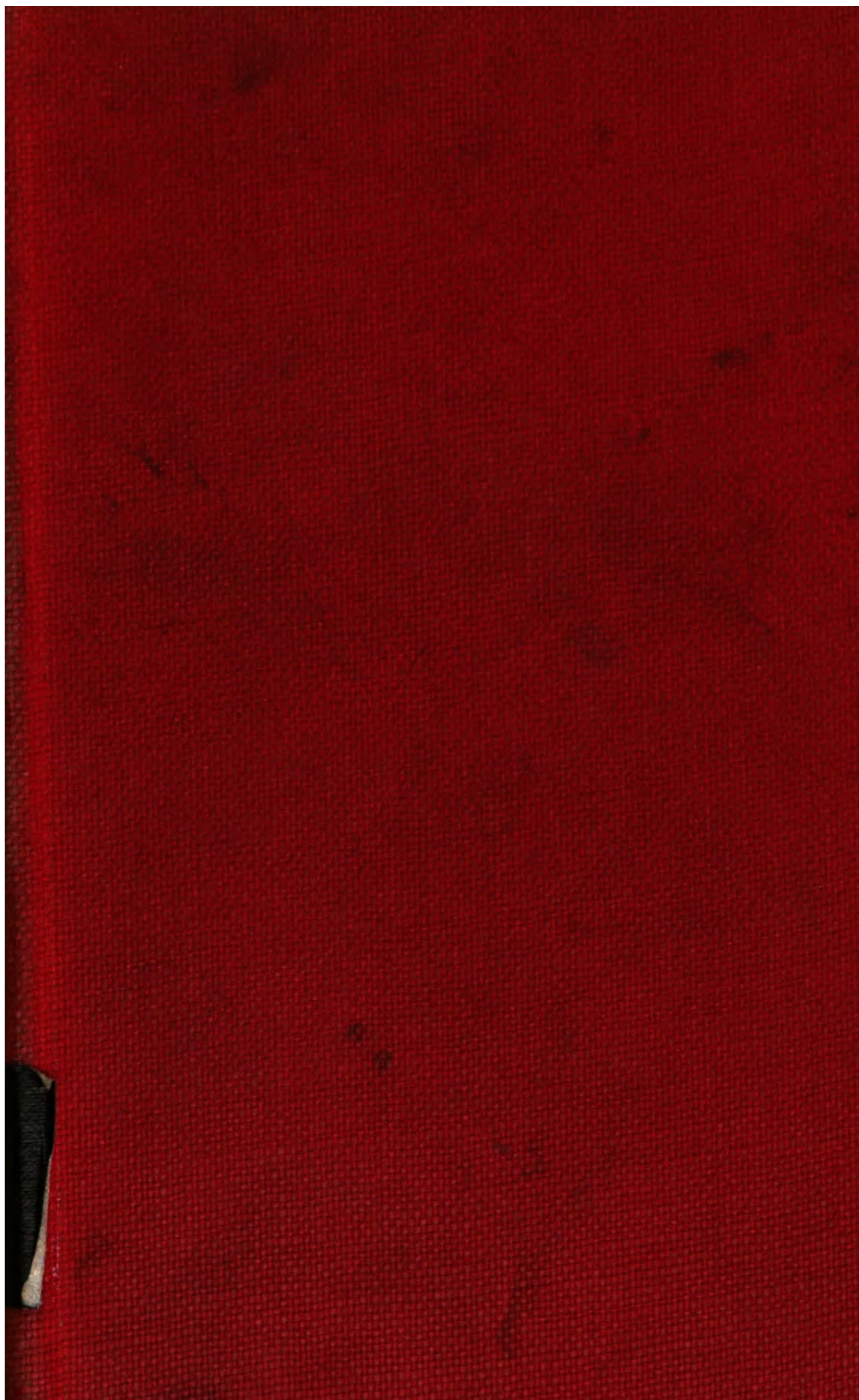
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

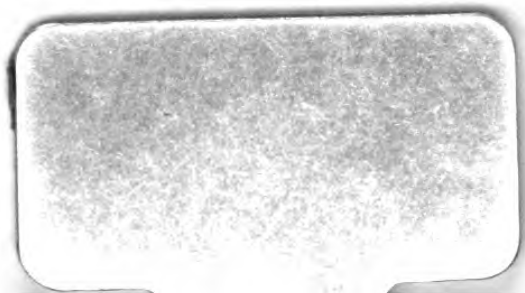


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



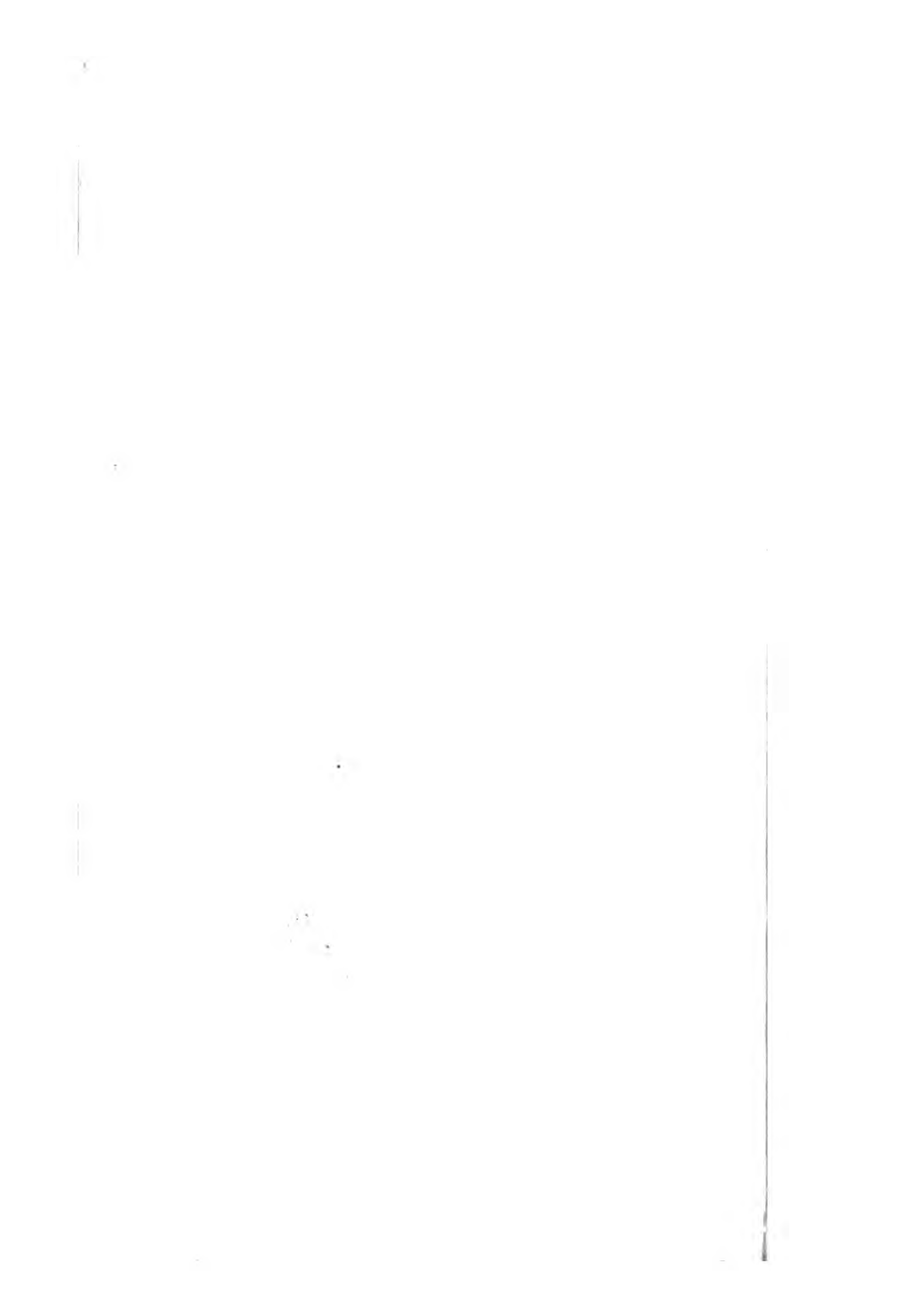


15









ŒUVRES COMPLÈTES

DE

RONSARD



---

Paris. Imprimé par GUIRAUDET et JOUAUST, 338, rue S.-Honoré  
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

ŒUVRES COMPLÈTES  
DE  
P. DE RONSARD

NOUVELLE ÉDITION

Publiée sur les textes les plus anciens

AVEC LES VARIANTES ET DES NOTES

PAR

M. PROSPER BLANCHEMAIN

---

TOME II



A PARIS

Chez P. JANNET, Libraire

—  
MDCCLVII

cc 2 15



\_\_\_\_\_

# LES ODES

DE

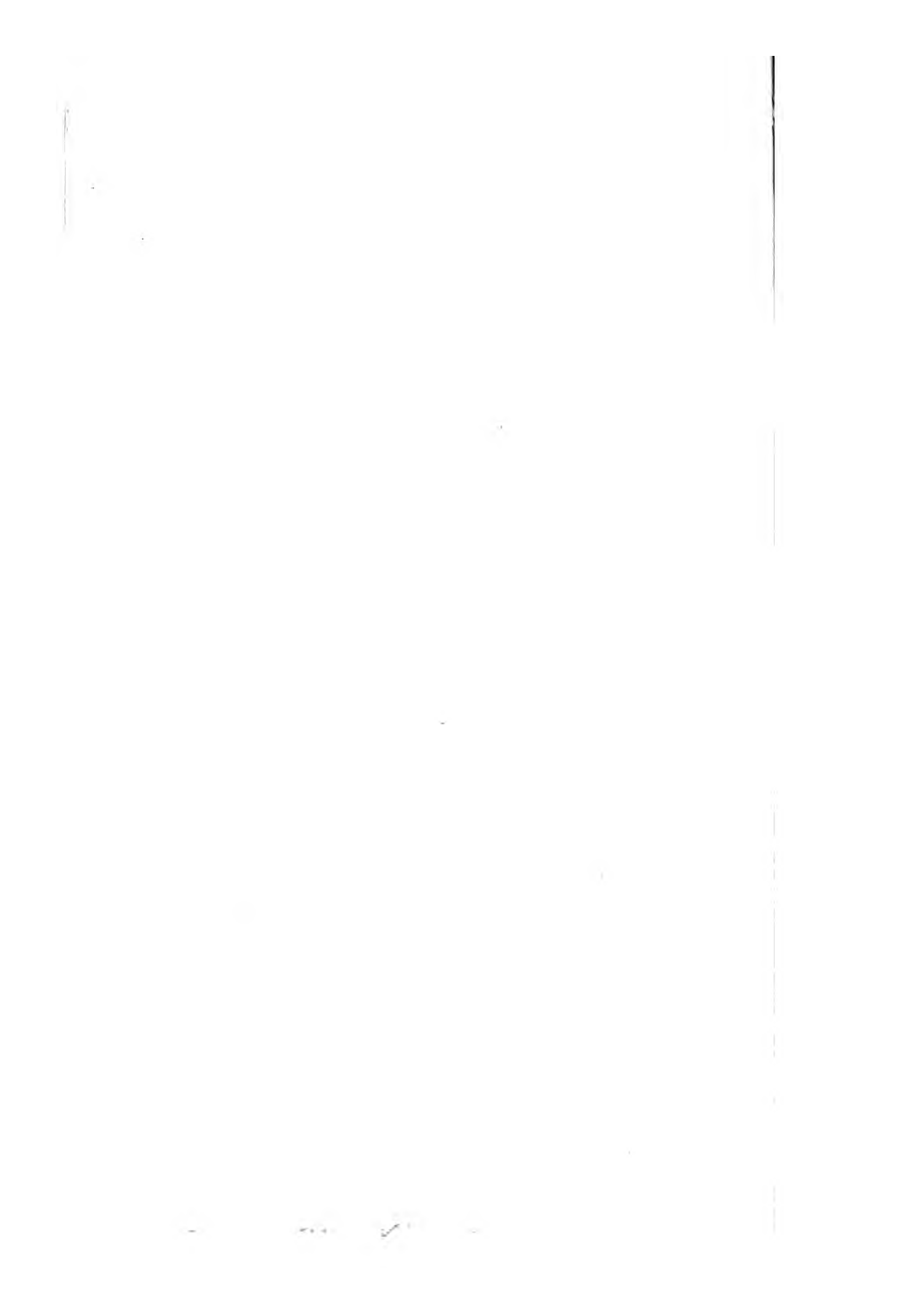
P. DE RONSARD

Gentilhomme vendomois.

---

Le Commentaire de N. RICHELET, Parisien, sur les Odes, est dédié à M. Achilles DE HARLAY, chevalier, conseiller du Roy en ses Conseils d'Etat et privé, premier president en sa Cour de Parlement.





AU LECTEUR <sup>1</sup>.

**T**u dois sçavoir que toute sorte de poésie a l'argument propre et convenable à son sujet : l'heroïque, armes, assaults de villes, batailles, escarmouches, conseils et discours de capitaines ; la satyrique, brocards et reprehensions de vices ; la tragique, morts et miserables accidents des princes ; la comique, la licence effrenée de la jeunesse, les ruses des courtizannes, avarice de vieillards, tromperie de valets ; la lyrique, l'amour, le vin, les banquets dissolus, les danses, masques, chevaux victorieux, escrime, joustes et tournois, et peu souvent quelque argument de philosophie. Pour ce, lecteur, si tu vois telles matieres librement escrites, et plusieurs fois redites en ces Odes <sup>2</sup>, tu ne

1. Cet avertissement, qui ne se trouve que dans les éditions posthumes, est de Ronsard, ainsi que les vers et arguments qu'il a mis en tête des mascarades, élégies, etc., pour en définir le genre.

2. Le mot *ode* en françois est de l'invention de Ronsard.

t'en dois esmerveiller, mais tousjòurs te souvenir  
des vers d'Horace en son Art poétique :

Musa dedit fidibus Divos puerosque Deorum,  
Et pugilem victorem, et equum certamine primum,  
Et juvenum curas, et libera vina referre (1).

RONSARD.

1. J'ai suivi, pour le texte des Odes comme pour celui  
des Amours, l'édition princeps des œuvres de Ronsard, don-  
née par lui en 1560, en y ajoutant les variantes importantes  
fournies par les autres éditions. Les vers retranchés depuis  
ont été, pour plus de clarté, renfermés entre deux crochets [ ].

Les odes postérieures à l'éd. de 1560 portent la date de  
l'édition où je les ai rencontrées pour la première fois. (P. B.)





## PREFACE<sup>1</sup>

Mis au devant de la première impression des Odes.

---

### AU LECTEUR.

**S**i les hommes, tant des siècles passés que du nôtre, ont mérité quelque louange pour avoir picqué diligemment après les traces de ceux qui, courant par la carrière de leurs inventions, ont de bien loin franchi la borne, combien d'avantage doit-on vanter le coureur qui, galopant librement par les campagnes attiques et romaines, osa tracer un sentier incognu pour aller à l'immortalité? Non que je sois, lecteur, si gourmand de gloire ou tant tourmenté d'ambitieuse presumption que je te vueil forcer de me bailler ce que le temps peut-estre me donnera (tant s'en faut que c'est la moindre affection que j'aye de me voir pour si peu de frivoles jeunessees estimés); mais, quand tu m'appelleras le premier auteur lyrique françois et celui qui a guidé les autres au chemin de si honneste labeur, lors tu me rendras ce que tu me dois, et je m'efforceray te faire apprendre qu'en vain je ne l'auray receu. Bien que la jeunesse soit tousjours esloignée de toute stu-

1. Préface étoit alors du masculin. Cette pièce et la suivante, qui datent de 1550, éliminées en 1560, se retrouvent dans les Pièces retranchées, Edition de 1617.

dieuse occupation pour les plaisirs volontaires qui la maistrisent, si est-ce que dès mon enfance j'ay toujours estimé l'estude des bonnes lettres l'heureuse félicité de la vie, et sans laquelle on doit desesperer de pouvoir jamais atteindre au comble du parfait contentement. Donques, desirant par elle m'approprier quelque louange encores non commune, ny attrapée par mes devanciers, et ne voyant en nos poëtes françois chose qui fust suffisante d'imiter, j'allay voir les estrangers, et me rendy familier d'Horace, contrefaisant sa naïve douceur, dès le mesme temps que Clement Marot (seule lumiere en ses ans de la vulgaire poësie) se travailloit à la poursuite de son psautier, et osay le premier des nostres enrichir ma langue de ce nom, Ode, comme l'on peut voir par le titre d'une imprimée sous mon nom dedans le livre de Jacques Peletier, du Mans, l'un des plus excellens poëtes de nostre âge, à fin que nul ne s'attribue ce que la verité commande estre à moy. Il est certain que telle ode est imparfaite pour n'estre mesurée ne propre à la lyre, ainsi que l'ode le requiert, comme sont encore douze ou treize que j'ay mises en mon Bocage, sous autre nom que d'odes, pour ceste mesme raison, servans de tesmoignage par ce vice à leur antiquité. Depuis, ayant fait quelques uns de mes amis participans de telles nouvelles inventions, approuvans mon entreprise, se sont diligentez de faire apparostre combien nostre France est hardie et pleine de tout vertueux labeur; laquelle chose m'est agreable, pour voir par mon moyen les vieux lyriques si heureusement ressuscitez. Tu jugeras incontinent, lecteur, que je suis un vanteur et glouton de louange; mais, si tu veus entendre le vray, je m'asseure tant de ton accoustumée honnesteté que non seulement tu me favoriseras, mais aussi, quand tu liras quelques traits de mes vers qui se pourroient trouver dans les œuvres d'autrui, inconsiderément tu ne me diras imitateur de leur escrits; car l'imitation des nostres m'est tant odieuse (d'au-

tant que la langue est encores en son enfance) que pour ceste raison je me suis esloigné d'eux, prenant stile à part, sens à part, œuvre à part, ne desirant avoir rien de commun avec une si monstrueuse erreur. Doncques, m'acheminant par un sentier inconnu et montrant le moyen de suivre Pindare et Horace, je puis bien dire (et certes sans vanterie) ce que luy-mesme modestement tesmoigne de luy :

Libera per vacuum posui vestigia princeps,  
Non aliena meo pressi pede.

Je fus maintes-fois, avecques prières, admonnesté de mes amis faire imprimer ce mien petit labour, et maintes-fois l'ay refusé, apprenant la sentence de mon sentencieux autheur,

Nonumque prematur in annum;

et mesmement sollicité par Joachim du Bellay, duquel le jugement, l'estude pareille, la longue frequentation et l'ardent desir de réveiller la poésie françoise, avant nous foible et languissante (j'excepte tousjours Heroët et Sceve et Saint Gelais), nous a rendus presque semblables d'esprit, d'inventions et de labour. Je ne te diray à present que signifie strophe, antistrophe, epode (laquelle est tousjours differente du strophe et antistrophe de nombre ou de ryme); ne quelle estoit la lire, ses coudes ou ses cornes; aussi peu si Mercure la soupçonna de l'escaille d'une tortue, ou Polypheme des cornes d'un cerf, le creux de la teste servant de concavité resonante; en quel honneur estoient jadis les poëtes lyriques, comme ils accordoient les guerres esmeues entre les rois, et quelle somme d'argent ils prenoient pour louer les hommes. Je tairay comme Pindare faisoit chanter les hymnes escrits à la louange des vainqueurs Olympiens, Pythiens, Nemeans, Isthmiens. Je reserve tout ce discours à un meilleur loisir; si je voy que telles choses meritent quelque brieve exposition, ce ne me sera labour de te



les faire entendre, mais plaisir, t'assurant que je m'estimeray fortuné ayant fait diligence qui te soit agreable. Je ne fais point de doute que ma poësie tant variée ne semble fascheuse aux oreilles de nos rimeurs, et principalement des courtisans, qui n'admirent qu'un petit sonnet petrarquisé, ou quelque mignardise d'amour, qui continue tousjours en son propos; pour le moins, je m'asseure qu'ils ne me scauroient accuser sans condamner premierement Pindare, autheur de telle copieuse diversité, et outre que c'est la sauce à laquelle on doit gouster l'ode. Je suis de ceste opinion que nulle poësie ne se doit louer pour accomplie si elle ne ressemble la nature, laquelle ne fut estimée belle des anciens que pour estre inconstante et variable en ses perfections. Il ne faut aussi que le volage lecteur me blasme de trop me louer: car, s'il n'a autre argument pour medire que ce poinct là ou mon orthographe, tant s'en faut que je prenne garde à tel ignorant que ce me sera plaisir de l'ouïr japper et caqueter, ayant pour ma defence l'exemple de tous les poëtes grecs et latins. Et, pour parler rondement, ces petits lecteurs poetastres, qui ont les yeux si aigus à noter les frivoles fautes d'autrui, le blasmant pour un A mal escrit, pour une rime non riche ou un poinct superflu, et bref, pour quelque legere faute survenue en l'impression, monstrent evidemment leur peu de jugement de s'attacher à ce qui n'est rien, laissant couler les beaux mots sans les louer ou admirer. Pour telle vermine de gens ignorantement envieuse ce petit labeur n'est publié, mais pour les gentils esprits, ardans de la vertu et dédaignans mordre comme les mastins la pierre qu'ils ne peuvent digerer. Certes, je m'asseure que tels debonnaires lecteurs ne me blameront, moy de me louer quelquefois modestement, ny aussi de trop hautement celebrer les honneurs des hommes favorisez par mes vers: car, outre que ma boutique n'est chargée d'autres drogues que de louanges et d'honneurs, c'est le

vray but d'un poëte lyrique de celebrer jusques à l'extremité celuy qu'il entreprend de louer. Et s'il ne cognoist en luy chose qui soit digne de grande recommandation, il doit entrer dans sa race, et là chercher quelqu'un de ses ayeux, jadis braves et vaillans, ou l'honorer par le tiltre de son païs ou de quelque heureuse fortune survenue soit à luy, soit aux siens, ou par autres vagabondes digressions, industrieusement brouillant ores cecy, ores cela, et par l'un louant l'autre, tellement que tous deux se sentent d'une mesme louange. Telles inventions encores te feray-je voir dans mes autres livres, où tu pourras (si les muses me favorisent comme j'espere) contempler de plus près les saintes conceptions de Pindare et ses admirables inconstances, que le temps nous avoit si longuement celées; et feray encores revenir (si je puis) l'usage de la lyre, aujourd'huy ressuscitée en Italie, laquelle lyre seule doit et peut animer les vers et leur donner le juste poids de leur gravité (1). N'affectant pour ce livre icy aucun tiltre de reputation, lequel ne t'est lasché que pour aller decouvrir ton jugement, à fin de t'envoyer après un meilleur combattant, au moins si tu ne te fasches dequoy je me travaille à faire entendre aux estrangers que nostre langue (ainsi que nous les surpassons en prouesses, en foy et religion) de bien loin devanceroit la leur, si ces fameux sciamaches (2) d'aujourd'huy vouloient prendre les armes pour la defendre et victorieusement la pousser dans les païs estrangers. Mais que doit-on esperer d'eux, lesquels, estant parvenus plus par opinion peut-estre que par raison, ne font trouver bon aux princes sinon

1. Ronsard chantoit ses odes et ses sonnets. Orlande, Janequin, Goudmel, etc., les ont mises en chant. Il s'en trouve de notés à la suite des Amours (1552) et dans les recueils de musique du temps. (P. B.)

2. Sciamaches, gens qui combattent des ombres : de *σκιμαχέω*.

ce qu'il leur plaist, et, ne pouvans souffrir que la clarté brusle leur ignorance, en mesdisant des labeurs d'autrui, deçoivent le naturel jugement des hommes abusez par leurs mines? Tel fut jadis Bacchylide à l'entour d'Hieron, roy de Sicile, tant noté par les vers de Pindare; et tel encores fut le sçavant envieux Callimaq, impatient d'endurer qu'un autre flattast les oreilles de son roy Ptolomée, mesdisant de ceux qui taschoient, comme Ovide, gouster les mannes de la royale grandeur. Bien que telles gens foisonnent en honneurs, et qu'ordinairement on les bonnette (1) pour avoir quelque titre de faveur, si mourront-ils sans renom et reputation; et les doctes folies des poètes survivront les innombrables siecles à venir, crians la gloire des princes consacrée par eux à l'immortalité.

RONSARD.

---

#### ADVERTISSEMENT AU LECTEUR (2).

**J'**avois deliberé, lecteur, suivre en l'orthographe de mon livre la plus grand' part des raisons de Louys Maigret, homme de sain et parfait jugement (qui a le premier osé desiller les yeux pour voir l'abus de nostre esriture), sans l'advertissement de mes amis, plus studieux de mon renom que de la verité, me peignant au devant des yeux le vulgaire, l'antiquité et l'opiniastre advis des plus celebres ignorans de nostre temps; laquelle remonstrance ne m'a tant sceu espouvanter que

1. On les salue.
2. Le poète est loin d'être resté fidèle aux principes qu'il émet ici. Ils n'en sont pas moins curieux pour l'histoire de notre orthographe.

tu n'y voyes encores quelques marques de ses raisons. Et, bien qu'il n'ait totalement raclé la lettre grecque  $\Upsilon$ , comme il devoit, je me suis hazardé de l'effacer, ne la laissant servir sinon aux propres noms grecs, comme en Tethys, Thyeste, Hippolyte, Ulysse, à fin qu'en les voyant de prime face on cognoisse quels ils sont et de quel país nouvellement venus vers nous; non pas en ces vocables abismes, cigne, nimphe, lire, sire (qui vient comme l'on dit de  $\chi\acute{\upsilon}\rho\iota\omicron\varsigma$ , changeant la lettre  $\chi$  en  $\sigma$ ), lesquels sont desja receus entre nous pour françois, sans les marquer de cet espouvantable crochet de  $\gamma$ , ne sonnant non plus en eux que nostre  $i$  en ire, simple, nice, lime. Bref, je suis d'opinion (si ma raison a quelque valeur), lors que tels mots grecs auront long-temps demeuré en France, les recevoir en nostre megnie, puis les marquer de l' $i$  françois pour monstrier qu'ils sont nostres, et non plus incogneus estrangers: car qui est celuy qui ne jugera incontinent que sibille, Cibelle, Cipris, ciclope, nimphe, lire, ne soient naturellement grecs, ou pour le moins estrangers, puis adoptez en la famille des françois, sans les marquer de tel espouvantail de Pythagore? Tu dois sçavoir qu'un peu devant le siecle d'Auguste la lettre grecque  $\Upsilon$  estoit incogneue aux Romains, comme l'on peut voir par toutes les comedies de Plaute, où totalement tu le verras osté, ne se servant point d'un caractere estranger dans les noms adoptez, comme Amphitruon pour Amphitryon; et, si tu me dis qu'anciennement la lettre  $\gamma$  se prononçoit comme aujourd'huy nous faisons sonner nostre  $u$  latin, il faut donc que tu le prononces encores ainsi, disant Cubelle pour Cybelle; mais je te veux dire davantage, que l' $\gamma$  n'a pas esté tant affecté des Latins (ainsi qu'asseurent nos docteurs) pour le retenir comme enseigne en tous les vocables des Grecs tournez par eux en leur langue; mais ils l'ont ordinairement transformé, ores en  $u$ , comme  $\mu\acute{\upsilon}\varsigma$ , *mus*; ores en  $a$ ,  $\kappa\acute{\upsilon}\omega\nu$ , *canis*; ores en  $o$ ,  $\acute{\upsilon}\pi\nu\omicron\varsigma$ , *somnus*, tournant l'esprit aspre noté sur  $\acute{\upsilon}$  en  $s$ ,

comme estoit presque leur vieille coustume avant que l'aspiration h fust trouvée. Je t'ay bien voulu admonester de cecy pour te monstrer que tant s'en faut qu'il faille escrire nos mots françois par l'y grec, que nous le pouvons bien oster, suivant ce que j'ay dit, hors du nom naturel, pourveu qu'il soit usité en nostre langue ; et, si les latins le retiennent en quelques lieux, c'est plus pour monstrer l'origine de leur quantité que pour besoin qu'ils en ayent. S'il advient que nos modernes sçavants se vueillent travailler d'inventer des dactyles et spondées en nos vers vulgaires, lors, à l'imitation des Latins, nous le pourrons retenir dans les noms venus des Grecs pour monstrer la mesme quantité de leur origine ; et, si tu le vois encore en ce mot, yeux, seulement, sçache que pour les raisons dessus mentionnées, obeïssant à mes amis, je l'ay laissé maugré moy pour remedier à l'erreur auquel pourroient tomber nos scrupuleux vieillars, ayant perdu leur marque en la lecture des yeux et des jeux, te suppliant, lecteur, vouloir laisser en mon livre la lettre i en sa naïve signification, ne la depravant point, soit qu'elle commence la diction, ou qu'elle soit au milieu de deux voyelles, ou à la fin du vocable, sinon en quelques mots, comme en ie, en i'eus, iugement, jeunesse et autres, où, abusant de la voyelle I, tu le liras pour I consonne, inventé par Maigret, attendant que tu recevras cette marque d'I consonne, pour restituer l'I voyelle en sa première liberté. Quant aux autres diphthongues, je les ay laissées en leur vieille corruption, avecques insupportables entassements de lettres, signe de nostre ignorance et de peu de jugement en ce qui est si manifeste et certain, estant satisfait d'avoir deschargé mon livre, pour cette heure, d'une partie de tel faix, attendant que nouveaux caracteres seront forgez pour les syllabes ll, gn, ch, et autres. Quant à la syllabe ph, il ne nous faut autre note que nostre F, qui sonne autant entre nous que φ entre les Grecs, comme manifestement tu peux voir par ce mot



*φιλη*, feille. Et si tu m'accuses d'estre trop inconstant en l'orthographe de ce livre, escrivant maintenant espée épée, accorder acorder, vestu vétu, espandre épandre, blasmer blâmer, tu t'en dois colerer contre toy mesmes, qui me fais estre ainsi, cherchant tous les moyens que je puis de servir aux oreilles du sçavant, et aussi pour accoustumer le vulgaire à ne regimber contre l'éguillon lors qu'on le piquera plus rudement, monstrant par cette inconstance que, si j'estois receu en toutes les saines opinions de l'orthographe, tu ne trouverois en mon livre presque une seule forme de l'escriture que sans raison tu admires tant, t'assurant qu'à la seconde impression je ne feray si grand tort à ma langue que de laisser estrangler une telle verité sous couleur de vain abus. Aussi tu ne trouveras fascheux si j'ay quelquefois changé la lettre E en A, et A en E, et bien souvent ostant une lettre d'un mot ou la luy adjoustant pour faire ma rime plus sonoreuse ou parfaite. Certes, telle licence a tousjours esté concédée aux poëmes de longue haleine ou de mediocre vertu, pourveu qu'elle soit rarement usurpée, non à ces rimes vulgaires, orphelines de la vraye humeur poëtique. Et si quelqu'un, par curieuse opinion plustost que par raison, se colere contre telle honteuse liberté, il doit apprendre qu'il est ignorant en sa langue, ne sentant point que E est fort voisin de la lettre A, voire tel que souvent, sans y penser, nous les confondons naturellement, comme en vent et autres infinis; et s'il ne se contente de ces raisons, qu'il regarde la liberté des Grecs et Latins, qui muent et changent, changent et remuent les lettres ainsi qu'il leur plaist, pour obéir au son ou à la forçante loi de leurs vers, comme *καρδια* pour *καρδια*, *olli* pour *illi*. Si telles libertez n'ont lieu en nostre langue, qui est celuy qui voudroit se travailler à labourer un champ tant ingrat et inutile? Au surplus, lecteur, tu ne seras esmerveillé si je redy souvent mesmes mots, mesmes sentences et mesmes traits de vers, en cela imitateur



## 18 ADVERTISSEMENT AU LECTEUR.

des poètes grecs, et principalement d'Homere, qui jamais ou bien peu ne change un bon mot, ou quelque trac de bons vers, quand une fois il se l'est fait familier. Je parle à ceux qui miserablement espient le moyen pour blasonner les escrits d'autrui, courroucez peut-estre pour m'ouïr souvent redire : le miel de mes vers, les ailes de mes vers, l'arc de ma Muse, mes vers succez, un trait ailé, empaner la memoire, l'honneur alteré des Cieux, et autres semblables atomes par lesquels j'ay composé le petit monde de mes inventions. Quand tels grimaus ne reprennent d'un poëme que telles choses, ou (comme j'ay desja dit) quelque petit mot non richement rimé, ou une virgule pour un point, ou l'orthographe, lors le poëte se doit assurer d'avoir bien dit, voire de la victoire, puis que ses adversaires, mal embastonnez, le combattent si foiblement.

RONSARD.





## AU ROY

HENRY II DE CE NOM.

**A**près avoir long-temps sué sous le harnois,  
 Bornant plus loin ta France <sup>(1)</sup>, et fait boire  
 aux François, [Seine,  
 Dans leur creux morions, en lieu de l'eau de  
 Les ondes de la Meuse, et saccagé la plaine  
 Des Flamans mis en route, et l'antique surnom  
 Des chasteaux de Marie <sup>(2)</sup> eschangez en ton nom ;  
 Après avoir gagné une bataille heureuse,  
 Et veu Cesar <sup>(3)</sup> courir d'une fuite peureuse ;  
 Et après avoir fait comme un bon marinier <sup>(4)</sup>,  
 Lequel, se souvenant de l'orage dernier,  
 Quand il est dans le port, soigneusement prend garde  
 S'il faut rien à sa nef : maintenant il regarde  
 Si le tillac est bon, si la carene en bas  
 Est point entre-fendue ; il contemple le mas,  
 Maintenant le timon ; il cherche si les côtes  
 Ouvertes par l'orage aux flancs sont point dissoutes ;

1. Dans le Luxembourg.
2. De Mariembourg, appelez Henribourg.
3. L'empereur Charles cinquiesme.
4. Tout cecy est une imitation ou plustost traduction de Marulle. (R.)

Et, bien qu'il soit au port, il n'a moindre souci  
 De sa nef qu'en la mer, et se rempare ainsi  
 Que s'il eseroit pendre au milieu de l'orage,  
 Et ne se veut fier au tranquille visage  
 Du ciel ny de la mer, pour se donner à l'eau,  
 Que premier il n'ait bien racoutré son vaisseau :

Ainsi, après avoir (la guerre estant finie)  
 De vivres et de gens ta frontiere garnie,  
 Fait nouveaux bastions, flanqué chasteaux et forts,  
 Remparé tes citez, fortifié tes ports ;

Bref, après avoir fait ce qu'un prince doit faire  
 De ce qui est en guerre et en paix necessaire  
 Pour tenir ton país en toute seureté,  
 J'offenserois par trop contre ta Majesté  
 Si comme un importun je venois d'aventure  
 Entre-rompre tes jeux d'une longue escriture,  
 Maintenant que tu dois pour quelque peu de temps  
 Après mille travaux prendre tes passe-temps,  
 Pour retourner plus frais aux œuvres de Bellonne.  
 Toutefois le desir qui le cœur m'éguillonne  
 De te monstrier combien je suis ton serviteur  
 Me fait importuner ta royalle grandeur ;  
 Et si en ce faisant je commets quelque vice,  
 Il vient du seul desir de te faire service,  
 Qui, pressant, me contraint de mettre un œuvre mien  
 Sous la protection de ton nom tres-chrestien,  
 Le sacrant à tes pieds. C'est, Prince, un livre d'odes  
 Qu'autres-fois je sonnay suivant les vieilles modes  
 D'Horace Calabrois et Pindare Thebain ;  
 Livre trois fois heureux si tu n'as à desdain  
 Que ma petite lyre ose entre tes trompettes  
 Rebruire les chansons de ces deux vieux poëtes,  
 Et que mon petit myrte ose attoucher le rond  
 Des lauriers que la guerre a mis dessus ton front.

Mais que dy-je ? à desdain ! j'ay tant de confiance  
 En ta simple bonté, que ta magnificence,  
 Bien que grave elle soit, ne refusera pas  
 Mon ouvrage donné, tant soit-il humble et bas :

Imitateur des dieux, qui la petite offrande [de,  
 Prennent d'aussi bon cœur qu'ils prennent la plus gran-  
 Et, bien qu'ils soient seigneurs, jamais n'ont à mespris  
 Des pauvres les presens, tant soient de petit prix.

Ce fils de Jupiter, ce foudre de la guerre,  
 Hercule, qui tua les monstre de la terre,  
 Allant pour estre fait d'Olympe citoyen,  
 Ne refusa d'entrer au toict Molorchien ;  
 Et mesme Jupiter, qui la tempeste jette,  
 De Bauce et Philemon entré dans la logette,  
 Comme d'un cerne d'or son chef environna  
 D'un chapelet de fleurs que Bauce luy donna.  
 Et toujours à sa feste en Libye honorée  
 Ne luy tombe un taureau à la corne dorée,  
 Mais souvent un aigneau ; car sa grande bonté  
 Ne prend garde aux presens, mais à la volonté.

Ainsi, suivant les dieux, je te suppli' de prendre  
 A gré ce petit don pour l'usure d'attendre  
 Un present plus parfait et plus digne d'un roy,  
 Que ja dans mon esprit je patrone pour toi.

Cependant je pri'ray ta puissance divine,  
 Ainsi que Jupiter Callimache en son hymne.  
 « Donne-moy (ce dit-il) des vertus et du bien,  
 Car la seule vertu sans le bien ne sert rien,  
 Ni le bien sans vertu. O Jupiter, assemble  
 Tous ces deux poincts en un et me les donne ensemble ! »  
 Les vertus et le bien que je veux recevoir,  
 C'est le moyen bientôt en armes de pouvoir  
 Amener ton Francus avec une grand trope  
 D'Asians pour domter la plus part de l'Europe ;  
 Mais il te faut payer les frais de son arroy,  
 Car il ne veut venir qu'en Majesté de roy,  
 Bien qu'il soit fugitif et qu'il n'ait en partage  
 Sinon du pere sien la force et le courage.

Aussi tu porterois la honte sur les yeux  
 Si luy, qui fut jadis l'ayeul de tes ayeux,  
 Le fils d'un si grand roy, venoit seulet en France  
 Donner à tes ayeux la premiere naissance.

Puis qu'il a donc trouvé le vent si à propos,  
Ne le laisse languir en casanier repos  
Aux rivages de Troye ou sur les bords d'Epire,  
Fraudé de son chemin par faute de navire  
Et par faute de gens ; car, ouvrier, je suis prest  
De charpenter sa nef et dresser tout l'apprest,  
Pourveu que ta grandeur royale favorise  
A ton ayeul Francus et à mon entreprise.





LE PREMIER LIVRE  
DES ODES

---

A LUY-MESME (1)

Sur la paix faite entre luy et le roy d'Angleterre l'an 1550.

ODE I. — *Strophe 1.*

**T**oute royauté qui desdaigne  
La vertu pour humble compaigne  
Dresse toujours le front trop haut,  
Et, de son heur outrecuidée,  
Court, vague, sans estre guidée  
De la raison, qui lui défaut.  
O Roy par destin ordonné  
Pour commander seul à la France,  
Le Dieu tout puissant t'a donné  
Ce double honneur dès ton enfance,  
Lequel (après la longue horreur  
De Mars vomissant sa fureur  
Et l'aspre venin de sa rage  
Sur ton pays noircy d'orage)

1. Au roi Henri II. Nous dirions aujourd'hui : Au même.

Par l'effort d'un bras souverain  
 A fait ravaller la tempeste  
 Et ardre à l'entour de ta teste  
 Un air plus tranquille et serain.

*Antistrophe.*

Certainement tousjours le sage  
 Augmente les dons davantage  
 Que jeune il emprunta des cieux.  
 Ta Majesté jeune et prudente  
 Au double tous les siens augmente  
 D'un artifice ingenieux.  
 Aussi mille felicitez  
 Ont bien-heuré toute ta race,  
 Et toy, roy de tant de citez,  
 Qui se courbent devant ta face,  
 Dés long temps tu fus honoré  
 Comme seul prince decoré  
 Des biens et des vertus ensemble  
 Que le destin en un t'assemble.  
 Mais ce bien qu'ores tu nous fais  
 Veut qu'on t'honore d'avantage  
 Pour avoir fait reverdir l'âge  
 Où florissoit l'antique paix,

*Epode.*

La quelle osta le debat  
 Du chaos, quand la premiere  
 Assoupit le lourd combat  
 Qui aveugloit la lumiere.  
 Elle seule osa tenter  
 D'effondrer le ventre large  
 Du grand Tout, pour enfanter  
 L'obscur fardeau de sa charge ;  
 Puis, desmembrant l'univers  
 En quatre quartiers divers,



Sa main divinement sainte  
Les lia de cloux d'aimant,  
Et en eux alla formant  
Une paisible contrainte.

*Strophe II.*

Adonc, meslant dans ce grand monde  
Sa douce force vagabonde,  
Les assura d'un doux repos ;  
Elle fit bas tomber la terre  
Et tournoyer l'eau qui la serre  
De ses bras vagues et dispos ;  
Du soleil allongea les yeux  
En forme de flèches volantes,  
Et d'ordre fit baller aux cieux  
L'ordre des estoilles roulantes.  
Elle courba le large tour  
De l'air qui cerne tout autour  
Le rond du grand parc où nous sommes,  
Peuplant sa grande rondeur d'hommes  
D'un mutuel accroissement :  
Car, partout où voloit la belle,  
Les Amours voloient avec elle,  
Chatouillans les cœurs doucement.

*Antistrophe.*

Lors pour sa juste récompense  
Le saint monarque qui dispense  
Tout en tous (dont le grave front,  
En se clinant pour faire sine,  
Croulle la terre et la racine  
Du firmament jusques au fond)  
Fit seoir la paix au dextre flanc  
De son grand trône d'excellence  
Et près du senestre à son rang  
Logea le dieu de violence.



De l'un les grands princes il oingt,  
 De l'autre durement les poingt,  
 Tous effroyez d'ouyr les armes  
 Craquer sur le doz des gendarmes.  
 De l'un jadis il honora  
 Les vieux pères du premier âge,  
 Et de l'autre il aigrit la rage  
 Contre Ilion, que devora

*Epode.*

Le feu grec, quand mille naus,  
 Ainçois mille et mille foudres,  
 Esclatèrent mille maux  
 Dessus les troyennes poudres.  
 Tandis que le feu tournoit  
 Forcenant parmy la ville,  
 Et que l'étranger s'ornoit  
 De la despouille servile,  
 Une aspre fureur d'esprit  
 Le cœur de Cassandre éprit,  
 Et, comme toute insensée,  
 Son corps tremblant çà et là,  
 Au fils d'Hector s'en alla  
 Pour lui chanter sa pensée.

*Strophe III.*

Bien que le feu gregeois nous arde,  
 Tant soit il cruel, il n'a garde  
 D'estoufer pourtant ton renom,  
 Enfant dont la race fatale (1)  
 Dedans la terre occidentale  
 Fera regermer nostre nom.  
 Ja déjà Danube t'attend

1. La suite destinée de tant de rois. (1..)

Sur le bord de sa rive humide (1),  
 Et ce grand marest (2) qui s'estend  
 Pres des lévres de l'eau Pontide (3):  
 C'est-là, c'est-là, c'est où tu dois  
 Pour quelque temps donner tes lois;  
 C'est où l'arrêt des dieux t'octroye  
 Fonder encore une autre Troye (4),  
 Resuscitant par ton moyen  
 L'honneur des tiens et leur proësse,  
 Ayant vangé dessus la Grece  
 L'outrage fait au sang troyen.

*Antistrophe.*

Après le cours de quelque année,  
 L'ire de Ceres forcenée,  
 Pour, devôt, n'avoir satisfait  
 A ses honneurs, toute mutine  
 Te contraindra par la famine  
 De quitter ton mur imparfait.  
 Horriblant (5) ton corps de la peau  
 D'un tigré, déjà, ce me semble,  
 Je te voy guider un troupeau  
 De vingt mille Troyens ensemble.  
 Je voy ce troupeau pelerin (6)  
 Déjà bien loin outre le Rhin

1. Et de fait qu'il n'y a point d'autre fleuve plus commode ny de plus grande estendue par où ce prince pust venir és Allemaignes ny és Gaules. (R.)

2. Le Propontis, qui est au devant du Pont Euxin, entre l'Hellespont et le Bosphore Thracien. (R.)

3. Avant que d'entrer au Far de Constantinople et de là en la mer Majour, c'est-à-dire au Pont Euxin. (R.)

4. Il entend la ville des Sicambriens, bastie par les Troyens. (R.)

5. Rendant comme sauvage et herissé. (R.)

6. Colonie troyenne, comme Pyrrhus appelloit les Romains. (R.)

Enrichir Troye de louanges  
 Et du butin des roys estranges,  
 Ayant trompé mille peris,  
 Ains que bastir aux bords de Seine  
 Les murs d'une ville hautaine  
 Du nom de mon frere Paris.

*Epode.*

Là tes enfants dompteront  
 Les rois francs d'obéissance,  
 Et jusque au ciel porteront  
 L'empire de leur puissance.  
 Donc, cependant que les Grecs  
 Chargent leur dos de bagage,  
 Nous de cris et de regrets,  
 Donne voile au navigage,  
 Sus l'eschine de la mer  
 Fais les vagues escumer,  
 Pour replanter notre race  
 Où te traîneront les cieux  
 Et le forçant veuil des dieux,  
 Qui jà t'ont borné ta place (a).

a. Var. (1587) :

*Ja déjà j'entens la vois  
 De Seine, qui te desire,  
 Et la défaite des rois  
 Esclaves de ton empire ;  
 J'enten le bruit des chevaux  
 Et le cliquetis des armes,  
 Et toy, noble de travaux,  
 Commander à tes gendarmes.  
 Ores tu ne peux sçavoir,  
 Comme enfant, ny concevoir  
 Ton heur que je prophetise.  
 Quand l'âge t'animera,  
 Alors ton bras s'armera  
 Pour achever l'entreprise.*

*Strophe III.*

A-tant acheva la prestresse <sup>(1)</sup>,  
 Et, folle du Dieu qui luy presse  
 L'estomac chagrin et felon,  
 En rechignant s'en est allée,  
 Nuds pieds et toute eschevelée,  
 Dedans le temple d'Apollon.  
 Andromache, qui remâcha  
 Les mots de Cassandre évoluée,  
 Son fils secrettement cacha  
 Dessous figure recelée ;  
 Car Junon, qui ne vouloit plus  
 Que le nom troyen revinst sus,  
 Ardoit d'en abbatre la race  
 Et Francus tuer sur la place,  
 Sans Venus, qui soudain feignit  
 Une idole à lui ressemblante,  
 Dont Junon d'une main ardente,  
 En lieu de Francion, teignit

*Antistrophe.*

La terre de sang, et la feinte  
 Garda le vrai ; puis, après mainte  
 Fortune dont il se sauva,  
 Enterra le corps de sa mère  
 Dans le vain tombeau de son père,  
 Qu'entre les Grecs elle éleva (a).

a. Var. (1587) :

*Sans Jupin, qui l'enfant mua  
 En une semblance animée,  
 Que Pyrrhe, de sa main armée  
 D'une tour, à terre rua.*

*Antistrophe.*

*Du faux sang la place fut teinte :*

1. Cassandre, prestresse d'Apollon.

Son cœur elle ouvrit d'un couteau,  
 Ayant sceu la fausse merveille,  
 Comme l'orage avoit sous l'eau  
 Noyé son fils près de Marseille (1).  
 De pleurs la tombe il honora (2)  
 Et de beaux (3) jeux la decora,  
 Par joustes esprouvant l'adresse  
 De la phrygienne jeunesse (a);  
 Enfin à terre il se coucha,  
 Et d'une grand coupe dorée  
 Sur la vuide tombe Hectorée  
 Du lait par trois fois épancha.

*Epode.*

Lors la tombe en deux s'ouvrit  
 Et l'obscur de ses crevasses  
 Hors des enfers découvrit

*Ainsi la fraude de la feinte  
 Le corps de Francion sauva.  
 En Buthrote, vivant sa mere,  
 Feignit le tombeau de son pere,  
 Qu'entre les Grecs il esleva.*

a Var. (1587), remplaçant les 104 vers suivants :

*Puis faisant la vague escumer,  
 Invoquant Junon et Neptune,  
 Hazardeux, chercha sa fortune  
 Au gré des vents et de la mer.*

1. En la coste de Provence, où quelques uns de ses vaisseaux furent portez par la tempeste, comme il se voit en la Franciade. (R.)

2. A la mode ancienne, avec des pleureux à louage. (R.)

3. Qui se faisoient entre les Romains le neuviesme jour du decez, et pour cest effect estoient appelez *novendiales ludi*.

Une ombre de quinze brasses.  
Tout le sang qui lui froidit  
Le cœur, que la peur enserre,  
Le corps tout plat lui roidit.  
Dessus l'étrangère terre  
Une voix par l'air s'ouït,  
Qui les sens lui éblouit,  
Lui chantant sa destinée,  
Qui jà déjà le hâtoit,  
D'autant qu'au ciel elle estoit  
Par arrêt déterminée.

*Strophe V.*

Mon fils, dit l'ombre, prends bien garde  
Que ce pays ne te retarde,  
Ny tes labeurs, tant soient ils durs.  
Mais fuy ces champs, mais fuy ces rives,  
Afin que, paresseux, ne privés  
Les tiens de leurs honneurs futurs.  
Je voy desja fleurir ton los  
En ce pays ou la Dunoue  
Traîne en la mer ses larges flots  
Et par les champs la Seine noue.  
Sus l'une tu dois maçonner  
Une autre Troye, et luy donner  
Le nom de Sicambre, où ta race  
Usera quelque temps d'espace.  
Mais sus l'autre non seulement  
Mille ans borneront sa demeure ;  
Car le ciel veut qu'elle y demeure,  
Et demeure éternellement.

*Antistrophe.*

Après que par le veuil celeste  
La pale famine et la peste

Auront tes soldats esclaircis,  
 Eux, quittant leur ville malade,  
 Sous toi faits nouvelle peuplade,  
 Peupleront des champs mieux assis.  
 Ton bras adonque poussera  
 Si courageusement tes bandes  
 Qu'à coups d'épée il froissera  
 Les rois des terres allemandes,  
 Et, comme un guide diligent,  
 Bien plus loin conduiras ta gent,  
 Outre le Rhin, tant qu'elle arrive  
 De Seine à la fertile rive  
 Dans la gauloise nation,  
 Et là fera sa demourance  
 Changeant le nom de Gaule à France  
 Pour l'honneur de toi, Francion.

*Epode.*

Si le Ciel m'a fait bien seur  
 Des paroles qu'il m'inspire,  
 Tu auras pour successeur  
 Maint neveu digne d'empire;  
 Mains rois de toi sortiront,  
 Dont les vertus manifestes  
 Parmi les princes luiront  
 Comme au ciel les feux celestes.  
 Entre eux un Henry je voy,  
 Des meilleurs le meilleur roy,  
 Qui finira sa conquête  
 Aux deux bords où le soleil  
 S'endort et fait son reveil,  
 Penchant et dressant sa teste.

*Strophe VI.*

France, par luy victorieuse,  
 Ne sera point tant glorieuse

De son Clovis ni de Martel,  
 Ni de son Charlemagne encore,  
 Comme je voy qu'elle s'honore  
 Dans les vertus d'un prince tel.  
 C'est ce Henry qui bastira  
 Les pergames de nostre ville,  
 Qui plus jamais ne sentira  
 Le fer meurtrier d'un autre Achille.  
 Aussi le destin ne veut pas  
 Que le Grec là retombe à bas,  
 Afin que ta race éternelle  
 Eternellement vive en elle,  
 Grosse d'empires et d'honneur,  
 Enfantant triomphes et gloires,  
 Mille lauriers, mille victoires,  
 Ayant tel roy pour gouverneur.

*Antistrophe.*

Ainsi dit l'ombre, et le tonnerre,  
 Tombant du côté gauche à terre,  
 Qui de trois feux la tombe éprit,  
 Élança trois flammes subites,  
 Ratifiant les choses dites  
 Et par Cassandre et par l'esprit.  
 Adonc Francion étonné  
 Dedans son cœur pense et revire  
 L'augure qui lui est donné.  
 Pour le hâter, en son navire,  
 Ayant son oncle interrogué,  
 En haute mer il a vogué;  
 Tant et tant l'ardeur l'importune  
 De courir après la fortune  
 Pour le veuil des dieux éprouver.  
 Fuy-donc, Troyen, toi et ta bande!  
 Si ton neveu me le commande,  
 J'iray bientôt te retrouver.]



*Epode.*

Muse, repren l'aviron  
 Et racle la prochaine onde  
 Qui nous baigne à l'environ,  
 Sans estre ainsi vagabonde.  
 Tousjours un propos desplaist  
 Aux aureilles attendantes  
 Si plein outre reigle il est  
 De paroles abondantes (1).  
 Celuy qui en peu de vers  
 Estraint un sujet divers  
 Se met au chef la couronne.  
 De ceste fleur que voicy,  
 Et de celle et celle aussi  
 La mousche son miel façonne.

*Strophe VII.*

Diversement, ô paix heureuse,  
 Tu es la garde vigoureuse  
 Des peuples et de leurs citez;  
 Des royaumes la clef tu portes,  
 Tu ouvres des villes les portes,  
 Serenant leurs adversitez.  
 Bien qu'un prince voulust darder  
 Les flots armez de son orage,  
 Et tu le viennes regarder,  
 Ton œil appaise son courage;  
 L'effort de ta divinité  
 Commande à la nécessité,

1. Parce qu'il s'estoit comme perdu dans le discours d'un sujet estrange; ainsi souvent parle Pindare. (R.)

2. C'est-à-dire si, outre son principal sujet, il en reçoit d'autres par induction; comme en cet endroit que l'auteur s'est eschappé sur le discours de la Franciade, combien que son but ne tende qu'à louer la paix. (R.)

Ployant sous ton obéissance ;  
 Les hommes sentent ta puissance,  
 Allechez de ton doux repos.  
 De l'air la vagabonde troupe  
 T'obeyt, et celle qui coupe  
 De l'eschine l'azur des flots.

*Antistrophe.*

C'est toy qui dessus ton eschine  
 Soustiens ferme ceste machine,  
 Medecinant chaque element,  
 Quand une humeur par trop abonde,  
 Pour joindre les membres du monde  
 D'un contrepois également.  
 Je te salue, heureuse Paix,  
 Je te salue et re-salue,  
 Toy seule, Deesse, tu fais  
 Que la vie soit mieux voulue.  
 Ainsi que les champs tapissez  
 De pampre ou d'espics herissez  
 Desirent les filles des nues  
 Après les chaleurs survenues,  
 Ainsi la France t'attendoit,  
 Douce nourriciere des hommes,  
 Douce rosée qui consommes  
 La chaleur qui trop nous ardoit.

*Epode.*

Tu as esteint tout l'ennuy  
 Des guerres injurieuses,  
 Faisant flamber aujourd'huy  
 Tes graces victorieuses.  
 En lieu du fer outrageux,  
 Des menaces et des flames,  
 Tu nous rameines les jeux,  
 Le bal et l'amour des dames,

Travaux mignars et plaisans  
 A l'ardeur des jeunes ans.  
 O grand roy non imitable,  
 Tu nous aumosnes cecy,  
 Ayant creu Montmorency (1)  
 Et son conseil veritable (2);

*Strophe VII.*

Lequel, mettant en evidence,  
 Les saints tresors de sa prudence,  
 Ne s'est jamais accompagné  
 Du sot enfant d'Epimethée (3),  
 Mais de celuy de Promethée (4),  
 Par longues ruses enseigné.  
 Et certes un tel serviteur  
 Merite que ta main royale  
 Recontre-balance un grand heur  
 A sa diligence loyale.  
 Il me plaist or' de descocher  
 Mes traits thebains pour les lâcher,  
 Montmorency, dedans ta gloire,  
 Afin que je te face croire  
 Que la nourriture d'un roy (5)

1. Lors connestable, le plus grand et le plus sage seigneur de son temps. (R.)

2. A la difference de ceux dont l'ambition trahissoit desja le prince et l'Etat par conseils deguisez. (R.)

3. Epimethée et Promethée estoient frères. Ils furent les deux premiers ouvriers des hommes (*dissimili manu*): car ceux de Promethée sont prudens; ceux d'Epimethee, au contraire, sont grossiers et sans esprit. (R.)

4. De la Raison, fille du Conseil et de la Prudence, τῆς προμηθείας.

5. Nostre poëte, nourry tousjours et elevé en la maison des roys, depuis François I jusqu'à Henry III, ainsi que tu peux voir par sa vie, qu'a escrite monsieur Binet. (R.)

De bien loin nos rymeurs<sup>(1)</sup> surmonte,  
Lors que hardie elle raconte  
Un vaillant sage comme toy.

*Antistrophe.*

Nul n'est exempt de la Fortane,  
Car sans égard elle importune  
Et peuples et rois et seigneurs.  
Cadme sentit bien sa secousse  
Et de quel tonnerre elle pousse  
Les grands princes de leurs honneurs.  
Mais, tout ainsi que les flambeaux  
Ou du soleil ou d'une estoile  
Tout soudain reluisent plus beaux  
Après qu'ils ont brisé leur voile,  
Ainsi, après ton long séjour,  
Tu nous esclaires d'un beau jour,  
Ayant cognu par ta presence  
Combien nous nuisoit ton absence,  
Privez de ton œil, qui sçait voir  
Les pieds boiteux de la malice,  
Si près œilladant la police  
Que rien ne le peut decevoir.

*Epode.*

Et qu'est-ce que des mortels?  
Si au matin ils fleurissent,  
Le soir ils ne sont plus tels,  
Pareils aux champs qui fanissent.  
Nul jamais ne s'est vanté  
D'éviter la bourbe noire  
Si la Muse n'a chanté  
Les hymnes de sa memoire.

1. Ces miserables esprits qui n'avoient rien que des rymes quand il commença à paroistre, et pensoient estre grands poëtes. (R.)

C'est à toy, Roy, d'honorer  
 Les vers, et les décorer  
 Des presens de ta hauteesse ;  
 Soufle ma nef, je seray  
 Le premier qui passeray  
 Mes compagnons de vistesse.

*Strophe 1 X.*

Plustost que les feux ne s'eslancent,  
 Quand au ciel les foudres nous tacent,  
 Je courray dire aux estrangers  
 Combien l'effort de ta main dextre,  
 Maniant le fer, est adextre  
 A briser l'horreur des dangers,  
 Et de quel soin prudent et caut  
 Ton peuple justement tu guides,  
 Appris au mestier comme il faut  
 Luy lâcher et serrer les brides.  
 Ta vieille jeunesse et tes ans  
 En mille vertus reluisans  
 M'inspirent une voix hardie,  
 Et me commandent que je die  
 Ce regne heureux et fortuné  
 Sous qui l'heureuse destinée  
 Avoit chanté dès mainte année  
 Qu'un si grand prince seroit né

*Antistrophe.*

Pour gouverner comme un bon pere  
 La France, heureusement prospere  
 Par les effects de sa vertu.  
 Rien icy bas ne s'accompare  
 A l'equité saintement rare  
 Dont un monarque est revestu ;  
 Aussi rien n'est tant vicieux  
 Qu'un grand gouverneur de province

Quand il fault, d'autant que mille yeux  
Avisent la faute d'un prince.  
Ne preste l'aureille aux menteurs  
Et fuy de bien loin les flateurs,  
S'ils veulent oindre (1) tes oreilles  
De fausses et vaines merveilles,  
Fardans sous vaine autorité  
Le vain abus de leurs vains songes,  
Subtils artisans de mensonges  
Et bons pipeurs de verité.

*Epode.*

L'un se ronge le cerveau,  
L'autre mesdit et rapporte,  
S'il sent qu'un esprit nouveau  
Nouvelles chansons apporte.  
Ce pendant l'innocent faict  
Preuve de sa patience,  
Sçachant que Dieu tout parfaict  
(Dieu la mesme sapience)  
Ne sçauroit jamais laisser  
L'orgueil sans le rabaisser  
Pour hausser la chose basse.  
Ostant l'honneur d'un qui l'a,  
Il le donne à cestui-là  
Qui par raison se compasse.

*Strophe x.*

Il faut qu'en me parant j'évite  
L'escrime de leur langue viste  
A tirer l'estoc dangereux ;  
Si est-ce que j'oy tousjours dire  
Qu'un homme engraisé de mesdire  
Maigrit à la fin mal-heureux.

1. Doucement amadouer. (R.)

Ils n'ont point le japer si beau  
 Que leur caquet te force à croire  
 Qu'un blanc habit orne un corbeau,  
 Ou bien que la neige soit noire;  
 Ton jugement cognoist assez  
 Les vers qui sont bien compassez,  
 Et ceux qui trainent une envie,  
 Et ceux qui languissent sans vie,  
 Enrouez, durs et mal-plaisans.  
 Par trait de temps les flateurs meurent,  
 Mais les beaux vers tousjours demeurent  
 Opiniastres sur les ans.

*Antistrophe.*

Prince, je t'envoye ceste ode,  
 Trafiquant mes vers à la mode  
 Que le marchand baille son bien,  
 Troque pour troq'. Toy qui es riche,  
 Toy, roy des biens, ne sois point chiche  
 De changer ton present au mien.  
 Ne te lasse point de donner,  
 Et tu verras comme j'accorde  
 L'honneur que je promets sonner  
 Quand un present dore ma corde.  
 Presque le loz de tes ayeux  
 Est pressé du temps envieux,  
 Pour n'avoir eu l'experience  
 Des Muses ne de leur science;  
 Mais le rond du grand univers  
 Est plein de la gloire eternelle  
 Qui fait flamber ton pere en elle  
 Pour avoir tant aimé les vers.

*Epode.*

Dieu vueille continuer  
 Le sommet de ton empire  
 Et jamais ne le muer,

Eschangeant son mieux au pire.  
Dieu vueille encor' dessous toy  
Donter l'Espagne affoiblie,  
Gravant bien avant ta loy  
Dans le gras champ d'Italie.  
Avienne aussi que ton fils,  
Survivant ton jour prefis,  
Borne aux Indes sa victoire,  
Riche de gain et d'honneur,  
Et que je sois le sonneur  
De l'une et de l'autre gloire.

---

## A LUY-MESME.

ODE II. — *Strophe* 1.

Comme un qui prend une coupe,  
Seul honneur de son tresor,  
Et de rang verse à la troupe  
Du vin qui rit dedans l'or :  
Ainsi, versant la rosée  
Dont ma langue est arrousée  
Sur la race des Valois,  
En son doux nectar j'abbreuve  
Le plus grand roy qui se treuve  
Soit en armes ou en lois.

*Antistrophe.*

Heureux l'honneur que j'embrasse,  
Heureux qui se peut vanter  
De voir la thebaine grace  
Qui sa vertu veut chanter.  
Je vien pour chanter la tienne  
Sur la corde dorientine,



Et pour estre désormais  
Celui qui de tes victoires  
Ne souffrira que les gloires  
En l'oubly tombent jamais.

*Epode.*

De ce beau trait décoché,  
Dy, Muse mon esperance,  
Quel prince sera touché  
Le tirant parmy la France?  
Sera-ce pas nostre Roy,  
De qui la divine aureille  
Boira la douce merveille  
Qui n'obeit qu'à ma loy?

*Strophe II.*

De Jupiter les antiques  
Leurs escrits embellissoient,  
Par luy leurs chants poétiques  
Commençoient et finissoient,  
Réjouy d'entendre bruire  
Ses louanges sur la lyre;  
Mais Henry sera le Dieu  
Qui commencera mon metre,  
Et que seul j'ay voué mettre  
A la fin et au milieu.

*Antistrophe.*

Le ciel, qui ses lampes darde  
Sur ce tout qu'il apperçoit,  
Rien de si grand ne regarde  
Qui vassal des roys ne soit.  
D'armes le monde ils estonnent,  
Sur le chef de ceux ils tonnent  
Qui les viennent despiter;

Leurs mains toute chose ataignent,  
Et les plus rebelles craignent  
Les roys fils de Jupiter.

*Epode.*

Mais du nostre la grandeur  
Les autres d'autant surpasse  
Que d'un rocher la hauteur  
Les flancs d'une rive basse.  
Puisse-t-il par l'univers  
Devant ses ennemis croistre,  
Et pour ma guide apparoistre  
Tousjours au front de mes vers!

A LA ROYNE SA FEMME (1).

ODE III. — *Strophe 1.*

Je suis troublé de fureur,  
Le poil me dresse d'horreur,  
D'un effroy mon ame est pleine,  
Mon estomac est pantois,  
Et par son canal ma vois  
Ne se desgorge qu'à peine.  
Une deité m'emmeine;  
Fuyez, peuple, qu'on me laisse,  
Voicy venir la deesse;  
Fuyez, peuple, je la voy.  
Heureux ceux qu'elle regarde,  
Et plus heureux qui la garde  
Dans l'estomac comme moy!

*Antistrophe.*

Elle, esprise de mes chants,

1. Catherine de Medicis.

Loin me guide par les champs  
 Où jadis sur le rivage  
 Apollon Florence aima <sup>(1)</sup>,  
 Lorsque jeune elle s'arma  
 Pour combattre un loup sauvage.  
 L'art de filer ny l'ouvrage  
 Ne plurent à la pucelle,  
 Ny le lit mignard ; mais elle,  
 Devant le jour s'éveillant,  
 Cherchoit des loups le repaire,  
 Pour les bœufs d'Arne son pere  
 Sans repos se travaillant.

*Epode.*

Ce Dieu, qui du ciel la vit  
 Si valeureuse et si belle,  
 Pour sa femme la ravit,  
 Et surnomma du nom d'elle  
 La ville qui te fit naistre,  
 Laquelle se vante d'estre  
 Mere de nostre Junon,  
 Et qui par les gens étranges  
 Pour ses plus grandes louanges  
 Ne celebre que ton nom.

*Strophe II.*

Là les faits de tes ayeux  
 Vont flamboyant comme aux cieux

1. Comme dans Pausanias Apollon aima Bolina vierge, du nom de laquelle est nommée une ville d'Achaïe. A la mode des anciens, le poëte desguise les choses veritables de fictions et de fables, et il feint une nymphe donnant son nom à la ville de Florence, fille d'Arne, aimée et ravie par Apollon ; ce qui, en effect, vouloit dire que ceste ville est pleine de courage et de doctrine, comme de vérité plusieurs admirables esprits en sont sortis et plusieurs grands capitaines. (R.)

Flamboye l'aurore claire ;  
 Là l'honneur de ton Julien (1)  
 Dans le ciel italien  
 Comme une planette esclaire.  
 Par luy le gros populaire  
 Pratiqua l'experience  
 De la meilleure science,  
 Et là reluisent aussi  
 Tes deux grands papes (2), qui ores  
 Du ciel, où ils sont encores,  
 Te favorisent icy.

*Antistrophe.*

On ne compte les moissons  
 De l'esté, ni les glaçons  
 Qui, l'hiver, tiennent la trace  
 Des eaux roides à glisser :  
 Ainsi je ne puis penser  
 Les louanges de ta race.  
 Le Ciel t'a peint en la face  
 Je ne sçay quoy qui nous monstre,  
 Dés la premiere rencontre,  
 Que tu passes par grand-heur  
 Les princesses de nostre âge,  
 Soit en force de courage,  
 Soit en royale grandeur.

*Epode.*

Le comble de ton sçavoir  
 Et de tes vertus ensemble  
 Dit qu'on ne peut icy voir  
 Rien que toy qui te ressemble.  
 Quelle dame a la pratique

1. Il faut voir icy l'histoire de Florence. (R.)
2. Clement VII et Leon X.

De tant de mathématique (1) ?  
 Quelle princesse entend mieux  
 Du grand monde la peinture (2),  
 Les chemins de la nature (3)  
 Et la musique des cieux (4) ?

*Strophe III.*

Ton nom, que mon vers dira,  
 Tout le monde remplira  
 De ta louange notoire :  
 Un tas qui chantent de toy  
 Ne savent si bien que moy  
 Comme il faut sonner ta gloire.  
 Jupiter, ayant memoire  
 D'une vieille destinée  
 Autrefois déterminée  
 Par l'oracle de Themis (5),  
 A commandé que Florence  
 Dessous les loix de la France  
 Se courbe le chef soumis.

*Antistrophe.*

Mais il veut que ton enfant  
 En ait honneur triomphant,  
 D'autant qu'il est tout ensemble  
 Italien et François,  
 Qui de front, d'yeux et de vois,  
 A pere et mere ressemble.

1. Il comprend toutes les especes de la science, la geometrie, l'astronomie et les autres, qui s'appellent toutes mathematiques. (R.)

2. La cosmographie.

3. La physique.

4. La metaphysique.

5. Car ceste vieille deesse est là haut aux cieux et aux dieux ce que la justice est icy bas aux hommes en la terre. (R.)

Déjà tout colere il semble  
 Que sa main tente les armes,  
 Et qu'au milieu des alarmes  
 Jà desdaigne les dangers;  
 Et, servant aux siens de guide,  
 Vainqueur, attache une bride  
 Aux royaumes estrangers.

*Epode.*

Le Ciel, qui nous l'a donné  
 Pour estre nostre lumiere,  
 Son empire n'a borné  
 D'un mont ou d'une riviere.  
 Le destin veut qu'il enserre  
 Dans sa main toute la terre,  
 Seul roy se faisant nommer,  
 D'où Phébus les Indes laisse,  
 Et d'où son char il abbaisse  
 Tout panché dedans la mer.

A MADAME MARGUERITE

Duchesse de Savoie, sœur du Roy Henry II (1).

ODE IV. — *Strophe 1.*

**I**l faut aller contenter  
 L'aureille de Marguerite,  
 Et en son palais chanter  
 Quel honneur elle merite.  
 Debout, Muses, qu'on m'attelle

1. Ceste princesse a combatu l'ignorance de son temps et a merveilleusement avancé l'honneur des lettres. (R.)

Vostre charrette immortelle,  
 Afin qu'errer je la face  
 Par une nouvelle trace,  
 Chantant la vierge autrement  
 Qu'un tas de rimeurs barbares  
 Qui ses louanges si rares  
 Luy souilloient premierement.

*Antistrophe.*

J'ay sous l'esselle un carquois  
 Gros de fleches nompareilles,  
 Qui ne font bruire leurs vois  
 Que pour les doctes aureilles.  
 Leur roideur n'est apparente  
 A telle bande ignorante  
 Quand une d'elles annonce  
 L'honneur que mon arc enfonce.  
 Entre toutes j'esliray  
 La mieux sonnante, et de celle  
 Par la terre universelle  
 Ses vertus je publiray.

*Epode.*

Sus, ma Muse, ouvre la porte  
 A tes vers plus doux que le miel,  
 Afin qu'une fureur sorte  
 Pour la ravir jusqu'au ciel.  
 Du croc arrache la lyre  
 Qui tant de gloire t'acquit,  
 Et vien sur ses cordes dire  
 Comme la Vierge nasquit.

*Strophe II.*

Par un miracle nouveau,  
 Un jour Pallas de sa lance



Ouvrit le docte cerveau  
 De François, seigneur de France.  
 Alors, estrange nouvelle!  
 Tu nasquis de sa cervelle,  
 Et les Muses, qui là furent,  
 En leur giron te receurent.  
 Mais, quand le temps eut parfait  
 L'accroissance de ton age,  
 Tu pensas en ton courage  
 De mettre à chef un grand fait.

*Antistrophe.*

Tes mains s'armèrent alors  
 De l'horreur de deux grand's haches,  
 Sous un beau harnois de cors  
 Tout l'estomach tu te caches;  
 Une menassante creste  
 Flotoit au haut de ta teste,  
 Refrappant la gueule horrible  
 D'une Meduse terrible :  
 Ainsi tu allas trouver  
 Le vilain monstre Ignorance,  
 Qui souloit toute la France  
 Dessous son ventre couvrir.

*Epode.*

L'ire qui la beste eslance  
 En vain irrita son cœur,  
 Poussant son muflle en défense  
 Encontre ton bras vainqueur ;  
 Car le fer prompt à l'abbatre  
 En son ventre est ja caché,  
 Et ja trois fois, voire quatre,  
 Le cœur luy a recherché.

*Strophe III.*

Le monstre gist estendu,  
 L'herbe en sa playe se souille ;  
 Aux Muses tu as pendu  
 Pour trophée sa despouille ;  
 Puis, versant de ta poitrine  
 Mainte source de doctrine,  
 Aux François tu fis cognestre  
 Le miracle de ton estre (1).  
 Pour cela je chanteray  
 Ce bel hymne de victoire,  
 Et sur l'autel de Memoire  
 L'enseigne j'en planteray.

*Antistrophe.*

Mais moy, qui suis le tesmoin  
 De ton loz qui le monde orne,  
 Il ne faut ruer si loin  
 Que mon train passe la borne.  
 Frappe à ce coup Marguerite  
 Par le but de son merite,  
 Qui luit comme une planette  
 Des flots de la mer brunette.  
 Repandons devant ses yeux  
 Ma musique tousjours neuve  
 Et le nectar dont j'abreuve  
 Les honneurs dignes des cieux,

*Epode.*

Afin que la nymphe voye

1. Car à la verité ce fut chose estrange de voir sous ceste princesse, et sous le grand roy François son pere, les esprits ramenez tout à coup de l'ignorance au sçavoir, et par sa faveur un siecle d'hommes doctes qui parurent en toutes sciences. (R.)

Que mon luth premierement  
 Aux François monstra la voye  
 De sonner si proprement ,  
 Et comme imprimant ma trace  
 Au champ attiq' et romain ,  
 Callimach, Pindare, Horace,  
 Je déterray de ma main.

---

A CHARLES

Cardinal de Lorraine.

ODE V. — *Strophe 1.*

Quand tu n'aurois autre grace  
 Ny autre present des cieux ,  
 Sinon sortir de la race  
 De tant de roys tes ayeux ,  
 J'aurois encor trop de lieux  
 Pour te bastir une gloire :  
 Car, si je veux raconter  
 De ton grand Buillon l'histoire ,  
 Qui peust les Turcs surmonter <sup>(1)</sup>  
 Par une heureuse victoire ,  
 Ou la fameuse memoire  
 De ses freres <sup>(2)</sup>, ou les rois  
 Tes ayeux , dont la Sicile  
 A leur obeir docile ,  
 Escouta les saintes lois ;

1. Soubs le pape Urbain II, autheur de la croisade à la suscitation de Pierre l'Hermitte, en l'an 1099. Et Godefroy de Buillon en fut declaré chef, combien qu'alors il n'eust autre qualité que de seigneur de Boulongne sur la mer. (R.)

2. Paul Jove dit qu'il laissa après soy une succession glorieuse, et entre autres Baudouin son frere, qui luy succeda au royaume. (R.)

*Antistrophe.*

Leur nom , qui le temps surmonte ,  
 Te feroit seul immortel ;  
 Mais ta vertueuse honte  
 Rougiroit d'un honneur tel.  
 Je te veux faire un autel,  
 Où, malgré l'an, qui tout mange,  
 Ton propre los je peindray  
 D'une encre qui ne se change,  
 Et là ce vœu je pendray,  
 Qui au pelerin estrange  
 Racontera ta louange,  
 Et la vertu qui reluit  
 Par les ans de ta jeunesse,  
 Comme l'or sur la richesse,  
 Ou la lune par la nuit.

*Epode.*

Tout l'honneur qui seul en France  
 Du sein des dieux s'escoula,  
 Pour illustrer ton enfance,  
 Dessus ton front s'en-vola,  
 Et depuis s'est planté là.  
 Doncques, prelat de bon-heur,  
 Qui tiens le sommet d'honneur,  
 En qui nostre roy contemple  
 Des vertus le vray exemple,  
 Sois content d'un si grand bien,  
 Et ne souhaite plus rien :  
 Car toy, qui ta vie arroses  
 Du miel des heureuses choses,  
 D'avantage, à qui je donne  
 Une louange-si bonne  
 Qui te celebre en tout lieu,  
 Cesse de plus rien attendre

Et ne vueilles point apprendre  
A te faire un nouveau Dieu.

---

LA VICTOIRE DE FRANÇOIS DE BOURBON

COMTE D'ANGUIEN

à Cerizoles (1).

ODE VI. — *Strophe 1.*

L'hymne qu'après tes combas  
Marot fit de ta victoire,  
Prince heureux, n'égala pas  
Les merites de ta gloire;  
Je confesse bien qu'à l'heure  
Sa plume estoit la meilleure  
Pour desseigner simplement  
Les premiers traits seulement;  
Mais moy, nay d'un meilleur âge,  
Aux lettres industrieux,  
Je veux parfaire l'ouvrage  
D'un art plus laborieux.

*Antistrophe.*

Moy donc, qui tiens dans le poing  
L'arc des Muses bien-peignées,  
Je ru'ray l'honneur plus loing  
De tes couronnes gagnées,  
Et jusqu'aux pays estranges  
Je darderay tes louanges,  
Tes coups de masse et l'horreur  
De ta vaillante fureur  
Qui tonnoit en ton jeune âge,

1. Qui fut le lendemain de Pasques de l'an 1544. (R.)

ODES.

Moissonnant les ennemis  
Que le martial orage  
Devant ta foudre avoit mis.

*Epode.*

Voy voler mon dard estrange,  
De ma Muse emmiellé,  
Et de ta victoire ailé,  
Qui vient ficher ta louange.  
Ores il ne faut pas dire  
Un bas chant dessus ma lyre,  
Ny un chant qui ne peut plaire  
Qu'aux oreilles du vulgaire,  
Mais des vers graves et bons,  
Haut-celebrant par ceste ode,  
Dite à la thebaine mode,  
François, l'honneur des Bourbons (1),

*Strophe II.*

Qui, dès la jeune saison,  
Quand la Jouvence dorée  
Frise sa cresse toison  
Sur la joue colorée,  
Par la pointe de sa lance  
Réveilla l'honneur de France,  
Lors que, mattant la vertu  
Du vieil marquis (2) combatu,  
Trancha les peuples d'Espagne,  
A bas sans ame ruez,

1. Et oncle paternel de nostre roy. (R.)

2. Du marquis du Gast, qui perdit ceste journée. Les historiens du temps racontent qu'on trouva entre ses despoilles quatre mille cadenats, desquels il avoit resolu d'enchaîner les François et les envoyer aux galleres s'il eust eu la victoire. (R.)

Lorsqu'il joncha la campagne  
De tant de soudarts tuez (1).

*Antistrophe.*

Comme un affamé lion,  
Qui de soif la gorge a cuite,  
Tout seul domte un million  
De cerfs legers à la fuite ;  
Ores rouant sa grand masse  
A grands coups de coutelace,  
Emmena pour son butin  
Le traistre Allemant mutin (2),  
Et, brulé de la victoire,  
Luy grava dessus le dos (3)  
En lettres rouges (4) la gloire  
De la France et de son loz.

*Epode.*

Jamais la muse ne souffre  
Qu'un silence sommeillant  
En ses tenebres engoufre  
Les faits d'un homme vaillant.

1. Jusqu'à douze ou quinze mille tuez, deux mille cinq cens prisonniers blessez et non blessez. (R.)

2. Car il se jetta sur le gros des Allemans et des Espagnols, qui emportoient l'infanterie de France sans luy, et n'y perdit que deux cens des siens. Maistre Antoine Arnaud, advocat du Parlement, aussi docte que fort eloquent, parle de ceste victoire en ces mots, en sa premiere Savoysienne : « Monsieur d'Anguien, sous les auspices du roy François, emporta ceste glorieuse journée, où nostre infanterie, à coups de picques, renversa furieusement toutes les vieilles bandes triomphantes des deux parties du monde, bien qu'ils fussent le tiers plus que nous, et tellement armez que nous y gagnasmes huict mille corselets. » (R.)

3. Comme il fuyoit, *occipitium ostendenti*. (Varron.)

4. Avec le fer.



La France ne voit encore  
 De nul prince qu'elle honore  
 La gloire si bien empreinte  
 Comme j'ay la tienne peinte,  
 Poussant le nom par mes vers  
 De toy, prince, qui es digne  
 D'estre seigneur de mon hynne,  
 Voire de tout l'univers.

*Strophe III.*

Muses, ne vaut-il pas mieux  
 Que le son de ma lyre aille  
 Aux vieux Bourbons ses ayeux  
 Annoncer ceste bataille,  
 Seule douce recompense  
 Des coups et de la despense ?  
 Car la poudre des tombeaux  
 N'engarde que les faicts beaux  
 Des fils ornez de merveilles  
 N'aillent là bas resjouyr  
 De leurs peres les aureilles,  
 Esgayez de les ouyr.

*Antistrophe.*

Fille du nepveu d'Atlas (1),  
 Poste du monde où nous sommes,  
 Qui n'eus oncque le bec las  
 D'éventer les faicts des hommes,  
 Va-t'en là bas sous la terre,  
 Et à Charles (2) et à Pierre (3)  
 Dy que François, leur neveu,

1. La Renommée, fille de Mercure.

2. Dernier duc de Bourbon, brave prince qui mourut au siege de Rome. (R.)

3. Second de ce nom, duc de Bourbon, qui espousa Anne de France, fille du roy Louys onziesme. (R.)

Aujourd'huy vainqueur s'est veu  
 De l'imperiale audace ;  
 Et dy que sa jeune main  
 N'a point desmenty sa face  
 Par un faict couard et vain.

*Epode.*

Autour de la vie humaine  
 Maint orage va volant,  
 Qui ores le bien ameine (1),  
 Ores le mal violant.  
 La roue de la Fortune  
 Ne se monstre aux roys toute une,  
 Et jamais nul ne se treuve  
 Qui jusqu'à la fin espreuve  
 L'entiere felicité.  
 Les hommes journaliers meurent,  
 Les dieux seulement demeurent  
 Francs de toute adversité.

---

AU SEIGNEUR DE CARNAVALET.

ODE VII. — *Strophe 1.*

**M**a promesse (2) ne veut pas,  
 Carnavalet, que là bas  
 Ton nom erre sans honneur,  
 Ne sans avoir cognoissance

1 Il dit cela à cause de la malheureuse mort de ce prince, qu'un coffre jeté, peut-être à dessein, par une fenêtre, tua à la Roche-Guyon, en février 1546, sous le roi François Ier. (R.)

2. Il s'aquitte d'une promesse faite au sieur de Carnavalet de l'immortaliser. Entre autres choses, il le loue de sçavoir parfaitement manier un cheval et d'estre brave cavalier. (R.)

Quelle force a ma puissance  
 Et quels vers je suis donneur.  
 Muses, filles du grand Dieu  
 Par qui la foudre est lancée,  
 Venez lui dire en quel lieu  
 Je l'ay peint dans ma pensée.

Il est vray que j'avoy mis  
 En long oubly la memoire  
 Qu'une fois je luy promis  
 D'espandre au monde sa gloire;  
 Mais ores vostre main forte  
 Chasse l'injure, de sorte  
 Qu'il voye parfaictement  
 Que nulle mortelle chose  
 Ferme ne fut oncques close  
 Sous l'huis de l'entendement.

*Antistrophe.*

Le temps, venant de bien loin,  
 M'a blasmé, comme tesmoin,  
 De n'acquitter mon devoir.  
 Au pis aller, une usure  
 Raclera toute l'injure  
 Que j'en pourroy recevoir.  
 C'est un travail de bon-heur  
 Chanter les hommes louables,  
 Et leur bastir un honneur  
 Seul vainqueur des ans muables.  
 Le marbre ou l'airain vestu  
 D'un labeur vif par l'enclume  
 N'animent tant la vertu  
 Que les Muses par la plume.  
 Ores donc ta renommée  
 Voirra le monde, animée  
 Par le labeur de mes dois.  
 Telle immortelle largesse

Passé en grandeur la richesse  
Du plus grand de tous les rois.

*Epode.*

Quelle louange première  
Ma lyre te sonnera,  
Resjouy de la lumière  
Que mon vers te donnera?  
Diray-je l'expérience  
Que tu as en la science,  
Ou ta main qui sçait l'adresse  
D'acheminer la jeunesse  
Par tes vertus à bon train<sup>(1)</sup>,  
Ou ton art, qui admoneste  
L'esprit de la fiere beste  
Se rendre docile au frain

*Strophe II.*

Qu'apporta du ciel Pallas  
A Bellerophon, ja las  
De vouloir en vain donter  
Le fils aisé de Meduse  
A coups de pied, qui refuse  
Le laisser sur luy monter?  
Quand la nuict il entendit  
Pallas, des soudars la guide,  
Qui en songe luy a dit :  
Dors-tu, la race æolide?  
Pren le secours de tes maux,  
Ceste medecine douce;  
Elle seule des chevaux  
Le gros courage repousse.  
Luy qui soudain se reveille

1. C'est à dire la parfaite et plus importante pedagogie,  
comme celle du roy Charles IX. (R.)

De voir un frain s'esmerveille,  
 Et, le prenant, l'a caché  
 Dans l'opiniastre bouche  
 Du cheval non plus farouche,  
 L'ayant un petit mâché.

*Antistrophe.*

Lors, le touchant de plus près,  
 Osa tenter l'air après,  
 Monté sur le dos volant (1),  
 Et, se jouant en ses armes,  
 Fit de merveilleux alarmes ;  
 Dévoûtant l'arc violant,  
 La pointe ame il embla  
 A la chimere à trois formes,  
 Et le col luy dessembla  
 Hors de ses testes difformes.

A terre morte il rua  
 Des guerrieres la vaillance ;  
 Mais quel méchef le tua,  
 Je le passe sous silence.  
 Dix et huit astres receurent  
 Le cheval qu'ell' aperçurent  
 Culbuter son maistre à bas (a).  
 L'homme qui veut entreprendre  
 D'aller au ciel doit apprendre  
 A s'eslever par compas.

a. Var. :

*Au ciel maint feu l'on vid naistre  
 De Pegase, qui son maistre  
 Culbuta du haut en bas.*

1. Lucian estime que ce Bellerophon fut un excellent astrologue, dont l'esprit eslevé donna sujet de feindre qu'il estoit emporté au ciel sur un cheval volant. (R.)

*Epode.*

Automedon ne Sthenelle,  
Dont la longue antiquité  
Chante la gloire eternelle,  
La tienne n'ont merité,  
Soit pour mollir le courage  
Au cheval d'une main sage,  
Ou soit pour le faire adextre,  
A la gauche et à la dextre  
Obeissant à tes lois,  
A fin que par ta conduite  
Puisse un jour tourner en fuite  
Le camp ennemy des rois.

*Strophe 111.*

Tes ancestres maternels  
Et tes ayeux paternels  
Divers champs ont habité,  
Si bien que qui fils t'appelle  
De deux terres, il ne cele  
Ta race à la verité.  
Quand la bize vient fascher  
La nef que trop elle vire,  
Alors il faict bon lascher  
Deux ancrs de son navire.  
La France te va louant  
Pour son fils, et la Bretaigne  
De t'aller sien avouant  
En si grand honneur se baigne,  
Si tu es fils legitime  
De la vertu, que j'estime  
Plus que tes honneurs divers;  
C'est pour cela que ma corde,  
Parlant ta gloire, s'accorde  
Avec le son de mes vers,

*Antistrophe.*

Lesquels en douceur parfaicts  
 Apparoistre se sont faits  
 Sur le rivage du Loir,  
 Pour sacrer à la memoire  
 Les vertueux qui leur gloire  
 Ne mettent en nonchaloir.

Comme le fils qu'un pere a  
 De sa femme en sa vieillesse,  
 Ce vers, mon fils, te plaira,  
 Bien que tard je te le laisse.  
 L'homme veuf n'a tant d'ennuy  
 De quitter son heritage  
 Aux estrangers qui de luy  
 Auront le bien en partage  
 Comme l'homme qui devale  
 Dedans la barque infernale  
 De mes hymnes devestu.  
 En vain l'on travaille au monde,  
 Si la lyrique faconde  
 Fait muette la vertu ;

*Epode.*

Mais la mienne emmiellée,  
 Qui sçait les loix de mon doy,  
 Avec les flustes meslée,  
 Chassera l'oubly de toy.

Les neuf divines pucelles  
 Gardent la gloire chez elles ;  
 Et mon luth, qu'ell' ont fait estre  
 De leurs secrets le grand prestre,  
 Par cest hymne solennel  
 Respandra dessus ta race  
 Je ne sçay quoy de sa grace  
 Qui te doit faire eternal.



## USURE, A LUY-MESME.

## ODE VIII.

Ne pilier ne terme dorique  
 D'histoires vieilles décoré,  
 Ne marbre tiré de l'Afrique  
 En colonnes élaboré,  
 Ne te feront si bien revivre,  
 Après avoir passé le port,  
 Comme les plumes et le livre  
 Te feront vivre après ta mort.

Le compagnon des Dieux je vante  
 Celui qui se peut faire amy  
 Du luth vandomois qui le chante  
 Contre le silence endormy ;  
 Le doux accord de son murmure,  
 Chassant de ton bruict le sommeil,  
 Le respandra pour mon usure (1)  
 De l'un jusqu'à l'autre soleil.

## LA VICTOIRE DE GUY DE CHABOT,

Seigneur de Jarnac (2).

ODE IX. — *Strophe* 1.

O France ! mere fertile  
 D'un peuple à la guerre utile,  
 Terre pleine de grand-heur,

1. Il appelle ainsi ceste ode, laquelle il adjouste à la précédente comme un interest de l'obligation qu'il a payée trop rd. (R.)

2. C'est en faveur du celebre duel qui fut fait sous le roy

Pren ceste douce couronne  
 Que Chabot pour son vœu donne  
 Au temple de ta grandeur,  
 Lequel, ains que son espée  
 Au sang haineux fust trempée,  
 Du miel de sa langue molle  
 Se desaignit le souci,  
 Et de sa douce parolle  
 Flatta sa chere ame ainsi :

*Antistrophe.*

« Une ame lasche et couarde  
 Au peril ne se hazarde ;  
 Et d'où vient cela que ceux  
 Qui pour mourir icy vivent  
 L'honneste danger ne suivent ,  
 A la vertu paresseux ?  
 Miserable qui se laisse  
 Engloutir à la vieillesse !  
 Heureux deux et trois fois l'homme  
 Qui desdaigne les dangers !  
 Tousjours vaillant on le nomme  
 Par les peuples estrangers. »

*Epode.*

Disant tels mots, il appreste  
 Au combat ses membres forts ;  
 De fer il arma sa teste,  
 De maille il arma son corps.  
 Il prit l'espée en la dextre,  
 Le bouclier en la senestre,

Henry II, entre la Chastaigneraye et Jarnac, qu'il loue la resolution d'un brave courage, et consacre à la memoire l'honneur qu'en rapporta le vainqueur. (R.)

Et, horrible à l'approcher,  
 Esclairoit comme une foudre  
 Qui chet pour ruer en poudre  
 Le haut sourcil d'un rocher.

*Strophe II.*

De juger par conjecture  
 La fin de l'heure future  
 Nous rend le cœur plus hautain,  
 Donnant à qui bien y pense  
 Une grande recompense  
 D'avoir preveu l'incertain.  
 Mesmes, c'est le tout que d'estre  
 Des mains aux armes adestre,  
 Qui doivent meurdrir la face  
 De l'adversaire odieux,  
 Et qui font au vainqueur place  
 Au plus haut siege des dieux.

*Antistrophe.*

Toy, devant les yeux de France,  
 Per à per en camp d'outrance,  
 Tu remis dessus ton front  
 Ce qu'on embloit de ta gloire (1),  
 Et j'y gravay la victoire,  
 Que mille ans ne desferont,  
 Tes vertus et ton audace,  
 Et le maintien de ta grace,  
 Qui eust adoucy la rage  
 Du plus foible belliqueur,  
 Si la fureur du courage  
 Ne luy eust sillé le cœur.

r. On sçait le sujet de la querelle, et le tort que l'on tenoit au sieur de Jarnac, qui se vengea de son ennemy, de mesme qu'Apollon des enfans de Niobe. (R.)

*Epode.*

Une nue d'erreur pleine (1)  
 Qui nous trouble volontiers,  
 Couvrant la raison, nous meine  
 Esgarez des beaux sentiers,  
 Nous fians (sots que nous sommes!)  
 Aux vents incertains des hommes,  
 Qui soufflent, pour nous tromper,  
 En cent sortes et manieres,  
 Et aux faveurs journalieres  
 Que le fer sçait bien couper.

*Strophe 111.*

Toutesfois, la palle Envie  
 Epie tousjours la vie  
 De l'homme à qui le bon-heur  
 De la victoire honorable  
 Par sa face venerable  
 A peint l'image d'honneur.  
 La loy de nature tourne,  
 Rien de ferme ne sejourne,  
 Divers vents sont en mesme heure,  
 Ore hyver, ore printemps;  
 Tousjours la vertu demeure  
 Constante contre le temps.

*Antistrophe.*

Ah ! ce labeur que j'accorde  
 Dessus ma thebaine corde  
 Ne cesse de me tenter,  
 Afin qu'au jour je le monstre  
 Et que je marche à l'encontre

1. Tout ce qui suit est dit à cause de la fortune du sieur de la Chastaigneraye, qui estoit grande en cour et pleine de faveur, et cela luy haussoit le cœur.

Du vainqueur pour le chanter,  
 Le mariant aux haleines  
 Des trompettes, qui sont pleines  
 D'un son furieux et grave.  
 Qui mettroit à nonchaloir  
 La victoire que je lave  
 Dedans les ondes du Loir ?

*Epode.*

Qu'on chante les nouveaux hynnes,  
 Mais qu'on vante les vins vieux.  
 Ceux qui font les vertus dignes  
 Sont engravez dans les Cieux.  
 Du couard la renommée  
 Ne fut oncques estimée  
 (Quoy qu'il face du vaillant),  
 Soit au camp parmy les troupes,  
 Soit en la mer sur les poupes,  
 Lors que l'on va bataillant.

*Strophe IIII.*

La mer a cognu ta race,  
 Humble, apaisant son audace,  
 Sous ton oncle gouverneur,  
 Du flot qui venteux arrive  
 Contre la françoise rive  
 Bruyant encor son honneur.  
 O Chabot ! bien peu je prise  
 De gagner une entreprise  
 Que la Fortune delivre  
 A chacun également ;  
 Mais c'est beaucoup que de vivre  
 Par elle eternellement.

*Antistrophe.*

Ta vertu seroit trompée,  
 Et non plus que ton espée

Mit à vaincre l'ennemi,  
 Non plus vive seroit-elle  
 Si je n'avoÿ coupé l'aile  
 Du long Silence endormi,  
 Monstre qui a de coustume  
 De couvrir dessous sa plume  
 La vertu qui s'est parfaite  
 En l'honneur d'un acte beau ;  
 Mais celle que tu as faite  
 N'ira pas sous le tombeau.

*Epode.*

J'ay juré de faire croistre  
 Ta gloire contre les ans,  
 Faisant par elle apparoistre  
 Combien mes vers sont plaisans,  
 Qui tesmoignent à la France  
 Comme ta brave assurance  
 Te fit marcher glorieux,  
 Vestu d'honneur et de gloire,  
 Ayant ravy la victoire  
 Par le fer victorieux.

## A MICHEL DE L'HOSPITAL,

Chancelier de France.

ODE X<sup>(1)</sup>. — *Strophe 1.*

**E**rrant par les champs de la Grace,  
 Qui peint mes vers de ses couleurs,  
 Sus les bords dirceans j'amasse  
 L'eslite des plus belles fleurs,

1. C'est un chef-d'œuvre de poésie que ceste ode, faicte en l'honneur de la poésie et d'un grandissime personnage.

Afin qu'en pillant je façonne  
 D'une laborieuse main  
 La rondeur de ceste couronne  
 Trois fois torse d'un ply thebain,  
 Pour orner le haut de la gloire  
 De l'Hospital, mignon des Dieux,  
 Qui çà bas ramena des cieux  
 Les filles qu'enfanta Memoire.

*Antistrophe.*

Memoire, royne d'Eleuthere,  
 Par neuf baisers qu'elle receut  
 De Jupiter, qui la fit mere,  
 En neuf soirs neuf filles conceut.  
 Mais quand la Lune vagabonde  
 Eut courbé douze fois en rond  
 (Pour r'enflamer l'obscur du monde)  
 La double voûte de son front,  
 Elle adonc lassement outrée  
 Dessous Olympe se coucha,

Le poète y traicte la naissance des Muses et le voyage qu'elles font chez l'Océan pour y voir leur pere, où estans arrivées comme il souppoit, elles chantent trois sujets qui representent trois stiles divers. Cela fait, avec un ravissement merueilleux, l'une d'elles, au nom de la troupe, demande à Jupiter plusieurs choses excellentes et dignes de leur profession; puis après, ayant obtenu ce qu'elles demandent, le poète les fait revenir en terre, où il décrit les commencemens de la poësie, ses progrès et son declin; enfin, pour venir au sujet special et particulier de son œuvre, il les fait retourner au ciel, contraintes par l'ignorance, jusqu'au jour prefix à l'heureuse naissance du grand Michel de l'Hospital, chancelier de France, qui les rameine une autre fois et restablit en terre pour jamais, avec admiration de ses vertus, sçavoir et preud'homme, que le poète traicte et poursuit excellemment jusqu'à la fin de l'œuvre. (R.)

Nous avons conservé cette note caractéristique de Richelet sur l'ode de Ronsard la plus admirée par ses contemporains.



Et criant Lucine, accoucha  
De neuf filles d'une ventrée,

*Epode.*

En qui respandit le Ciel  
Une musique immortelle,  
Comblant leur bouche nouvelle  
Du jus d'un attique miel,  
Et à qui vraiment aussi  
Les vers furent en souci,  
Les vers dont flattez nous sommes,  
Afin que leur doux chanter  
Peust doucement enchanter  
Le soin des dieux et des hommes.

*Strophe II.*

Aussi tost que leur petitesse,  
Courant avec les pas du temps,  
Eut d'une rampante vistesse  
Touché la borne de sept ans,  
Le sang naturel, qui commande  
De voir ses parens, vint saisir  
Le cœur de ceste jeune bande,  
Chatouillé d'un noble desir;  
Si qu'elles mignardant leur mere,  
Neuf et neuf bras furent plians  
Autour de son col, la priant  
De voir la face de leur pere.

*Antistrophe.*

Memoire, impatiente d'aise,  
Délaçant leur petite main,  
L'une après l'autre les rebaïse  
Et les presse contre son sein.  
Hors des poumons à lente peine  
Une parole luy montoit,

De souspirs allegrement pleine,  
 Tant l'affection l'agitoit,  
 Pour avoir desja cognoissance  
 Combien ses filles auront d'heur,  
 Ayant pratiqué la grandeur  
 Du Dieu qui planta leur naissance.

*Epode.*

Après avoir relié  
 D'un tortis de violettes  
 Et d'un cerne de fleurettes  
 L'or de leur chef delié,  
 Après avoir proprement  
 Troussé leur accoustrement  
 Marcha loin devant sa trope,  
 Et, la hastant jour et nuict,  
 D'un pied dispos la conduit  
 Jusqu'au rivage Ethiope.

*Strophe III.*

Ces vierges encores nouvelles  
 Et mal-apprises au labour,  
 Voyant le front des eaux cruelles,  
 S'effroyerent d'une grand' peur,  
 Et toutes pancherent arriere  
 (Tant elles s'alloient émouvant),  
 Comme on voit dans quelque riviere  
 Un jonc se pancher sous le vent;  
 Mais leur mere, non estonnée  
 De voir leur sein qui haletoit,  
 Pour les assurer les flatoit  
 De ceste parole empennée :

*Antistrophe.*

« Courage, mes filles (dit-elle)  
 Et filles de ce Dieu puissant

Qui seul en sa main immortelle  
 Soutient le foudre rougissant !  
 Ne craignez point les vagues creuses  
 De l'eau qui bruit profondément ,  
 Sur qui vos chansons doucereuses  
 Auront un jour commandement ;  
 Mais dedaignez ses longues rides ,  
 Et ne vous souffrez decevoir  
 Que vostre pere n'aille voir  
 Dessous ces royaumes humides.»

*Epode.*

Disant ainsi, d'un plein saut  
 Toute dans les eaux s'allonge ,  
 Comme un cygne qui se plonge  
 Quand il void l'aigle plus haut ,  
 Ou ainsi que l'arc des cieux  
 Qui d'un grand tour spacieux  
 Tout d'un coup en la mer glisse ,  
 Quand Junon haste ses pas  
 Pour aller porter là bas  
 Un message à sa nourrice (1).

*Strophe IV.*

Elles adonc, voyant la trace  
 De leur mere, qui ja sondoit  
 Le creux du plus humide espace ,  
 Qu'à coup de bras elle fendoit ,  
 A chef tourné sont devalées ,  
 Penchant bas la teste et les yeux ,  
 Dans le sein des plaines salées.  
 L'eau, qui jaillit jusques aux cieux ,  
 Grondant sus elles se regorge,  
 Et, frisant deçà et de là  
 Mille tortis, les avala  
 Dedans le goufre de sa gorge.

1. Tethys.

*Antistrophe.*

En cent façons, de mains ouvertes  
Et de pieds voûtez en deux pars,  
Sillonnoient les campagnes vertes  
De leurs bras vaguement espars.  
Comme le plomb, dont la secousse  
Traine le filet jusqu'au fond,  
L'extreme desir qui les pousse  
Avalle contre-bas leur front,  
Tousjours sondant ce vieil repaire  
Jusques aux portes du chateau  
De l'Océan, qui dessous l'eau  
Donnoit un festin à leur pere.

*Epode.*

De ce palais eternel,  
Brave en colonnes hautaines,  
Sourdoit de vives fontaines  
Le vif surgeon perennel.  
Là pendoit sous le portail,  
Lambrissé d'un verd émail,  
Sa charrette vagabonde,  
Qui le roule d'un grand tour,  
Soit de nuict ou soit de jour,  
Deux fois tout au rond du monde.

*Strophe v.*

Là sont divinement encloses  
Au fond de cent mille vaisseaux  
Les semences de toutes choses,  
Eternelles filles des eaux.  
Là les Tritons, chassant les fleuves  
Sous la terre les escouloient  
Aux canaux de leurs rives neuves,  
Puis de rechef les rappelloient.

Là ceste troupe est arrivée  
 Sur le point que l'on desservoit,  
 Et que desja Portonne avoit  
 La premiere nappe levée.

*Antistrophe.*

Phœbus, du milieu de la table,  
 Pour derider le front des dieux,  
 Marioit sa voix delectable  
 A son archet melodieux,  
 Quand l'œil du pere, qui prend garde  
 Sus un chacun, se costoyant  
 A l'escart des autres, regarde  
 Ce petit troupeau flamboyant,  
 Du quel et l'honneur et la grace  
 Qu'empreints sur le front il portoit,  
 Publioit assez qu'il sortoit  
 De l'heureux tige de sa race.

*Epode.*

Luy qui debout se dressa  
 Et de plus près les œillade,  
 Les serrant d'une accolade,  
 Mille fois les caressa,  
 Tout esgayé de voir peint  
 Dedans les traits de leur teint  
 Le naïf des graces siennes.  
 Puis, pour son hoste éjouir,  
 Les chansons voulut ouïr  
 De ces neuf musiciennes.

*Strophe VI.*

Elles, ouvrant leur bouche pleine  
 D'une douce arabe moisson (1),

1. Riche et heureuse.

Par l'esprit d'une vive haleine (1)  
 Donnerent l'ame à leur chanson;  
 Fredonnant sur la chanterelle  
 De la harpe du Delien  
 La contentieuse querelle  
 De Minerve(2) et du Cronien (3),  
 Comme elle du sein de la terre  
 Poussa son arbre (4) palissant,  
 Et luy son cheval hennissant,  
 Futur augure de la guerre.

*Antistrophe.*

Puis, d'une voix plus violente,  
 Chanterent l'enclume de fer(5),  
 Qui, par neuf et neuf jours roulante,  
 Mesura le ciel et l'enfer,  
 Qu'un rempart d'airain environne  
 En rond s'allongeant à l'entour,  
 Avecque la nuict qui couronne  
 Son espace d'un triple tour.  
 Là, tout debout devant la porte,  
 Le fils de Japet fermement (6),  
 Courbé dessous le firmament,  
 Le soustient tout de sa main forte.

1. Outre le son des instrumens, elles y meslerent la voix, qu'il appelle elegamment esprit d'une vive haleine. (R.)

2. Qui nomma la ville d'Athènes de son nom.

3. De Neptune. — 4. Son olive.

5. Hesiode dit que les dieux, pour punir l'audace des Titans souslevez contre eux, les firent attacher avec des chaisnes dans l'enfer, qui est aussi bas sous la terre comme la terre est basse sous le ciel. Or, pour justifier ces distances par quelque mesure vray-semblable, il feint qu'une enclume precipitée du ciel fut neuf jours à rouller devant que d'arriver en terre, et, depuis, roulant encore de la terre jusqu'à l'enfer, demeura autres neuf jours avant que d'y parvenir.

6. Atlas.

*Epode.*

Dedans ce gouffre béant  
 Hurlé la troupe herétique  
 Qui par un assaut bellique  
 Assaillit le Tu-geant.  
 Là, tout auprès de ce lieu,  
 Sont les garnisons du Dieu  
 Qui sur les meschans esclance  
 Son foudre pirouettant,  
 Comme un chevalier jettant  
 Sur les ennemis sa lance.

*Strophe VII.*

Là de la terre et là de l'onde  
 Sont les racines jusqu'au fond  
 De l'abysme la plus profonde  
 De ce ventre le plus profond.  
 La Nuict, d'estoilles accoustrée,  
 Là salue à son rang le Jour,  
 D'ordre parmi la mesme entrée  
 Se rencontrant de ce sejour,  
 Soit lors que sa noire carriere  
 Va tout le monde embrunissant,  
 Ou quand luy, des eaux jaillissant,  
 Ouvre des Indes la barriere.

*Antistrophe.*

Après, sur la plus grosse corde,  
 D'un bruit qui tonnoit jusqu'aux cieux,  
 Le pouce des Muses accorde  
 L'assaut des Geans et des Dieux:  
 Comme eux sur la croupe Othryenne  
 Rangeoient en armes les Titans,  
 Et comme eux sur l'Olympienne  
 Leur firent teste par dix ans;



Eux, dardant les roches brisées,  
 Mouvoient en l'air chacun cent bras;  
 Eux, ombrageant tous les combas,  
 Gresloient leurs flesches aiguisées.

*Epode.*

D'aisle douteuse vola  
 Long temps sur eux la Fortune,  
 Qui or' se monstroit commune  
 A ceux-cy, or' à ceux-là,  
 Quand Jupiter fit sonner  
 La retraite, pour donner  
 A ces dieux un peu d'haleine;  
 Si qu'eux, en ayant un peu  
 Prins du nectar et repeu,  
 Plus forts retentent la peine.

*Strophe VIII.*

Il arma d'un foudre terrible  
 Son bras, qui d'esclairs rougissoit,  
 En la peau d'une chèvre horrible  
 Son estomach se herissoit;  
 Mars, renfrongné d'une ire noire,  
 Branloit son bouclier inhumain;  
 Le Lemnien d'une maschoire  
 Garnit la force de sa main;  
 Phebus, souillé de la poussiere,  
 Lunoit en rond son arc voûté,  
 Et le lunoit d'autre costé  
 Sa sœur, la Dictynne (1) guerriere.

*Antistrophe.*

Bellonne eut la teste couverte  
 D'un fer sur lequel rechignoit

1. Ainsi les Candiots appellent Diane.

De Meduse la gueule ouverte,  
 Qui, pleine de flammes, grongnoit,  
 En son poing elle enta la hache  
 Par qui les roys sont irritez,  
 Alors que despite elle arrache  
 Les vieilles tours de leurs citez.  
 Styx d'un noir halecret rempare  
 Ses bras, ses jambes et son sein,  
 Sa fille amenant par la main (1),  
 Avec Cotte, Gyge et Briare.

*Epode.*

Rhete et Myme, après soudars,  
 Pour mieux fournir aux batailles,  
 Brisoient les dures entrailles  
 Des rocs, pour faire des dars;  
 Typhé hochoit arraché  
 Un grand sapin esbranché  
 Comme une lance facile;  
 Encelade un mont avoit,  
 Qui bien tost porter devoit  
 Le grand mont de la Sicile (2).

*Strophe IX.*

Un tonnerre ailé par la bise  
 Ne choque pas l'autre si fort,  
 Qui sous le vent africain brise  
 Mesme air par un contraire effort,  
 Comme les camps s'entre-heurterent  
 A l'aborder des divers lieux;  
 Les poudres sous leurs pieds monterent  
 Par tourbillons jusques aux cieux.

1. La Victoire.

2. Ce fut la punition des geans, qui furent terrassez la plus part sous des montagnes, comme Encelade sous le mont Gibel. (R.)

Un cri se fait, Olympe en tonne,  
Othrye en bruit, la mer tressaut,  
Tout le ciel en mugle là haut,  
Et là bas l'enfer s'en estonne.

*Antistrophe.*

Voicy le magnanime Hercule,  
Qui de l'arc Rhete a menacé;  
Voicy Myme qui le recule,  
Du heurt d'un rocher eslançé;  
Neptune, à la fourche estofée  
De trois crampons, vint se mesler  
Dans la troupe contre Typhée,  
Qui rouoit une fonde en l'air;  
Icy Phœbus, d'un trait qu'il jette,  
Fit Encelade trébucher;  
Là Porphyre luy fit broncher  
Hors des poings l'arc et la sagette.

*Epode.*

Adonc le pere puissant,  
Qui d'os et de nerfs s'efforce,  
Ne mit en oubly la force  
De son foudre punissant.  
My-courbant son sein en-bas  
Et dressant bien haut le bras,  
Contre-eux guigna sa tempeste,  
Laquelle en les foudroyant  
Sifloit, aigu-tournoyant,  
Comme un fuseau sur leur teste.

*Strophe X.*

Du feu les deux piliers du monde<sup>(1)</sup>  
Bruslez jusqu'au fond chancelloient;

1. Les deux poles.

Le ciel ardoit, la terre et l'onde  
 Tous petillans estincelloient ;  
 Si que le soufre amy du foudre  
 Qui tomba lors sur les geans,  
 Jusqu'aujourd'huy noircit la poudre  
 Qui put par les champs Phlegreans.  
 A tant les filles de Memoire  
 Du luth apaiserent le son,  
 Finissans leur douce chanson  
 Par ce bel hymne de victoire.

*Antistrophe.*

Jupiter, qui tendoit l'aureille,  
 La combloit d'un aise parfait,  
 Ravi de la voix nompareille  
 Qui si bien l'avoit contrefait ;  
 Et, retourné, rit en arriere  
 De Mars, qui tenoit l'œil fermé,  
 Ronflant sur sa lance guerriere,  
 Tant la chanson l'avoit charmé ;  
 Puis à ses filles il commande  
 De luy requerir, pour guerdon  
 De leurs chansons, quelque beau don  
 Qui soit digne de leur demande.

*Epode.*

Lors sa race s'approcha,  
 Et, luy flatant de la destre  
 Les genoux, de la senestre  
 Le sous-menton luy toucha ;  
 Voyant son grave sourci,  
 Long temps fut béante ainsi,  
 Sans parler, quand Calliope,  
 De la belle voix qu'elle a,  
 Ouvrant sa bouche, parla  
 Seule pour toute la trope :

*Strophe XI.*

« Donne-nous, mon pere, dit-elle,  
Pere, dit-elle, donne-nous  
Que nostre chanson immortelle  
Passe en douceur le sucre doux ;  
Fay-nous princesses des montagnes,  
Des antres, des eaux et des bois,  
Et que les prez et les campagnes  
S'animent dessous nostre vois.  
Donne-nous encor d'avantage  
La tourbe des chantres divins,  
Les poètes et les devins,  
Et les prophetes en partage.

*Antistrophe.*

« Fay que les vertueux miracles  
Des vers, medecins enchantez,  
Soient à nous, et que les oracles  
Par nous encore soient chantez ;  
Donne-nous ceste double grace,  
De fouler l'enfer odieux,  
Et de sçavoir la courbe trace  
Des feux qui dansent par les cieux ;  
Donne-nous encor la puissance  
D'arracher les ames dehors  
Le sale borbier de leurs corps,  
Pour les re-joindre à leur naissance.

*Epode.*

« Donne-nous que les seigneurs,  
Les empereurs et les princes  
Soient veus Dieux en leurs provinces,  
S'ils reverent nos honneurs.  
Fay que les roys decorez  
De nos présents honorez

Soient aux hommes admirables,  
Lors qu'ils vont par leur cité,  
Ou lors que, pleins d'équité,  
Donnent les loix venerables. »

*Strophe XII.*

A-tant acheva sa requeste,  
Courbant les genoux humblement,  
Et Jupiter, d'un clin de teste  
L'accorda liberalement.  
« Si toutes les femmes mortelles  
Que je donte dessous mes bras  
Me concevoient des filles telles  
(Dit-il), il ne me chaudroit pas  
Ny de Junon ny de sa rage ;  
Tousjours pour me faire honteux,  
M'enfante ou des monstres boiteux,  
Ou des fils de mauvais courage,

*Antistrophe.*

« Comme Mars ; mais vous, troupe chere,  
Que j'aime trop plus que mes yeux,  
Je vous plantay dans vostre mere  
Pour plaire aux hommes et aux dieux.  
Sus doncques, retournez au monde,  
Coupez-moy derechef les flos,  
Et là d'une langue faconde  
Chantez ma gloire et vostre los.  
Vostre mestier, race gentille,  
Les autres mestiers passera,  
D'autant qu'esclave il ne sera  
De l'art, aux Muses inutile.

*Epode.*

« Par art le navigateur  
Dans la mer manie et vire

La bride de son navire ,  
 Par art plaide l'orateur,  
 Par art les roys sont guerriers,  
 Par art se font les ouvriers;  
 Mais si vaine experience  
 Vous n'aurez de tel erreur :  
 Sans plus, ma sainte fureur  
 Polira vostre science.

*Strophe XIII.*

« Comme l'aymant sa force inspire  
 Au fer qui le touche de près,  
 Puis soudain ce fer tiré tire  
 Un autre qui en tire après,  
 Ainsi du bon fils de Latonne  
 Je raviray l'esprit à moy;  
 Luy, du pouvoir que je luy donne,  
 Ravira les vostres à soy;  
 Vous, par la force apollinée,  
 Ravirez les poètes saints;  
 Eux, de vostre puissance atteints,  
 Raviront la tourbe estonnée.

*Antistrophe.*

« Afin (ô destins!) qu'il n'avienne  
 Que le monde, appris fausement,  
 Pense que vostre mestier vienne  
 D'art, et non de ravissement,  
 Cet art penible et miserable  
 S'eslongnera de toutes parts  
 De vostre mestier honorable,  
 Desmembré en diverses parts,  
 En prophetie, en poësies,  
 En mysteres et en amour,  
 Quatre fureurs qui tour à tour  
 Chatouilleront vos fantasies.

*Epode.*

« Le traict qui fuit de ma main  
 Si tost par l'air ne chemine  
 Comme la fureur divine  
 Vole dans un cœur humain,  
 Pourveu qu'il soit préparé,  
 Pur de vice, et réparé  
 De la vertu precieuse.  
 Jamais les dieux, qui sont bons,  
 Ne respandent leurs saints dons  
 En une ame vicieuse.

*Strophe XIV.*

« Lors que la miene ravissante  
 Vous viendra troubler vivement,  
 D'une poitrine obeissante  
 Tremblez dessous son mouvement,  
 Et souffrez qu'elle vous secoue  
 Le corps et l'esprit agité,  
 Afin que, dame, elle se joue  
 Au temple de sa deité.  
 Elle, de toutes vertus pleine,  
 De mes secrets vous remplira,  
 Et en vous les accomplira  
 Sans art, sans sueur ne sans peine.

*Antistrophe.*

« Mais par sur tout prenez bien garde  
 Gardez-vous bien de n'employer  
 Mes presens en un cœur qui garde  
 Son peché, sans le nettoyer;  
 Ains, devant que de luy respandre,  
 Purgez-le de vostre sainte eau,  
 Afin que net il puisse prendre



Un beau don dans un beau vaisseau ;  
 Et luy, purgé, à l'heure à l'heure  
 Divinement il chantera  
 Je ne sai quel vers qui fera  
 Au cœur des hommes sa demeure.

*Epode.*

« Celuy qui sans mon ardeur  
 Voudra chanter quelque chose,  
 Il voirra ce qu'il compose  
 Veuf de grace et de grandeur ;  
 Ses vers naistront inutis,  
 Ainsi qu'enfans abortis  
 Qui ont forcé leur naissance,  
 Pour monstrier en chacun lieu  
 Que les vers viennent de Dieu,  
 Non de l'humaine puissance.

*Strophe XV.*

« Ceux là que je feindrai poëtes  
 Par la grace de ma bonté  
 Seront nommez les interpretes  
 Des dieux et de leur volonté ;  
 Mais ils seront, tout au contraire,  
 Appellez sots et furieux  
 Par le caquet du populaire  
 Méchantement injurieux.  
 Tousjours pendra devant leur face  
 Quelque démon, qui au besoin,  
 Comme un bon valet, aura soin  
 De toutes choses qu'on leur face.

*Antistrophe.*

« Allez, mes filles, il est heure  
 De fendre les champs escumeux ;

Allez, ma gloire la meilleure,  
 Allez, mon los le plus fameux.  
 Vous ne devez, dessus la terre,  
 Long temps cette fois séjourner,  
 Que l'ignorance avec sa guerre  
 Ne vous contraigne retourner,  
 Pour retomber sous la conduite  
 D'un guide (1) dont la docte main,  
 Par un effroy grec et romain,  
 Ailera ses pieds à la fuite. »

*Epode.*

A-tant Jupiter enfla  
 Sa bouche rondement pleine,  
 Et du vent de son haleine  
 Sa fureur il leur soufla.  
 Après leur avoir donné  
 Le luth qu'avoit façonné  
 L'ailé courrier Atlantide,  
 D'ordre par l'eau s'en-revont ;  
 En tranchant l'onde elles font  
 Ronfler la campagne humide.

*Strophe XVI.*

Dieu vous gard, jeunesse divine,  
 Réchauffez-moy l'affection  
 De tordre les plis de cest hynne  
 Au comble de perfection.  
 Dessillez-moy l'ame assoupie  
 En ce gros fardeau vicieux,  
 Et faites que tousjours j'espie  
 D'œil veillant les secrets des cieux.  
 Donnez-moy le sçavoir d'eslire  
 Les vers qui sçavent contenter,

1. Du docte Michel de l'Hospital.

Et, mignon des Graces, chanter  
Mon *Francion* sus vostre lyre.

*Antistrophe.*

Elles, trenchant les ondes bleues,  
Vindrent du creux des flots chenus,  
Ainsi que neuf petites nues,  
Parmi les peuples incognus;  
Puis, dardant leurs flames subtiles,  
Du premier coup ont agité  
Le cœur prophete des sibylles  
Espoint de leur divinité;  
Si bien que leur langue comblée  
D'un son douteusement obscur,  
Chantoit aux hommes le futur  
D'une bouche toute troublée.

*Epode.*

Après, par tout l'Univers  
Les responses prophetiques  
De tant d'oracles antiques  
Furent ecrites en vers;  
En vers se firent les lois,  
Et les amitez des rois  
Par les vers furent acquises;  
Par les vers on fit armer  
Les cœurs, pous les animer  
Aux vertueuses emprises.

*Strophe XVII.*

Au cri de leurs saintes paroles  
Se réveillerent les devins,  
Et disciples de leurs escoles  
Vindrent les poètes divins :  
Divins, d'autant que la nature

Sans art librement exprimoient,  
 Sans art leur naïve esriture  
 Par la fureur ils animoient.  
 Eumolpe (1) vint, Musée (2), Orphée,  
 L'Ascrean, Line (3), et cestuy-là  
 Qui si divinement parla,  
 Dressant à la Grece un trophée (4).

*Antistrophe.*

Eux, piquez de la douce rage  
 Dont ces filles les tourmentoient,  
 D'un demoniaque courage  
 Les secrets des dieux racontoient :  
 Si que, paissant par les campagnes  
 Les troupeaux dans les champs herbeux,  
 Les démons et les sœurs compagnes  
 La nuict s'apparoissoient à eux ;  
 Et loin sus les eaux solitaires,  
 Carolant en rond par les prez,  
 Les promouvoient prestres sacrez  
 De leurs saints orgieux mysteres.

*Epode.*

Après ces poètes saints,  
 Avec une foule grande  
 Arriva la jeune bande

1. Excellent homme athenien, duquel fut fils Musée, qui le premier de tous escrivit de la generation des dieux et inventa la sphere. (R.)

2. Duquel nous n'avons point d'œuvres. Et le poëme des Amours de Leandre n'est pas de luy. (R.)

3. Docte Thebain, fils de Mercure et d'Uranie, qui a traité quasi de toute la nature. (R.)

4. Homere. Son Iliade et son Odyssée, le trophée de la victoire de tous les esprits, parce qu'il n'y a rien de pareil entre les escrits des hommes. (R.)

D'autres poètes humains  
 Degenerans des premiers :  
 Comme venus les derniers,  
 Par un art melancholique  
 Trahirent avec grand soin  
 Les vers esloignez bien loin  
 De la sainte ardeur antique.

*Strophe XVIII.*

L'un sonna l'horreur de la guerre  
 Qu'à Thebes Adraste conduit (1),  
 L'autre comme on tranche la terre,  
 L'autre les flambeaux de la nuit ;  
 L'un sur la flute départie  
 En sept tuyaux siciliens  
 Chanta les bœufs (2) ; l'autre en Scythie  
 Remena les Thessaliens (3) ;  
 L'un fit Cassandre furieuse (4),  
 L'un au ciel poussa les debas  
 Des roys chetifs (5), l'autre plus bas  
 Traina la chose plus joyeuse (6).

*Antistrophe.*

Par le fil d'une longue espace,  
 Après ces poètes humains  
 Les Muses soufflerent leur grace  
 Dessus les prophetes romains ;

1. Une Thebaïde : car Pausanias, dans ses Bœotiques, en fait mention, sans dire le nom de l'auteur. (R.)
2. Theocrit, Sicilien qui a fait des eclogues. (R.)
3. Apollonius, auteur des Argonautiques. (R.)
4. Lycophron. (R.)
5. Comme Sophocle ou Euripide et les autres Tragiques. (R.)
6. Comme Aristophane ou Menandre, auteurs premiers de la comedie, qui a le style bas, à cause de ses sujets simples et populaires. (R.)

Non pas comme fut la première  
 Ou comme la seconde estoit,  
 Mais, comme toute la dernière,  
 Plus lentement les agitoit.  
 Eux toutefois, pinçant la lyre,  
 Si bien s'assouplirent les doigts,  
 Qu'encor le fredon de leur voix  
 Passe le bruit de leur empire.

*Epode.*

Tandis l'Ignorance arma  
 L'aveugle fureur des princes,  
 Et leurs aveugles provinces  
 Contre les Sœurs anima.  
 Ja l'horreur les enserroit,  
 Mais plustost les enferroit,  
 Quand les Muses destournées,  
 Voyant du fer la rayeur<sup>(1)</sup>,  
 Haletantes de frayeur  
 Dans le ciel sont retournées.

*Strophe XIX.*

Auprès du throne de leur pere  
 Tout à l'entour se vont asseoir,  
 Chantant, avec Phebus leur frere,  
 Du grand Jupiter le pouvoir.  
 Les dieux ne faisoient rien sans elles,  
 Ou soit qu'ils voulussent aller  
 A quelques nopces solennelles,  
 Ou soit qu'ils voulussent baller.  
 Mais si tost qu'arriva le terme  
 Qui les hastoit de retourner  
 Au monde, pour y sejourner,  
 D'un pas eternellement ferme,

1. L'esclat et la lueur des armes. (R.)

*Antistrophe.*

Adonc Jupiter se devale  
 De son throne, et, grave, conduit  
 Gravement ses pas en la salle  
 Des Parques, filles de la Nuit.  
 Leur roquet pendoit jusqu'aux hanches,  
 Et un dodonien fueillard  
 Faisoit ombrage aux tresses blanches  
 De leur chef tristement vieillard;  
 Elles, ceintes sous les mammelles,  
 Filoient assises en un rond  
 Sus trois carreaux, ayant le front  
 Renfrongné de grosses prunelles.

*Epode.*

Leur pezon <sup>(1)</sup> se herissoit  
 D'un fer estoillé de rouille;  
 Au flanc pendoit leur quenouille,  
 Qui d'airain se roidissoit.  
 Au milieu d'elles estoit  
 Un cofre où le Temps mettoit  
 Les fuzeaux de leurs journées,  
 De courts, de grands, d'allongez,  
 De gros et de bien dougez,  
 Comme il plaist aux Destinées.

*Strophe xx.*

Ces trois sœurs, à l'œuvre ententives,  
 Marmotoient un charme fatal,  
 Tortillans les filaces vives  
 Du corps futur de l'Hospital.  
 Clothon, qui le filet replie,  
 Ces deux vers mascha pour neuf fois :

1. Ce qui arrête au bout du fuseau la descente du fil. (R.)

« JE RETORS LA PLUS BELLE VIE  
 QU'ONCQUES RETORDIRENT MES DOIS. »  
 Mais si tost qu'elle fut tirée  
 A l'entour du fuzeau humain,  
 Le Destin la mit en la main  
 Du fils de Saturne et de Rhée.

*Antistrophe.*

Luy adoncques print une masse  
 De terre, et devant tous les Dieux  
 Dedans il feignit une face,  
 Un corps, deux jambes et deux yeux,  
 Deux bras, deux flancs, une poitrine,  
 Et, achevant de l'imprimer,  
 Soufla de sa bouche divine  
 Le saint filet pour l'animer;  
 Luy donnant encor' davantage  
 Mille vertus, il appella  
 Ses neuf filles, qui çà et là  
 Entournoient la nouvelle image :

*Epode.*

« Ore vous ne craindrez pas,  
 Seures sous telle conduite,  
 De reprendre encor la fuite  
 Pour encor voler là bas.  
 Suivez donc ce guide ici :  
 C'est celuy, filles, aussi,  
 Du quel la docte assurance  
 Franches de peur vous fera,  
 Et celuy qui desfera  
 Les soldars de l'ignorance. »

*Strophe XXI.*

Lors à bas il poussa leur guide (1);

1. Michel de l'Hospital. (R.)



Et elles, d'ordre le suivant,  
 Fendoient le grand vague liquide,  
 Hautes sur les ailes du vent,  
 Ainsi qu'on voit entre les nues  
 De rang un escadron voler  
 Soit de cygnes ou soit de grues,  
 Suivant leur guide parmy l'air.  
 A-tant, près de terre eslevées,  
 Tomberent au monde, et le feu  
 Qui flamber à gauche fut veu (1)  
 Resalua leurs arrivées.

*Antistrophe.*

Hà! chere Muse, quel zephyre,  
 Souflant trop violement,  
 A fait écarter mon navire  
 Qui fendoit l'air si droitement?  
 Tourne à rive, douce nourrice,  
 Ne vois-tu Morel (2) sur le bord,  
 Lequel, à fin qu'il te chersse,  
 T'œillade pour venir au port?  
 N'ois-tu pas sa nymphe Antoinette (3)  
 Du front du havre t'appeller,  
 Faisant son œil estinceler,  
 Qui te sert d'heureuse planete?

*Epode.*

Haste-toy donc de plier  
 Ta chanson trop poursuyvie  
 De peur, Muse, que l'Envie  
 N'ait matiere de crier,

1. Bon presage. (R.)
2. Docte personnage, assez cogneu de son temps. (R.)
3. Sa femme et son espouse, docte pareillement, comme estoient aussi ses trois filles. (R.)

La quelle veut abysmer  
 Nos noms au fond de la mer  
 Par sa langue sacrilege ;  
 Mais plus ell' nous veut plonger,  
 Et plus ell' nous fait nager  
 Haut dessus l'eau comme un liege.

*Strophe XXII.*

Contre ceste lice (1) execrable  
 Resiste d'un dos non plié.  
 C'est grand mal d'estre miserable,  
 Mais c'est grand bien d'estre envié.  
 Je sçay que tes peines, ancrées  
 Au port de la divinité,  
 Seront malgré les ans sacrées  
 Aux pieds de l'Immortalité ;  
 Mais les vers que la chienne Envie  
 En se rongant fait avorter  
 Jamais ne pourront supporter  
 Deux soleils sans perdre la vie.

*Antistrophe.*

Ourdis, ô douce lyre mienne,  
 Encore un chant à cestui-ci,  
 Qui met ta corde dorienne  
 Sous le travail d'un doux souci.  
 Il n'y a ne torrent ne roche  
 Qui puisse engarder un sonneur  
 Que près des bons il ne s'approche  
 Courant pour chanter leur honneur.  
 Puissé-je' autant darder cet hynne  
 Par l'air, d'un bras presomptueux,  
 Comme il est sage et vertueux,  
 Et comme il est de mes vers dinne.

1. Ceste chienne. (R.)

*Epode.*

Faisant parler sa grandeur  
 Aux sept langues de ma lyre,  
 De luy je ne veux rien dire  
 Dont je puisse estre menteur;  
 Mais veritable il me plaist  
 De chanter bien haut qu'il est  
 L'ornement de nostre France,  
 Et qu'en fidele equité,  
 En justice et verité,  
 Les vieux siecles il devance.

*Strophe XXIII.*

C'est luy dont les graces infuses  
 Ont ramené par l'univers  
 Le chœur des Pierides Muses,  
 Faites illustres par ses vers (1);  
 Par luy leurs honneurs s'embellissent,  
 Soit d'escrits rampants à deux piez,  
 Ou soit par des nombres qui glissent  
 De pas tous francs et déliez;  
 C'est luy qui honore et qui prise  
 Ceux qui font l'amour aux neuf Sœurs,  
 Et qui estime leurs douceurs,  
 Et qui anime leur emprise.

*Antistrophe.*

C'est luy, Chanson, que tu reveres  
 Comme l'honneur de nostre ciel,

1. Illustres à la vérité; car les six livres de ses Epistres que nous avons sont excellens, et ont, outre la douceur et l'elegante simplicité de vers, une plénitude d'erudition et de philosophie morale, tesmoins de la docte et sainte prud'homie de leur authour. (R.)

C'est celuy qui aux loix severes  
 A fait gouster l'attique miel;  
 C'est luy qui la sainte balance  
 Cognoist, et qui ne bas ne haut,  
 Juste, son poids douteux n'eslance,  
 La tenant droite comme il faut;  
 C'est luy dont l'œil non variable  
 Note les meschans et les bons,  
 Et qui contre le heurt des dons (1)  
 Oppose son cœur imployable.

*Epode.*

J'avise, au bruit de ces mots,  
 Toute France qui regarde  
 Mon trait, qui droitement darde  
 Le riche but de son los.  
 Je trahirois les vertus,  
 Et les hommes revestus  
 De vertueuses louanges,  
 Sans publier leur renom,  
 Et sans envoyer leur nom  
 Jusques aux terres estranges.

*Strophe XXIV.*

L'un d'une chose esbat sa vie,  
 L'autre d'une autre est surmonté;  
 Mais ton ame n'est point ravie  
 Sinon de justice et bonté.  
 Pour cela nostre Marguerite (2),  
 L'unique sœur de ce grand roy,  
 De loin espiant ton merite,  
 Bonne, a tiré le bon à soy.

1. La concussion.

2. De Valois, qui depuis fut duchesse de Savoye, princesse digne de l'immortalité, que son mérite et la plume des plus doctes de son temps luy ont acquise. (R.)

Bien que son pere (1) ayt par sa lance  
 Donté le Suisse mutin (2),  
 Et que de l'or grec et latin (3)  
 Ayt redoré toute la France;

*Antistrophe.*

Il ne fit jamais chose telle  
 Que d'avoir engendré la fleur  
 De la Marguerite immortelle,  
 Pleine d'immortelle valeur,  
 Laquelle tout le ciel admire,  
 Et, à fin que de tous costez  
 Dedans ses graces il se mire,  
 Sus elle tient ses yeux voûtez ;  
 Laquelle d'un vers plein d'audace  
 Plus hautement je descriray,  
 Lors que hardy je publi-ray  
 Le tige troyen (4) de sa race.

*Epode.*

Mais la loy de la chanson  
 Ores, ores, me vient dire  
 Que par trop en long je tire  
 Les replis de sa façon.  
 Ores donques je ne puis  
 Vanter la fleur, tant je suis  
 Pris d'une ardeur nompareille  
 D'aller chez toy, pour chanter  
 Ceste ode, à fin d'enchanter  
 Ton soin charmé par l'aureille.

1. Le roy François Ier, prince auquel à jamais les Muses et les lettres devront leur establissement en France. (R.)

2. A Marignan, à Novarre.

3. De la science grecque et latine, le plus riche et plus précieux or de ces deux Republicues. (R.)

4. La Franciade.

Ronsard. — II.

## A JOACHIM DU BELLAY

Gentil-homme Angevin, poete excellent.

ODE XI. — *Strophe 1.*

Aujourd'huy je me vanteray  
 Que jamais je ne chanteray  
 Un homme plus aimé que toy  
 Des neuf Pucelles et de moy,  
 Poste qui cornera ta gloire  
 Que toute France est approuvant,  
 Dans les delices s'abreuvant  
 Dont tu flates l'orgueil de Loire :  
 Car si un coup elle apperçoit  
 Qu'à du Bellay mon hymne soit,  
 Par monceaux elle accourra toute  
 Autour de ma lyre, où degoute  
 L'honneur distillant de ton nom,  
 Mignardé par l'art de mon pouce,  
 Et pour cueillir la gloire douce  
 Qui emmielle ton renom.

*Antistrophe.*

Sus avant, Muse, ores il faut  
 Le guinder par l'air aussi haut  
 Que ses vertus m'ont mis ici  
 Dessous le joug d'un doux souci.  
 Il le mérite, ma mignonne :  
 Nul tant que luy n'est honorant  
 Les vers dont tu vas redorant  
 La gloire de ceux que je sonne ;  
 Il s'esgaye de tes chansons,  
 Et de ces nouvelles façons,  
 Auparavant non imitables,  
 Qui font esmerveiller les tables

Et les gros sourcis renfoncer  
 De ceste jalouse ignorance  
 Qui ose déjà par la France  
 L'honneur de mes vers offenser.

*Epode.*

L'homme est fol qui se travaille  
 Porter en la mer des eaux,  
 A Corinthe des vaisseaux,  
 Et fol qui des vers te baille.  
 Si t'envoieray-je les miens  
 Pour r'encherir plus les tiens,  
 Dont les douceurs n'ont pareilles  
 Sçavent flater les oreilles  
 Des roys, joyeux de t'ouïr :  
 Seule en France est nostre lyre,  
 Qui les fredons sache eslire  
 Pour les Princes réjouïr.

*Strophe II.*

Car le poete endoctriné,  
 Par le seul naturel bien né,  
 Se haste de ravir le prix ;  
 Mais ces rimeurs qui ont appris  
 Avec travail, peines et ruses,  
 A leur honte enfantent des vers  
 Qui toujours courent de travers  
 Parmi la carrière des Muses.  
 Eux, comparez à nos chants beaux,  
 Sont faits semblables aux corbeaux,  
 Qui dessous les feuilles caquettent  
 Contre deux aigles, qui aguettent  
 Auprès du throne de leur Roy  
 Le temps de ruer leurs tempestes  
 Dessus les miserables testes  
 De ces criars palles d'effroy,

*Antistrophe.*

Voyant l'aigle ; mais ny les ans ,  
 Ny l'audace des vents nuisans ,  
 Ny la dent des pluyes qui mord ,  
 Ne donne aux vers doctes la mort .  
 Par eux la Parque est devancée ,  
 Ils fuyent l'éternelle nuit ,  
 Tousjours fleurissans par le fruit  
 Que la Muse ente en leur pensée .  
 Le temps , qui les suit de bien loin  
 En est aux peuples le tesmoin .  
 Mais quoy ! la Muse babillarde  
 L'honneur d'un chacun ne regarde ,  
 Animant ores cestuy-cy ,  
 Et ores ces deux-là ; car elle ,  
 Des hauts Dieux la fille éternelle ,  
 Ne se valette <sup>(1)</sup> pas ainsi .

*Epode.*

L'ayant prise pour ma guide ,  
 Avec le chant incognu <sup>(2)</sup>  
 De mon luth , je suis venu  
 Où Loire en flotant se ride  
 Contre les champs plantureux  
 De tes ancestres heureux ;  
 Puis , sautelant , me rameine  
 De ton Anjou jusqu'au Maine  
 (De mon Vendomois voisins),  
 Afin que là je decore  
 Et Guillaume et Jean encore ,  
 L'ornement de tes cousins ,

1. Ne se profane pas ainsi comme un valet. (R.)  
 2. A cause de la nouveauté de ses odes. (R.)



*Strophe III.*

Lesquels ont supporté souvent  
 La fureur de l'horrible vent  
 Qui d'un orage redoublé  
 Nostre grand prince avoit troublé (1).  
 Bien que matin le jour s'éveille  
 Pour voir tout, il ne vid jamais  
 Ny ne pourra voir desormais  
 De freres la couple pareille,  
 A qui les François doivent tant  
 De lauriers qu'ils vont meritant ;  
 Ou soit pour refroidir l'audace  
 De l'Espagnol , s'il nous menace ,  
 Ou soit pour amollir les cœurs ,  
 Par la douceur de leur faconde ,  
 Des Anglois separez du monde  
 Ou des Allemans belliqueurs.

*Antistrophe.*

Rome, s'yvrant de leur parler,  
 Dont le nectar (2) sembloit couler,  
 Béante, en eux s'émerveilla ;  
 Puis à l'un d'eux (3) elle bailla  
 Le saint chapeau dessus la teste,  
 Flamboyant autour de son front,  
 Ainsi que les deux jumeaux font  
 Quant ils sereinient la tempeste.  
 A l'autre (4) nostre Roy donna

1. Aux plus belles et importantes fonctions de l'Estat, pendant les guerres des roys François Ier et Henry II. (R.)

2. La parfaicte eloquence necessaire aux legations qu'ils ont eu devers plusieurs princes estrangers. (R.)

3. A Jean, cardinal et evesque d'Hostie. (R.)

4. A Guillaume du Bellay, sieur de Langé, qui a dressé les Memoires de son temps. (R.)

L'ordre (1) qui son col entourna ,  
 Avecque la puissance d'estre  
 Sous luy des Piémontois le maistre (2),  
 Balançant d'équitable poids  
 Son advis et sa vigilance ,  
 Les exploits de sa forte lance  
 Jointe avec une docte vois.

*Epode.*

Nul terme de nostre vie  
 Par nous ne se juge pas ,  
 Ignorans le jour qu'en bas  
 Elle doit estre ravie.  
 Dessus l'esté de ses ans ,  
 Rongé de soucis cuisans ,  
 Son grand Langé rendit l'ame ,  
 Enterrant sous mesme lame  
 L'honneur ensemble abbatu ,  
 Ne laissant rien de valable  
 Sinon un frere semblable  
 Au portrait de sa vertu.

*Strophe IIII.*

Sçache que le sang de ceux-cy  
 Et leur race est la tienne aussi.  
 Mais repren l'arc , Muse , il est temps  
 Guigner au blanc où tu pretens.  
 Puis que sa louange foisonne  
 En cent vertus propres à luy,  
 A quoy par les honneurs d'autruy  
 Remply-je ce que je luy donne ?

1. Le faisant chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Depuis cet ordre , celui du Saint-Esprit a esté institué par Henry III. (R.)

2. Gouverneur pour le roy en Piedmont. (R.)

Sa gloire suffit pour borner  
 Les vers qui le veulent orner.  
 O bons Dieux ! on ne sçauroit faire  
 Que la vertu se puisse taire ,  
 Bien qu'on tasche de l'obscurcir :  
 Maugré toute envie elle est forte  
 Et sur le front la lampe porte  
 Qui seule la peut esclaircir. »

*Antistrophe.*

Ton nom est tant estincelant ,  
 Qu'encores , s'on l'alloit celant ,  
 Dessous le silence il croistroit ,  
 Et plus sa flame apparoistroit.  
 Car, tout ainsi que la mer passe  
 L'honneur d'un chacun element ,  
 Et le soleil semblablement  
 Les moindres feux du ciel efface ,  
 Ainsi apparoissent les traits  
 Dont tu esmailles les portraits  
 De la riche peinture tienne ,  
 Naïvement sœur de la mienne ,  
 Monstrant par ton commencement  
 Que mesme fureur nous affole ,  
 Tous deux disciples d'une escole  
 Où l'on forcene doucement.

*Epode.*

Par une cheute subite  
 Encor je n'ay fait nommer  
 Du nom de Ronsard la mer ,  
 Bien que Pindare j'imite.  
 Horace , harpeur latin ,  
 Estant fils d'un libertin (1),

1. D'un serviteur affranchi.

Basse et lente avoit l'audace  
 Non pas moy, de franche race,  
 Dont la Muse enfle les sons  
 Avecque plus forte haleine,  
 A fin que Phebus rameine  
 Par moy ses vieilles chansons ;

*Strophe v.*

Lequel m'encharge de chanter  
 Son du Bellay, pour le vanter  
 Sur tous ses enfans qui ont bien  
 Masché le laurier Delphien (1).  
 Obeissant à la voix sainte,  
 Mon trait, par le ciel galopant,  
 L'air angevin n'ira coupant  
 Sans que ta gloire en soit atteinte,  
 Chantant l'homme estre bien-heureux  
 Qui en ton nectar doucereux  
 Ses belles louanges enyvre,  
 Mille fois nommé dans ton livre.  
 Que diray plus ? Le Ciel t'a fait  
 (Te fortunant de main non chiche)  
 Jeune, dispost, sçavant et riche,  
 Dessus son moule plus parfait.

*Antistrophe.*

Mes doigts ne pourroient se lasser  
 De faire mon batteau passer  
 Parmy les mers de ton renom,  
 Et ramerois encor sinon  
 Que j'ay déjà preveu l'orage  
 Des mesdisans impetueux,  
 Qui contre les plus vertueux

1. Qui sont les meilleurs poètes, qui *laurum momorderunt* (Juvenal).

Dégorgent volontiers leur rage ,  
 La quelle , en babil s'estendant ,  
 Comme un grand tonnerre grondant ,  
 De son murmure m'admoneste  
 De tromper l'horrible tempeste ,  
 Aboyante tant seulement  
 Les nourrissons des neuf Pucelles ,  
 Qui se sont mis au dos des ailes  
 Pour voler eternellement.

*Epode.*

Ore donc , freres d'Helene ,  
 Les Amycleans flambeaux  
 Du ciel , monstrez-vous , jumeaux ,  
 Et mettez but à ma peine ;  
 Faites ancrer à ce bort  
 Ma navire en quelque port ,  
 Pour finir mon navigage ,  
 Et destournez le langage  
 Du mesdisant (1) que je voy ,  
 Qui tousjours sa dent travaille  
 Pour me mordre , afin qu'il aille  
 Remordre un autre que moy.

## AU PRÉSIDENT BOUJU

Angevin.

ODE XII. — *Strophe 1.*

**L**E potier hait le potier,  
 Le fèvre le charpentier,  
 Le poëte tout ainsi

1. De Mellin de Saint-Gelais , à qui la gloire lors et la grandeur de l'esprit de nostre poëte faisoit envie. (R.)

Hait celuy qui l'est aussi,  
 Comme dit la voix sacrée  
 Du vieil citoyen d'Ascrée;  
 Mais tu as par ta vertu  
 Ce vieil proverbe abbatu,  
 Vantant mon petit merite  
 (Sans te monstrier envieux)  
 Devant nostre Marguerite,  
 Le rare present des cieux.

*Antistrophe.*

Phebus ravit les neuf sœurs,  
 Puis leurs picquantes douceurs  
 Ravissent les beaux esprits  
 Qui d'elles se sont épris;  
 Mais mon ame n'est ravie  
 Que d'une bruslante envie  
 D'oser un labeur tenter  
 Pour mon grand Roy contenter,  
 A celle fin que mon œuvre  
 Sa grand'main flatte si bien  
 Que quelquefois je la treuve  
 Prompte à me faire du bien.

*Epode.*

Celuy qui d'un ret pourchasse  
 Les poissons, ou cestuy-là  
 Qui par les montagnes chasse  
 Les bestes deçà et là,  
 C'est afin qu'un peu de proye  
 La fortune luy octroye;  
 Mais l'homme plein de bon-heur,  
 Qui suit comme toy les princes  
 Et les grands dieux des provinces,  
 C'est pour se combler d'honneur,

*Strophe 11.*

Laissant au peuple ignorant  
Un crevecœur devorant  
Béant après la vertu  
Dont le sage est revestu.  
Les uns en cecy excèdent,  
Les autres cela possèdent.  
Mais les roys portent sur eux  
Le sommet des biens heureux.  
Au poète qui s'amuse  
Comme toy de les vanter,  
Calliope ne refuse  
De l'ouyr tousjours chanter.

*Antistrophe.*

Quand Phebus s'esleve aux cieux,  
Les ombres fuyent ses yeux :  
Ainsi, où ta Muse luit,  
La sourde ignorance fuit,  
Rendant les bouches muetes  
De nos mal-heureux poètes,  
Qui souloient comme pourceaux  
Souiller le clair des ruisseaux.  
Les beaux vers que j'ay veu naistre  
Si heureusement de toy  
Te rendent bien digne d'estre  
Prisé de la sœur d'un Roy.

*Epode.*

Ta fameuse renommée,  
Qui doit voir tout l'Univers,  
Me prie d'estre nommée  
Par la trompe de mes vers.  
Et le feray, car ta gloire

Est digne de la memoire ;  
 Puis les dieux conte ne font  
 De nul papier s'il ne porte,  
 A la doriene sorte ,  
 Ton beau nom dessus le front.

---

A JEAN D'AURAT

Son precepteur et poete royal.

ODE XIII. — *Strophe.*

Le medecin de la peine,  
 C'est le plaisir qui ameine  
 Le repos avecque luy,  
 Et les odes qui nous flatent  
 Par leurs douceurs, qui abbatent  
 La memoire de l'ennuy.  
 Le bain ne soulage pas  
 Si bien les corps qui sont las  
 Comme la louange douce  
 Nous soulage, que du pouce  
 A la lyre nous joignons,  
 Par qui les playes de l'ame  
 (Lors qu'un desplaisir l'entame)  
 Pour la guerir nous oignons.

*Antistrophe.*

Certes ma chanson sucrée,  
 Qui les grands princes recrée,  
 Te pourra bien déridier  
 Apres ta peine publique,  
 Où ta faconde s'applique  
 Pour la jeunesse guider.



Le haut bruit de ton sçavoir  
 Evidemment nous fait voir  
 Que tu brises l'ignorance,  
 Renommé parmy la France,  
 Comme un oracle des dieux,  
 Pour desnouer aux plus sages  
 Les plus ennouez passages  
 Des livres laborieux.

*Epode.*

Tant d'ames ne courent pas  
 Après Alcée là bas,  
 Quand hautement il accorde  
 Les guerres dessus sa corde,  
 Comme ta douce merveille  
 Emmoncelle par milliers  
 Un grand peuple d'escoliers  
 Que tu tires par l'aureille.

A JAN ANTOINE DE BAÏF

Très-excellent poëte.

ODE XIV. — *Strophe I.*

J'ay tousjours celé les fautes  
 Dont mes amis sont tachez ;  
 J'ay tousjours teu leurs pechez,  
 Mais non pas leurs vertus hautes ;  
 Car moy qui suis le sonneur  
 Et le courrier des louanges,  
 Je ne porte aux gens étranges  
 Sinon la gloire et l'honneur  
 Que le Ciel, large donneur,  
 Ayant quelque soin de toy,  
 T'a départy comme à moy,

Versant sur ta langue sage  
 Un saint tressor de beaux vers,  
 Afin que son doux message  
 S'espande par l'univers.

*Antistrophe.*

Maint chemin nous peut attirer  
 Pour venir à la vertu ;  
 D'un bien un tel est vestu,  
 L'autre d'un autre au contraire.  
 Premier j'ay dit la façon  
 D'accorder le luth aux odes,  
 Et premier tu t'accommodes  
 A la tragique chanson,  
 Espouvantant d'un grand son  
 Et d'un stile tel qu'il faut  
 Nostre françois échafaut ;  
 Des grands princes miserables  
 Trainant en long les regrets  
 Par tonnerres execrables  
 Bruyans és tragiques Grecs.

*Epode.*

D'esprit et d'art volontiers  
 En tout differens nous sommes :  
 Ne deux ne quatre mestiers  
 Ne nourrissent pas les hommes ;  
 Mais quiconque a le sçavoir,  
 Celuy doit l'honneur avoir.  
 O Baïf, la plume pronte  
 A vouloir monter aux cieux  
 D'un vol qui la mort surmonte  
 Trompe l'enfer odieux.

## A JEAN MARTIN

Poëte et architecte.

ODE XV. — *Strophe I.*

La fable élaborée,  
Descrite heureusement  
D'une plume dorée,  
Nous trompe doucement,  
A l'un donnant la gloire  
Qu'il n'a pas mérité,  
Faisant par le faux croire  
Qu'on voit la vérité ;  
Car tout ce que la Muse  
Lyrique ne refuse  
D'emmieller par nous,  
Cela flatte l'aureille,  
Qui toute s'esmerveille  
De le boire si dous.

*Antistrophe.*

Il ne faut que j'honore  
Ton renom, ô Martin,  
De fables prises ore  
Du grec ny du latin ;  
Ta vertu treluisante  
Comme astres radieux  
Me sera suffisante  
Pour te loger aux cieux.  
Quelle terre esloignée,  
Quelle rive baignée  
De l'une et l'autre mer,  
Quelle isle découverte,

Ne tient la gorge ouverte  
Ardente à te nommer ?

*Epode.*

Vous gouvernez les rois,  
Poètes de la court,  
Et si de vostre vois  
La memoire ne court.  
Si ta grand main desire  
De respandre le bien,  
C'est à ce Martin, Sire,  
Qui le merite bien.

*Strophe 11.*

Certes l'experience  
N'est utile sinon  
Pour sonder la science  
Si elle est fausse ou non.  
Le siecle qui doit estre  
Ne taira ton bon-heur,  
Et comme tu fis naistre  
A la France un honneur,  
Toy de qui la musette  
Sur le bord de Sebette (1)  
Chanta bien haut aussy  
Les beaux pasteurs, qu'encore  
Naples autant honore  
Comme on t'honore icy.

*Antistrophe.*

Par toi le peuple estrange  
A peu sentir combien

1. Fontaine auprès de Naples. Elle fut chantée par Sannazar, dont Jean Martin a traduit l'ARCADIE.

La France a de louange  
Faitte heureuse en ton bien ;  
Par toy revient l'usage  
Des outils et compas  
Que mesme le vieil âge  
Des Romains ne sceut pas.  
Le maçon par ta peine  
Son ouvrage démeine,  
Et, sous toy faict sçavant,  
Jusques au ciel égale  
Mainte maison royale,  
Ton livre allant devant.

*Epode.*

L'œuvre est de l'inventeur,  
Et celuy qui apprend  
Est tenu pour menteur  
Si grace ne luy rend.  
La plume bien apprise  
Dresse son vol aux cieux,  
Et sa belle entreprise  
Ne peut ceder aux lieux.

*Fin des Odes pindariques.*

---

 AU SIEUR BERTRAND BERGIER,

De Poitiers.

## ODE XVI.

**L**a mercerie que je porte,  
 Bertrand, est bien d'une autre sorte  
 Que celle que l'usurier vend  
 Dedans ses boutiques avars,  
 Ou celle des Indes barbares  
 Qui enflent l'orgueil du Levant.

Ma douce navire immortelle  
 Ne se charge de drogue telle,  
 Et telle de moy tu n'attens,  
 Ou, si tu l'attens, tu t'abuses :  
 Je suis le trafiqueur des Muses  
 Et de leurs biens, maistres du temps.

Leur marchandise ne s'estalle  
 Au plus offrant dans quelque halle,  
 Car leur bien en vente n'est mis,  
 Et pour l'or il ne s'abandonne ;  
 Sans plus, liberal je le donne  
 A qui me plaist de mes amis.

Reçoy donque ceste largesse,  
 Et croy que c'est une richesse  
 Qui par le temps ne s'use pas ;  
 Mais contre le temps elle dure,  
 Et, de siecle en siecle plus pure,  
 Ne donne point aux vers d'appas.

L'audacieuse encre d'Alcée  
 Par les ans n'est point effacée,  
 Et vivent encores les sons  
 Que l'amante <sup>(1)</sup> bailloit en garde  
 A sa tortue <sup>(2)</sup> babillarde,  
 La compagne de ses chansons.

1. Sapphon. — 2. A sa lyre, parce que la premiere lyre fut faite et composée d'une tortue. (R.)

Mon grand Pindare vit encore  
 Et Simonide et Stesichore,  
 Sinon en vers (1), au moins par nom;  
 Et des chansons qu'a voulu dire  
 Anacreon dessus la lyre  
 Le temps n'efface le renom.

N'as-tu oüy parler d'Enée,  
 D'Achil, d'Ajax, d'Idomenée?  
 A moy semblables artisans  
 Ont immortalisé leur gloire  
 Et fait allonger la memoire  
 De leur nom jusques à nos ans.

Helene seule, estant gaignée  
 D'une perruque bien peignée,  
 D'un port royal, d'un vestement  
 Brodé d'or ou d'une grand suite,  
 N'a pas eu la poitrine cuite  
 Par un amour premierement.

Hector le premier des gendarmes,  
 Et Teucre n'a vêtu les armes,  
 Dardant ses homicides traits;  
 Non une fois Troye fut prise:  
 Maint prince a fait mainte entreprise  
 Devant le camp des deux roys grecs.

Mais leur prouesse n'est cogneue,  
 Et une oblivieuse nue  
 Les tient sous un silence estraints;  
 Engloutie est leur vertu haute  
 Sans renom, pour avoir eu faute  
 Du secours des poëtes saincts.

Mais la mort ne vient impunie  
 Si elle atteint l'ame garnie  
 Du vers que la Muse a chanté,  
 Qui, pleurant de dueil, se tourmente  
 Quand l'homme aux enfers se lamente  
 Dequoy son nom n'est point vanté.

1. Nous n'avons point les vers de Simonide et de Stesichore, sinon quelques fragmens dans les livres. (R.)

Le tien le sera, car ma plume  
 Aime volontiers la coustume  
 De louer les bons comme toy,  
 Qui prevois l'un et l'autre terme  
 Des deux saisons, constant et ferme  
 Contre leur inconstante foy ;

Plein de vertu, pur de tout vice,  
 Non bruslant après l'avarice,  
 Qui tout attire dans son poin ;  
 Chenu de meurs, jeune de force,  
 Amy d'esprouve, qui s'efforce  
 De toujours prêter au besoin.

Celuy qui sur la teste sienne  
 Voit l'espée sicilienne (1),  
 Des douces tables l'appareil  
 N'irrite sa faim, ny la noise  
 Du rossignol qui se desgoise  
 Ne luy rameine le sommeil.

Mais bien celuy qui se contente  
 Comme toy; la mer il ne tente,  
 Et pour rien tremblant n'a esté,  
 Soit que le bled fausse promesse,  
 Ou que la vendange se laisse  
 Griller aux flames de l'esté.

De celuy le bruit du tonnerre  
 Ny les nouvelles de la guerre  
 N'ont fait chanceler la vertu ;  
 Non pas d'un roy la fiere trace,  
 Ny les pirates la menace,  
 N'ont point son courage abatu.

Taisez-vous, ma lyre mignarde,  
 Taisez-vous, ma lyre jazarde,  
 Un si haut chant n'est pas pour vous ;  
 Retournez louer ma Cassandre,  
 Et dessus vostre lyre tendre  
 Chantez-la d'un fredon plus dous.

1. L'épée de Damoclès.



## A CASSANDRE.

## ODE XVII (1).

Mignonne, allons voir si la rose  
 Qui ce matin avoit desclose  
 Sa robe de pourpre au soleil  
 A point perdu ceste vesprée  
 Les plis de sa robe pourprée,  
 Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,  
 Mignonne, elle a dessus la place,  
 Las! las! ses beautez laissé cheoir!  
 O vrayment marastre Nature,  
 Puis qu'une telle fleur ne dure  
 Que du matin jusques au soir!

Donc, si vous me croyez, mignonne,  
 Tandis que vostre âge fleuronne  
 En sa plus verte nouveauté,  
 Cueillez, cueillez vostre jeunesse:  
 Comme à ceste fleur, la vieillesse  
 Fera ternir vostre beauté.

## A JOACHIM DU BELLAY.

## ODE XVIII.

Celuy qui ne nous honore  
 Comme prophetes des Dieux,  
 Plein d'un orgueil odieux

1. Voici les 18 vers qui ont plus servi à la gloire de Ronsard que tout le reste de ses œuvres.

Les Dieux il mesprise encore,  
 Et le ciel, qui nous decore  
 De son thresor le plus beau,  
 Nous mariant au troupeau  
 Que le saint Parnasse adore.

Une sainte jalousie  
 De leurs presents les plus dous,  
 Se laissant glisser dans nous,  
 Flatte nostre poësie,  
 Qui darde la fantasie  
 De leurs prestres agitez  
 Jusqu'au sein des deitez,  
 Yvres de leur ambrosie.

De-là revolans au monde,  
 Comblez de secrets divers,  
 Vont chantant par l'univers  
 D'une voix où Dieu abonde,  
 Et leur divine faconde  
 Sert d'oracles, et sont faits  
 Les ministres plus parfaits  
 De la deité profonde.

Un démon les accompagne,  
 Par sur tous le mieux instruit,  
 Lequel en songes, la nuict,  
 Sans nul travail les enseigne,  
 Et, demy-dieu, ne desdeigne  
 De les aller informant,  
 Afin que l'homme en dormant  
 Toutes sciences apprenne.

Ils cognoissent la peinture  
 De ce grand monde, et cela  
 Qu'il varie çà et là  
 En chacune creature;  
 Ore par leur escriture  
 Sont pescheurs, sont laboureurs,  
 Maçons, soudars, empereurs,  
 Vrais peintres de la Nature.

Celuy à qui le ciel donne

Un tel present, il peut bien  
Dire à tous qu'il a le bien  
Qu'à peu d'hommes il ordonne,  
Et sa langue, qui doux sonne,  
Quand elle voudra chanter,  
Se pourra très-bien vanter  
Qu'elle est des Dieux la mignonne.

En chaque art jadis maint homme  
Admirable s'est trouvé,  
Et admirable approuvé  
Par l'âge, qui tout consomme.  
Quant aux poètes, on nomme  
Un Homere seulement;  
Homere eternellement  
Sur les autres se renomme.

Ce nous est experience  
Que Dieu n'est pas liberal  
A chacun en general  
D'une si belle science,  
Qui commença l'alliance  
De corps et d'âme entre nous,  
Et qui loge par sur tous  
En tes beaux vers sa fiance.

---

## AVANT-VENUE DU PRINTEMPS.

### ODE XIX.

**T**aureau qui dessus ta crope  
Enlevas la belle Europe  
Parmy les voyes de l'eau,  
Heurte du grand ciel la borne,  
Et descrouille de ta corne  
Les portes de l'an nouveau.  
Et toy, vieillard qui enserre

Sous ta clef ce que la terre  
Produit généralement,  
Ouvre l'huis à la Nature,  
Pour orner de sa peinture  
Les champs libéralement.

Vous, nymphes des eaux, qui estes  
Ores aux glaces sujettes,  
Levez un beau chef dehors,  
Et, mollissant vostre course,  
D'une trepignante source  
Frappez librement vos bors,

Afin que la saison verte  
Se monstre aux amans couverte  
D'un tapis marqué de fleurs;  
Et que la campagne face  
Plus jeune et gaye sa face,  
Peinte de mille couleurs,  
Et devienne glorieuse  
De se voir victorieuse  
Sur l'hyver injurieux,  
Qui l'avoit trop offencée  
De mainte gresle esclancée  
D'un aiguillon furieux.

Mais or en vain il s'efforce :  
Car il voit déjà sa force  
Lentement se consumer  
Sous le beau jour qui s'allonge,  
Et qui ja tardif se plonge  
Dans le giron de la mer.

[Jà le beau printemps arrive  
Et jà l'herbe de la rive  
Soulève un petit son chef,  
Et, méprisant la froidure,  
Etale au ciel sa verdure,  
Pour y fleurir de rechef.]

Jà le ciel d'amours s'enflamme,  
Et dans le sein de sa femme  
Jupiter se va lançant,

Et, meslant sa force en elle,  
 De sa rosée éternelle  
 Va son ventre ensemencant;  
 Si qu'elle, étant en gesine,  
 Respand sa charge divine  
 Sur la terre, à celle fin  
 Que la terre mesme enfante,  
 De peur que ce Tout ne sente  
 En ses membres quelque fin.

Amour, qui Nature éveille,  
 Amenant près de l'aureille  
 La coche des traits ardents,  
 Les pousse de telle sorte  
 Que la poitrine est bien forte  
 S'ils ne se fichent dedans.

Du ciel la grand' bande ailée,  
 De l'eau la troupe escaillée,  
 Contrainte du dard vainqueur,  
 Ny dans l'eau ny par les nues  
 N'esteint les flammes venues  
 Enflamber leur tendre cœur.

La charrette vagabonde  
 Qui court sur le doz de l'onde,  
 Oisive au port paravant,  
 Laschant aux voiles les brides,  
 Va par les plaines humides  
 De l'occident au levant.

[Nos soudards chargent la pique  
 Voire et tant l'honneur les pique  
 Qu'avant le temps attendu  
 Du veillant soudard d'Espagne  
 Ils ont jà dans la campagne  
 Leur camp partout épandu.]

Du printemps la saison belle,  
 Quand la terre estoit nouvelle,  
 L'an paisible conduisoit;  
 Du soleil qui nous esclaire  
 La lampe seulement claire

Tiede par tout reluisoit.

Mais la main des Dieux jalouse  
N'endura que telle chouse  
Suivist son train coustumier ;  
Ains, changeant le premier vivre,  
Fit une saison de cuivre  
En lieu du bel or premier.

Lors le printemps donna place  
Au chaud, au vent, à la glace,  
Qui renaissent à leur tour,  
Et le sapin des valées  
Sauta sur les eaux salées  
Qui nous baignent à l'entour.

On ouyt sonner les armes,  
On ouyt par les alarmes  
L'acier tinter durement,  
Et les lames acerées  
Sur les enclumes ferrées  
Craqueter horriblement.

On inventa les usages  
D'empoisonner les breuvages  
Et l'art d'espandre le sang ;  
Les maux du cofre sortirent,  
Et les hauts rochers sentirent  
La foudre dessus leur flanc.

## A PHŒBUS,

Pour la santé de sa maistresse.

### ODE XX.

O pere, ô Phœbus Cynthien,  
O saint Apollon Pythien,  
Seigneur de Déle la divine,

Cyrean, Patarean,  
 Par qui le trepié thymbrean (1)  
 Les choses futures devine ;  
 Ou soit que Clare (2), ou que tes sœurs,  
 Te detiennent de leurs douceurs,  
 Ou soit que tu laves en l'onde  
 D'Euote (3), clairement roulant,  
 Le crespé honneur du poil coulant  
 Par flocons de ta teste blonde ;  
 Enten, ô Prince, mon soucy,  
 Et vien pour soulager icy  
 Celle qui ne m'est moins cruelle  
 Que la fièvre, qui va mordant  
 D'un accez et froid et ardent  
 La douce humeur de sa mouelle.  
 Quoi ! sur elle n'espandras-tu  
 Quelque jus remply de vertu ?  
 Veux-tu pas son medecin estre ?  
 Si seras, ou je fus deceu,  
 Ayant l'autre jour apperceu  
 Ton cygne voler à senestre.  
 Tu as, seul des dieux, cest honneur,  
 D'estre poëte et gouverneur  
 De toute herbe, soit de campagne,  
 Soit de monts, soit de celles-là  
 Que Thetys, de çà et de là,  
 En quelque bord étrange bagne.  
 Par toy Esculape pilla  
 Les enfers, lors qu'il réveilla  
 Hippolyt' de la gresle bande,  
 Et, fraudant le prince inhumain (4),  
 Luy arracha hors de la main

1. Une sorte de simple, appelée *thymbra*, qui abonde en la Troade. (R.)
2. Isle des Cyclades. (R.)
3. Fleuve de Laconie.
4. Pluton.

Le tribut (1) qu'à tous il demande.  
 Par toy le doux enchantement  
 Sait arrêter soudainement  
 Le corps de l'homme qui dévie (a);  
 Par toy le médecin expert,  
 Ayant invoqué ton nom, pert  
 Le mal, larron de nostre vie.

Fils de Latone, escoute-moy,  
 Vien, et apporte avecque toy  
 Le moly et la panacée,  
 Et l'herbe que Medée avoit  
 Quant reverdir elle devoit  
 D'Eson la jeunesse passée;  
 [Et celle qui boutonne aussi  
 Sur le plus haut du froid sourcy  
 Du Caucase, étant enfantée  
 Du poumon toujours s'allongeant  
 Que l'aigle eternal va rongéant,  
 Cruel bourreau de Prométhée;]

Et l'herbe forte qui changea  
 Glauque si tost qu'il la mangea,  
 Le faisant immortel d'un homme,  
 Qui, par la mer, entre les Dieux,  
 Ne craint que le temps odieux  
 Le nombre de ses ans consume.

Brise-les du bout de ton arc,  
 Puis, d'elles pressurant le marc,  
 Fais un breuvage et le luy baille,  
 Ou bien les applique à ses bras,  
 Et lors, ô Pean, tu rompras  
 Le mal qui deux ames travaille.

Déjà son beau coral s'esteint,

1. La vie.

a. Var. 1587 :

*Par ta puissance le charmeur  
 Arrête de l'homme qui meur  
 L'ame à demy déjà ravie,*



Et ja la rose de son teint  
 Se fanit, pallement flestrie,  
 Et l'œil meurtrier où m'aguettoit  
 Ne sçai quel archer qui estoit  
 L'object de mon idolatrie.

Las! tu peux, en la guarissant,  
 Me soulager, moy perissant  
 Au feu qui sa fièvre ressemble;  
 Ainsi, ratifiant mes vœux,  
 De mesme cure, si tu veux,  
 Tu en guariras deux ensemble.

Lors un temple j'edifiray,  
 Où ton image je feray  
 De longues tresses honorée,  
 A son doz pendray l'arc turquois,  
 La lyre, sœur de son carquois,  
 A son flanc la dague dorée.

A PIERRE PASCHAL<sup>(1)</sup>.

## ODE XXI.

**N**e seroy-je pas encore  
 Plus dur qu'un Scythe cruel,  
 Ou le flot continuel  
 Qui ronge le sablon more,  
 Si je n'emplumoy la gloire  
 De toy, mon Paschal<sup>(2)</sup>, afin  
 Qu'elle voltige sans fin  
 Dans le temple de Memoire?

1. Il loue Pierre Paschal de parler bien latin et d'estre digne de l'immortalité de ses vers. (R.)

2. Il est toutefois accusé d'avoir abusé le public d'une promesse d'histoire dont il ne fit jamais voir qu'un je ne sçay quel dessein sous Henry II, qui luy valust beaucoup. Estienne Pasquier accuse fort ce Paschal dans ses Epistres. (R.)

La chaine qui entrelace  
 Ton esprit avec le mien,  
 Et mon nom semblable au tien (1),  
 Commande que je le face.

Ce m'est une douce peine  
 Chanter l'homme en qui les cieux  
 Ont renversé tout le mieux  
 De leur influence pleine.

Quand sa clarté merveilleuse  
 Maugré l'obscur se fait voir  
 Par les rayons du sçavoir  
 De sa langue mielleuse,  
 Certes telle gloire douce  
 Crie qu'elle est seule à toy,  
 Obéissant à la loy  
 De ma lyre et de mon pouce.

[Ne voy tu comme elle vole  
 Ça bas en dix mille lieux,  
 Ains comme elle vole aux cieux  
 Par le vent de ma parole?]

Jà ton Languedoc se vante  
 D'honorer son nourrisson,  
 Fait immortel par le son  
 Du Vendomois qui le chante.

Quoy! c'est toy qui m'eternise!  
 Et, si j'ay quelque renom,  
 Je ne l'ay, Paschal, sinon  
 Que par ta vois, qui me prise.

Car jamais le temps n'ameine,  
 Comme aux autres, des oublis,  
 Aux escrits qui sont polis  
 Par ta langue si romaine.

1. Le nom de Pierre.

## A SA LYRE.

## ODE XXII.

Lyre dorée où Phebus seulement  
Et les neuf Sœurs ont part également  
Le seul confort qui mes tristesses tue,  
Que la danse oit, et toute s'évertue  
De t'obeyr et mesurer ses pas  
Sous tes fredons mignardés par compas,  
Lors qu'en bruyant tu marques la cadance  
D'un avant-jeu le guide de la danse.

Le feu armé de Jupiter s'esteint  
Sous ta chanson, si ta chanson l'atteint,  
Et au caquet de tes cordes bien jointes  
Son aigle dort sur la foudre à trois pointes,  
Abaissant l'aile : adonc tu vas charmant  
Ses yeux aigus, et luy, en les fermant,  
Son dos herisse et ses plumes repousse,  
Flatté du son de ta corde si douce.

Celuy ne vit le bien-aimé des Dieux  
A qui desplaist ton chant melodieux.  
Heureuse lyre ! honneur de mon enfance !  
Je te sonnay devant tous en la France  
De peu à peu : car, quand premierement  
Je te trouvay, tu sonnois durement ;  
Tu n'avois point de cordes qui valussent,  
Ne qui respondre aux loix de mon doigt peussent.

Moisi du temps, ton fust ne sonnoit point ;  
Mais j'euy pitié de te voir mal en-point,  
Toy qui jadis des grands roys les viandes  
Faisois trouver plus douces et friandes.  
Pour te monter de cordes et d'un fust,  
Voire d'un son qui naturel te fust,

Je pillay Thebe (1) et saccageay la Pouille (2),  
T'enrichissant de leur belle despouille.

Et lors en France avec toy je chantay,  
Et, jeune d'ans, sur le Loir inventay  
De marier aux cordes les victoires  
Et des grands roys les honneurs et leurs gloires.

[Puis, affectant un œuvre plus divin,  
Je t'envoyai sous le pouce angevin  
Qui depuis moi t'a si bien fredonnée,  
Qu'à lui tout seul la gloire en soit donnée.]

Certainement celui que tes chansons  
Paissent, ravy du plaisir de leurs sons,  
Ne sera point haut estimé pour estre  
Ou à l'escrime ou à la luitte adestre,  
Ny de laurier couronné ne sera,  
Car l'arme au poingt jamais n'abaissera  
L'orgueil des rois ni la fureur des princes,  
Portant vainqueur le feu dans leurs provinces.

Mais ma Gastine (3), et le haut crin des bois  
Qui vont bornant mon fleuve vendomois,  
Le dieu bouquin qui la Neufaune entourne,  
Et le saint chœur qui en Braye (4) sejourne,  
Le feront tel que par tout l'univers  
Il se verra renommé par ses vers,  
Tant il aura de graces en son pouce  
Et de fredons fils de sa lyre douce.

Déjà, mon Luth, ton loyer tu reçois,  
Et ja déjà la race des François  
Me veut nombrer entre ceux qu'elle loue,  
Et pour son chantre heureusement m'avoue.  
O Calliope, ô Cleion, ô les Sœurs,  
Qui de ma Muse animez les douceurs,

1. Pour faire ses odes pindariques.

2. Pour imiter Horace en ses odes communes : la Pouille est une province d'Italie. (R.)

3. Sa forest.

4. Neufaune et Braye, dependances de sa demeure.

Je vous salue et resalue encore,  
Par qui mon roi et ses princes j'honore!  
Par toy je plais, et par toy je suis leu;  
C'est toy qui fais que Ronsard soit esleu  
Harpeur françois, et, quand on le rencontre,  
Qu'avec le doigt par la rue on le monstre.  
Si je plais donc, si je sçay contenter,  
Si mon renom la France veut chanter,  
Si de mon front les estoilles je passe,  
Certes, mon Luth, cela vient de ta grace.

*Fin du premier livre.*





LE SECOND LIVRE  
DES ODES

---

AU ROY HENRY II.

ODE I.

**J**e te veux bastir une ode,  
 La maçonnant à la mode  
 De tes palais honorez,  
 Qui volontiers ont l'entrée  
 De grands marbres accoustrée  
 Et de hauts piliers dorez,  
 Afin que le front de l'œuvre  
 Du premier regard descœuvre  
 Tout le riche bâtiment;  
 Ainsi, Prince, je veux mettre  
 Au premier front de mon metre  
 Tes vertus premierement.  
 Sur deux termes de memoire  
 Je veux graver la victoire  
 Dont l'Anglois fut combattu (1),

1. Sous ce prince l'Anglois a cessé de plus rien avoir en France. (R.)

Et veux encore y pourtraire  
 Les guerres de feu ton pere,  
 Soustenu de ta vertu,  
 Lors que ton jeune courage  
 S'opposa contre la rage  
 De l'empereur (1) despité,  
 Se vantant d'avoir la foudre  
 Dont il devoit mettre en poudre  
 Paris, ta grande cité.

Le conseil et la vaillance,  
 Par une égale balance,  
 Tousjours veillent à l'entour  
 Des affaires qui sont pleines  
 Et de périls et de peines,  
 S'entresuivans à leur tour ;

Ce que la faveur celeste  
 Par toy nous rend manifeste,  
 Comme n'ayant desdaigné  
 Dés ta premiere jeunesse  
 De conseil et de prouesse  
 Tousjours estre accompagné.

Aussi, Prince, ta main forte  
 A fait voir en mainte sorte  
 L'impuissance d'eviter  
 Les efforts de ton armée,  
 Et ta colere enflammée  
 A qui la vient irriter.

Sur la roche thespienne,  
 Des Sœurs la plus ancienne,  
 Qui de tes faits a souci,  
 Me garde une melodie,  
 Afin qu'un jour je la die  
 Bien plus haut que celle-ci.

Par les campagnes estranges

1. En ce temps la France fut assaillie de toutes parts, mais en vain : car elle eut des princes vaillans qui la sceurent bien garder et defendre, à Mets, à Thionville et autres lieux. (R.)

Je sonneray tes louanges,  
 Lors que ton bras belliqueur  
 Aura foudroyé le monde,  
 Et que Tethys de son onde  
 Te confessera vainqueur

[Et lorsque ta main non chiche  
 M'aura fait heureux et riche,  
 Me faisant sentir combien  
 La grand' majesté royale  
 D'Auguste fut libérale  
 Vers l'auteur Aemien].

Les Muses ont à leur corde  
 Deux tons divers : l'un s'accorde  
 Avec les guerres des rois ;  
 L'autre, plus bas, ne s'allie  
 Qu'avec le luth de Thalie,  
 Touché doucement des doigts.

De ce bas ton je te chante  
 Maintenant, et si me vante  
 De ne sonner jamais roy  
 Qui en bonté te ressemble,  
 Ne prince qui soit ensemble  
 Si preux et sçavant que toy.

[Oy donc ma voix, qui s'efforce  
 D'exhorter par douce force  
 Que l'honneur qu'on voit écrit  
 Es oracles poétiques  
 Celebrant les rois antiques  
 Est seul propre à ton esprit.]

Sus donq, France, ouvre la bouche.  
 Au son du luth que je touche ;  
 Dy que le ciel t'a donné  
 Un roy disposé à combattre  
 Et prompt par les loix d'abatre  
 Le peché desordonné.

Et toy, vendomoise Lyre,  
 Mieux que devant faut eslire  
 Un vers pour te marier,



Afin que tu faces croire  
 Que veritable est la gloire  
 Qu'on t'a voulu dedier.

Tu réjouis nostre prince,  
 Tu contentes sa province,  
 Et mille furent esprits  
 De contrefaire ta grace,  
 Et, suivans ta mesme trace,  
 On voulu gagner le prix.

Mais, ô Phebus, autorise  
 Mon chant et le favorise,  
 Qui ose entonner le loz  
 De ce grand roy qui t'honore,  
 Et ses beaux blasons (1) decore  
 De l'arc qui charge ton dos,

Et fait tant que sa Hautesse  
 Daigne voir ma petitesse  
 Qui vient des rives du Loir,  
 Criant sa force et justice,  
 Afin que l'âge qui glisse  
 Ne les mette à nonchaloir,

Et qui doit chanter la gloire  
 De sa future victoire,  
 S'elle avient : car, en tout lieu,  
 De la chose non tissue  
 L'heureuse fin et l'issue  
 Se cache en la main de Dieu.

1. Il est à remarquer que chacun de nos roys ordinairement a pris sa devise et des blasons : François 1er une salemandre dans le feu, avec sa devise : *Nutrisco et extinguor* ; Henri II trois croissans, avec sa devise : *Donec totum impleat orbem* ; François II deux globes, avec sa devise : *Unus non sufficit orbis* ; Charles IX deux colonnes, avec sa devise : *Pietate et justitia* ; Henry III trois couronnes, avec sa devise : *Manet ultima cælo* ; Henry IV une espée entre deux sceptres, avec sa devise : *Duo protegit unus*. (R.)

## A CALLIOPE.

## ODE II.

Descen du ciel, Calliope, et repousse  
Tous les ennuis de moy, ton nourrisson,  
Soit de ton luth, ou soit de ta voix doucé,  
Et mes soucis charme de ta chanson.

Par toy je respire,  
C'est toy qui ma lyre  
Doucement conduis;  
C'est toy, ma princesse,  
Qui me fais sans cesse  
Fol comme je suis.

Certainement, avant que né je fusse,  
Pour te chanter tu m'avois ordonné.  
Le Ciel voulut que ceste gloire j'eusse  
D'estre ton chantre avant que d'estre né.

La bouche m'agrée  
Que ta voix sucrée  
De son miel a peu,  
Et qui sur Parnase  
De l'eau de Pegase  
Gloutement a beu.

Heureux celuy que ta folie affole!  
Heureux qui peut par tes traces errer!  
Celuy-là doit, par sa douce parole,  
Hors du tombeau tout vif se déterrér.

Ton bien sans dessertes  
Tu m'as donné, certes,  
Qui n'eus jamais soin  
D'apprendre la lettre.  
Toutefois, mon mettre  
S'entend d'assez loin.

Dieu est en nous, et par nous fait miracles

Si qu'un poëte et ses vers furieux,  
Ce sont des dieux les plus secrets oracles,  
Que par sa bouche ils montrent à nos yeux (a).

Si, dès mon enfance,  
Le premier de France  
J'ay pindarisé (1),  
De telle entreprise,  
Heureusement prise,  
Je me voy prisé.

Chacun n'a pas les Muses en partage,  
Et leur fureur tout estomach ne poind.  
A qui le Ciel a fait tel avantage,  
Vainqueur des ans, son nom ne mourra point.

Durable est sa gloire,  
Tousjours la memoire  
Sans mourir le suit;  
Comme vent, grand erre,  
Par mer et par terre  
S'escarte son bruit.

C'est toy qui fais que j'aime les fontaines,  
Tout esloigné du vulgaire ignorant,  
Tirant mes pas, sur les roches hautaines,  
Après les tiens, que je vais adorant.

a. Var. :

*Pour t'avoir servie,  
Tu as de ma vie  
Honoré le train.  
Suivant ton escole,  
Ta douce parole  
M'eschauffa le sein.*

*Dieu est en nous, et par nous fait miracles,  
D'accords meslez s'égaye l'univers.  
Jadis en vers se rendoient les oracles,  
Et des hauts dieux les hymnes sont en vers.*

1. C'est-à-dire : le premier de tous les François, j'ay introduit la façon d'escrire de Pindare, l'ode. (R.) En effet, il inventa le mot et la chose.

Tu es ma liesse,  
 Tu es ma deesse,  
 Tu es mes souhaits.  
 Si rien je compose,  
 Si rien je dispose,  
 En moy tu le fais.

Dedans quel antre, en quel desert sauvage,  
 Me guides-tu? et quel ruisseau sacré  
 A ta grandeur me sera doux breuvage  
 Pour mieux chanter ta louange à mon gré?

[Nous savons bien comme  
 Roland, de sage homme,  
 Devint fol d'aimer,  
 Et comme Angélique,  
 Vierge mal pudique  
 Repassa la mer.

Nous connoissons Mandricard à ses armes;  
 Du bon Roger l'histoire ne nous fuit,  
 Ni le vieillard qui, murmurant ses charmes,  
 Avoit d'airain le vain palais construit.]

Ça, page, ma lyre;  
 Un chant je veux dire  
 Sur ses cordes d'or.  
 La divine grace  
 Des beaux vers d'Horace  
 Me plaist bien encor;

Mais tout soudain, d'un haut style plus rare (a),  
 Je veux sonner le sang hectoréan,  
 Changeant le son du Dircean Pindare  
 Au plus haut bruit du chantre Smyrnean (1).

1. Homere. (R.)

a. Var. (1550) :

*Mais tout soudain je changerai mon style  
 Pour les vertus de Henri raconter;  
 Lors, cultivant un terroir si fertile,  
 Jusques au ciel le fruit pourra monter.*

## CONSOLATION

A la royne de Navarre, sur la mort de Charles de Valois,  
duc d'Orleans, son nepveu, troisieme fils  
du roy François I.

## ODE III.

Vien à moy, mon Luth, que j'accorde  
Une ode, pour la fredonner  
Dessus la mieux parlante corde  
Que Phebus t'ait voulu donner,  
A celle fin de la sonner  
Si doucement qu'elle contante  
Et puisse le soin destourner  
Qui mord une royale tante.

Doncques, ô Chimere inconstante (1) !  
Tu as dessous les ombres mis  
Le prince qui fut nostre attante  
Et l'effroy de nos ennemis !  
En vain donc il avoit promis  
De donter la rondeur du monde  
Et de voir sous Charles soumis  
Ce que Tethys serre en son onde !

Une large pluye feconde,  
Vous, Muses, puisez de vos yeux,  
Lamentez la coulonne (2) ronde  
Où s'appuyoit tout vostre mieux.  
Pour ta vertu dessus les cieux,  
O fils de roy ! tu te reposes,  
Et ce bas monde vicieux  
Du ciel tu regis et composes,

1. La mort. (R.)

2. Ainsi s'appellent les enfans masles des maisons. (R.)

Et nouvelles loix luy imposes,  
 Nouveau citoyen de là haut,  
 Entre les immortelles choses  
 Et près du Bien, qui point ne faut.  
 Des royaumes plus ne te chaut,  
 Dont tu as fait icy la preuve :  
 Car rien de ce monde ne vaut  
 Un trait du nectar qui t'abreuve.

Tu as laissé la terre veuve  
 Du vray honneur, au ciel montant,  
 Où ta facile oreille appreuve  
 Nos vœux, qu'elle va escoutant.  
 Appaise ton cœur lamentant,  
 Essuye ton œil, ma princesse :  
 Pour neant tu vas regrettant  
 Dequoy si tost ton neveu cesse

Et a pris son heureuse adresse  
 Vers une autre habitation,  
 Changeant l'avril de sa jeunesse  
 Au bien de l'incorruption.  
 Aux dieux, sans intermission,  
 Son corps tu requiers par priere,  
 Qu'il n'eut à la condition  
 De voir par deux fois la lumiere.

Quand ton oraison coustumiere  
 Sonneroit aussi doucement  
 Que la harpe tirant premiere (1)  
 Les bois en esbahissement,  
 Encore l'ame nullement  
 N'animeroit sa froide image,  
 Puis que la Parque durement  
 Luy a fait rendre son hommage.

De Pluton l'avare heritage  
 Ton neveu n'ira jamais voir,  
 Que le ciel pour son avantage  
 Trop soudain a voulu ravoïr ;

1. La harpe d'Orphée. (R.)

Et, jaloux, t'a fait recevoir  
 (Pour s'enrichir de son enfance)  
 Un dueil, que le temps n'a pouvoir  
 D'arracher de ta souvenance.

CONTRE LES AVARICIEUX  
 ET CEUX QUI PRÈS DE LA MORT BASTISSENT.

ODE IV.

Quand tu tiendrois des Arabes heureux  
 Et des Indiens les trésors plantureux,  
 Voire et des rois d'Assyrie la pompe,  
 Tu n'es point riche, et ton argent te trompe.

Je parle à toy qui erres  
 Après l'or par les terres,  
 Puis, d'elles t'ennuyant,  
 La voile au grand mast guindes,  
 Et voles jusqu'aux Indes,  
 La pauvreté fuyant.

Le soin meurtrier pourtant ne laisse pas  
 D'accompagner tes misérables pas,  
 Bien que par toy mainte grand nef, chargée  
 De lingots d'or, fende la mer Egée.

Le soin qui te tourmente  
 Suit le bien qui s'augmente,  
 Guidant deçà, delà,  
 Parmi les eaux, ta vie,  
 Qui moins est assouvie  
 Quand plus de biens elle a.

Les larges ports de Venise et d'Anvers  
 De tous costez de tes biens sont couverts,  
 Cherchez par eau, par vent et par tempeste,  
 D'où le soleil hausse et baisse la teste.

Ces perles, achetées  
 Si chères, soient jettées

Dedans ces eaux encor ;  
 Qu'on remette en sa mine  
 Ceste esmeraude fine ,  
 Ces rubis et cet or.

De peu de bien on vit honnestement ;  
 L'homme qui peut trouver contentement  
 N'entrerompt point son sommeil par la crainte  
 Des blés menteurs ne par la vigne atteinte (a).

Ta fièvre est incurable ,  
 Avare miserable :  
 Car le soin d'acquérir,  
 Qui sans repos t'enflame ,  
 Engarde que ton ame  
 Ne se puisse guarir.

A juste droit tu es ainsi traité :  
 Car, pour vouloir banir la pauvreté ,  
 Tu te banis de ta maison , et changes  
 Ton doux país aux regions estranges.

Mais le soin et l'envie ,  
 Vrais bourreaux de ta vie ,  
 Ne t'abandonnent point ;  
 Au dedans ils te nuisent ,  
 Et sur ton cœur aiguissent  
 L'aiguillon qui te poind.

Et toy, vieillard du sepulchre oublieux ,  
 Qui jusqu'au ciel esleves en maints lieux  
 Marbre sur marbre , et , ja presque mort , tasches  
 Fendre les rocs que tu bailles par tasches ,

La terre n'est pas pleine  
 Seulement de ta peine ,  
 Mais les poissons aussi  
 Sentent, sous tes ouvrages

a. Var. (1587) :

*De peu de rente on vit honnestement ;  
 Le vray thresor est le contentement ,  
 Non les grands biens , lourde et fascheuse somme ,  
 Biens , non pas biens , mais le malheur de l'homme .*



Assis sur les rivages,  
Leur sejour restrecy.

Bien que par toy un millier de maçons  
Maints gros rochers animent de façons,  
Si mourras-tu, et ta maison certaine  
Est de Pluton la maison pale et vaine.

Doncques, avare, cesse,  
Cesse, avare, et délaisse  
Tant de biens amasser:  
Le batelier qui garde  
Le port d'enfer n'a garde  
Pour l'or te repasser.

Là Rhadamant, le juge audacieux,  
Va punissant les avaricieux,  
Et le chetif que douce mort delivre  
Aise à son rang là-bas il laisse vivre.

Si donc la riche pierre,  
Tant soit d'estrange terre,  
Et l'or tant recherché,  
Foibles, n'ont la puissance  
D'oster la doleance  
De leur maistre fasché,

Pourquoy l'Egypte iray-je saccager,  
Pourquoy iray-je aux Indes voyager,  
Changeant mon aise aux richesses lointaines  
De l'Orient, quises à si grands peines?

## A CASSANDRE.

## ODE V.

**L**a lune est coustumiere  
Renaistre tous les mois;  
Mais, quand nostre lumiere  
Sera morte une fois,  
Longtemps sans réveiller  
Nous faudra sommeiller.  
Tandis que vivons ores,

Un baiser donne-moy;  
 Donne-m'en mille encores :  
 Amour n'a point de loy ;  
 A sa grand' déité  
 Convient l'infinité.

Ah! vous m'avez, maistresse,  
 De la dent entamé  
 La langue chanteresse  
 De vostre nom aimé.  
 Quoi! est-ce là le prix  
 Du labeur qu'elle a pris,  
 Elle qui vos louanges  
 Dessus le luth vançoit,  
 Et aux peuples estranges  
 Vos mérites chantoit,  
 Ne faisant l'air sinon  
 Bruire de vostre nom (a) ?  
 De vos tetins d'yvoire  
 (Joyaux de l'Orient)  
 Elle chantoit la gloire,  
 Et de votre œil riant,  
 Pour la récompenser,  
 La faut-il offenser?  
 Las! de petite chose

a. Var. (1587) :

*Elle par qui vous estes  
 Déesse entre les dieux,  
 Qui vos beautez parfaites  
 Celebroit jusqu'aux cieux,  
 Ne faisant l'air sinon  
 Bruire de vostre nom,  
 De vostre belle face.  
 Le beau logis d'amour,  
 Où Venus et la Grace  
 Ont choisi leur sejour,  
 Et de vostre œil, qui fait  
 Le soleil moins parfait.*

Je me plains durement :  
La playe en l'ame enclose  
Me cuit bien autrement ,  
Que ton œil m'y laissa  
Le jour qu'il me blessa.

---

PROPHETIE  
DU DIEU DE LA CHARANTE  
Aux mutins de Guyenne.

ODE VI.

Quand la Guyenne errante  
S'arma contre son roy,  
Le dieu de la Charante,  
Fasché d'un tel desroy,  
Arresta son flot coy,  
Puis, d'une bouche ouverte,  
A ce peuple sans loy  
Prophetisa sa perte :  
Ja déjà ta desserte  
Te suit, peuple mutin,  
Qui ma rive deserte  
Saccages pour butin ;  
Mais le cruel destin,  
Que ton orgueil n'arreste,  
Viendra quelque matin  
Te foudroyer la teste.  
Oy de Mars la tempeste,  
D'escailles revestu,  
Et Henry, qui appreste  
Contre toy sa vertu.  
En vain espere-tu  
Tenter son assurance,  
Qui dois estre abbatu  
Par le soldat de France.

Et l'avare esperance  
 De ton vain appareil  
 Perira par l'outrance  
 D'un qui n'a son pareil.  
 Ton sang fera vermeil  
 Mon flot, ores esclave,  
 Et tout le verd esmail  
 De ces prez que je lave.

Voicy le seigneur brave,  
 De Guyse (a), qui te suit  
 Et ja son los engrave  
 Sus ton dos qui s'enfuit,  
 Prince sur tous instruit  
 Aux dangereux vacarmes,  
 Ou soit lors qu'il destruit  
 Les troupes de gendarmes,  
 Ou quand, par les allarmes,  
 De sa pique l'effort  
 Fait bien quitter les armes  
 Au pieton le plus fort.  
 Ne vois-tu le renfort  
 Que Bonnivet ameine,  
 Prompt à haster ta mort  
 D'une playe soudaine?

Comme la nue pleine  
 D'un orage odieux  
 Perd du bouvier la peine,  
 Qui prie en vain les dieux,  
 Le soldat furieux  
 Qui ja déjà t'enserre  
 Ton chef si glorieux  
 Perdra d'un grand tonnerre.

Le comte de Sanserre  
 Et le seigneur d'Iliers  
 Te porteront par terre,  
 Indomtez chevaliers.

a. Var. (1550) : Aumale.

Parmy tant de miliers,  
 Tu dois Jarnac cognoistre,  
 Que les dieux familiers  
 Sous bon astre ont fait naistre,  
 Comme l'ayant fait estre  
 De son haineux vainqueur  
 Et de soy-mesme maistre (1),  
 Commandant à son cœur;  
 Lesquels, toy, sans vigueur,  
 Tu craindras de la sorte  
 Qu'un loup craint la rigueur  
 Du lion qui l'emporte.  
 A la fin, la main forte  
 Du grand Montmorenci  
 Rendra ta gloire morte  
 Et ta malice aussi.  
 Le Ciel le veut ainsi,  
 Qui ma bouche a contrainte  
 Prophetiser ceci  
 Pour t'avancer la crainte.

## A SA MAISTRESSE.

## ODE VII.

**C**assandre ne donne pas  
 Des baisers, mais des appas  
 Qui seuls nourrissent mon ame,  
 Les biens dont les dieux sont fous,  
 Du nectar, du sucre dous,  
 De la cannelle et du bâme,  
 Du thym, du lis, de la rose  
 Parmy ses lèvres desclose,

1. Parce qu'il ne le tua pas, le pouvant faire et en ayant  
 sujet. (R.)

Fleurante en toutes saisons,  
 Et du miel tel qu'en Hymette  
 La desrobe-fleur avette  
 Remplit ses douces maisons.

O dieux ! que j'ay de plaisir  
 Quand je sens mon col saisir  
 De ses bras en mainte sorte !  
 Sur moy se laissant courber,  
 Peu à peu la voy tomber

Dans mon sein à demi-morte ;  
 Puis, mettant la bouche sienne  
 Tout à plat dessus la mienne,  
 Me mord, et je la remors.

Elle me luy darde, elle me darde  
 Sa languette fretillarde ;  
 Puis en ses bras je m'endors.

D'un baiser doucement long  
 Elle me suce l'ame adonc,  
 Puis en soufflant la repousse,  
 La ressucce encore un coup,  
 La ressoufle tout à coup  
 Avec son haleine douce.

Tout ainsi les colombelles,  
 Tremoussant un peu des ailes,  
 Havement se vont baisant,  
 Après que l'oiseuse glace  
 A quitté la froide place  
 Au printemps doux et plaisant.

Helas ! mais tempere un peu  
 Les biens dont je suis repeu,  
 Tempere un peu ma liesse :  
 Tu me ferois immortel.  
 Hé ! je ne veux estre tel  
 Si tu n'es aussi déesse.

---

## A UNE FILLE.

## ODE VIII.

**M**a petite nymphe Macée,  
 Plus blanche qu'yvoire taillé,  
 Que la neige à monts amassée,  
 Que sur le jonc le laict caillé,  
 Ton beau teint ressemble les liz  
 Avecque les roses cueillis.

Ton chef de soie et d'or descœuvre,  
 Où le Ciel, des beautés donneur,  
 Employa sa peine et son œuvre,  
 Curieux de luy faire honneur (a).  
 Descœuvre ton beau front aussi,  
 Heureux object de mon souci.

Plus belle que Vénus tu marches;  
 Plus que les siens tes yeux sont beaux,  
 Qui flambent sous deux noires arches  
 Comme deux celestes flambeaux,  
 D'où le brandon fut allumé  
 Qui tout le cœur m'a consumé.

Eh! n'est-ce pas ton œil, mignonne,  
 Qui dans son regard escarté  
 Les miens encores emprisonne,  
 Peu soucieux de liberté,  
 Et qui m'a dérobé le cœur  
 Et seul de moi s'est fait vainqueur?

a. Var. (1587):

*Descouvre-moy ton beau chef-d'œuvre,  
 Tes cheveux où le Ciel, donneur  
 Des graces, richement descœuvre  
 Tous ses biens pour leur faire honneur.*

[Ennuy, plaisir, joye, tristesse,  
De tous costés naissent de toy.  
Enlasse mon col, ma déesse!  
Baise-moi et rebaise-moi;  
Veuilles au moins d'un seul baiser  
Le feu de mon cœur appaiser.]

Te voyant des belles la belle,  
Tu me sucés l'ame et le sang.  
Monstre-moy ta rose nouvelle,  
Je dy ton sein d'yvoire blanc,  
Et tes deux rondelets tetons,  
Qui s'enflent comme deux boutons.

Las! puis que ta beauté meurtrière  
Ne me veut point faire merci,  
Et que, de jour en jour plus fière,  
Prends passetemps de mon souci,  
Au moins un jour voi sur mon front  
Combien de maux tes yeux me font.

## A LA FONTAINE BELLERIE.

### ODE IX.

O fontaine Bellerie!  
Belle déesse chérie  
De nos nymphes, quand ton eau  
Les cache au fond de ta source,  
Fuyantes le satyreau  
Qui les pourchasse à la course  
Jusqu'au bord de ton ruisseau,  
Tu es la nymphe éternelle  
De ma terre paternelle.  
Pource, en ce pré verdelet,  
Voy ton poëte qui t'orne  
D'un petit chévreau de lait,



A qui l'une et l'autre corne  
Sortent du front nouvelet.

Toujours l'esté je repose  
Près ton onde, où je compose,  
Caché sous tes saules vers,  
Je ne sçay quoy qui ta gloire  
Envoira par l'univers,  
Commandant à la memoire  
Que tu vives par mes vers.

L'ardeur de la canicule  
Jamais tes rives ne brule,  
Tellement qu'en toutes pars  
Ton ombre est espaisse et drue  
Aux pasteurs venans des parcs,  
Aux bœufs las de la charrue  
Et au bestial espars.

Iô, tu seras sans cesse  
Des fontaines la princesse,  
Moy celebrant le conduit  
Du rocher percé qui darde  
Avec un enroué bruit  
L'eau de ta source jazarde,  
Qui trepillante se suit.

## DU RETOUR DE MACLOU DE LA HAIE.

A SON PAGE.

ODE X.

Fay rafraîchir le vin de sorte  
Qu'il passe en froideur un glaçon,  
Page, et que Marguerite apporte  
Son luth pour dire une chanson :  
Nous ballerons tous trois au son ;

Et dy à Jane qu'elle vienne  
 Les cheveux tors à la façon  
 D'une folastre Italienne.

Ne sens-tu que le jour se passe ?  
 Et tu ne te vas point hastant !  
 Qu'on verse du vin dans ma tasse !  
 A qui le boirai-je d'autant ?  
 Pour ce jourd'hui je suis content  
 Qu'un autre plus fol ne se treuve  
 Revoyant mon Maclou, que tant  
 J'ai connu seur ami d'épreuve (a).

A JEAN D'AURAT,

Son precepteur (1).

ODE XI.

**S**i l'oiseau qu'on voit amener  
 Par son chant le temps qui ennuye (2)  
 Peut les hommes acertener

a. Var. :

*Ne vois-tu que le jour se passe ?  
 Jè ne vy point au lendemain.  
 Page, reverse dans ma tasse,  
 Que ce grand verre soit tout plein.  
 Maudit soit qui languit en vain !  
 Ces vieux medecins je n'appreuve :  
 Mon cerveau n'est jamais bien sain  
 Si beaucoup de vin ne l'abreuve.*

1. Cette pièce étoit primitivement dédiée à Abel de la Hurteloire.

2. La grue.

Du vrai augure de la pluye,  
Demain le Troyen (1) de sa buye  
Espandra l'eau, et si le jour  
Sera long temps, sans qu'il s'essuye  
Voilé d'un tenebreux sejour.

Donc, pour attendre que le tour  
De ceste tempeste ennuyeuse  
Se change par le beau retour  
D'une autre saison plus joyeuse,  
Evite la tourbe envieuse,  
Et, seul en ta chambre à recoy,  
Escri de main laborieuse  
Des vers qui soient dignes de toy.

Espris d'une ardeur, comme moy  
De te vouloir rendre admirable  
Pour n'estre sujet à la loy  
Du grand faucheur inexorable,  
Pesle-mesle dessus la table  
Tibulle, Ovide, soient ouvers  
Auprès de ton luth delectable,  
Fidele compagnon des vers.

Dessus, par maints accords divers  
Chasse de toy le souci grave  
Et le soin que ce dieu pervers  
Dans un cœur amoureux engrave.  
Après l'estude, il faut qu'on lave  
Le cerveau, se réjouissant  
D'un vin de reserve en la cave,  
Par quatre ans au fust languissant.

Pourquoy te vas-tu meurtrissant,  
Et pourquoy gennes-tu ta vie  
Tandis que tu es fleurissant?  
Et pourquoy n'est-elle suivie  
D'esbat et d'amoureuse envie?  
Pauvre chétif, ne sçais-tu pas

1. Ganimède ou le Verseau.

Qu'il ne faut qu'une maladie  
Pour te mener jouer là-bas (a)?

---

## SUR LES MISERES DES HOMMES.

A Ambroise de Laporte, Parisien.

### ODE XII.

**M**on Dieu! que malheureux nous sommes!  
 Mon Dieu! que de maux en un temps  
 Offensent la race des hommes,  
 Semblable aux feuilles du printemps,  
 Qui vertes dedans l'arbre croissent,  
 Puis, dessous l'automne suivant,  
 Seiches, à terre, n'apparoissent  
 Qu'un jouet remoqué du vent.

Vrayment, l'Espérance est meschante :  
 D'un faux masque elle nous deçoit,  
 Et tousjours pipant elle enchante  
 Le pauvre sot qui la reçoit;  
 Mais le sage, qui ne se fie  
 Qu'en la plus seure verité,  
 Sçait que l'espoir de nostre vie  
 N'est rien que pure vanité.

Tandis que la cresse jouvence  
 La fleur des beaux ans nous produit,

a. Le dernier vers de l'ode a été remplacé par ceux-ci, qui se trouvent déjà dans l'éd. de 1584 :

*Pour te faire ombre de là bas,  
 D'où jamais ne revient le pas?  
 Quelque chose qu'icy l'on die,  
 Ce n'est qu'horreur que le trespas.*

Jamais le jeune enfant ne pense  
A la vieillesse qui le suit,  
Ne jamais l'homme heureux n'espere  
De se voir tomber en meschef,  
Sinon alors que la misere  
Déjà luy pend dessus le chef.

Homme chétif et miserable,  
Pauvre abusé, ne sçais-tu pas  
Que la jeunesse est peu durable,  
Et que la Mort guide nos pas,  
Et que nostre fangeuse masse  
Si tost s'esvanouyt en rien  
Qu'à grand'peine avons-nous l'espace  
D'apprendre le mal et le bien?

De tous côtés, la Parque noire,  
Avant le temps sillant nos yeux,  
Maugré nous nous envoye boire  
Les flots du lac oblivieux;  
Mesmes les roys, si craints en guerre,  
Despouillez de veines et d'os,  
Comme nous viendront sous la terre,  
Devant le throne de Minos.

C'est pitié que de nostre vie :  
Par les eaux l'avare marchand  
Se voit sa chere ame ravie,  
Le soudart par le fer trenchant;  
Cetuy d'une langueur se mine,  
Et l'autre d'un soin nompareil,  
Et cetui là par la famine  
Perd la lumiere du soleil.

Bref, on ne voit chose qui vive  
Qui vive franche de douleur;  
Mais sur tout la race chetive  
Des hommes foisonne en malheur.  
Malheur des hommes est la proye :  
Aussi Phebus ne vouloit pas  
Pour eux, à bon droit, devant Troye,  
Se mettre au danger des combats.

Ah! que maudite soit l'ânesse (1)  
 Qui, las! pour sa soif étancher,  
 Au serpent donna la Jeunesse,  
 Que garder on devoit tant cher,  
 Jeunesse que le populaire  
 De Jupiter avoit receu  
 Pour loyer de n'avoir sceu taire  
 Le secret larrecin du feu!  
 Dès ce jour devint enlaidie  
 Par luy la santé des humains  
 De vieillesse et de maladie,  
 Des hommes bourreaux inhumains,  
 Et dès ce jour il fit entendre  
 Le bruit de son foudre nouveau,  
 Et depuis n'a cessé d'espandre  
 Les dons de son mauvais tonneau.

## A GUILLAUME DES AUTELS,

Poëte françois (2).

### ODE XIII.

**D**es-Autels, qui redore  
 Le langage françois,  
 Oy ce vers qui honore  
 Mon terroir vendomois.

1. Nicandre dit que, Jupiter ayant donné aux hommes la Jeunesse, pour les récompenser de lui avoir révélé le larcin de Prométhée, ils la mirent sur une ânesse, qui la laissa au serpent pour avoir de l'eau.

2. En 1550, cette ode commençoit au 2e quatrain et étoit dédiée à Julien Peccate. La 1re strophe a été ajoutée dans l'éd. de 1584.

O terre fortunée,  
Des Muses le séjour,  
Qu'en tous ses mois l'année  
Serene d'un beau jour!

En toy le ciel non chiche,  
Prodiguant le bon-heur,  
A de la corne riche  
Renversé tout l'honneur.

Deux longs tertres te ceignent  
Qui, de leur flanc hardi,  
Les aquilons contraignent  
Et les vents du midi.

Sur l'un Gastine sainte,  
Mere des demi-dieux,  
Sa teste de verd peinte  
Envoye jusqu'aux cieux;

Et sur l'autre prend vie  
Maint beau cep dont le vin  
Porte bien peu d'envie  
Au vignoble angevin.

Le Loir, tard à la fuite,  
En soy s'esbanoyant,  
D'eau lentement conduite  
Tes champs va tournoyant,

Et rend en prez fertile  
Le pays traversé  
Par l'humeur qui distile  
De son limon versé.

Bien qu'on n'y vienne querre,  
Par flots injurieux,  
De quelque estrange terre  
L'or tant laborieux,

Et la gemme, peschée  
En l'Orient si cher,  
Chez-toy ne soit cherchée  
Par l'avare nocher,

L'Inde pourtant ne pense  
Te veincre; car les dieux,

D'une autre recompense,  
 Te fortunent bien mieux.  
 La Justice, grand'erre  
 S'enfuyant d'icy bas,  
 Laissa dans notre terre  
 Le saint trac de ses pas,  
 Et, s'encore à ceste heure  
 De l'antique saison  
 Quelque vertu demeure,  
 Tu es bien sa maison. (a)  
 Bref, quelque part que j'erre,  
 Tant le ciel m'y soit dous,  
 Ce petit coin de terre  
 Me rira par-sur tous.  
 Là je veux que la Parque  
 Tranche mon fatal fil,  
 Et m'envoye en la barque  
 De perdurable exil;  
 Là te faudra respandre  
 Mille larmes parmy  
 Les ombres et la cendre  
 De RONSARD, ton amy.

a. Les trois strophes suivantes ne sont que dans l'éd. de 1550 :

*Les Muses honorées,  
 Les Muses mon soucy,  
 Et les Graces dorées,  
 Y habitent aussi,  
 Et les Nymphes natives  
 Citoyennes des bois,  
 Qui au caquet des rives  
 Font accorder leurs voix,  
 Chantant de bonne grâce  
 Les faits et les honneurs  
 De la celeste race  
 Des Bourbons, nos seigneurs.*



## CONTRE DENISE,

Sorciere.

## ODE XIV.

L'inimitié que je te porte  
Passe celle, tant elle est forte,  
Des agneaux et des loups,  
Vieille sorciere des-hontée,  
Que les bourreaux ont fouettée,  
Te découpant de coups.

Tirant après toy une presse  
D'hommes et de femmes espesse,  
Tu monstros nud le flanc,  
Et monstros nud parmy la rue  
L'estomach et l'espaule nue,  
Rougissante de sang.

Mais la peine fut bien petite,  
Si l'on balance ton merite :  
Le Ciel ne devoit pas  
Pardonner à si lasche teste ;  
Ains il devoit de sa tempeste  
L'accravanter à bas.

La Terre, mere encor' pleurante  
Des geans la mort violante,  
Bruslez du feu des cieux  
(Te laschant de son ventre à peine),  
T'engendra vieille, pour la haine  
Qu'elle portoit aux dieux.

Tu sçais que vaut mixtionnée  
La drogue qui nous est donnée  
Des pais chaleureux,

Et en quel mois, en quelles heures,  
Les fleurs des femmes sont meilleures  
Au breuvage amoureux.

Nulle herbe, soit-elle aux montagnes,  
Ou soit venimeuse aux campagnes,  
Tes yeux sorciers ne fuit,  
Que tu as mille fois coupée  
D'une serpe d'airain courbée,  
Béant contre la nuit.

Le soir, quand la Lune fouette  
Ses chevaux par la nuit muette,  
Pleine de rage alors,  
Voilant ta furieuse teste  
De la peau d'une estrange beste,  
Tu t'eslances dehors.

Au seul souffler de ton haleine,  
Les chiens, effroyez, par la plaine  
Aiguisent leurs abois;  
Les fleuves contremont reculent;  
Les loups effroyablement hullent  
Après toi par les bois.

Adonc, par les lieux solitaires  
Et par l'horreur des cimetaires  
Où tu hantes le plus,  
Au son des vers que tu murmures,  
Les corps palles tu des-emmures  
De leurs tombeaux reclus.

Vestant de l'un l'image vaine,  
Tu viens donner horreur et peine,  
Apparoissant ainsi  
A la vefve qui se tourmente,  
Ou à la mere qui lamente  
Sa fille morte aussi.

Tu fais que la lune enchantée  
Marche par l'air toute-argentée,  
Luy dardant d'icy bas

Telle couleur aux joues palles  
Que le son de mille cymballes  
Ne divertiroit pas.

Tu es la frayeur du village :  
Chacun, craignant ton sorcelage,  
Te ferme sa maison,  
Tremblant de peur que tu ne taches  
Ses bœufs, ses moutons et ses vaches,  
Du jus de ta poison.

J'ay veu souvent ton œil senestre,  
Trois fois regardant de loin paistre  
La guide du troupeau,  
L'ensorceler de telle sorte  
Que tost après je la vy morte  
Et les vers sur la peau.

Bien que Médée fut cruelle,  
Tant comme toy ne le fut elle :  
Ses venins ont servy,  
Reverdissant d'Eson l'escorce ;  
Au contraire, tu m'as par force  
Mon beau printemps ravy.

Dieux ! si là haut pitié demeure,  
Pour recompense, qu'elle meure,  
Et ses oz diffamez,  
Privez d'honneur de sepulture,  
Soient des corbeaux goulus pasture  
Et des chiens affamez.

---

## A LA FOREST DE GASTINE.

### ODE XV.

Couché sous tes ombrages vers,  
Gastine, je te chante

Autant que les Grecs, par leurs vers,  
     La forest d'Erymanthe :  
 Car, malin, celer je ne puis  
     A la race future  
 De combien obligé je suis  
     A ta belle verdure.  
 Toy qui, sous l'abry de tes bois,  
     Ravy d'esprit m'amuses ;  
 Toy qui fais qu'à toutes les fois  
     Me respondent les Muses ;  
 Toy par qui de l'importun soin  
     Tout franc je me delivre,  
 Lors qu'en toy je me pers bien loin,  
     Parlant avec un livre,  
 Tes bocages soient tousjours pleins  
     D'amoureuses brigades  
 De Satyres et de Sylvains,  
     La crainte des Naiades !  
 En toy habite desormais  
     Des Muses le college,  
 Et ton bois ne sente jamais  
     La flame sacrilege !

---

## A CASSANDRE.

## ODE XVI.

**M**a petite colombelle,  
 Ma mignonne toute belle,  
 Mon petit œil, baisez-moy ;  
 D'une bouche toute pleine  
 De baisers chassez la peine  
 De mon amoureux esmoy.  
 Quand je vous diray : Mignonne,  
 Approchez-vous, qu'on me donne

Neuf baisers tout à la fois,  
 Lors ne m'en baillez que trois,  
 Tels que Diane guerrière  
 Les donne à Phebus son frère,  
 Et l'Aurore à son vieillard;  
 Puis reculez vostre bouche,  
 Et bien loin, toute farouche,  
 Fuyez d'un pied fretillard.

Comme un taureau par la prée  
 Court après son amourée,  
 Ainsi, tout plein de courroux,  
 Je courray fol après vous,  
 Et, prise d'une main forte,  
 Vous tiendray de telle sorte  
 Qu'un aigle l'oiseau tremblant.  
 Lors, faisant de la modeste,  
 De me redonner le reste  
 Des baisers ferez semblant.

Mais en vain serez pendante  
 Toute à mon col, attendante  
 (Tenant un peu l'œil baissé)  
 Pardon de m'avoir laissé :

Car, en lieu de six, adonques  
 J'en demanderay plus qu'onques  
 Tout le ciel d'estoiles n'eut,  
 Plus que d'arene poussée  
 Aux bords, quand l'eau courroucée  
 Contre les rives s'esmeut.

## ODE XVII (1).

Pour boire, dessus l'herbe tendre  
 Je veux sous un laurier m'estendre,  
 Et veux qu'Amour, d'un petit brin

1. Imité d'Anacréon. (R.)

Ronsard. — II.

Ou de lin, ou de cheneviere,  
Trousse au flanc sa robe legere,  
Et my-nud me verse du vin.

L'incertaine vie de l'homme  
De jour en jour se roule comme  
Aux rives se roulent les flots,  
Et, après nostre heure derniere,  
Rien de nous ne reste en la biere  
Que je ne sçay quels petits os.

Je ne veux, selon la coustume,  
Que d'encens ma tombe on parfume,  
Ny qu'on y verse des odeurs;  
Mais, tandis que je suis en vie,  
J'ay de me parfumer envie  
Et de me couronner de fleurs.

Corydon, va quérir ma mie.  
Avant que la Parque blesmie  
M'envoye aux éternelles nuits,  
Je veux, avec la tasse pleine  
Et avec elle, oster la peine  
De mes misérables ennuis (a).

### A SON LAQUAIS.

#### ODE XVIII.

J'ay l'esprit tout ennuyé  
D'avoir trop étudié

a. Var. (1687) :

*De moy-mesme je me veux faire  
L'heritier pour me satisfaire :  
Je ne veux vivre pour autruy.  
Fol le pelican qui se blesse  
Pour les siens, et fol qui se laisse  
Pour les siens travailler d'ennuy.*

Les Phenomenes d'Arate :  
 Il est temps que je m'esbate  
 Et que j'aille aux champs jouer.  
 Bons dieux ! qui voudroit louer  
 Ceux qui, collez sur un livre,  
 N'ont jamais soucy de vivre ?

Que nous sert l'estudier,  
 Sinon de nous ennuyer  
 Et soing dessus soing accrestre,  
 A nous qui serons peut-estre,  
 Ou ce matin, ou ce soir,  
 Victime de l'orque noir,  
 De l'orque qui ne pardonne,  
 Tant il est fier, à personne ?

Corydon, marche devant ;  
 Sçache où le bon vin se vend.  
 Fais après à ma bouteille,  
 Des feuilles de quelque treille,  
 Un tapon pour la boucher (a).  
 Ne m'achete point de chair,  
 Car, tant soit-elle friande,  
 L'esté je hay la viande.

Achete des abricôs,  
 Des pompons, des artichôs,  
 Des fraises et de la crème :  
 C'est en esté ce que j'aime,  
 Quand, sur le bord d'un ruisseau,  
 Je les mange au bruit de l'eau,  
 Estendu sur le rivage  
 Ou dans un antre sauvage.

Ores que je suis dispos,  
 Je veux rire sans repos,

a. Var. (1587) :

*Fay refreschir ma bouteille,  
 Cherche une fueilleuse treille  
 Et des fleurs pour me coucher.*

De peur que la maladie  
 Un de ces jours ne me die,  
 Me happant à l'impourveu :  
 « Meurs, gallant : c'est assez beu (a). »

---

## L'AMOUR MOUILLÉ (1).

Au sieur Robertet.

## ODE XIX.

**D**u malheur de recevoir  
 Un estranger sans avoir  
 De luy quelque cognoissance  
 Tu as fait experiance,  
 Menelas, ayant receu  
 Pâris, dont tu fus deceu;  
 Et moy je la viens de faire,  
 Las! qui ay voulu retraire  
 Tout soudain un estranger  
 Dans ma chambre et le loger.  
 Il estoit minuict, et l'ourse  
 De son char tournoit la course  
 Entre les mains du bouvier,  
 Quand le somme vint lier  
 D'une chaine sommeillere  
 Mes yeux clos sous la paupiere.  
 Jà, je dormois en mon lit,  
 Lors que j'entr'ouy le bruit

a. Var. (1587) :

*Je t'ay maintenant veincu.*

*Meurs, galland : c'est trop vescu.*

1. Cette ode, d'abord dédiée à Revergat, est imitée d'Anacréon.



D'un qui frapoit à ma porte,  
Et heurtoit de telle sorte  
Que mon dormir s'en-alla.  
Je demanday : « Qu'est-ce là  
Qui fait à mon huis sa plainte ?  
— Je suis enfant, n'aye crainte »,  
Ce me dit-il. Et adonc  
Je luy desserre le gond  
De ma porte verrouillée.

« J'ay la chemise mouillée,  
Qui me trempe jusqu'aux oz,  
Ce disoit, car sur le doz  
Toute nuict j'ay eu la pluie;  
Et pour ce je te supplie  
De me conduire à ton feu  
Pour m'aller seicher un peu. »

Lors je prins sa main humide,  
Et par pitié je le guide  
En ma chambre, et le fis seoir  
Au feu qui restoit du soir;  
Puis, allumant des chandelles,  
Je vy qu'il portoit des ailes,  
Dans la main un arc turquois,  
Et sous l'aisselle un carquois.  
Adonc en mon cœur je pense  
Qu'il avoit grande puissance,  
Et qu'il falloit m'apprester  
Pour le faire banqueter.

Ce-pendant il me regarde  
D'un œil, de l'autre il prend garde  
Si son arc estoit seché;  
Puis, me voyant empesché  
A luy faire bonne chere,  
Me tire une fleche amere  
Droict en l'œil, et qui de là  
Plus bas au cœur devala,  
Et m'y fit telle ouverture  
Qu'herbe, drogue ny murmure,

N'y serviroient plus de rien.  
 Voila, Robertet, le bien  
 (Mon Robertet, qui embrasses  
 Les neuf Muses et les Graces),  
 Le bien qui m'est advenu  
 Pour loger un incognu.

---

## ODE XX.

**S**i j'aime depuis naguere  
 Une belle chambriere,  
 Je ne suis pas à blasmer  
 De si bassement aimer.  
 Non, l'amour n'est point vilaine  
 Que maint brave capitaine,  
 Maint philosophe et maint roy,  
 A trouvé digne de soy.  
 Hercule, dont l'honneur vole  
 Au ciel, aima bien Iole,  
 Qui, prisonniere, dontoit  
 Celuy qui son maistre estoit.  
 Achille, l'effroy de Troye,  
 De Briseïs fut la proye,  
 Dont si bien il s'échaufa  
 Que, serve, elle en trionfa.  
 Ajax eut pour sa maistresse  
 Sa prisonniere Tecmesse,  
 Bien qu'il secouast au bras  
 Un bouclier à sept rebras.  
 Agamemnon se vit prendre  
 De sa captive Cassandre,  
 Qui sentit plus d'aise au cœur  
 D'estre veincu que veinqueur.  
 Le petit Amour veut estre  
 Tousjours des plus grands le maistre,

Et jamais il n'a esté  
Compagnon de majesté.

A quoy diroy-je l'histoire  
De Jupiter, qui fait gloire  
De se vestir d'un oyseau,  
D'un satyre et d'un taureau,

Pour abuser nos femelles?  
Et, bien que les immortelles  
Soient à son commandement,  
Il veut aimer bassement.

Jamais on n'a que tristesses  
A servir ces grand's déesses :  
Qui veut avoir ses esbas,  
Il faut aimer en lieu bas.

Quant à moy, je laisse dire  
Tous ceux qui veulent mesdire;  
Je ne veux laisser pour eux  
En bas lieu d'estre amoureux.

## ODE XXI.

Ny la fleur qui porte le nom  
D'un mois et d'un dieu (1), ny la rose,  
Qui dessus la cuisse d'Adon  
D'une playe (2) se vit esclose;  
Ny les beaux œillets empourprés  
Du teint de Bellone, ni celle  
Fleurette qui, parmy les prés,  
Du nom d'hyacinthe s'appelle;

1. La violette de mars. (R.)

2. De la playe que Venus se fait parmy des espines accourant à la blessure de son Adonis, mourant par la jalousie de Mars. (R.)

Ny celle qu'Ajax enfanta,  
 De son sang vermeil empourprée,  
 Lors que, furieux, il planta  
 En son cœur la troyenne espée;  
 Ny celle qui jaunit du teint  
 De la fille trop envieuse (1),  
 En voyant le Soleil atteint  
 D'une autre plus belle amoureuse (2);  
 Ny celle qui, dessus le bord  
 D'une belle source azurée,  
 Nasquit sur l'herbe après la mort  
 De la face trop remirée (3);  
 Ny les fleurons que diffama  
 Venus, alors que sa main blanche  
 Au milieu du lis renferma  
 D'un grand asne le roide manche (4);  
 Ny la blanche fleur qui se fist  
 Des larmes d'Heleine la belle,  
 Ny celle que Junon blanchist  
 Du laict de sa tendre mammelle,  
 Quand, faisant teter le dieu Mars  
 Du bout de sa fraize esgoutée,  
 Le laict qui s'escouloit espars  
 Fit au ciel la voye laictée,  
 Ne me plaisent tant que la fleur  
 De la douce vigne sacrée,  
 Qui de sa nectareuse odeur  
 Le nez et le cœur me recrée.

1. Le soucy, qui est jaune et palle, representant la jalouse passion de Clytie, de laquelle il est issu, et suit tellement toute les conversions du Soleil, qu'il a son occident et son orient avecque luy. (R.)

2. De Leucothoé. Ovide 4. Metamorph. (R.)

3. Le Narcis. (R.)

4. Dans les Alexipharmques, Nicandre dit que ce fleuron voulut un jour contester de beauté contre Venus, qui, par despit et en vengeance, enferma au milieu de ses fueilles la vergongne d'un asne. (R.)

Quand la Mort me voudra tuer,  
 A tout le moins, si je suis digne  
 Que les dieux me daignent muer,  
 Je le veux estre en fleur de vigne,  
 Et m'esbahis qu'Anacreon,  
 Qui tant a chery la vendange,  
 Comme un poëte biberon,  
 N'en a chanté quelque louange.

---

A REMY BELLEAU,

Poëte.

ODE XXII.

**T**u es un trop sec biberon (1)  
 Pour un tourneur d'Anacreon,  
 Belleau. Et quoy! ceste comete  
 Qui naguere au ciel reluisoit  
 Rien que la soif ne predisoit,  
 Ou je suis un mauvais prophete.  
 Les plus chauds astres etherez  
 Ramenent les jours alterez  
 En ce mois pour nous faire boire.  
 Boy donques : après le trespas,  
 Ombre, tu ne boiras là bas  
 Que je ne sçay quelle onde noire.  
 Mais non, ne boy point, mon Belleau,  
 Si tu veux monter au coupeau  
 Des Muses : dessus leur montaigne,  
 Il vaut trop mieux estudier,

1. Il se rit de Belleau, qui ne boit point et qui neantmoins se mesle de traduire le plus grand beuveur de poëte qui ait jamais esté. (R.)

Comme tu fais, que s'allier  
 De Bacchus et de sa compagne.  
 Quand avecques Bacchus on joint  
 Venus sans mesure, on n'a point  
 Saine du cerveau la partie.  
 Donc, pour corriger son défaut,  
 Un vieil pedagogue il luy faut,  
 Un Silene qui le chastie,  
 Ou les pucelles dont il fut  
 Nourry quand Jupin le receut  
 Tout vif de sa mere bruslée :  
 Ce furent les nymphes des eaux,  
 Car Bacchus gaste nos cerveaux  
 Si la nymphe n'y est meslée.

## A JOACHIM DU BELLAY.

## ODE XXIII (1).

**E**scoute, du Bellay, ou les Muses ont peur  
 De l'enfant de Venus, ou l'aiment de bon cœur,  
 Et tousjours pas à pas accompagnent sa trace;  
 Car, si quelqu'un ne veut les Amours desdaigner,  
 Toutes à qui mieux-mieux le viennent enseigner,  
 Et sa bouche mielleuse emplissent de leur grace.  
 Mais au brave qui met les Amours à desdain,  
 Le desdaignant aussi, l'abandonnent soudain,  
 Et plus ne luy font part de leur gentille veine,  
 Ains Clion luy defend de ne se plus trouver  
 En leur danse, et jamais ne venir abreuver  
 Sa bouche non amante en leur belle fontaine.  
 Certes, j'en suis tesmoin, car, quand je veux louer

1. Imité de Bion. (R.)

Quelque homme ou quelque dieu, soudain je sens nouer  
La langue à mon palais, et ma gorge se bouche ;  
Mais, quand je veux d'Amour ou escrire ou parler,  
Ma langue se desnoue, et lors je sens couler  
Ma chanson d'elle-mesme aisément en la bouche.

*Fin du second livre des Odes.*





LE TROISIÈME LIVRE  
DES ODES

---

AU ROY HENRY II.

ODE I.

Comme on voit la navire attendre bien souvent  
 Au premier front du port la conduite du vent  
 Afin de voyager, haussant la voile enflée  
 Du costé que le vent sa poupe aura soufflée,  
 Ainsi, Prince, je suis sans bouger, attendant  
 Que ta fureur royale aille un jour commandant  
 A ma nef d'entreprendre un chemin honorable  
 Du costé que ton vent luy sera favorable ;  
 Car, si tu es sa guide, elle courra sans peur  
 De trouver dessous l'eau quelque rocher trompeur,  
 Ou les bans perilleux des sablonneuses rades,  
 Ou l'aboyante Scylle, ou les deux Symplegades,  
 Mais, seurement voguant sans crainte d'abysmer,  
 Joyeuse, emportera les Muses par la mer,  
 Qui, pour l'honneur de toy, luy monstrent la voye  
 D'aller bien loin de France, aux rivages de Troye,  
 Et là, sous les monceaux de tant de murs veincus,  
 La première trouver le fils d'Hector Francus,



Et soudain l'amener, sous ta conduite, Sire,  
 Enterrer Andromache à la coste d'Épire,  
 Et de là, plus avant (échappés des dangers  
 Des Gregeois ennemis et des flots estrangers),  
 Gagner la mer Euxine et l'emboucheure large  
 Où le cornu Danube en la mer se descharge;  
 De là, contre ses eaux costoyant les Gelons,  
 Les Goths, les Tomiens, les Getes, les Polons,  
 Aborder en Hongrie, et là bastir la ville  
 De Sicambre au giron d'une plaine fertile.

Là, quittant la navire à l'abandon des flots,  
 Je me mettrois à pied et chargerois mon dos  
 De mainte grosse pierre aux compas agencée  
 Pour aider à bastir sa ville commencée.

Mais, quand desja les murs seroient parachevez,  
 Et qu'on verroit au ciel les palais eslevez,  
 Et quand plus les Troyens s'asseureroient à l'heure  
 D'avoir là pour jamais arrêté leur demeure,  
 Las! il faudroit quitter ce bastiment si cher  
 Et par destin ailleurs autres maisons chercher.  
 Cérés, vindicative, à grand tort courroussée  
 Contre eux d'avoir sans feu sa chapelle laissée,  
 Gasteroit la campagne, et d'un cœur despité  
 Une peste espendroit par toute la cité.

Alors du père Hector la ressemblance pâle  
 (La nuit, par le congé de la royne infernale)  
 Prendroit à l'impourveu et la bouche, et les yeux,  
 Et la voix d'Amyntor, grand augure des dieux,  
 Et admonesterait son enfant d'aller querre  
 Dessus les bords de Seine autre nouvelle terre,  
 Et que là, pour l'honneur de son oncle Pâris,  
 Bastiroit à jamais la ville de Paris,  
 Ville que ses neveux et sa troyenne race  
 Tiendroient de main en main pour leur royale place.

Il me semble déjà que j'oy de toutes pars  
 Déloger ton Francus, et la voix des soldars,  
 Et le hennissement des chevaux, et la tourbe  
 Des vieux peres laissez sur le rivage courbe,

Et le cry des enfans, et les pleurs soucieux  
Des femmes, envoyer un bruit jusques aux cieux.

Mais, pour cela, Francus ne cede à la fortune,  
Ains de çà et de là son peuple il importune  
De vestir le harnois, et, haut apparoissant  
Entre tous ses soudards, comme un grand pin croissant  
Sur les menus cyprés, saccage la campagne  
Et deffie au combat les princes d'Allemagne.

Les champs de Franconie en armes il passa,  
Et son nom pour jamais à la terre il laissa,  
Passa le Rhin gaulois, la Moselle et la Meuse,  
Et vint planter son camp dessus la rive herbeuse  
Et de Somme et de Marne, et de là, cotoyant  
Plus bas le gauche flanc de Seine tournoyant,  
Fonda dedans une isle, au milieu d'une plaine,  
La ville de Paris, qui pour lors n'estoit pleine  
Que de buissons et d'herbe, et ses grands palais d'or,  
Comme ils font aujourd'huy, n'y reluisoient encor.

Tous les roys habitans en la gauloise terre,  
Si tost qu'il arriva, luy manderent la guerre,  
Et qu'ils seroient honteux qu'un étranger banny  
Se remparast ainsi d'un tel país garny  
D'hommes et de chevaux qui, plustost que tempeste,  
Un orage ferré verseroient sur sa teste.

Mais luy, qui ressembloit son pere courageux,  
Ne pouvant endurer leurs propos outrageux,  
Premier les assailit et leur donna la fuite,  
Ayant pris à Beauvais Bavo (1) pour sa conduite.

Presques un an entier contre eux il batailla,  
Et mille fois en proye à la mort se bailla,  
Tant il y eut de peine, ains que Francus en France

1. Nom peut-estre du fondateur de la ville de Beauvais, par imitation de Virgile, qui, dans son Eneide, fait mention, à la traverse, du nom des fondateurs de quelques villes d'Italie, comme du nom de Capys, à cause de Capouë; de Privernum, de Salmon et autres, qu'il employe aux principales actions de son Enée. (R.)

Semast de tes ayeux la premiere naissance.

De ce vaillant Francus les faits je chanterois,  
Et près de ses vertus les vertus je mettrois  
Des roys issus de luy, qui jusqu'aux Pyrenées  
Et jusqu'aux bords du Rhin les Gaules ont bornées,  
Et, braves, se sont faits, par l'effort de leurs mains,  
De tributaires francs des empereurs romains.

Après, de père en fils, par une mesme trace,  
Je viendrois aux Valois, les tiges de ta race;  
Mais quand, remply d'ardeur, je chanterois de toy,  
Un esprit plus qu'humain me raviroit de moy,  
Et rien, rien que Phebus et sa fureur divine,  
Ne pourroit respirer ma bouillante poitrine;  
Je m'irois abreuver és ruisseaux pegasins,  
Et, m'endormant à part dans leurs antres voisins,  
Je songerois comment les Françoises Charites,  
Hautes, égaleroyent mes vers à tes merites,  
Et peut-estre qu'un jour je te dirois si bien  
Que l'honneur d'un Achille auroit envie au tien.  
En vain, certes, en vain les princes se travaillent,  
En vain pour gloire avoir l'un à l'autre bataillent,  
Si, après cinquante ans, fraudez de leur renom,  
Le peuple ne sçait point s'ils ont vescu ou non.

Ce n'est rien (mon grand roy) d'avoir Boulongne (1)  
D'avoir jusques au Rhin l'Allemagne conquise [prise,  
[D'avoir Metz, Danvillier, Yvoir, Parme, Sienne,  
Et cette ile qui joint la mer sicilienne],  
Si la Muse te fuit, et d'un vers solennel  
Ne te fait d'âge en âge aux peuples eternal.  
Les palais, les citez, l'or, l'argent et le cuivre  
Ne font les puissans roys, sans les Muses, revivre;  
Sans les Muses deux fois les roys ne vivent pas,  
Ains despoillez d'honneur se lamentent là bas  
Aux rives d'Acheron; seulement ceste gloire

1. Ville frontiere et maritime, tenue en fief de la Vierge Marie par nos roys depuis le roy Loys XI, occupée par l'Anglois et rendue par la paix de l'an 1550. (R.)

Est de Dieu concédée aux filles que Mémoire  
 Conceut de Jupiter, pour la donner à ceux  
 Qui attirent par dons les poètes chez eux.

    Tout le riche butin, toute la belle proye  
 Que les deux freres Grecs avoient conquise à Troye,  
 Est perie aujourd'huy, et ne cognoistroit-on  
 Achille ny Patrocle, Ajax n'Agamemnon,  
 Ny Rhese, ny Glaucus, ny Hector, ny Troïle,  
 Et tant de gens vaillans perdus devant la ville  
 Seroient, comme de corps, de gloire devestus,  
 Si la muse d'Homere eust celé leurs vertus ;  
 Ainsi que vignerons qui ont és mains l'empoule  
 A force de bêcher, seroient parmy la foule  
 Des esprits incogneus, et leur vertu qui luit  
 Seroit ensevelie en l'éternelle nuit.

    Donques, pour engarder que la Parque cruelle  
 Sans nom t'ensevelisse en la nuict éternelle,  
 Tousjours ne faut avoir à gage des maçons  
 Pour transformer par art une roche en maisons,  
 Et tousjours n'acheter, avecques la main pleine,  
 Ou la medalle morte ou la peinture vaine ;  
 Mais il faut par bien-faits et par caresse d'yeux  
 Tirer en ta maison les ministres des dieux,  
 Les poètes sacrez, qui, par leur escriture,  
 Te rendront plus vivant que maison ny peinture.

    Entre lesquels (mon Roy) de si peu que je puis,  
 Ton devot serviteur dés enfance je suis,  
 Comme le nourrisson de ta grandeur prospere,  
 Qui seule m'a nourry, mes freres et mon pere.  
 Pour toy (mon Roy) pour toy hardy j'entreprendrois  
 De faire en armes teste à la fureur des rois,  
 Et de ravir des poings à Jupiter la foudre ;  
 Pour toy seul je mettrois dedans les yeux la poudre  
 A tous mes devanciers, s'il plaist à ta grandeur  
 (Si digne au-moins j'en suis) de me faire tant d'heur  
 Qu'un jour me commander, d'un seul clin, que je face  
 Ma Franciade tienne, où la troyenne race  
 De Francus ton ancestre, où les faicts glorieux

De tant de vaillans roys qui furent tes ayeux,  
Où mesmes tes vertus y luiront evidantes  
Comme luisent au ciel les estoiles ardantes,  
Sortant de l'océan. Là donques, mon grand Roy,  
En me la commandant, liberal, donne-moy  
Ce que tu m'as promis, et pour la recompense  
Je t'appreste un renom, et à toute la France,  
Qui vif de siecle en siecle à jamais volera,  
Tant qu'en France françois ton peuple parlera.

---

## A LA ROYNE CATHERINE DE MEDICIS,

Mere du Roy.

## ODE II.

Mere des dieux ancienne,  
Berecynthe phrygienne,  
A qui cent prestres ridez  
Font, avecques cent Menades,  
Au son du buis, des gambades,  
Sur les hauts sommets Idés,  
Laisse, laisse ta couronne  
Que mainte tour environne,  
Et ton mystere orgien,  
Et plus à ton char n'attache  
Tes fiers lions, et te cache  
Dans ton antre phrygien.  
Une autre mere nouvelle,  
Une autre mere Cybelle,  
Nous est transmise des cieux,  
Qui, plus que toy bien-heureuse,  
Se voit mere plantureuse  
D'un plus grand nombre de dieux.

Junon en pompe si grande  
 Ne fend la celeste bande  
 Qui luy courbe les genoux,  
 Quand elle, grave matrone,  
 Se va seoir auprès du throne  
 De son frere, son espoux,  
 Comme toy, Junon de France,  
 Grave en royale apparance,  
 Fends la tourbe des François,  
 T'allant seoir à la main destre  
 De ton espoux, nostre maistre,  
 Le meilleur de tous les rois;

Duquel, après mainte année,  
 Tu conçois par destinée  
 Une abondance d'enfants  
 Qui diviseront le monde,  
 Et de sa grand masse ronde  
 Seront les rois triomphants (a).

[Mais d'autant que plus d'affaire  
 Et plus d'ans tu mis à faire  
 L'enfant que premier tu feis,  
 Pour le delay de ton estre,  
 D'autant plus grand il doit estre  
 Que le reste de tels fils.]

Car, comme Alcide diffère  
 De prouesses à son frere,  
 Conçu par trois nuicts de temps,  
 L'aisné prendra d'avantage  
 Que ses puisnez de courage,  
 Qui mit à naistre sept ans.

Tout aussi tost que Lucine  
 Eust fortuné ta gesine,

a. Var. (1587) :

*(Les cieux à tes vœux ouverts)  
 Des fils heritiers du monde,  
 Qui d'une race feconde  
 Peupleront cet univers.*



Et que l'enfant nouveau-né  
De sa douce voix première  
Eust salué la lumière  
Du jour à chacun donné,  
Tu n'as pas, comme fist Rhée,  
A la pierre dévorée  
Le corps de ton fils changé,  
De peur que ne le perdisses,  
Et le perdant ne le visses  
Par un Saturne mangé;

Et ne l'as porté secrète,  
Dedans un antre de Crète,  
Afin qu'il vesquit de miel,  
Afin aussi que sa lèvre  
Suçast le lait de la chèvre  
Que depuis il mit au ciel,  
Et que les Crétois gendarmes  
S'entrechoquans de leurs armes,  
En dansant fissent un son  
Parmy l'antre solitaire,  
Pour engarder que le père  
N'entr'ouist son enfançon.

Mais tu l'as, Roïne très-sage,  
Porté dès son premier âge,  
Non à Nède, non aussi  
Aux campagnes dicéennes,  
Non aux nymphes méliennes,  
Pour en prendre le souci,

Mais à Durfé, qui radresse  
Les fautes de sa jeunesse  
Par un art industrieux,  
Et, comme en la cire tendre,  
En cent façons luy fait prendre  
Les vertus de ses ayeux.

Ores une ombre il exerce  
D'une bataille diverse,  
Et, tenant le fer en main,  
Les siens au combat il serre,

Et brave esmeut d'une guerre  
 La figure faite en vain;  
 Ores les chevaux il donte,  
 Et leur brutesse il surmonte  
 Par un doux commandement;  
 Ores dontez il les guide,  
 Et leur attache à la bride  
 Un humain entendement;  
 Ores sa voix il façonne,  
 Et de ses doigts le luth sonne,  
 Doigts qui tost doivent darder  
 Les armes de telle sorte,  
 Que l'Espagne, tant soit forte,  
 Ne les pourra retarder.

Mais cela ne le destourne  
 Qu'à son Durfé ne retourne  
 Ouyr ses mots fructueux :  
 Ainsi l'enfançon Achille  
 Escoutoit la voix utile  
 Du centaure vertueux,

Après que Thetis la belle  
 Eut bruslé la peau mortelle,  
 Et que, dedans son giron  
 L'enlevant de l'eau salée,  
 L'eut, sans le sceu de Pelée,  
 Mis en l'ancre de Chiron.

Mais laissons ce Peleïde  
 Et sa mere Nereïde,  
 Chiron et l'ancre Pholois,  
 Et ces histoires estranges,  
 Et redisons les louanges  
 Du divin sang de Valois.

Oy donque, Royne, et t'amuse  
 O l'oracle de ma muse  
 Qui va chanter tes honneurs,  
 Et de tes enfans nos princes,  
 Et de combien de provinces  
 Le Ciel les fera seigneurs.



## AU ROY DAUPHIN FRANÇOIS II,

Depuis roy de France.

## ODE III.

Que pourroy-je, moy François,  
Mieux celebrer que la France,  
Le pays à qui je dois  
Le bon-heur de ma naissance?  
Et comme oubliroy-je aussi,  
En le celebrant, la race  
De son Roy, qui tient icy  
Après Dieu la plus grand place?

Que me vaudroit de chanter  
Ces vieilles fables passées  
Qui ne servent qu'à tenter  
L'esprit de vaines pensées?  
Qui est celuy qui n'a sceu  
De Pelops l'ardante flame,  
Le traistre Œnomas deceu  
Et les nopces d'Hippodame?

Ores je veux esprouver  
Autre fable plus nouvelle  
Que ces vieilles, pour trouver  
Une autre gloire plus belle  
Qui déjà se donne à moy,  
Si jusqu'aux pays estranges  
Du fils aîné de mon Roy  
Je veux pousser les louanges.

Mais moy, qui suis coustumier  
Brouiller mes vers à la mode  
De Pindar', de qui premier  
Commenceray-je mon Ode?

Commenceray-je à l'enfant,  
 Ou par les faits de son pere,  
 Ou par le nom triomphant  
 De sa tante ou de sa mere ?  
 J'oy Jupiter qui defend  
 Ne commencer par le pere,  
 Par la tante ou par l'enfant,  
 Mais par le nom de sa mere.  
 Donc, puis qu'un Dieu me defend  
 De commencer par le pere,  
 Les vers qui sont à l'enfant  
 Commenceront par la mere ;  
 Laquelle, dès quatorze ans,  
 Portoit au bois la sargette,  
 La robe et les arcs duisans  
 Aux pucelles de Taygette ;  
 Son poil au vent s'esbatoit  
 D'une ondoyante secousse,  
 Et sur le flanc luy battoit  
 Tousjours la trompe et la trousse.  
 Tousjours dès l'aube du jour  
 Alloit aux forests en queste,  
 Ou de reths tout à l'entour  
 Cernoit le trac d'une beste ;  
 Ou prenoit les cerfs au cours,  
 Ou, par le pendant des roches,  
 Sans chiens assailloit les ours  
 Et les sangliers aux dents croches.  
 Un jour, pour avoir chassé  
 Long temps un sanglier sauvage,  
 Reposo son corps lassé  
 Dessus les fleurs d'un rivage :  
 Elle pend son arc turquois,  
 Recoiffe sa tresse blonde,  
 Met pour chevet son carquois,  
 Puis s'endort au bruit de l'onde.  
 Les soupirs qui repousoient  
 Du sein la jumelle pomme,

Et ses yeux qui languissoient  
En la paresse du somme,  
Les Amours qui éventoient  
La sommeillante poitrine,  
De plus en plus augmentoient  
Les graces de Catherine.

Jupiter la vid des cieux  
(Mais est-il rien qu'il ne voye?),  
Puis d'un soin ambitieux  
Souhaita si douce proye;  
Car amour, qui s'écouloit  
Venimeux en ses mouelles,  
Ses os congneus luy bruloit  
De mille flames nouvelles.

Adonc luy, sentant là haut  
Au cœur l'amoureuse playe,  
C'est ores, dit-il, qu'il faut  
Que pour me guarir j'essaye  
D'aller voir celle là bas  
Qui tient ma liberté prise;  
Ma Junon ne sçaura pas  
Pour ce coup mon entreprise.

A grand' peine avoit-il dit,  
Qu'ardant d'approcher s'amie,  
De son throne descendit  
Près de la nymphe endormie;  
Et, comme un dieu qui sentoit  
D'amour la poignante rage,  
A la force s'apprestoit  
De ravir son pucelage.

Mais Arne (1), qui l'entre-vit,  
Poussant l'eau de ses espales,  
Hors des flots la teste mit,  
Ceinte de joncs et de saules;  
Et, destournant ses cheveux  
Qui flotoient devant sa bouche,

1. L'Arno, fleuve qui passe à Florence.

Defend au prince amoureux  
 Qu'à la pucelle il ne touche.  
 « Si tu n'as desir de voir,  
 Dit le Fleuve, ta puissance  
 Serve dessous le pouvoir  
 Du fils qui prendroit naissance  
 De ceste nymphe et de toy,  
 Et si tousjours tu veus estre  
 Des dieux le pere et le roy,  
 Sans attendre un plus grand maistre,  
 « Cesse, cesse de tenter  
 Faire ceste vierge mere,  
 Qui doit un jour enfanter  
 Un filz plus grand que son pere,  
 Fils qui donnera ses loix,  
 Soit en paix ou soit en guerre,  
 Aux tourbes des autres rois,  
 Qui sous luy tiendront la terre.  
 « Un prince en Gaule est nourry,  
 Né de semence royale,  
 Qui doit estre son mary,  
 Elle sa femme loyale;  
 D'elle et de luy sortira  
 Ce fils heritier de France  
 Qui ciel et terre emplira  
 Des prouesses de sa lance.  
 « Les Parques au front ridé,  
 D'Erebe et de la Nuict nées,  
 Ont main à main devidé  
 L'arrest de ses destinées. »  
 A tant le Fleuve plongea  
 Au plus creux de l'eau sa teste,  
 Et l'amoureux deslogea,  
 Fraudé de sa douce queste.  
 Après le terme parfait  
 Predit par la voix divine,  
 Le mariage fut fait  
 De ceste Nymphe divine.

Sept ans peurent s'absenter  
Ains qu'elle fust accouchée  
Du fils dont je vay chanter  
La louange non touchée.

Escoute un peu, fils aîné,  
Honneur de France et d'Itale,  
Le bien qui t'est destiné  
Par ordonnance fatale :  
Quand ja ton pere sera  
Las de mener les gendarmes,  
Que vieillard il cessera  
D'effroyer le monde en armes,

Adonc vaillant tu tiendras  
Sous luy d'Europe la bride,  
Et sous luy tu serviras  
A ses gendarmes de guide,  
Et, ensemble fort et fin  
En mainte ruse guerriere,  
Humble, tu mettras à fin  
Les mandemens de ton pere;

Et, s'il reste quelque roy  
Qu'il n'ait eu loisir de prendre,  
Fait esclave dessous toy,  
François tu le feras rendre.  
Tu penseras en ton cœur  
D'acquérir l'Europe encore,  
Et de te faire vainqueur  
Des Gades jusqu'au Bosphore.

Ces grands peuples reculez  
A l'escart de nostre monde,  
Des flots de Tethys salez  
Couronnez tout à la ronde,  
Et ceux qu'on void habiter  
Les Orcades escossoises,  
N'auront cœur de resister  
Contre tes armes françoises.

Les grands cloistres Pyrenez,  
Dévoyez en mille entorses,

De tes soudars obtenez  
 Ne pourront tromper les forces,  
 Ny les grands citez ton feu,  
 Que toy, pillant les campagnes  
 En armes, tu ne sois veu  
 Le monarque des Espagnes.

Ny les Alpes au grand front,  
 Ny l'Appenin, qui divise  
 L'Italie, ne pourront  
 Retarder ton entreprise,  
 Lors que, trainant avec toy  
 Tant de legions fidelles,  
 Tu ne te couronnes roy  
 Des Itales maternelles.

De là tirant plus avant  
 Vers l'Allemagne terrible,  
 De la part où plus le vent  
 D'aquilon se montre horrible,  
 Tu donteras les Gelons  
 Et ceste froide partie  
 Que possèdent les Polons,  
 Les Gots et ceux de Scythie.

Poussant outre, tu prendras  
 La Thrace, et par ta prouesse  
 Tes bornes tu planteras  
 Jusqu'au destroit de la Grece;  
 Puis en France retourné,  
 Dans Paris, ta grande ville,  
 Tu triompheras orné  
 De sa despouille servile.

Ton pere, déjà chenu  
 D'avoir trop mis la cuirace,  
 D'un grand aise detenu,  
 Fera rajeunir sa face,  
 Et, dessus son throne assis,  
 Sentira mille liesses  
 D'estre pere d'un tel fils  
 Heritier de ses prouesses.

Ainsi qu'à Rome Cesar  
Triomphant d'une victoire,  
Haut t'assoiras dans un char  
Dessus un siège d'yvoire;  
Deux coursiers blancs henniront  
D'une longue voix aigue,  
Qui ton beau char traineront  
En triomphe par la rue.

Tes cheveux seront liez  
De palme torse en couronne,  
Et bas seront sous tes piez  
Les ferremens de Bellonne;  
Le ciel, qui s'esbahira  
De voir pour toi si grand' choses,  
Prodigue, te remplira  
Le sein de liz et de roses.

Là, francs de peur, tes soudars,  
Marchans au son des trompettes,  
Te ru'ront de toutes pars  
Mille joyeuses sornettes,  
Et, parez de lauriers verds,  
Diront aux tourbes pressées  
Les maux qu'ils auront soufferts  
En tant de guerres passées.

Tout le peuple Iô crira,  
Rien qu'Iô par l'assemblée  
Le peuple ne redira  
D'une joye redoublée;  
Le menestrier resonnant,  
Des chantres la douce presse,  
Autres mots n'iront sonnans  
Que cette voix d'allegresse.

En ordre les roys vaincus  
Iront en diverse mine,  
Trainez dessus leurs escus,  
Devant ta pompe divine;  
Les uns auront les yeux bas,  
Les autres, levant les faces,

A leur mal ne songeant pas,  
Remascheront des menaces.

Les uns au col secouront  
Les liens d'une chaisne orde,  
Les autres les bras auront  
Serrez au dos d'une corde;  
Aux autres, selon les faits  
De leurs fautes desloyales,  
Divers tourments seront faits  
A leurs miseres royales.

Là seront peints les chasteaux,  
Les ports et les villes prises,  
Les grands forets et les eaux,  
Et les montaignes conquises;  
Le vieil Apennin sera  
Portrait d'une face morne,  
Le Rhin vaincu cachera  
Parmy les roseaux sa corne.

Devant ton char bien-tournant  
Marchera la Renommée,  
Qui ton bruit ira cornant  
De sa trompette animée;  
Et moy, qui me planteray  
Devant ses pieds pour escorte,  
Comme elle je chanteray  
Ta louange en telle sorte:

« Prince bien-aimé des dieux,  
Antique race de Troye,  
Sous qui la faveur des cieux  
Toute Europe a mise en proye,  
Triomphe, et voy ta cité  
Qui devotieuse appreste  
A ta jeune deité  
Une solennelle feste.

« Bien que tes freres et toy  
La terre ayez departie,  
Et qu'aisné tu ne sois roy  
Que de la moindre partie,



Le Ciel pourtant a voulu  
Que sur toutes tu la prinsses,  
Et la prenant t'a esleu  
Le seigneur des autres princes.

« Ils ont choisi pour leurs pars,  
L'un les parfums d'Arabie,  
L'autre les sablons épars  
De la bouillante Libye;  
Mais tu as, Roy plus heureux,  
Choisi les terres fertiles,  
Pleines d'hommes valeureux,  
Pleines de ports et de villes.

« Celuy qui peut raconter  
Tes entreprises fameuses,  
Celuy peut les flots conter  
De nos rives escumeuses;  
Car bien peu, bien peu s'en faut,  
Que ta Majesté royale  
De Jupiter de là haut  
L'autre Majesté n'égale.

« Jamais à chanter ton los  
Je n'auray la bouche close,  
Fussé-je là bas enclos  
Aux lieux où la Mort repose;  
Tousjours je diray ton nom,  
Et mon ame vagabonde  
Rien ne chantera sinon  
Tes louanges par le monde.»

Ainsi diray-je, et ta main  
Jusqu'au palais honorable  
Conduira tousjours le frain  
De ton haut char venerable.  
Là, t'assoyant au milieu  
Sur des marches eslevées,  
Tu rendras graces à Dieu  
Pour tes guerres achevées.

Puis, ayant de toutes pars  
Fermé de cent chaisnes fortes

De l'ouvert temple de Mars  
 L'horrible acier de cent portes,  
 Tu feras égal aux Dieux  
 Ton regne, et par ta contrée  
 Fleurir la paix, et des cieux  
 Revenir la belle Astrée.

---

A Mgr CHARLES DUC D'ORLEANS,

Depuis roy de France.

ODE IV.

Prince, tu porte le nom  
 De renom  
 Du prince qui fut mon maistre<sup>(1)</sup>,  
 De Charles, en qui les Dieux  
 Tout leur mieux  
 Pour chef-d'œuvre firent naistre.  
 Naguiere il fut comme toy  
 Fils de roy,  
 Ton grand-pere fut son pere,  
 Et Henry le tres-chrestien,  
 Pere tien,  
 L'avoit eu pour second frere.  
 A peine un poil blondelet<sup>(2)</sup>,  
 Nouvelet,

1. Il entend le fils puisné du roy François I, auquel il fut baillé page, et demeura cinq ans avecque luy. (R.)

2. A l'âge de vingt et deux ans. (R.)

Autour de sa bouche tendre  
 A se frizer commençoit,  
     Qu'il pensoit  
 De Cesar estre le gendre<sup>(1)</sup>.  
 Ja, brave, se promettoit  
     Qu'il estoit  
 Duc des lombardes campagnes,  
 Et qu'il verroit quelquefois  
     Ses fils rois  
 De l'Itale et des Espagnes.  
 Mais la Mort, qui le tua <sup>(2)</sup>,  
     Luy mua  
 Son espouse en une pierre;  
 Et, pour tout l'heur qu'il conceut,  
     Ne reçeut  
 Qu'à peine six pieds de terre.  
 Comme on void, au point du jour  
     Tout autour  
 Rougir la rose espanie,  
 Et puis on la void au soir  
     Se déchoir  
 A terre toute fanie;  
 Ou comme un lis trop lavé,  
     Aggravé  
 D'une pluyeuse tempeste,  
 Ou trop fort du chaud atteint,  
     Perdre teint  
 Et languir à basse teste :  
 Ainsi ton oncle, en naissant,  
     Perissant

1. Espouser la fille de l'empereur Charles V. Et la paix de l'an 1544 fut faite à ceste condition de mariage dans deux ans, et qu'il auroit la duché de Milan ou la comté de Flardres. (R.)

2. D'une fièvre, âgé de 33 ans, le 4 de septembre 1541. (R.)

Fut veu presque en mesme espace,  
 Et, comme fleur du printemps,  
     En un temps  
 Perdit la vie et la grace.  
 Si, pour estre nay d'ayeux  
     Demy-dieux,  
 Si, pour estre fort et juste,  
 Les princes ne mouroient pas,  
     Le trespas  
 Devoit espargner Auguste.  
 [Jupiter et ce Romain,  
     De leur main,  
 Départirent tout le monde;  
 A l'un en part le ciel vint,  
     L'autre print  
 Pour sa part la terre et l'onde.]  
 Si ne vainquit-il l'effort  
     De la Mort,  
 Par qui tous vaincus nous sommes :  
 Car aussi bien elle prend  
     Le plus grand  
 Que le plus petit des hommes.  
 [La Mort, frappant de son dard,  
     N'a égard  
 A la majesté royale ;  
 Les empereurs aux bouviers,  
     Aux leviers  
 Les grands sceptres elle égale.]  
 Et le Nocher importun  
     Un chacun  
 Presse en sa nacelle courbe,  
 Et sans honneur à la fois,  
     Met les rois  
 Pesle-mesle avec la tourbe.  
 Mais or' je reviens à toy,  
     Fils de roy,

Petit neveu de mon maistre,  
De Charles en qui les Dieux  
    Tout leur mieux  
Pour chef-d'œuvre firent naistre.  
Comme un bel astre luisant,  
    Conduisant  
Au ciel sa voye cognue,  
Se cache sous l'Océan  
    Demy an  
Avec Tethys la chenue,  
Puis, ayant lavé son chef,  
    Derechef  
Remonstre sa face claire,  
Et, plus beau qu'auparavant,  
    S'eslevant  
Sur nostre horison, esclaire,  
Ainsi ton oncle, en mourant,  
    Demourant  
Sous la terre quelque année,  
De rechef est retourné,  
    Dans toy né,  
Sous meilleure destinée.  
Il s'est voilé de ton corps,  
    Saillant hors  
De la fosse tenebreuse,  
Pour vivre en toy doublement  
    Longuement  
D'une vie plus heureuse :  
Car le Destin, qui tout peut,  
    Ne te veut  
Comme à luy trancher la vie,  
Ains que voir par tes vertus  
    Abbatu  
Sous toy les roys de l'Asie.  
Dieu, qui void tout de là-haut  
    Ce qu'il faut

Aux personnes journalieres,  
 A party ce monde espars  
     En trois parts,  
 Pour toy seul et pour tes freres.  
 Ton premier aîné François (1)  
     Sous ses loix  
 Regira l'Europe sienne;  
 D'Afriq' sera couronné  
     Ton puisné (2),  
 Toy de la terre asiene :  
 Car, quand l'âge homme parfaict  
     T'aura fait  
 (Comme Jason fit en Grece) (3),  
 Tu tri'ras les plus vaillans  
     Bataillans  
 De la françoise jeunesse;  
 Puis, mettant la voile au vent,  
     Ensuyvant  
 De Brenne l'antique trace (4),  
 Tu iras (couvrant les eaux  
     De vaisseaux)  
 En l'Asie prendre place.  
 Là, dès le premier abort,  
     Sur le port,  
 A cent roys tu feras teste,  
 Et, captifs dessous tes bras,  
     Tu prendras  
 Leurs terres pour ta conquete.

1. Second, qui depuis fut roy. (R.)

2. Le duc d'Alençon, pour lequel est l'ode qui suit. (R.)

3. Quand il assembla des Argonautes pour l'entreprise de la Toison. (R.)

4. Parce que ce capitaine gaulois, avec une armée infinie que Callimache compare aux gresles et aux neiges de l'hiver, et que Pausanias, en ses Phociques, faict monter jusqu'à cent cinquante mille hommes de pied et vingt mille chevaux, passa en Asie et ruina le temple de Delphes. (R.)

Ceux qui sont sous le réveil  
     Du soleil,  
 Ceux qui habitent Niphate,  
 Ceux qui vont, d'un bœuf suant,  
     Remuant  
 Les gras rivages d'Euphrate;  
 Ceux qui boivent dans le sein  
     Du Jourdain  
 De l'eau tant de fois courbée,  
 Et tout ce peuple odorant  
     Demeurant  
 Aux sablons de la Sabée;  
 Ceux qui ont, en bataillant,  
     L'arc vaillant,  
 Quand ils sont tournez derriere,  
 Et ceux qui, toutes saisons,  
     Leurs maisons  
 Roulent sur une civiere;  
 Ceux qui, d'un acier mordant,  
     Vont tondant  
 De Gange les doux rivages,  
 Et ceux qui hantent auprès  
     Les forêts  
 Des vieux Arcades sauvages (a);  
 Ceux qui vont, en labourant,  
     Détarrant  
 Tant d'os és champs de Sigée,  
 Et ceux qui plantez se sont  
     Sur le front  
 D'Hellesponté et de l'Egée.

a. Var. (1587):

*La terre aux tigres nourrice;  
 Et ceux dont les chesnes vers  
     Sont couverts  
 De soye sans artifice;*

De ces peuples, bien que forts,  
     Tes efforts  
 Rendront la force périe,  
 Et, vaincus, t'obéiront  
     Et seront  
 Vassaux de ta seigneurie.  
 A ce grand prince thebain  
     (Dont la main  
 Print les Indes admirables)  
 Egal roy tu te feras,  
     Et auras  
 Sans plus les mœurs dissemblables :  
 Car, si tost qu'il les défit,  
     Il leur fit  
 Sentir sa vineuse rage,  
 Et de ses cris orgieux,  
     Furieux,  
 Leur tempesta le courage.  
 De peaux il les entourna,  
     Il orna  
 De pampre leur folle teste,  
 Et, trepignant au milieu,  
     Ce fol dieu  
 Forsenoit après sa feste.  
 Mais toy, Prince mieux instruit,  
     En qui luit  
 Des vertus l'antique reste,  
 Chrestien, leur feras sçavoir  
     Le devoir  
 D'une autre loy plus celeste.  
 Brisant les idoles feints  
     De tes mains,  
 De leurs dieux tu seras maistre,  
 Et, ruant leurs temples bas,  
     Tu feras  
 La loy de Jesus renaistre,



Puis, estant de tout costé  
Redouté  
Par ta fortune prospere,  
Iras au bout du levant,  
Eslevant  
Cent colosses à ton pere.

---

## A MONSEIGNEUR D'ANGOULESME (1).

## ODE V.

Toy qui chantes l'honneur des rois,  
Polymnie, ma douce Muse,  
Ce dernier labeur de mes dois  
Ta lyre d'or ne me refuse.

J'ay souvenance que tes mains,  
Jeune garçon, me couronnerent  
Quand j'eu masché les lauriers saints  
Que tes compagnes me donnerent  
[Alors qu'amoureux de tes yeux  
Tu me donnas ta douce lyre  
Pour y chanter jusques aux cieux  
D'Amour le bien et le martyre].

Mais or', par le commandement  
Du roy, ta lyre j'abandonne  
Pour entonner plus hautement  
La grand' trompette de Bellonne.

Toutefois, ains que de tenter  
L'instrument de telle guerriere,  
Fais qu'encor je puisse chanter  
Pour adieu ceste ode derniere,

1. Henry III, alors duc d'Angoulesme, depuis duc d'Alençon et roi de France et de Pologne.

Et que j'aïlle en tes bois penser  
Aux honneurs du fils de mon maistre,  
Pour ses louanges commencer  
Dés le premier jour de son estre.

La nuict que ce prince nouveau  
De nos dieux augmenta la trope,  
On vid autour de son berceau  
Se battre l'Afrique et l'Europe.

L'Afrique avoit le poil retors  
A la moresque crespelée,  
Les lèvres grosses aux deux bords,  
Les yeux noirs, la face halée.

Son habit sembloit s'allonger  
Depuis les colonnes d'Espagne  
Jusqu'au bord du fleuve estrange  
Qui de ses eaux l'Egypte baigne.

En son habit estoient gravez  
Maint serpent, maint lion sauvage,  
Maint trac de sablons eslevez  
Autour de son bouillant rivage.

L'Europe avoit les cheveux blonds,  
Son teint sembloit aux fleurs decloses,  
Les yeux verts, et deux vermeillons  
Couronnoient ses lèvres de roses.

Sur sa robe furent pourtraits  
Maints ports, maints fleuves, maintes isles,  
Et de ses plis sourdoient espais  
Les murs d'un million de villes.

De tel vestement triomphant  
Ces terres furent accoustrées,  
La nuict qu'elles tiroient l'enfant  
Par force devers leurs contrées.

L'Europe le vouloit avoir,  
Disant qu'il estoit nay chez elle,  
Et que sien estoit par devoir  
Comme à sa mere naturelle.

L'Afrique en courroux respondoit  
Qu'il estoit sien par destinée,

Et que jà du ciel l'attendoit  
Pour son prince dès mainte année.

Ainsi l'une à soy l'attiroit  
Sur le berceau demy-couchée,  
Et l'autre après le retiroit,  
Contre sa compagne faschée.

Mais la pauvre Europe à la fin,  
Baissant le front melancholique,  
Par force fit voye au destin,  
Et quitta l'enfant à l'Afrique.

L'Afrique adonc luy presenta  
Le laict de sa noire tetine,  
Et, pleine d'Apollon, chanta  
Sur luy ceste chanson divine :

Enfant heureusement bien-né,  
(Race du Jupiter de France)  
En qui tout le Ciel a donné  
Toutes vertus en abondance,

Crois, crois, et d'une majesté  
Monstre-toy le fils de ton pere,  
Et porte au front la chasteté  
Qui reluit au front de ta mere.

[Comme un pin planté sur les eaux,  
Bien nourri de l'humeur prochaine,  
Croist par sus tous les arbrisseaux  
Et se fait l'honneur de la plaine,

Ainsi, ô prince, tu croistras  
Entre les princes de l'Europe,  
Et plus vaillant apparostras  
L'ornement royal de leur trope.]

Si tost que l'âge, produisant  
Les fleurs de la jeunesse tendre,  
T'aura fait l'esprit suffisant  
Pour les douces lettres apprendre,

Les trois Graces te meneront  
Au bal des muses Pegasides,  
Et toute nuict t'abreueront  
De leurs ondes aganippides.

[Pour toi les ruisseaux Pympléans  
Seront ouverts, et les bocages  
De Pinde, et les monts Cirrhéans,  
Effroyables d'autres sauvages.]

Mais quand l'ardeur t'eschauféra  
Le sang bouillant dans les entrailles,  
Et que la gloire te fera

Concevoir le soin des batailles,

Nul plus que toy sera sçavant

A tourner les bandes en fuite,

Et nul soldat courra devant

Les pas ailez de ta poursuite,

Soit que de près il voye au poing

Ta large espée foudroyante,

Ou soit qu'il advise de loing

Les plis de ta picque ondoyante;

Soit qu'il se vante d'opposer

Contre ta lance sa cuirasse,

Ou soit qu'il se fie d'oser

Attendre les coups de ta masse.

Lors toy sur un cheval monté,

Régissant son esprit farouche,

Pour-fendras de chaque costé

Le plus espais de l'escarmouche,

Soit que tu le pousses au cours,

Laschant la resne vagabonde,

Ou soit qu'en l'air de mille tours

Tu le voltes à bride ronde.

Ainsi porté par le milieu

Des bandes d'horreur les plus pleines,

Tu sembleras à quelque Dieu

Qui prend soin des guerres humaines,

Et, mariant à tes beaux faits

Fortune et vertu, ta compaigne,

Vainqueur, tu paveras espais

De corps morts toute la campagne.

Comme on void l'orgueil d'un torrent

Bouillonnant d'une trace neuve

Parmi les plaines en courant  
 Ravager tout cela qu'il treuve,  
 Ainsi ta main renversera  
 Sur la terre de sang trempée  
 Tout cela qui s'opposera  
 Devant le fil de ton espée.  
 Le faucheur à grand tour de bras,  
 Du matin jusqu'à la serée,  
 De rang ne fait tomber à bas  
 Tant d'herbes cheutes sur la prée,  
 Ne le scieur ne va taillant  
 Tant de moissons, lors que nous sommes  
 En esté, que toy bataillant  
 Tailleras de chevaux et d'hommes.  
 Accablez sous tes coups trenchans,  
 Par monceaux seront en carnage  
 Ceux d'Erembe, et tous ceux des champs  
 Des Nomades <sup>(1)</sup> et de Carthage,  
 Et ceux qui ne coupent le fruit  
 Des vignes meures devenues <sup>(2)</sup>,  
 Et qui jamois n'oyent le bruit  
 Des bœufs qui traient les charrues,  
 Et ceux qui gardent le verger  
 Des Hesperides despouillées,  
 Et ceux qui du sang estranger  
 Habitent les rives souillées <sup>(3)</sup>;  
 Ceux qui tiennent le mont Atlas,  
 Et ma plaine maurusienne <sup>(4)</sup>,  
 Et mon lac <sup>(5)</sup> qui nomma Pallas <sup>(6)</sup>  
 De son onde tritonienne.

1. De la Numidie. (R.)
2. Les Massyliens, voisins des Nomades, qui n'ont non plus qu'eux de demeure arrêtée. (R.)
3. Les Nasamons, qui tuèrent par trahison un capitaine romain envoyé chez eux. (R.)
4. Les deux Mauritanies. (R.)
5. *Palus vasta*, proche de la petite Syrte. (R.)
6. Lucain dit, comme nostre auteur, que ce lac luy donna

Et ce peuple thebain (1) venu  
 Aux amycleannes cyrènes,  
 Et ceux où le belier cornu  
 Prophetise sur mes arènes (2).

Bref, tous mes habitans seront  
 Vaincus ou morts dessous ta destre,  
 Et tremblans te confesseront  
 A coups de masse pour leur maistre.

Battus, qui tant de mers passa (3)  
 Quand sa voix luy fut racoustrée (4),  
 Ne me pleut tant lors qu'il laissa  
 Pour moy sa native contrée,

Ny Hannibal, de qui la main  
 Esbranlant ses haches guerrieres,  
 En-joncha du peuple romain  
 Tant de champs et tant de rivieres,

Ne me fut point si cher que toy  
 (Bien qu'il fust mon fils de naissance),  
 Que toy adopté pour mon roy,  
 Du Ciel par fatale ordonnance.

Ainsi disant, elle ferma  
 La parole aux futures choses,  
 Et de çà et de là sema  
 Sur le berceau dix mille roses.

Puis comme une voix qui se plaint,

le nom de Tritonienne, et que ce fut le premier lieu où elle arriva après sa naissance. (R.)

1. Ceux qui habitent la Cyrenaïque, qui semblent estre venus des Thebains. (R.)

2. Car ç'a esté là anciennement un fameux oracle, où Jupiter estoit interrogé sous la forme d'un belier. (R.)

3. Et toutefois sa navigation n'est pas grande, de l'isle de Thera, d'où il estoit, près de Candie, jusqu'au bord d'Afrique, où il bastit la ville de Cyrene. Suidas. (R.)

4. Parce qu'auparavant qu'il passast en Afrique, il estoit muet; mais y estant venu par l'oracle d'Apollon, et sans y penser s'estant présenté à luy un lion effroyable, la peur qu'il en eut luy deslia la langue. (R.)

Au soir, dedans un antre ouie,  
Ou de nuict comme un songe feint,  
Parmy l'air s'est évanouie.

---

## A MES DAMES, FILLES DU ROY HENRY II

## ODE VI.

**M**a nourrice Calliope,  
Qui du luth musicien,  
Dessus la jumelle crope  
D'Helicon, guides la trope  
Du saint chœur Parnassien ;  
Et vous, ses sœurs, qui, recreues  
D'avoir trop mené le bal,  
Toute nuict vous baignez nues  
Dessous les rives herbues  
De la fontaine au cheval ;  
Puis, tressans dans quelque prée  
Vos cheveux délicieux,  
Chantez d'une voix sacrée  
Une chanson qui recrée  
Et les hommes et les dieux !  
Laissez vos antres sauvages  
(Doux séjour de vos esbas),  
Vos forests et vos rivages,  
Vos rochers et vos bocages,  
Et venez suivre mes pas.  
Vous sçavez, pucelles cheres,  
Que, libre onques je n'appris,  
De vous faire mercenaires,  
Ny chetives prisonnières,  
Vous vendant pour quelque pris ;  
Mais sans estre marchandées,  
Vous sçavez que librement



Je vous ay tousjours guidées  
 Es maisons recommandées  
 Pour leurs vertus seulement.

Comme ores, nymphes très-belles,  
 Je vous meine avecques moy  
 En ces maisons immortelles,  
 Pour celebrer trois pucelles (1),  
 Comme vous filles de roy,

Qui dessous leur mere croissent  
 Ainsi que trois arbrisseaux,  
 Et ja grandes apparoissent  
 Comme trois beaux lis qui naissent  
 A la fraischeur des ruisseaux,  
 Quand quelque future espouse,  
 Aimant leur chef nouvelet,  
 Soir et matin les arrouse,  
 Et à ses nopces propouse  
 De s'en faire un chapelet.

Mais de quel vers plein de grace  
 Vous iray-je decorant ?  
 Chanteray-je vostre race,  
 Ou l'honneur de vostre face  
 D'un teint brun se colorant ?

Divin est vostre lignage,  
 Et le brun que vous voyez  
 Rougir en vostre visage  
 En rien ne vous endommage  
 Que trois graces ne soyez.

Les Charites sont brunettes,  
 Bruns les Muses ont les yeux,  
 Toutefois belles et nettes,  
 Reluisant comme planettes  
 Parmy la troupe des dieux.

Mais que sert d'estre les filles  
 D'un grand roy, si vous tenez

1. A sçavoir : Elisabet, qui fut mariée au roy d'Espagne ;  
 Claude au duc de Lorraine, et Marguerite à Henry IV. (R.)



Les Muses comme inutiles,  
Et leurs sciences gentiles  
Dés le berceau n'apprenez ?

Ne craignez, pour mieux revivre,  
D'assembler d'égal compas  
Les aiguilles et le livre,  
Et de doublement ensuivre  
Les deux mestiers de Pallas.

Peu de temps la beauté dure,  
Et le sang qui des roys sort,  
Si de l'esprit on n'a cure,  
Autant vaut quelque peinture  
Qui n'est vive qu'en son mort.

Ces richesses orgueilleuses,  
Ces gros diamans luisans,  
Ces robes voluptueuses,  
Ces dorures somptueuses,  
Periront avec les ans.

Mais le sçavoir de la Muse  
Plus que la richesse est fort ;  
Car jamais rouillé ne s'use,  
Et maugré les ans refuse  
De donner place à la mort.

Si tost que serez apprises  
A la danse des neuf Sœurs,  
Et que vous aurez comprises  
Les doctrines plus exquisés  
A former vos jeunes mœurs,

Tout aussi tost la déesse  
Qui trompette les renoms  
De sa bouche parleresse  
Par tout espandra sans cesse  
Les louanges de vos noms.

Lors s'un roy, pour sa defence,  
A vos freres repoussez  
De sa terre avec sa lance,  
Refroidissant la vaillance  
De ses peuples courroucez,

Au bruit de la renommée,  
 Espris de vostre sçavoir,  
 Aura son âme enflammée,  
 Et, quittant là son armée,  
 Pour mary vous viendra voir.

Voyla comment en deux sortes  
 Tous roys seront combatus,  
 Soit qu'ils sentent les mains fortes  
 De nos françoises cohortes,  
 Soit qu'ils aiment vos vertus.

Là donq, Princesses divines,  
 Race ancienne des dieux,  
 Armez vos tendres poitrines  
 Des vertus et de doctrines;  
 C'est le vray chemin des cieux.

Par tel chemin Polixene  
 D'un beau renom a jouy;  
 Par tel mestier la Romaine  
 De chasteté toute pleine  
 Vit encores aujourd'huy,  
 Laquelle de son espée  
 Sa vie aux ombres jetta,  
 Et, par soy-mesme frappée,  
 Ayant la honte trompée,  
 Un beau renom s'acheta.

## A LA ROYNE DE NAVARRE.

### ODE VII.

**P**allas est souvent d'Homere  
 Dite fille d'un bon pere,  
 Et vous, la Pallas d'ici,  
 Par moy serez dite ainsi.  
 Homere ainsi l'a nommée

Pour estre fille estimée  
Du Dieu que les siècles vieux  
Nommerent pere des Dieux ;  
Et moy je vous nomme telle,  
Fille d'un Roy qu'on appelle  
Icy bas en tous endroits  
Le bon pere des François.  
Pallas et vous, ce me semble,  
Avez vos mestiers ensemble.  
Elle tousjours s'amusoit  
Aux vers qu'elle composoit :  
Souvent vostre esprit s'amuse  
Aux saints labeurs de la Muse,  
Qui, en despit du tombeau,  
Rendra vostre nom plus beau.  
Elle addonnoit son courage  
A faire maint bel ouvrage  
Dessus la toile, et encor  
A joindre la soye à l'or :  
Vous, d'un pareil exercice,  
Mariez par artifice  
Dessus la toile, en maint trait,  
L'or et la soye en pourtrait.  
Une seule difference  
Vous separe : car la lance,  
Les guerres et les combats  
Estoient ses plus doux esbats ;  
Mais vous, aimant la concorde,  
Chasserez toute discorde,  
Et le plus beau de vos faits  
Ce sera d'aimer la paix,  
Et, par nouveau mariage,  
De Mars appaiser la rage,  
S'il vouloit une autre fois  
Pousser en armes nos rois.

---

## A LA FONTAINE BELLERIE.

## ODE VIII.

Escoute un peu , fontaine vive ,  
 En qui j'ay rebeu si souvent ,  
 Couché tout plat dessus ta rive ,  
 Oisif à la fraîcheur du vent ,  
 Quand l'esté mesnager moissonne  
 Le sein de Cerés dévestu ,  
 Et l'aire par compas ressonne  
 Dessous l'épi du blé batu.

Ainsi tousjours puisses-tu estre  
 En dévotte religion  
 Au bœuf et au bouvier champestre  
 De ta voisine région ;

Ainsi tousjours la lune claire  
 Voye à mi-nuict , au fond d'un val ,  
 Les nymphes près de ton repaire  
 A mille bonds mener le bal ,

Comme je desire , fontaine ,  
 De plus ne songer boire en toy  
 L'esté , lors que la fièvre ameine  
 La mort despite contre moy.

## A DENYS LAMBIN,

Lecteur du Roy.

## ODE IX.

Que les formes de toutes choses  
 Soient , comme dit Platon , encloses  
 En nostre ame , et que le sçavoir

N'est sinon se ramentevoir ;  
 Je ne le croy, bien que sa gloire  
 Me persuade de le croire ;  
 Car, de jour et de nuict depuis  
 Que studieux du grec je suis ,  
 Homere devenu je fusse ,  
 Si souvenir icy me peusse  
 D'avoir ses beaux vers entendu  
 Ains que mon esprit descendu  
 Et mon corps fussent joints ensemble.  
 Mais c'est abus : l'esprit ressemble  
 Au tableau tout neuf où nul trait  
 N'est par le peintre encor pourtrait ,  
 Et qui retient ce qu'il y note ,  
 Lambin, qui sur Seine d'Eurote,  
 Par le doux miel de tes douceurs,  
 As ramené les saintes Sœurs....

## EPIPALINODIE (1).

## ODE X.

O terre, ô mer, ô ciel espars,  
 Je suis en feu de toutes pars ;  
 Dedans et dehors mes entrailles  
 Une ardante chaleur me poind  
 Plus fort qu'un mareschal ne joint  
 Le fer tout rouge en ses tenailles.  
 La chemise qui escorcha  
 Hercul' si tost qu'il la toucha  
 N'égale point la flame mienne ,  
 Ny de Vesuve tout le chaud ,

1. Imitation d'une ode d'Horace. (R.)  
*Ronsard.* — II.

Ny tout le feu que rote en haut  
La fournaise sicilienne.

Le jour les soucis presidans  
Condamnent ma coulpe au dedans  
Et la genne après on me donne;  
La peur sans intermission,  
Sergent de leur commission,  
Me poind, me pique et m'aiguillonne.

La nuict les fantômes volans,  
Claquetant leurs becs violants  
Et sifflant, mon ame espouvantent;  
Et les Furies, qui ont soing  
Venger le mal, tiennent au poing  
Les coulevres qui me tourmentent.

Il me semble que je te voy  
Murmurer des charmes sur moy,  
Tant que d'effroy le poil me dresse;  
Puis mon chef tu vas relavant  
D'une eau puisée bien avant  
Dedans le fleuve de tristesse.

Que veux-tu plus? di, que veux-tu?  
Ne m'as-tu pas assez batu?  
Veux-tu qu'en cest âge je meure?  
Me veux-tu brusler, foudroyer,  
Et tellement me poudroyer  
Qu'un seul osset ne me demeure?

Je suis appresté, si tu veux,  
De te sacrifier cent bœufs,  
Afin de des-enfler ton ire;  
Ou, si tu veux, avec les dieux  
Je t'envoieray là haut aux cieux  
Par le son menteur de ma lyre.

Les freres d'Helene, faschez  
Pour les iambes delaschez  
Contre leur sœur par Stesichore,  
A la fin luy ont pardonné,  
Et, pleins de pitié, redonné  
L'usage de la veue encore.

Tu peux, hélas ! Denise, aussi  
 Rompre la teste à mon souci,  
 Te flechissant par ma priere ;  
 Rechante tes vers (1), et les traits  
 De ma face en cire pourtraits (2)  
 Jette au vent (3) trois fois par derriere.

L'ardeur du courroux que l'on sent  
 Au premier âge adolescent  
 Me fit trop nicement t'crire ;  
 Maintenant, humble et repentant,  
 D'œil non feint je vay lamentant  
 La juste fureur de ton ire.

1. C'est-à-dire défais les charmes que tu as faits contre moy. (R.)
2. C'estoit une meschanceté de la magie, tellement efficace et puissante que, les sorcieres perçans et penetrans à coups d'aiguilles et de canivets ces images de cire, le sentiment et le mal en passoit aux personnes contre lesquelles elles estoient faites. Voire que, si quelquefois seulement elles pouvoient avoir ou recouvrer la coque d'une noix ou d'un œuf que celui qu'elles devoient eust mangé, elles s'en servoient à mesme effet ; et c'est pourquoy les anciens, s'en donnans garde, rompoient les coquilles des œufs qu'ils mangeoient, pour prevenir le charme. Nostre histoire fait mention d'une image de cire de Louys Hutin qui fut trouvée entre les mains d'une sorciere, laquelle, selon qu'elle le fendoit au feu, affoiblissoit et diminuoit d'autant les forces du corps de ce prince. (R.)
3. Ou dans l'eau, par une superstition magique. (R.)

---

 SUR LA NAISSANCE DE FRANÇOIS II,

Dauphin de France, fils du roy Henry II.

*A Calliope.*

ODE XI (1).

**E**n quel bois le plus séparé  
 Du populaire et en quel antre  
 Prens-tu plaisir de me guider,  
 O Muse, ma douce folie,  
 Afin qu'ardant de ta fureur,  
 Et du tout hors de moy, je chante  
 L'honneur de ce royal enfant  
 Qui doit commander à la France?

Je cri'ray de vers non sonnez  
 Du grec ny du latin poëte,  
 Plus hautement que sur le mont  
 Le prestre thracien n'entonne  
 Le cor à Bacchus dedié,  
 Ayant la poitrine remplie  
 D'une trop vineuse fureur.

Il me semble desja que j'erre  
 Seul par les antres, et qu'au fond  
 D'une solitaire vallée  
 Je chante les divins honneurs  
 Du grand-pere et du pere ensemble.  
 Tandis, Muse, sur son berceau  
 Seme le lis, seme la rose,  
 Seme la palme et le laurier,  
 L'honneur des veinqueurs és batailles.

Je prevoy qu'il vous aimera,  
 Et employra la mesme dextre

1. Les vers de cette ode ne sont pas rimés.



Dont guerrier il aura veincu  
 L'Espagnol et l'Anglois superbe  
 A polir des vers qui feront  
 Voler son nom par-sus la terre  
 Imitateur du grand Cesar,  
 Vaillant et sçavant tout ensemble,  
 Qui le jour vestoit le harnois,  
 Et la nuit escrivoit ses gestes.

---

## A JEANNE IMPITOYABLE.

## ODE XII.

O grand' beauté, mais trop outrecuidée  
 Des presens de Venus,  
 Quand tu voirras ta face estre ridée  
 Et tes flocons chenus,  
 Contre le temps et contre toy rebelle,  
 Diras en te tançant :  
 Que ne pensois-je alors que j'estois belle  
 Ce que je vay pensant ?  
 Ou bien pourquoy à mon desir pareille  
 Ne suis-je maintenant ?  
 La beauté semble à la rose vermeille,  
 Qui meurt incontinent.  
 Voila les vers tragiques et la plainte  
 Qu'au ciel tu envoyras,  
 Incontinent que ta face dépeinte  
 Par le temps tu voirras.  
 Tu sçais combien ardamment je t'adore,  
 Indocile à pitié,  
 Et tu me fuis, et tu ne veux encore  
 Te joindre à ta moitié.  
 O de Paphos et de Cypre regente,  
 Deesse aux noirs soucis,

Plustost encor que le temps sois vengeante  
 Mes desdaignez soucis !  
 Et, du brandon dont les cœurs tu enflames  
 Des jumens tout autour,  
 Brusle-la moy, afin que de ses flames  
 Je me rie à mon tour.

---

## A JOACHIM DU BELLAY.

## ODE XIII.

**N**ous avons, du Bellay, grand' faute  
 Soit de biens, soit de faveur haute,  
 Selon que le temps nous conduit ;  
 Mais tousjours, tandis que nous sommes  
 Ou morts ou mis au rang des hommes,  
 Nous avons besoin de bon bruit.

Car la louange emmiellée,  
 Au sucre des Muses meslée,  
 Nous perce l'aureille en riant ;  
 Je dis louange qui ne cede  
 A l'or que Pactole possede,  
 Ny aux perles de l'Orient.

La vertu qui n'a cognoissance  
 Combien la Muse a de puissance  
 Languit en tenebreux sejour,  
 Et en vain elle est souspirante  
 Que sa clarté n'est apparante  
 Pour se monstrier aux rais du jour.

Mais ma plume, qui conjecture  
 Par son vol sa gloire future,  
 Se vante de n'endurer pas  
 Que la tienne en l'obscur demeure,  
 Où comme orpheline elle meure,  
 Errante sans honneur là bas.

[Nous avons bien, moi et mon mètre,

Cette audace de te promettre  
Que tes labeurs seront appris  
De nous, de nos suivantes races,  
S'il est vrai que j'aye des Graces  
Cueilli les fleurs dans leurs pourpris.]

Je banderay mon arc, qui jette  
Contre ta maison sa sagette,  
Pour viser tout droit en ce lieu  
Qui se réjouit de ta gloire,  
Et où le grand fleuve de Loire  
Se mesle avec un plus grand Dieu.

Car, bien que ta Muse soit telle  
Que de soy se rende immortelle,  
Desdaigner pourtant tu ne dois  
L'honneur que la mienne te donne  
Ny ceste lyre qui te sonne  
Ce que luy commandent mes doi

Jadis Pindare sur la sienne  
Accorda la gloire ancienne  
Des princes vainqueurs et des rois;  
Et je sonnerai ta louange,  
Et l'envoierai de Loire à Gange,  
Si tant loin peut aller ma vois.

Car il semble que nostre lyre  
Ta race seule vueille eslire  
Pour la chanter jusques aux cieux :  
Macrin (1) a sacré la memoire  
De l'oncle, et j'honore la gloire  
Du nepveu, qui s'honore mieux.

France sous Henry fleurit, comme  
Sous Auguste fleurissoit Romme;  
Elle n'est pleine seulement  
D'hommes qui animent le cuivre,  
Ny de peintres qui en font vivre  
Deux ensemble (2) éternellement;

1. Poète assez bon de son temps. (R.)

2. La personne peinte et son tableau. (R.)

Mais, grosse de sçavoir, enfante  
 Des fils dont elle est trionfante,  
 Qui son nom rendent honoré :  
 L'un chantre d'Amour la decore,  
 L'autre de Mars, et l'autre encore  
 De Phœbus au beau crin doré ;  
 Entre lesquels le Ciel ordonne  
 Que le premier lieu l'on te donne,  
 Du Bellay, qui monstres tes vers  
 Entez dans le tronc d'une Olive <sup>(1)</sup>,  
 Olive dont la feuille vive  
 Se rend égale aux lauriers vers <sup>(2)</sup>.

DE LA CONVALESCENCE  
 DE JOACHIM DU BELLAY.

A Louys Megret.

ODE XIV.

**M**on ame, il est temps que tu rendes  
 Aux bons dieux les justes offrandes  
 Dont tu as obligez tes vœux ;  
 Qu'on nous dresse un autel de terre,  
 Avec toy payer je le veux,  
 Et qu'on le pare de lierre  
 Et de vervéne aux froids cheveux.  
 Les dieux n'ont remis en arriere  
 L'humble soupir de ma priere,  
 Et Pluton, qui n'avoit appris

1. Sur les merites de sa maistresse, appelée Olive, de laquelle il a composé les amours qui se lisent entre ses œuvres. (R.)

2. Aux amours de Petrarque. (R.)

Se flechir pour dueil qu'homme meine,  
N'a pas mis le mien à mespris,  
Rappelant la Parque inhumaine  
Qui ja du Bellay tenoit pris.

Mortes sont les fièvres cruelles  
Qui rongeoient ses cheres mouelles;  
Son œil est maintenant pareil  
Aux fleurs que trop les pluyes baignent,  
Envieuses de leur vermeil,  
Et qui plus vives se repeignent  
Aux rayons du nouveau soleil.

Sus, Megret, qu'on chante, qu'on sonne  
Cest heur que la santé luy donne,  
Qu'on chasse ennuis, soucis et pleurs,  
Qu'on seme la place de roses,  
D'œillets, de lis, de toutes fleurs  
En ce beau mois de juin écloses,  
Où le ciel mire ses couleurs,  
Lequel s'égaye et se recrée  
De te voir sain, et luy agrée  
Le jour que tu fais dessous luy;  
Son cours, qui sembloit apparoistre  
Malade contre toy d'ennuy,  
Tous deux sains, avez fait cognoistre  
Vos belles clartez aujourd'hui.

Mais quoy? si faut-il bien qu'on meure;  
Rien çà bas ferme ne demeure:  
Le roy François vid bien la nuit.  
Donc, tandis qu'on ne te menace,  
Et la Mort boiteuse te fuit,  
Il faut que ta docte main face  
Un œuvre digne de ton bruit.

---

## A FRANÇOIS DE LA BROUSSE

Charrolois.

## ODE XV (1).

Puis que d'ordre à son rang l'orage est revenu,  
 Si que le ciel voilé tout triste et devenu,  
 Et la veufve forest bransle son chef tout nu  
     Sous le vent qui l'estonne,  
 C'est bien pour ce jourd'huy (ce me semble) raison,  
 Qui ne veut offenser la loi de la saison,  
 Prendre à gré les plaisirs que l'amie maison  
     En temps pluvieux donne.

Mais, si j'augure bien, quand je voy pendre en bas  
 Les nuaux avallez, mardy ne sera pas  
 Si mouillé qu'aujourd'huy; nous prendrons le repas  
     Tel jour nous deux ensemble.

Tandis chasse de toy tout le mordant souci,  
 Et l'Amour, si tu l'as, chasse le moy aussi :  
 Ce garçon insensé au plus sage d'ici  
     Mille douleurs assemble.

Du soin de l'advenir ton cœur ne soit espoint,  
 Ains, content du present, dis lui qu'en un seul point  
 N'admire des faveurs qui ne dureront point  
     Sans culbuter à terre.

Plustost que les buissons les pins audacieux,  
 Et le front des rochers qui menace les cieux  
 Plustost que les cailloux abbaissez à nos yeux,  
     Sont punis du tonnerre.

Vien saoul, car tu n'auras le festin ancien  
 Que, prodigue, donna l'orgueil egyptien

1. Cette ode étoit primitivement dédiée à Maclou de Lahaye.

Au Romain qui vouloit tout l'empire estre sien :  
Je hay tant de viandes.  
Tu ne boiras aussi de ce nectar divin  
Qui rend Anjou fameux, car volontiers le vin,  
Qui a senty l'humeur du terroir angevin  
Suit les bouches friandes.

---

## A CUPIDON,

Pour punir Jane cruelle.

## ODE XVI.

Le jour pousse la nuit,  
Et la nuit sombre  
Pousse le jour qui luit  
D'une obscure ombre.

L'automne suit l'esté,  
Et l'aspre rage  
Des vents n'a point esté  
Après l'orage.

Mais la fièvre d'amours  
Qui me tourmente  
Demeure en moy tousjours  
Et ne s'alente.

Ce n'estoit pas moy, Dieu,  
Qu'il falloit poindre;  
Ta fleche en autre lieu  
Se devoit joindre.

Poursuy les paresseux  
Et les amuse,  
Et non pas moy, ne ceux  
Qu'aime la Muse.

Helas! delivre-moy  
De ceste dure,  
Qui rit quand plus d'esmoy  
Void que j'endure.

Redonne la clarté  
A mes tenebres,  
Remets en liberté  
Mes jours funebres.

Amour, sois le support  
De ma pensée,  
Et guide à meilleur port  
Ma nef cassée.

Tant plus je suis criant,  
Plus me reboute;  
Plus je la suis priant,  
Moins ell' m'escoute.

Ne ma palle couleur,  
D'amour blesmie,  
N'a esmeu à douleur  
Mon ennemie;

Ne sonner à son huis  
De ma guitterre,  
Ny pour elle les nuis  
Dormir à terre.

Plus cruel n'est l'effort  
De l'eau mutine  
Qu'elle, lors que plus fort  
Le vent s'obstine.

Ell' s'arme en sa beauté,  
Et si ne pense  
Voir de sa cruauté  
La recompense.

Monstre-toy le vainqueur,  
Et d'elle enflamme,



Pour exemple le cœur,  
De telle name  
Qui Biblys alluma,  
Trop indiscrete,  
Et d'ardeur consuma  
La royne en Crete.

## COMPLAINTE DE GLAUQUE A SCYLLE ,

Nymphé.

## ODE XVII.

Les douces fleurs d'Hymette aux abeilles agréent,  
Et les eaux de l'esté les alterez recréent ;  
Mais ma peine obstinée  
Se soulage en chantant sur ce bord foiblement  
Les maux ausquels Amour a miserablement  
Soumis ma destinée.

Hé! Scylle! Scylle! las! ceste dolente rive,  
Voire son flot piteux, qui grommelant arrive  
Des salées campagnes,  
Me plaint et me lamente, et ces rochers, oyans  
Mon dueil continuel, de moy sont larmoyans ;  
Seule tu me desdaignes.

Ce jour fut mon malheur, quand les dieux marins euren  
Envie sur mon aise et lors qu'ils me cognurent  
De leur grande mer digne.

Las! heureux si jamais je n'eusse desdaigné  
L'art premier où j'estois par mon pere enseigné,  
Ny mes rets, ny ma ligne!

Car le feu qui mon cœur ronge, poinçonne et lime,  
Me vint ardre au milieu (qui l'eust creu?) de l'abîme  
De leur mer fluctueuse,

Et bien en autre forme adonc je me changeay  
 Que je ne fus mué alors que je mangeay  
 L'herbe tant vertueuse.

Pourtant, si j'ay le chef de longs cheveux difforme  
 Et le corps monstrueux d'une nouvelle forme  
 Bien peu connue aux ondes,  
 Tel honneur de nature en moy n'est à blasmer :  
 La mere Tethys m'aime, et m'aiment de la mer  
 Les nymphes vagabondes.

Circé tant seulement ne m'aime, mais encore  
 Ardamment me suit et ardente m'adore,  
 En vain de moy éprise.  
 Ainsi, le bien que cent désirent, une l'a,  
 Une seule en jouist, et, en lieu de cela,  
 Me hait et me déprise.

Bien que nymphe tu sois, ah! cruelle, si est-ce  
 Qu'indigne je ne suis de toy : demy-déesse,  
 Un dieu te fait requeste.

Tethys, pour effacer cela que j'eu d'humain  
 Et d'homme au temps sujet, m'a versé de sa main  
 Cent fleuves sur la teste.

Mais, las! dequoy me sert ceste faveur que d'estre  
 Immortel, et d'aller, compagnon, à la destre  
 Du grand prince Neptune,  
 Quand Scylle me desdaigne, estant franc du trespas,  
 Et celui qui, par mort, permis ne luy est pas  
 De changer sa fortune?

## A CHARLES DE PISSELEU,

Evesque de Condom.

## ODE XVIII (1).

D'où vient cela (Pisseleu) que les hommes  
De leur nature aiment le changement,  
Et qu'on ne void en ce monde où nous sommes  
Un seul qui n'ait un divers jugement ?

L'un, esloigné des foudres de la guerre,  
Veut par les champs son âge consumer  
A bien poitrir les mottes de sa terre  
Pour de Cerés les presens y semer ;

L'autre, au contraire, ardant, aime les armes,  
Et ne sauroit en un lieu sejourner  
Sans bravement attaquer les allarmes,  
Bien que jamais ne pense retourner (a).

Qui le palais de langue mise en vente  
Fait esclater devant un president,  
Et qui, piqué d'avarice suivante,  
Franchit la mer de l'Inde à l'occident.

L'un de l'amour adore l'inconstance ;  
L'autre, plus sain, ne met l'esprit sinon  
Au bien public, aux choses d'importance,  
Cherchant par peine un perdurable nom.

L'un suit la cour et les faveurs ensemble,  
Si que sa teste au ciel semble toucher ;

a. Var. (1584) :

*Marchant hardi, ores pour estonner  
Le camp anglois de menassans alarmes  
Et pour l'assaut à Boulogne donner.*

1. Imité d'Horace : *Qui fit Mæcenas, etc.*

L'autre les fuit et est mort, ce luy semble,  
S'il void le roy de son toict approcher.

Le pelerin à l'ombre se delasse,  
Ou d'un sommeil le travail adoucit,  
Ou, réveillé, avec la pleine tasse  
Des jours d'esté la longueur accourcit.

Qui devant l'aube accourt triste à la porte  
Du conseiller, et là, faisant maint tour,  
Le sac au poing, attend que Monsieur sorte  
Pour luy donner humblement le bon-jour.

Icy cestuy de là sage nature  
Les faits divers remasche en y pensant,  
Et cestuy-là, par la lineature  
Des mains, predit le malheur menaçant.

L'un, allumant ses vains fourneaux, se fonde  
Dessus la pierre incertaine, et, combien  
Que l'invoqué Mercure ne responde,  
Soufle en deux mois le meilleur de son bien.

L'un grave en bronze, et dans le marbre à force  
Veut le labeur de nature imiter.  
Des corps errans l'astrologue s'efforce  
Oser par art le chemin limiter.

Mais tels estats, inconstants de la vie,  
Ne m'ont point pleu, et me suis tellement  
Esloigné d'eux que je n'eus onc envie  
D'abaisser l'œil pour les voir seulement.

L'honneur sans plus du verd laurier m'agrée;  
Par luy je hay le vulgaire odieux.  
Voilà pourquoy Euterpe la sacrée  
M'a de mortel fait compagnon des dieux.

La belle m'aime et par ses bois m'amuse,  
Me tient, m'embrasse, et, quand je veux sonner,  
De m'accorder ses flutes ne refuse,  
Ne de m'apprendre à bien les entonner.

Car elle m'a de l'eau de ses fontaines  
Pour prestre bien baptisé de sa main,  
Me faisant part du haut honneur d'Athenes  
Et du sçavoir de l'antique Romain.

---

A ANTHOINE CHASTEIGNER,

Abbé de Nantueil.

ODE XIX.

Ne s'effroyer de chose qui arrive,  
Ne s'en facher aussi,  
Rend l'homme heureux, et fait encor qu'il vive  
Sans peur ne sans souci.

Comme le temps vont les choses mondaines,  
Suivans son mouvement ;  
Il est soudain et les saisons soudaines  
Font leur cours brèvement.

Dessus le Nil jadis fut la science,  
Puis en Grece elle alla.  
Rome depuis en eut l'expérience,  
Paris maintenant l'a.

Villes et forts et royaumes perissent  
Par le temps tout exprès,  
Et donnent lieu aux nouveaux qui fleurissent,  
Pour remourir après.

[Comme un printemps les jeunes enfants croissent,  
Puis viennent en été ;  
L'hiver les prend, et plus ils n'apparoissent  
Cela qu'ils ont esté.]

Naguere estoient dessus la seche arene  
Les poissons à l'envers,  
Puis tout soudain l'orgueilleux cours de Sène  
Les a de flots couverts.

La mer n'est plus où elle souloit estre,  
Et aux lieux vuides d'eaux

(Miracle estrange !) on la void soudain naistre  
Hospital de bateaux.

Telles loix fit dame Nature guide ,  
Lors que par sur le dos  
Pyrrhe sema dedans le monde vuide  
De sa mere les os ,

A celle fin que nul homme n'espere  
S'oser dire immortel ,  
Voyant le temps qui est son propre pere ,  
N'avoir rien moins de tel.

Arme-toy donc de la philosophie  
Contre tant d'accidens ,  
Et , courageux , d'elle te fortifie  
L'estomach au dedans ,

N'ayant effroy de chose qui survienne  
Au devant de tes yeux ,  
Soit que le ciel les abysmes devienne ,  
Et l'abysme les cieux.

## DE LA DEFLORATION DE LEDE.

*A Cassandre.*

Divisée par trois pauses.

### ODE XX.

*Premiere pause.*

**L**e cruel Amour, vainqueur  
De ma vie sa sujette ,

M'a si bien écrit au cœur  
 Votre nom de sa sagette,  
 Que le temps, qui peut casser  
 Le fer et la pierre dure,  
 Ne le sauroit effacer  
 Qu'en moi vivant il ne dure (a).

Mon luth, qui des bois oyans  
 Souloit alléger les peines,  
 Las! de mes yeux larmoyans  
 Ne tarit point les fontaines;  
 Et le soleil ne peut voir,  
 Soit quand le jour il apporte,  
 Ou quand il se couche au soir,  
 Une autre douleur plus forte.

Mais vostre cœur obstiné,  
 Et moins pitoyable encore  
 Que l'Océan mutiné  
 Qui baigne la rive more,  
 Ne prend mon service à gré,  
 Ains a d'immoler envie  
 Le mien, à luy consacré  
 Des premiers ans de ma vie.

Jupiter, espoissonné  
 De telle amoureuse rage,  
 A jadis abandonné  
 Et son trône et son orage;

a. Var. (1587) :

*Amour, dont le traict vainqueur  
 Fait en mon sang sa retraite,  
 M'a si bien escrit au cœur  
 Le nom de ma Cassandrette,  
 Que le tombeau mange-chair,  
 Logis de la pourriture,  
 Ne pourra point arracher  
 De mon cœur sa pourtraiture.*

Car l'œil qui son cœur estraint,  
 Comme estraints ores nous sommes  
 Ce grand seigneur a contraint  
 De tenter l'amour des hommes.

Impatient du desir  
 Naissant de sa flame esprise,  
 Se laissa d'amour saisir,  
 Comme une despouille prise.  
 Puis il a, bras, teste et flanc,  
 Et sa poitrine cachée  
 Sous un plumage plus blanc  
 Que le laict sur la jonchée.

En son col mit un carcan  
 Avec une chaîne où l'œuvre  
 Du laborieux Vulcan  
 Admirable se descœuvre.  
 D'or en estoient les cerceaux,  
 Piolez d'émail ensemble.  
 A l'arc qui note les eaux  
 Ce bel ouvrage ressemble.

L'or sur la plume reluit  
 D'une semblable lumiere  
 Que le clair œil de la nuit  
 Dessus la neige premiere.  
 Il fend le chemin des cieux  
 Par un voguer de ses ailes,  
 Et d'un branle spatieux  
 Tire ses rames nouvelles.

Comme l'aigle fond d'en haut,  
 Ouvrant l'espais de la nue,  
 Sur l'aspic qui leche au chaud  
 Sa jeunesse revenue,  
 Ainsi le cygne voloit  
 Contre-bas, tant qu'il arrive  
 Dessus l'estang où souloit  
 Jouer Lede sur la rive.

Quand le ciel eut allumé  
 Le beau jour par les campagnes,



Elle au bord accoustumé  
Mena jouer ses compagnes ;  
Et, studieuse des fleurs ,  
En sa main un panier porte  
Peint de diverses couleurs ,  
Et peint de diverse sorte.

*Seconde pause.*

D'un bout du panier s'ouvroit ,  
Entre cent nues dorées ,  
Une aurore qui couvroit  
Le ciel de fleurs colorées ;  
Ses cheveux vagoient errans ,  
Soufflez du vent des narines  
Des prochains chevaux tirans  
Le soleil des eaux marines.

Comme au ciel il fait son tour  
Par sa voye courbe et torte ,  
Il tourne tout à l'entour  
De l'anse en semblable sorte.  
Les nerfs s'enflent aux chevaux ,  
Et leur puissance indontée  
Se lasse sous les travaux  
De la penible montée.

La mer est peinte plus bas ,  
L'eau ride si bien sur elle ,  
Qu'un pescheur ne nieroit pas  
Qu'elle ne fust naturelle.  
Ce soleil tombant au soir  
Dedans l'onde voisine entre ,  
A chef bas se laissant cheoir  
Jusqu'au fond de ce grand ventre.

Sur le sourci d'un rocher  
Un pasteur le loup regarde ,  
Qui se haste d'approcher  
Du couard peuple qu'il garde ;

Mais de cela ne luy chaut,  
Tant un limas luy agrée,  
Qui lentement monte au haut  
D'un lis au bas de la prée.

Un satyre tout follet,  
Larron, en folastrant tire  
La panetiere et le laict  
D'un autre follet satyre.  
L'un court après tout ireux,  
L'autre defend sa despouille,  
Le laict se verse sur eux,  
Qui sein et menton leur souille.

Deux beliers qui se heurtoient  
Le haut de leurs testes dures  
Pourtraits aux deux bords estoient  
Pour la fin de ses peintures.  
Tel panier en ses mains mist  
Lede, qui sa troupe excelle,  
Le jour qu'un oiseau la fist  
Femme en lieu d'une pucelle.

L'une arrache d'un doigt blanc  
Du beau Narcisse les larmes,  
Et la lettre teinte au sang  
Du Grec marry pour les armes.  
De crainte l'œillet vermeil  
Pallist entre ces pillardes,  
Et la fleur que toy, Soleil,  
Des cieux encor tu regardes.

A l'envi sont jà cueillis  
Les verds tresors de la plaine,  
Les bassinets et les lis,  
La rose et la marjolaine,  
Quand la vierge dit ainsi,  
De son destin ignorante :

« De tant de fleurs que voicy  
Laissons la proye odorante.

« Allons, troupeau bien-heureux,  
Que j'aime d'amour naïve,

Ouyr l'oiseau douloureux  
Qui se plaint sur nostre rive. »  
Et elle, en hastant le pas,  
Fuit par l'herbe d'un pied vite;  
Sa troupe ne la suit pas,  
Tant sa carriere est subite;  
Du bord luy tendit la main,  
Et l'oiseau, qui tressaut d'aise,  
S'en approche tout humain,  
Et le blanc yvoire baise.

Ores l'adultere oiseau,  
Au bord par les fleurs se joue,  
Et ores au haut de l'eau  
Tout mignard près d'elle noue.

Puis, d'une gaye façon,  
Courbe au dos l'une et l'autre aile,  
Et au bruit de sa chanson  
Il apprivoise la belle.

La nicette en son giron  
Reçoit les flammes secrettes,  
Faisant tout à l'environ  
Du cygne un lict de fleurettes.

Luy, qui fut si gracieux,  
Voyant son heure opportune,  
Devint plus audacieux,  
Prenant au poil la fortune.  
De son col comme ondes long  
Le sein de la vierge touche,  
Et son bec luy mit adonc  
Dedans sa vermeille bouche.

Il va ses ergots dressant  
Sur les bras d'elle qu'il serre,  
Et de son ventre pressant  
Contraint la rebelle à terre.  
Sous l'oiseau se debat fort,  
Le pince et le mord, si est-ce  
Qu'au milieu de tel effort  
Ell' sent ravir sa jeunesse.

Le cinabre çà et là  
 Couloura la vergongneuse.  
 A la fin elle parla  
 D'une bouche desdaigneuse :  
 « D'où es-tu, trompeur volant ?  
 D'où viens-tu, qui as l'audace  
 D'aller ainsi violant  
 Les filles de noble race ?

« Je cuidois ton cœur, hélas !  
 Semblable à l'habit qu'il porte,  
 Mais (hé pauvrete !) tu l'as,  
 A mon dam, d'une autre sorte.  
 O ciel ! qui mes cris entens,  
 Morte puissé-je estre enclose  
 Là bas, puis que mon printemps  
 Est despouillé de sa rose !

« Plustost vien pour me manger,  
 O veufve tigre affamée,  
 Que d'un oiseau estranger  
 Je sois la femme nommée. »  
 Ses membres tombent peu forts,  
 Et dedans la mort voisine  
 Ses yeux jà nouoient, alors  
 Que luy respondit le cygne :

*Troisiesme pause.*

« Vierge, dit-il, je ne suis  
 Ce qu'à me voir il te semble ;  
 Plus grande chose je puis  
 Qu'un cygne à qui je ressemble :  
 Je suis le maistre des cieux,  
 Je suis celui qui desserre  
 Le tonnerre audacieux  
 Sur les durs flancs de la terre.

« La contraignante douleur  
 Du tien, plus chaud, qui m'allume,  
 M'a fait prendre la couleur



De ceste non mienne plume.  
 Ne te va donc obtenant  
 Contre l'heur de ta fortune :  
 Tu seras incontinant  
 La belle-sœur de Neptune,  
 « Et si tu pondras deux œufs  
 De ma semence feconde,  
 Ainçois deux triumphes neufs,  
 Futurs ornemens du monde.  
 L'un deux jumeaux esclorra :  
 Pollux, vaillant à l'escrime,  
 Et son frere, qu'on loûra  
 Pour des chevaliers le prime ;  
 « Dedans l'autre germera  
 La beauté, au ciel choisie,  
 Pour qui un jour s'armera  
 L'Europe contre l'Asie. »  
 A ces mots, elle consent,  
 Recevant telle avanture,  
 Et jà de peu à peu sent  
 Haute eslever sa ceinture.

---

## A GASPARD D'AUVERGNE.

## ODE XXI.

**G**aspar, qui, loin de Pegase,  
 As les filles de Parnase  
 Conduites en ta maison,  
 Ne sçais-tu que moy, poëte,  
 De mon Phœbus je souhète  
 Quand je fais une oraison ?  
 Les moissons je ne quiers pas  
 Que la faux arrange à bas  
 Sur la Beauce fructueuse ;

Ny tous les cornus troupeaux  
 Qui sautent sur les coupeaux  
 De l'Auvergne montueuse (1);  
     Ny l'or sans forme qu'ameine  
 La mine pour nostre peine;  
 Ny celuy qui est formé  
 Portant d'un roy la figure  
 Ou la fiere pourtraiture  
 De quelque empereur armé;  
     Ny l'ivoire marqueté  
 En l'Orient acheté  
 Pour parade d'une sale;  
 Ny les cousteux diamans  
 Magnifiques ornemens  
 D'une majesté royale;  
     Ny tous les champs (2) que le fleuve  
 Du Loir lentement abreuve;  
 Ny tous les prez emmurez  
 Des plis de Braye argentine;  
 Ny tous les bois dont Gastine  
 Void ses bras en-verdurez;  
     Ny le riche accoustrement  
 D'une laine qui dément  
 Sa teinture naturelle  
 Ez chaudrons du Gobelin (3),  
 S'yvrant d'un rouge venin (4)  
 Pour se desguiser plus belle.  
     Que celuy dans une coupe  
 Toute d'or boive à la troupe  
 De son vin de Prepatour (5),

1. De la haute Auvergne. (R.)

2. De son Vendomois. (R.)

3. Autrefois le plus fameux et riche teinturier de Paris. (R.)

4. Noyée longuement dans l'escarlata. (R.)

5. Vin excellent, et dont la vigne appartient au roy, et est de son domaine en Vendomois. (R.)

A qui la vigne succede,  
Et près Vendôme en possède  
Deux cents arpens en un tour.

Que celui qui aime Mars  
S'enrolle entre les soldars,  
Et face sa peau vermeille  
D'un beau sang pour son devoir,  
Et que la trompette, au soir,  
D'un son luy raze l'aureille.

Le marchand hardiment vire  
Par la mer de sa navire  
La proue et la poupe encor ;  
Ce n'est moy, bruslé d'envie,  
A tels despens de ma vie,  
Rapporter des lingots d'or.

Tous ces biens je ne quiers point,  
Et mon courage n'est poingt  
De telle gloire excessive.

Manger o <sup>(1)</sup> mon compagnon  
Ou la figue d'Avignon,  
Ou la provençale olive,  
L'artichôt et la salade,  
L'asperge et la pastenade,  
Et les pompons tourangeaux,  
Me sont herbes plus friandes  
Que les royales viandes  
Qui se servent à monceaux.

Puis qu'il faut si tost mourir,  
Que me vaudroit d'acquérir  
Un bien qui ne dure guere,  
Qu'un heritier qui viendrait  
Après mon trespas vendrait  
Et en feroit bonne chere ?

Tant seulement je desire  
Une santé qui n'empire ;  
Je desire un beau sejour,

1. Avec. (R.)

Une raison saine et bonne  
 Et une lyre qui sonne  
 Tousjours le vin et l'amour.

---

## ODE XXII.

Celuy qui est mort aujourd'huy  
 Est aussi bien mort que celuy  
 Qui mourut au jour du deluge.  
 Autant vaut aller le premier  
 Que de sejourner le dernier  
 Devant le parquet du grand juge.  
 Incontinent que l'homme est mort,  
 Pour jamais ou long temps il dort  
 Au creux d'une tombe enfouie,  
 Sans plus parler, ouïr ne voir;  
 Hé, quel bien sçauroit-on avoir  
 En perdant les yeux et l'ouïe?  
 Or, l'ame selon le bien-fait  
 Qu'hostesse du corps elle a fait,  
 Monte au ciel, sa maison natale;  
 Mais le corps, nourriture à vers,  
 Dissout de veines et de nerfs,  
 N'est plus qu'une ombre sepulcrale.  
 Il n'a plus esprit ny raison,  
 Emboiture ne liaison,  
 Artere, poux, ny veine tendre,  
 Cheveul en teste ne luy tient,  
 Et, qui plus est, ne luy souvient  
 D'avoir jadis aimé Cassandre.  
 Le mort ne desire plus rien;  
 Donc, cependant que j'ay le bien  
 De desirer, vif, je demande  
 Estre tousjours sain et dispos;



Puis, quand je n'auray que les os,  
Le reste à Dieu je recommande.

Homere est mort, Anacreon,  
Pindare, Hesiode et Bion,  
Et plus n'ont souci de s'enquerre  
Du bien et du mal qu'on dit d'eux ;  
Ainsi, après un siècle ou deux,  
Plus ne sentiray rien sous terre.

Mais dequoy sert le desirer  
Sinon pour l'homme martirer ?  
Le desir n'est rien que martire ;  
Content ne vit le desireux,  
Et l'homme mort est bien-heureux.  
Heureux qui plus rien ne desire !

---

## ODE XXIII.

Quand je dors je ne sens rien,  
Je ne sens ne mal ne bien,  
Plus je ne me puis cognoistre,  
Je ne sçay ce que je suis,  
Ce que je fus, et ne puis  
Sçavoir ce que je dois estre.

J'ay perdu le souvenir  
Du passé, de l'advenir ;  
Je ne suis que vaine masse  
De bronze en homme gravé,  
Ou quelque terme eslevé  
Pour parade en une place.

Toutesfois je suis vivant,  
Repoussant mes flancs de vent,  
Et si pers toute memoire ;  
Voyez donc que je seray

Quand mort je reposeray  
 Au fonds de la tombe noire !  
 [L'âme, volant d'un plein saut,  
 A Dieu s'en ira là haut  
 Avecque luy se ressoudre,  
 Mais ce mien corps enterré,  
 Sillé d'un somme ferré,  
 Ne sera plus rien que poudre.]

---

## A ODET DE COLLIGNY

Cardinal de Chastillon (1).

## ODE XXIV.

**M**ais d'où vient cela, mon Odet ?  
 Si de fortune par la rue  
 Quelque courtisan je salue  
 Ou de la voix, ou du bonnet,  
 Ou d'un clin d'œil tant seulement,  
 De la teste, ou d'un autre geste,  
 Soudain par serment il proteste  
 Qu'il est à mon commandement.  
 Soit qu'il m'e treuve chez le roy,  
 Soit qu'il en sorte ou qu'il y vienne,  
 Il met sa main dedans la mienne,  
 Et jure qu'il est tout à moy.  
 [Il me promet montagnes d'or,  
 La terre d'or et toute l'onde,  
 Et toutes les bourdes du monde  
 Sans rougir me promet encor.]  
 Mais quand un affaire de soin  
 Me presse à luy faire requeste,

1. Lequel a favorisé tousjours, durant sa vie, les hommes de sçavoir, et particulièrement nostre autheur. (R.)

Tout soudain il tourne la teste,  
Et me délaisse à mon besoin ;  
Et si je veux ou l'aborder,  
Ou l'accoster en quelque sorte,  
Mon courtisan passe une porte,  
Et ne daigne me regarder ;

Et plus je ne luy suis cognu,  
Ny mes vers ny ma poésie,  
Non plus qu'un estrangier d'Asie,  
Ou quelqu'un d'Afrique venu.

Mais vous, mon support gracieux,  
Mon appuy, mon prélat que j'aime  
Mille fois plus ny que moy-mesme,  
Ny que mon cœur, ny que mes yeux,

Vous ne me faictes pas ainsi :  
Car si quelque affaire me presse,  
Librement à vous je m'adresse,  
Qui de mon fait avez souci.

Vous avez soin de mon honneur,  
Et voulez que mon bien prospère,  
M'aimant tout ainsi qu'un doux père,  
Et non comme un rude seigneur,  
Sans me promettre ces grands monts  
Ni ces grand' mers d'or ondoyantes ;  
Car telles bourdes impudantes  
Sont indignes des Chastillons.

La raison (Prelat), je l'entens,  
C'est que vous estes veritable,  
Et non courtisan variable  
Qui sert aux faveurs et au temps.

*Fin du troisieme livre.*



LE QUATRIÈME LIVRE  
DES ODES

---

AU ROY HENRY II.

ODE I.

**E**scoute, grand roy des François,  
Jamais je ne confessois  
Que l'on peust surmonter ta France,  
Tant que ton grand Montmorency  
Et ton grand Chastillon aussi  
Te serviront de leur vaillance;  
Et tant que vivant je seray,  
Jamais je ne confesseray  
Qu'en France la Muse perisse,  
Tant qu'elle aura pour bastillon  
Un cardinal de Chastillon (a)

a. Var. (1584) :

*Tant qu'elle aura pour souverain  
Un Charles cardinal lorrain*

Dans les éditions postérieures à la Saint-Barthélemy, le nom de Chastillon a été remplacé par celui du duc de Guise.

Qui la défende et la cherisse.

Sus donq, filles de Jupiter,  
C'est à ce coup qu'il faut chanter  
Ou jamais, d'une haute vène ;  
Je veux, enyvéré de vos eaux,  
Chanter deux Achilles nouveaux  
Et un autre nouveau Mecène (1).

Le fort oncle et le fort neveu  
Ont mes vers d'un sujet pourveu  
Plus beau qu'Achil n'est dans Homère,  
Et mon cardinal, qui me fait  
De sa faveur poète parfait  
Pour chanter son oncle et son frère (a).

### EPITHALAME

De très illustre prince Antoine de Bourbon et de Jeanne  
royne de Navarre (2).

#### ODE II.

Quand mon prince (3) espousa  
Jeanne (4), divine race,

a. Var. (1584) :

*Les forts Guysians, que j'ay veu  
Vaillans comme Mars, m'ont pourveu  
D'un argument digne d'Homere,  
Et mon Odet, lequel me fait  
De sa faveur poète parfait  
Pour chanter l'honneur de son frere.*

1. Le cardinal de Lorraine, support des hommes doctes de son temps. (R.)

2. Imité de l'Epithalame d'Hélène par Théocrite. (R.) — Cette pièce a été imprimée en 1549, à Paris, chez Vasco-san, 4 ff. in-8. C'est probablement la première publication de Ronsard. (P. B.)

3. Second duc de Vendosme. (R.)

4. Fille de Henry d'Albret, roy de Navarre, et mere de Henry IV, roy de France et de Navarre. (R.)

Que le Ciel composa  
 Plus belle qu'une Grace,  
 Les princesses de France,  
 Ceintes de lauriers vers,  
 Toutes d'une cadance  
 Luy chanterent ces vers (a) :  
 O hymen, hymenée !  
 Hymen, ô hymenée !  
 Prince plein de bon-heur,  
 L'arrêt du Ciel commande  
 Qu'on te donne l'honneur  
 De nostre belle bande ;  
 D'autant qu'une déesse  
 La passe en majesté,  
 D'autant elle, princesse,  
 Nous surpasse en beauté (b).  
 O hymen, hymenée !  
 Hymen, ô hymenée !  
 Plus qu'à nulle autre aussi  
 Parfaite est son attente,  
 Jointe à ce prince icy  
 Qui nostre âge contente.  
 Comme l'anneau decore  
 Le diamant de chois,  
 Ainsi sa gloire honore

a. Var. (1550) :

*Douze vierges venues  
 Ces beaux vers luy ont dit,  
 En chantant toutes nues  
 A l'entour de son lit.*

b. Var. (1550) :

*Telle qu'est une rose  
 Née au mois le plus doux  
 Sur toute fleur declose,  
 Telle elle est entre nous.*

Les princes et les rois.  
 O hymen, hymenée!  
 Hymen, ô hymenée!  
 Il n'eust pas mieux trouvé  
 Que toy, vierge excellente,  
 Voire eust-il esprouvé  
 La course d'Atalante,  
 Ne la Grecque amoureuse  
 N'eust pas voulu changer  
 Telle alliance heureuse  
 Au pasteur estrange (a).  
 O hymen, hymenée!  
 Hymen, ô hymenée!  
 Le Ciel fera beaucoup  
 Pour tout le monde ensemble,  
 Si tu conçois un coup  
 Un fils qui te ressemble,  
 Où l'honneur de ta face  
 Soit peint, et de tes yeux,  
 Et ta celeste grace,  
 Qui tenteroit les Dieux (b).  
 O hymen, hymenée!  
 Hymen, ô hymenée!  
 Cessez, flambeaux, là haut,  
 Vos clartez coustumieres;  
 Ce soir, mais ce jour, vaut  
 Cinq cens de vos lumieres;  
 Car les amours qui dardent

a. Var. (1550):

*Ny ta jeunesse heureuse  
 Ne voudroit pas changer  
 A la grecque amoureuse  
 Qui suivit l'estrange.*

b. Var. (1550):

*Divin present des cieux.*

Icy leur feu qui luit,  
 Plus que les astres ardent  
 L'espeueur de la nuit.  
 O hymen, hymenée!  
 Hymen, ô hymenée!

Maint soir jadis fut bien  
 Du lict des Dieux coupable,  
 Mais nul d'un si grand bien  
 Ne fut oncques capable;  
 Et si tu peux bien croire,  
 Heureux soir, desormais,  
 Que tu seras la gloire  
 Des soirs pour tout jamais.  
 O hymen, hymenée!  
 Hymen, ô hymenée!

Nymphes, de vos couleurs  
 Ornez leur couche sainte  
 Des plus gentilles fleurs  
 Dont la terre soit peinte.  
 Que menu l'on y jette  
 Cet excellent butin  
 Que le marchand achette  
 Bien loing sous le matin.  
 O hymen, hymenée!  
 Hymen, ô hymenée!

Et vous, divin troupeau  
 Qui les eaux de Pegase  
 Tenez, et le coupeau  
 Du chevelu Parnase,  
 Venez, divine race,  
 Offrir vos lauriers vers,  
 Et, prenant nostre place,  
 Chantez vos meilleurs vers.  
 O hymen! hymenée,  
 Hymen, ô hymenée!

Car l'ardeur qui nous tient  
 Nous guide par les plaines  
 Que le Loir entretient



De verdeur toujours pleines.  
Là, nous ne verrons prée  
Sans leur faire un autel,  
N'eau qui ne soit sacrée  
A leur nom immortel.

O hymen, hymenée!  
Hymen, ô hymenée!

Cependant consommez  
Vos nopces ordonnées,  
Et les feux allumez  
De vos amours bien-nées.  
La chaste Cyprienne (1),  
Ayant son ceste ceint,  
Avec les Graces vienne  
Compagne à l'œuvre saint.  
O hymen, hymenée!  
Hymen, ô hymenée!

Afin que le nœud blanc  
De foy loyale assemble  
De Navarre le sang  
Et de Bourbon ensemble,  
Plus estroit que ne serre  
La vigne les ormeaux,  
Ou l'importun lierre  
Les appuyans rameaux.  
O hymen, hymenée!  
Hymen, ô hymenée!

Adieu, Prince, adieu soir,  
Adieu, Pucelle encore,  
Nous te reviendrons voir  
Demain avec l'Aurore,  
Pour prier Hymenée  
De vouloir prendre à gré

1. Car il y a deux sortes de Venus, comme deux sortes d'amours; or, ceste chaste Venus est en representation de parfaite obeïssance conjugale, qui suit tousjours la pudicité des femmes. (R.)

Nostre chanson sonnée  
 Sur vostre lict sacré (a).  
 O hymen, hymenée !  
 Hymen, ô hymenée !

---

AU PAYS DE VENDOMOIS.

ODE III.

L'ardeur qui Pythagore  
 En Egypte a conduit,  
 Me venant ardre encore  
 Comme lui, m'a séduit  
 A celle fin que j'erre  
 Par le país enclos  
 De deux mers (1), et qui serre  
 De Saturne les os.

Terre, adieu, qui premiere  
 En tes bras m'a reçu,  
 Quand la belle lumiere  
 Du monde j'apperçeu !  
 Et toy, Braye, qui roules  
 En tes eaux fortement,  
 Et toy, mon Loir, qui coules  
 Un peu plus lentement !

Adieu, fameux rivages  
 De bel esmail couvers,  
 Et vous, antres sauvages,  
 Delices de mes vers.

a. Var. (1550) :

*Pour prier ta hauteesse  
 Ne mettre en nonchaloir  
 De nostre petitesse  
 Ce bien humble vouloir.*

1. Par l'Italie. (R.)

Et vous, riches campagnes,  
 Où presque enfant je vy  
 Les neuf Muses compagnes  
 M'enseigner à l'envy !  
 Je verray le grand Mince (1),  
 Le Mince tant cognu,  
 Et des fleuves le prince,  
 Eridan le cornu (2).  
 Et les roches hautaines  
 Que donta l'African (3)  
 Par les forces soudaines  
 Du soufre et du Vulcan.  
 De la Serene antique  
 Je verray le tombeau (4),  
 Et la course erratique  
 D'Arethuse (5), dont l'eau,  
 Fuyant les bras d'Alphée,  
 Se desrobe à nos yeux,  
 Et Etna, le trophée  
 Des victoires des Dieux.  
 Je verray ceste ville  
 Dont jadis le grand heur  
 Rendit à soy servile  
 Du monde la grandeur ;  
 Et celle qui entr'ouve  
 Les flots à l'environ (6),

1. Fleuve qui passe à Mantoue et est fameux à cause de Virgile. (R.)

2. Le Po, grand fleuve de la Lombardie. (R.)

3. Les Alpes, à travers lesquelles Hannibal se fit un passage prodigieux. (R.)

4. La ville de Naples, où est enterrée Parthenope, l'une des Serenes. (R.)

5. La Sicile, où est ceste fameuse fontaine d'Arethuse, qui fut une belle chasseresse, laquelle, fuyant l'amour d'Alphée, fut changée en fontaine. (R.)

6. Venise. Au surplus est élégant et ancien de représenter ainsi quelque lieu par ses propriétés particulières. (R.)

Et riche se descouvre  
 Dans l'humide giron.  
 Plus les beaux vers d'Horace  
 Ne me seront plaisans,  
 Ne la thebaine grace,  
 Nourrice de mes ans ;  
 Car ains que tu reviennes,  
 Petite lyre, il faut  
 Que trompe tu deviennes  
 Pour resonner plus haut.

Soit que tu te hazardes  
 D'oser chanter l'honneur  
 Des victoires picardes  
 Que gaigna mon seigneur ;  
 Ou soit qu'à la memoire,  
 Par un vers assez bon,  
 Tu consacres la gloire  
 Des princes de Bourbon.

Heureux celuy je nomme  
 Qui, de savoir pourveu,  
 A les mœurs de maint homme  
 En mainte terre veu,  
 Et dont la sage adresse  
 Et le conseil exquis  
 Du fin soudart de Grece (1)  
 Le nom luy ont acquis.

Celuy la grand' peinture  
 Du ciel n'ignore pas,  
 Ne tout ce que nature  
 Fait en haut et çà bas.  
 De Mars la fière face  
 Ne luy fit oncq effroy,  
 Ne l'horrible menace  
 D'un senat ou d'un roy.  
 Son assure courage,

1. D'Ulysse, que Sophocle, à cause de cela, appelle renard d'Ithaque, en son Ajax. (R.)

Basty sur la vertu,  
 Par nul humain orage  
 Ne fut onc abattu :  
 Car d'une aile non molle  
 Fuit ce monde odieux  
 Et indompté s'envole  
 Jusqu'au siège des Dieux (a).

---

## DE L'ELECTION DE SON SEPULCHRE.

## ODE IV.

**A**ntres, et vous fontaines,  
 De ces roches hautaines  
 Qui tombez contre-bas  
 D'un glissant pas;

Et vous forests, et ondes  
 Par ces prez vagabondes,  
 Et vous rives et bois,  
 Oyez ma vois.

Quand le ciel et mon heure  
 Jugeront que je meure,  
 Ravi du beau sejour  
 Du commun jour,

Je defens qu'on ne rompe  
 Le marbre pour la pompe  
 De vouloir mon tombeau  
 Bastir plus beau.

a. Var. (1587) :

*Son teint n'est jamais blesme  
 D'un peché dissolu ;  
 Tout seigneur de soy-mesme,  
 Tout sien, et resolu.*

[Je veuil, j'enten, j'ordonne  
 Qu'un sepulchre on me donne,  
 Non près des rois levé  
 Ny d'or gravé,

Mais en cette isle verte  
 Où la course entrouverte  
 Du Loir autour coulant  
 Est accollant,

Là où Braye s'amie  
 D'une eau non endormie  
 Murmure à l'environ  
 De son giron (1).]

Mais bien je veux qu'un arbre  
 M'ombrage en lieu d'un marbre,  
 Arbre qui soit couvert  
 Tousjours de verd.

De moy puisse la terre  
 Engendrer un lierre  
 M'embrassant en maint tour  
 Tout à l'entour;

Et la vigne tortisse  
 Mon sepulchre embellisse,  
 Faisant de toutes pars  
 Un ombre espars.

Là viendront chaque année  
 A ma feste ordonnée,  
 Avecques leurs troupeaux,  
 Les pastoureaux;

Puis, ayans fait l'office  
 De leur beau sacrifice,  
 Parlans à l'isle ainsi,  
 Diront ceci :

1. Ces trois stances ne se trouvent que dans les odes de  
 1550.

« Que tu es renommée  
D'estre tombeau nommée  
D'un de qui l'univers  
Chante les vers,

« Et qui oncque en sa vie  
Ne fut brulé d'envie,  
Mendiant les honneurs  
Des grands seigneurs,

« Ny n'enseigna l'usage  
De l'amoureux breuvage,  
Ny l'art des anciens  
Magiciens,

« Mais bien à nos campagnes  
Fit voir les Sœurs compagnes  
Foulantes l'herbe aux sons  
De ses chansons,

« Car il fit à sa lyre  
Si bons accords eslire  
Qu'il orna de ses chants  
Nous et nos champs!

« La douce manne tombe  
A jamais sur sa tombe,  
Et l'humeur que produit  
En may la nuit!

« Tout à l'entour l'emmure  
L'herbe et l'eau qui murmure,  
L'un tousjours verdoyant,  
L'autre ondoyant!

« Et nous, ayans memoire  
Du renom de sa gloire,  
Luy ferons, comme à Pan,  
Honneur chaque an. »

Ainsi dira la troupe,  
Versant de mainte coupe

Le sang d'un agnelet,  
Avec du lait,

Dessus moy, qui à l'heure  
Seray par la demeure  
Où les heureux esprits  
Ont leur pourpris.

La gresle ne la nége  
N'ont tels lieux pour leur siege,  
Ne la foudre oncques là  
Ne devala.

Mais bien constante y dure  
L'immortelle verdure,  
Et constant en tout temps  
Le beau printemps.

[Et Zephire y alaine  
Les myrtes et la plaine  
Qui porte les couleurs  
De mille fleurs.]

Le soin qui sollicite  
Les rois ne les incite  
Le monde ruiner  
Pour dominer,

Ains comme freres vivent,  
Et, morts, encore suivent  
Les mestiers qu'ils avoient  
Quand ils vivoient.

Là, là j'oïrray d'Alcée  
La lyre courroucée,  
Et Sapphon, qui sur tous  
Sonne plus dous.

Combien ceux qui entendent  
Les odes qu'ils respendent  
Se doivent réjouir  
De les ouïr!



Quand la peine receue  
Du rocher est deceue,  
Et quand saisit la faim  
Tantale en vain.

La seule lyre douce  
L'ennuy des cœurs repousse,  
Et va l'esprit flatant  
De l'escoutant.

---

A GUY PACATE, PRIEUR DE SOUGÉ (1).

ODE V.

**G**uy, nos meilleurs ans coulent  
Comme les eaux qui roulent  
D'un cours sempiternel;  
La mort pour sa sequelle  
Nous amène avec elle  
Un exil éternel.

Nulle humaine priere  
Ne repousse en arriere  
Le bateau de Charon,  
Quand l'ame nue arrive  
Vagabonde en la rive  
De Styx et d'Acheron.

Toutes choses mondaines  
Qui vestent nerfs et veines  
La mort égale prend,  
Soient pauvres ou soient princes;  
Car sur toutes provinces  
Sa main large s'estend.

La puissance tant forte  
Du grand Achille est morte,

1. Cette ode, dans les éditions posthumes, est adressée à Jean Daurat, son précepteur.

Et Thersite, odieux  
 Aux Grecs, est mort encores ;  
 Et Minos qui est ores  
 Le conseiller des dieux.

Jupiter ne demande  
 Que des bœufs pour offrande ;  
 Mais son frere Pluton  
 Nous demande, nous hommes,  
 Qui la victime sommes  
 De son enfer glouton.

Celuy dont le Pau baigne  
 Le tombeau nous enseigne  
 N'esperer rien de haut,  
 Et celuy que Pegase  
 (Qui fit sourcer Parnase)  
 Culbuta d'un grand saut.

Las ! on ne peut cognaistre  
 Le destin qui doit naistre,  
 Et l'homme en vain poursuit  
 Conjecturer la chose  
 Que Dieu sage tient close  
 Sous une obscure nuit.

Je pensois que la trope  
 Que guide Calliope,  
 Troupe mon seul confort,  
 Soutiendrait ma querelle,  
 Et qu'indonté par elle  
 Je donterois la mort.

Mais une fièvre grosse  
 Creuse déjà ma fosse  
 Pour me banir là bas,  
 Et sa flame cruelle  
 Se paist de ma mouelle,  
 Miserable repas.

Que peu s'en faut, ma vie,  
 Que tu ne m'es ravie  
 Close sous le tombeau,  
 Et que mort je ne voye

Où Mercure convoye  
Le debile troupeau !  
[Et ce Grec qui les peines  
Dont les guerres sont pleines  
Va là bas racontant,  
Poète qu'une presse  
Des épaules espaisse  
Admire en l'écoutant.]

A bon droit Prométhée  
Pour sa fraude inventée  
Endure un tourment tel,  
Qu'un aigle sur la roche  
Luy ronge d'un bec croche  
Son poumon immortel.

Depuis qu'il eut robée  
La flame prohibée,  
Pour les dieux despiter,  
Les bandes incogneues  
Des fièvres sont venues  
Parmi nous habiter.

Et la mort despitueuse,  
Auparavant boiteuse,  
Fut légère d'aller ;  
D'ailes mal-ordonnées  
Aux hommes non données  
Dedale coupa l'air.

L'exécrable Pandore  
Fut forgée, et encore  
Astrée s'en-vola,  
Et la boîte féconde  
Peupla le pauvre monde  
De tant de maux qu'il a.

Ah ! le meschant courage  
Des hommes de nostre âge  
N'endure pas ses faits ;  
Que Jupiter estuye  
Sa foudre, qui s'ennuye,  
Venger tant de mesfaits !

## VŒU A LUCINE.

Aux couches d'Anne Tiercelin.

## ODE VI.

**O** deesse puissante  
 De pouvoir secourir  
 La vierge languissante  
 Déjà prête à mourir,  
 Quand la douleur amère  
 D'un enfant la rend mère!  
 Si, douce et secourable,  
 Heureusement tu veux  
 D'aureille favorable  
 Ouir mes humbles vœux,  
 J'esleveray d'yvoire  
 Une image à ta gloire;  
 Et moy, la teste ornée  
 De beaux lis fleurissans,  
 Iray trois fois l'année  
 La parfumer d'encens,  
 Accordant sur ma lyre  
 L'honneur de ton Osire.  
 [Descens, déesse humaine,  
 Du ciel, et, te hâtant,  
 La santé douce amène  
 A celle qui l'attend,  
 Et d'une main maïstresse  
 Repousse sa détresse.]  
 Ainsi tousjours t'honore  
 Le Nil impetueux,  
 Qui Neptune colore  
 Par sept huis fluctueux;  
 Ainsi tousjours ta pompe  
 Danse au bruit de la trompe.

Toy, déesse Lucine,  
Requise par trois fois,  
De la vierge en gesine  
Tu escoutes la vois,  
Et desserres la porte  
Au doux fruit qu'elle porte.

Tu as de la nature  
La clef dedans tes mains;  
Tu donnes l'ouverture  
De la vie aux humains,  
Et des siècles avars  
Les fautes tu repares.

---

VŒU AU SOMME.

ODE IV.

Somme, le repos du monde,  
Si d'un pavot plein de l'onde  
Du grand fleuve oblivieux  
Tu veux arroser mes yeux,  
Tellement que je reçoive  
Ton doux present qui déçoive  
Le long sejour de la nuit,  
Qui trop lente pour moy fuit,  
Je te voue une peinture  
Où l'effet de ta nature  
Sera pourtrait à l'entour,  
S'entresuivant d'un long tour  
Tous les songes et les formes  
Où la nuit tu te transformes  
Pour nos esprits contenter,  
Ou pour les espouvanter.

A grand tort Homere nomme  
Frere de la mort le somme,

Qui charme tous nos ennuis  
 Et la paresse des nuits,  
 Voire que nature estime  
 Comme son fils legitime.

Le soin qui les rois espoint  
 L'esprit ne me ronge point;  
 Toutefois la tarde aurore  
 Me void au matin encore  
 Parmi le lict travailler,  
 Et depuis le soir veiller.

Vien donques, somme et distile  
 En mes yeux ton onde utile,  
 Et tu auras en pur don  
 Un beau tableau pour guerdon.

## ODE VIII.

Mais que me vaut d'entretenir  
 Si chèrement un souvenir  
 Qui, hôte de mon cœur, le ronge,  
 Et toujours me fait devenir  
 Réveur comme un homme qui songe ?

Ce n'est pas moy, c'est toy, mon cœur,  
 Qui, pour allonger ma longueur,  
 Desloyal envers moy te portes,  
 Et, pour faire un penser vainqueur,  
 De nuit tu luy ouvres mes portes.

Tu ne te sçaurois excuser  
 Que tu ne viennes m'abuser,  
 Et qu'à tort ne me sois contraire,  
 Qui veux mon party refuser  
 Pour soustenir mon adversaire.

Mais en qui me dois-je fier,  
 Quand, chetif, je me voy lier

De mes gens qui me viennent prendre ,  
Pour estre fait le prisonnier  
De ceux qui me devoient defendre ?

    Ce penser n'eust logé chez moy  
S'il n'eust eu traficq avec toy ;  
Sors, cœur, de ta place ancienne ;  
Puis que tu m'as rompu ta foy,  
Je te veux rompre aussi la mienne.

    Sors doncq , si tu ne veux perir  
De telle mort qu'on fait mourir  
Le soudart qui rompt sa foy vaine ,  
Pour aller, traistre , secourir  
L'ennemy de son capitaine.

---

## A CASSANDRE.

## ODE IX.

Quand je suis vingt ou trente mois  
Sans retourner en Vendomois ,  
Plein de pensées vagabondes ,  
Plein d'un remors et d'un souci ,  
Aux rochers je me plains ainsi ,  
Aux bois, aux antres, et aux ondes ;

    Rochers, bien que soyez âgez  
De trois mil ans, vous ne changez  
Jamais ny d'estat ny de forme ;  
Mais tousjours ma jeunesse fuit ,  
Et la vieillesse qui me suit  
De jeune en vieillard me transforme.

    Bois, bien que perdiez tous les ans  
En hyver vos cheveux mouvans ,  
L'an d'après qui se renouvelle  
Renouvelle aussi vostre chef ;

Mais le mien ne peut de rechef  
Ravoir sa perruque nouvelle.

Antres, je me suis veu chez vous  
Avoir jadis verts les genous,  
Le corps habile et la main bonne;  
Mais ores j'ay le corps plus dur,  
Et les genous, que n'est le mur  
Qui froidement vous environne.

Ondes, sans fin vous promenez,  
Et vous menez et ramenez  
Vos flots d'un cours qui ne sejourne;  
Et moy, sans faire long sejour,  
Je m'en vais de nuict et de jour,  
Au lieu d'où plus on ne retourne.

Si est-ce que je ne voudrois  
Avoir esté ni roc ni bois,  
Antre ni onde, pour defendre  
Mon corps contre l'âge emplumé:  
Car, ainsi dur, je n'eusse aimé  
Toy qui m'as fait vieillir, Cassandre.

## LE RAVISSEMENT DE CEPHALE

Divisé en trois pauses.

### ODE X.

#### *Première pause.*

L'hyver, lors que la nuict lente  
Fait au ciel si long sejour,  
Une vierge vigilante  
S'éveilla devant le jour;  
Puis, par les antres humides  
Où les Dieux dormoient enclos,



Hucha les sœurs Nereïdes  
Qui ronfloient au bruit des flots :  
« Sus, réveillez-vous, pucelles !  
Le sommeil n'a jamais pris  
Les yeux curieux de celles  
Qui ont un œuvre entrepris. »

Ceste parole mordante  
Leur front si honteux a fait,  
Que jà chacune est ardante  
Que l'ouvrage soit parfait.

D'une soye non commune,  
Et d'un or en Cypre esleu,  
Elles brodoient à Neptune  
Le tissu d'un manteau bleu,  
Pour mener Thetis la belle  
Où les Dieux sont jà venus,  
Et où son mary l'appelle,  
Aux doux presens de Venus.

Au vif traite y fut la terre  
En boule arrondie au tour,  
Avec la mer qui la serre  
De ses bras tout à l'entour.  
Au milieu d'elle une orage  
Mouvoit ses flots d'ire pleins.  
Palles du futur naufrage  
Les mariniers estoient peints.

Desarmée est leur navire  
Du haut jusqu'au fondement,  
Çà et là le vent la vire,  
Serve à son commandement.  
Le ciel foudroye, et les flames  
Tombent d'un vol escarté,  
Et les longs esclats des rames  
Vont lechant de leur clarté.

[La mer pleine d'inconstance  
Bruit d'une bouillonnante eau,  
Et, toute dépîte, tance  
Les flancs du vaincu bateau.

D'une soie et noire et perse  
 Cent nues entrelaçoient  
 Qui d'une longue traverse  
 Tout le serein effaçoient.

Si que la pluie et la gresle,  
 Le vent et les tourbillons,  
 Se menacent pèle mèle  
 Sur les humides sillons.  
 Les bords, en voix effroyantes,  
 Crient d'être trop lavés  
 Des tempestes aboyantes  
 Autour de leurs pieds cavés.]

Neptune y fut peint luy-mesme  
 Brodé d'or, qui, du danger  
 Tirant le marinier blesme,  
 L'eau en l'eau faisoit ranger.  
 Les troupes de la mer grande  
 Sont leur prince environnans,  
 Palemon, Glauque, et la bande  
 Des Tritons bien résonnans.

Luy, les brides abandonne  
 A son char, si qu'en glissant  
 Sur la mer, ses loix il donne  
 Au flot luy obéissant;  
 Et, se jouant dessus l'onde,  
 Se monstre seul gouverneur  
 Et roy de l'humide monde  
 Qui s'encline à son honneur.

Elles cessoient de pourtraire  
 De verd, de rouge et vermeil,  
 L'arc qui s'enflame au contraire  
 Des sagettes du soleil,  
 Quand Naïs de sa parole  
 Feit ainsi resonner l'air;  
 De sa voix doucette et molle  
 Le sucre sembloit couler.

*Seconde pause.*

Réveillez-vous, belle Aurore.  
Lente au lit vous sommeillez,  
Et avecques vous encore  
Le beau matin réveillez.  
Ainsi le dolent Céphale  
Vous soit amiable et dous,  
Et, laissant sa femme pasle,  
Daigne aller avecque vous.

Le fils de Venus, compagnes,  
Ce cruel archer qui peut  
L'air, la mer et les campagnes  
Gesner d'amour, quand il veut,  
D'une ruse deceptive  
Nostre Aurore en-amoura,  
Si bien que d'elle captive  
Ses trophées honora.

Elle, qui a de coustume  
D'allumer le jour, voulant  
L'allumer, elle s'allume  
D'un brandon plus violant.  
Passant les portes décloses  
Du ciel, elle alloit devant,  
Çà et là versant des roses  
Au sein du soleil levant.

Son teint de nacre et d'yvoire  
Le matin embellissoit,  
Et du comble de sa gloire  
L'orient se remplissoit;  
Mais Amour, en son courage,  
N'endura qu'un si beau teint  
Ne sentist un peu la rage  
Dont les amants il atteint.

Contre la belle il s'efforce,  
Et, luy tenant les yeux bas,  
Luy fit voir d'en haut, par force,

Ce que voir ne devoit pas :  
 Elle vid dans un bocage  
 Cephale, parmy les fleurs,  
 Faire un large marescage  
 De la pluye de ses pleurs.

« O ciel! disoit-il, ô Parque!  
 Avancez mon jour dernier,  
 Et m'envoyez en la barque  
 De l'avare nautonnier!  
 Je hay de vivre l'envie,  
 Ce monde m'est odieux.  
 Puis que j'ay tué ma vie,  
 A quoy me gardent les dieux?

« O javelot execrable!  
 Tu m'es tesmoin aujourd'huy  
 Qu'on ne void rien de durable  
 En ce monde que l'ennuy! »  
 Ainsi disant, il se pâme  
 Sur le corps qui trespasloit,  
 Et les reliques de l'ame  
 De ses lévres amassoit.

L'Aurore, au dueil de sa plainte,  
 Malade, perd sa couleur,  
 Et toute se sent estrainte  
 Des lacs de mesme douleur.  
 Par une nouvelle porte,  
 En elle le dard vainqueur  
 Entra d'une telle sorte  
 Qu'il se fit roy de son cœur.

Ses mouelles sont ja pleines  
 D'un appetit desreiglé,  
 Et nourrit au fond des veines  
 Un feu d'amour aveuglé;  
 Ja le ciel elle desprise,  
 Et plus d'aimer n'a souci  
 De Tithon la barbe grise,  
 L'Orient, ny elle aussi.

Cephale, qui luy retourne

En l'ame pour l'offenser,  
Au plus haut sommet sejourne  
De son malade penser,  
Et dedans l'ame blessée  
La fièvre luy entretient  
Ores chaude, ores glacée,  
Selon que l'accez la tient.

En vain elle dissimule  
Ne sentir le mal qui croist,  
Car la flame qui la brusle  
Claire au visage apparoist;  
Au pourpre que honte allume  
Par rayons dedans son teint,  
On void qu'outre sa coustume  
Son cœur est pris et atteint.

Si tost par la nuict venue  
Les cieux ne sont obscurcis,  
Qu'elle couche à terre nue  
Sans abaisser les sourcis;  
Car l'amour qui l'éguillonne  
Ne souffre que le dormir  
En proye à ses yeux se donne;  
Elle ne fait que gemir,

Et, bien que de loïn absente  
De l'absent Cephale soit,  
Comme s'elle estoit presente,  
En son esprit l'apperçoit;  
Ores prompte en ceci pense,  
Et ores pense en cela;  
Sa trop constante inconstance  
Ondoye deçà et là.

Mais quand le paresseux voile  
De la nuict quitte les cieux,  
Et que nulle et nulle estoile  
Plus ne se monstre à nos yeux,  
Elle fuit eschevelée  
Portant bas le front et l'œil,  
Et par bois et par valée

Lasche la bride à son dueil.  
 [D'herbes l'ignorante essaie  
 De dompter le mal enclos,  
 Mais pour néant, car la plaie  
 Est jà compagne de l'os.  
 Aux augures ell' prend garde,  
 Aux charmeurs et à leurs vers,  
 Ou bien, béante, regarde  
 Le fond des gesiers ouverts,  
 Pour voir si en quelque sorte  
 Pourra tromper sa douleur ;  
 Mais nulle herbe, tant soit forte,  
 N'a diverti son malheur :  
 Car le mal qui plus s'encherne  
 Et moins veut estre dompté  
 Les vagues brides gouverne  
 Du cœur par lui surmonté.]

Amour, qui causa la peine  
 De telle ardante amitié,  
 La voyant d'ennuy si pleine,  
 En eut luy-mesme pitié,  
 Et, guidant la foible Aurore,  
 La meine où Cephale estoit,  
 Qui sa femme morte encore  
 A longs souspirs regrettoit.

L'eshontée maladie  
 La vierge tant pressa là,  
 Qu'à la fin toute hardie  
 A Cephale ainsi parla :  
 « Pourquoi pers-tu de ton âge  
 Le printemps à lamenter  
 Une froide et morte image  
 Qui ne te peut contenter ?

Elle à la mort fut sujette,  
 Non pas moy, le sang des dieux ;  
 Non pas moy, nymphe qui jette  
 Les premiers rayons aux cieus ;  
 Reçoy-moy donques, Cephale,

Et ta basse qualité  
D'un estroit lien égale  
A mon immortalité. »

Luy, desdaignant sa priere,  
Fuit la suppliante vois,  
Et tout despit en arriere  
S'escarta dedans les bois :  
Elle, comme amour la porte,  
Vole après et çà et là,  
Le presse et ja sa main forte  
Dedans ses cheveux elle a ;

Puis comme un aigle qui serre  
Un lièvre en ses pieds donté,  
En luy faisant perdre terre,  
Par force au ciel l'a monté,  
Où avecques luy encores  
Est maintenant à sejour,  
Et bien peu se soucie ores  
De nous allumer le jour.

*Troisiesme pause.*

Ainsi l'une de la bande  
Mettoit fin à son parler,  
Quand le Dieu marin demande  
Sa robe pour s'en-aller ;  
D'elle richement s'habille,  
S'agençant de mains et d'yeux,  
Pour mener en-poinct sa fille  
A l'assemblée des dieux,  
Où Themis, la grand' prestresse,  
Pleine d'un esprit ardant,  
La tirant hors de la presse  
Luy dit en la regardant :  
« Bien qu'Inon soit ta compagne,  
Reçoy pourtant doucement  
Ton mary, et ne desdagne  
Son mortel embrassement.

Ains que soit la lune entiere  
 Dix fois, tu dois enfanter  
 Un qui donnera matiere  
 Aux poëtes de chanter.  
 Le monde pour un tel homme  
 N'est pas assez spacieux ;  
 Ses vertus reluiront comme  
 Les estoiles par les cieux.

Il passera de vistesse  
 Les lyons, et nul soudart  
 Ne trompera la rudesse  
 De son homicide dard,  
 Prompt à suivre comme foudre ;  
 Sa main au sang souillera  
 De Telephe, et sur la poudre  
 Mille roys despouillera ;  
 Et si fera voir encore,  
 Tant ses coups seront pesans,  
 Au noir enfant de l'Aurore  
 Les enfers devant ses ans ;  
 Et après avoir de Troye  
 Le fort rampart abatu,  
 Ilion sera la proye  
 Des Grecs et de sa vertu. »

## ODE XI.

**M**a douce jouvence est passée,  
 Ma premiere force est cassée,  
 J'ay la dent noire et le chef blanc ;  
 Mes nerfs sont dissous, et mes veines,  
 Tant j'ay le corps froid, ne sont pleines  
 Que d'une eau rousse en lieu de sang.  
 Adieu, ma lyre ; adieu, fillettes,  
 Jadis mes douces amourettes,



Adieu, je sens venir ma fin ;  
Nul passetemps de ma jeunesse  
Ne m'accompagne en la vieillesse,  
Que le feu, le lict et le vin.

J'ay la teste toute estourdie  
De trop d'ans et de maladie ;  
De tous costez le soin me mord,  
Et, soit que j'aïlle ou que je tarde,  
Tousjours après moy je regarde  
Si je verray venir la mort,  
Qui doit, ce me semble, à toute heure  
Me mener là bas, où demeure  
Je ne sçay quel Pluton, qui tient  
Ouvert à tous venans un antre,  
Où bien facilement on entre,  
Mais d'où jamais on ne revient.

---

## ODE XII.

Pourquoy, chetif laboureur,  
Trembles tu d'un empereur  
Qui doit bien tost, legere ombre,  
Des morts accroistre le nombre ?  
Ne sçais-tu qu'à tout chacun  
Le port d'enfer est commun,  
Et qu'une ame imperiale  
Aussi tost là bas devale  
Dans le bateau de Charon  
Que l'âme d'un bucheron ?  
Courage, coupeur de terre !  
Ces grands foudres de la guerre  
Non plus que toy n'iront pas  
Armez d'un plastron là bas  
Comme ils alloient aux batailles :  
Autant leur vaudront leurs mailles,

Leurs lances et leur estoc,  
 Comme à toy vaudra ton soc.  
 Car le juge Rhadamante,  
 Assuré, ne s'espouvante  
 Non plus de voir un harnois  
 Là bas qu'un levier de bois,  
 Ou voir une souquenie  
 Qu'une cape bien garnie,  
 Ou qu'un riche accoustrement  
 D'un roy mort pompeusement.

---

## ODE XIII.

Les espics sont à Cerès,  
 Aux Chèvre-pieds les forêts,  
 A Chlore l'herbe nouvelle,  
 A Phebus le verd laurier,  
 A Minerve l'olivier,  
 Et le beau pin à Cybelle;  
 Aux Zephyres le doux bruit,  
 A Pomone le doux fruit,  
 L'onde aux Nymphes est sacrée,  
 A Flore les belles fleurs;  
 Mais les soucis et les pleurs  
 Sont sacrez à Cytherée.

---

## ODE XIV (1).

Le petit enfant Amour  
 Cueilloit des fleurs à l'entour  
 D'une ruche, où les avettes  
 Font leurs petites logettes.  
 Comme il les alloit cueillant,

1. Imitée d'Anacréon.

Une avette sommeillant  
 Dans le fond d'une fleurette,  
 Luy piqua la main tendrette.  
 Si tost que piqué se vit,  
 Ah! je suis perdu, ce dit;  
 Et, s'en-courant vers sa mere,  
 Luy monstra sa playe amere :  
 Ma mere, voyez ma main,  
 Ce disoit Amour tout plein  
 De pleurs, voyez quelle enflure  
 M'a fait une esgratignure !  
 Alors Venus se sou-rit,  
 Et en le baisant le prit,  
 Puis sa main luy a soufflée  
 Pour guarir sa plaie enflée.  
 Qui t'a, dy-moy, faux garçon,  
 Blessé de telle façon ?  
 Sont-ce mes Graces riantes,  
 De leurs aiguilles poignantes ?  
 Nenny, c'est un serpenteau,  
 Qui vole au printemps nouveau  
 Avecques deux ailerettes  
 Çà et là sur les flequettes.  
 Ah! vraiment je le cognois,  
 Dit Venus; les villageois  
 De la montagne d'Hymette  
 Le surnomment une avette (a).  
 Si donques un animal  
 Si petit fait tant de mal,  
 Quand son halesne espoinçonne  
 La main de quelque personne,  
 Combien fais-tu de douleurs  
 Au prix de luy, dans les cœurs  
 De ceux contre qui tu jettes  
 Tes homicides sargettes ?

a. Var. 1584 :

*Le surnomment Mélissette.*

## ODE XV.

Chaste troupe pierienne,  
 Qui de l'onde hippocrenienne  
 Tenez les rives, et le mont  
 D'Heme, et les verdoyans bocages  
 De Pinde, et les antres sauvages  
 Du saint Parnasse au double front !

Vous de l'eau poissonneuse fille,  
 Qui dans le creux d'une coquille  
 Vinstes à Cypre, et qui Gnidon  
 Gouvernez, et Paphe et Cythere,  
 Venus, la fiere-douce, mère  
 De ce bon enfant Cupidon !

Vous, Graces, d'une escharpe ceintes,  
 Qui dessus les montaignes saintes  
 De Colche, ou dans le fond du val  
 Soit d'Amathonte, ou soit d'Erie,  
 Toute nuict sur l'herbe fleurie  
 En un rond demenez le bal !

Et vous Dryades, et vous Fées,  
 Qui de joncs simplement coiffées  
 Nagez par le cristal des eaux,  
 Et vous qui les prenez à force,  
 Faunes, qui vivez sous l'écorce  
 Et dans le tronc des arbrisseaux (a),

Ornez ce livre de lierre,  
 Ou de myrthe, et loin de la terre  
 S'il vous plaist enlevez ma vois ;

a. Var. 1587 :

*Fendant des fleuves les entorses,  
 Et qui naissez sous les escorces,  
 Ames vertes des arbrisseaux.*

Et faites que tousjours ma lyre  
 D'âge en âge s'entende bruire  
 Du More jusques à l'Anglois.

---

## ODE XVI (1).

**N**aguères chanter je voulois  
 Comme Francus au bord gaulois  
 Avec sa troupe vint descendre ;  
 Mais mon luth pincé de mon doy  
 Ne vouloit en despit de moy  
 Que chanter amour et Cassandre.

Je pensois (d'autant que tousjours  
 J'avois dit sur luy mes amours)  
 Que ses cordes par long usage  
 Chantoient d'amour, et qu'il falloit  
 En mettre d'autres s'on vouloit  
 Luy apprendre un autre langage.

Et pour ce faire il n'y eut fust,  
 Archet ne corde qui ne fust  
 Echangée en d'autres nouvelles ;  
 Mais après qu'il fut remonté,  
 Plus fort que devant a chanté  
 De Venus les flammes cruelles.

Or, adieu donc, pauvre Francus,  
 Ta gloire sous tes murs vaincus  
 Se cachera tousjours pressée,  
 Si à ton neveu nostre Roy  
 Tu ne dis qu'en l'honneur de toy  
 Il face ma lyre crossée.

1. Imitation de la premiere d'Anacreon. (R.)

---

## ODE XVII.

De neuf à dix syllabes.

Chere Vesper, lumiere dorée  
 De la belle Vénus Cytherée,  
 Vesper, dont la belle clarté luit  
 Autant sur les astres de la nuit  
 Que reluit par dessus toy la lune;  
 O claire image de la nuict brune,  
 En lieu du beau croissant tout ce soir  
 Donne lumiere, et te laisse choir  
 Bien tard dedans la marine source.

Je ne veux, larron, oster la bourse  
 A quelque amant, ou comme un meschant  
 Voleur, dévaliser un marchand;  
 Je veux aller outre la riviere  
 Voir m'amie; mais sans ta lumiere  
 Je ne puis mon voyage achever.  
 Sors doncques de l'eau pour te lever,  
 Et de ta belle nuitale flame  
 Esclaire au feu d'amour qui m'enflame.

## ODE XVIII.

Dieu vous gard, messagers fidelles  
 Du printemps, gentes arondelles,  
 Huppes, cocus, rossignolets,  
 Tourtres, et vous oiseaux sauvages,  
 Qui de cent sortes de ramages  
 Animez les bois verdelets.

Dieu vous gard, belles paquerettes,  
 Belles roses, belles fleurettes,

De Mars, et vous boutons connus  
 Du sang d'Ajax et de Narcisse ;  
 Et vous, thym, anis et melisse,  
 Vous soyez les bien revenus.

Dieu vous gard, troupe diaprée  
 De papillons, qui par la prée  
 Les douces herbes suçotez ;  
 Et vous, nouvel essain d'abeilles,  
 Qui les fleurs jaunes et vermeilles  
 Indifferemment baisotez.

Cent mille fois je resalue  
 Vostre belle et douce venue ;  
 O que j'aime ceste saison  
 Et ce doux caquet des rivages,  
 Au prix des vents et des orages  
 Qui m'enfermoient en la maison !

[Sus, page, à cheval ! que l'on bride !  
 Ayant ce beau printemps pour guide,  
 Je veux ma dame aller trouver  
 Pour voir, en ces beaux mois, si elle  
 Autant vers moi sera cruelle  
 Comme elle fut durant l'hyver. ]

---

## ODE XXI.

**B**el aubespın verdissant,  
 Fleurissant,  
 Le long de ce beau rivage,  
 Tu es vestu jusqu'au bas  
 Des longs bras  
 D'une lambrunche sauvage.  
 Deux camps drillants de fourmis  
 Se sont mis  
 En garnison sous ta souche ;

Et dans ton tronc mi-mangé  
 Arrangé  
 Les avettes ont leur couche.  
 Le gentil rossignolet,  
 Nouvelet,  
 Avecques sa bien-aimée,  
 Pour ses amours alléger  
 Vient loger  
 Tous les ans en ta ramée.  
 Sur ta cyme il fait son ny,  
 Bien garny  
 De laine et de fine soye,  
 Où ses petits esclorront,  
 Qui seront  
 De mes mains la douce proye.  
 Or vy, gentil aupespin,  
 Vy sans fin,  
 Vy sans que jamais tonnerre,  
 Ou la coignée, ou les vents,  
 Ou les temps,  
 Te puissent ruer par terre.

## A REMY BELLEAU.

## ODE XX (1).

**D**u grand Turc je n'ay souci,  
 Ny du grand soldan aussi;  
 L'or ne maistrise ma vie,  
 Aux roys je ne porte envie;  
 J'ay souci tant seulement  
 De parfumer cointement

1. Imitation de deux odes d'Anacréon. (R.)



Ma barbe, et qu'une couronne  
De fleurs le chef m'environne.  
Le soin de ce jour me point,  
Du demain je n'en ai point.  
Qui, bons Dieux! sçauroit cognoistre  
Si un lendemain doit estre.

Vulcan, en faveur de moy,  
Je te pri', despeche-toy  
De me tourner une tasse,  
Qui de profondeur surpasse  
Celle du vieillard Nestor;  
Je ne veux qu'elle soit d'or,  
Sans plus fay-la-moy de chesne,  
Ou de lierre, ou de fresne.

Et ne m'engrave dedans  
Ces grands panaches pendans,  
Plastrons, morions, ny armes:  
Qu'ai-je soucy des allarmes,  
Des assauts ni des combas?  
Aussi ne m'y grave pas  
Ny le soleil ny la lune,  
Ny le jour ny la nuict brune,  
Ny les astres radieux:  
Eh! quel soin ai-je des cieux,  
De leurs Ours, de leur Charrette,  
D'Orion, ny de Boëte?

Mais pein-moy, je te suppli,  
D'une treille le repli  
Non encore vendangée;  
Peins une vigne chargée  
De grapes et de raisins,  
Peins-y des foupleurs de vins.  
[Peins-y Vénus et Cassandre,  
Laisse de Bacchus expandre  
Le lierre tout autour;  
Peins-y la Grâce et l'Amour.]  
Le nez et la rouge trongne  
D'un Silene ou d'un yvrongne.

## A MELIN DE SAINT-GELAIS.

## ODE XXI (1).

Tousjours ne tempeste enragée  
 Contre ses bords la mer Egée,  
 Et tousjours l'orage cruel  
 Des vents comme un foudre ne gronde  
 Elochant la voute du monde  
 D'un souflement continel.

Tousjours l'hyver de neiges blanches  
 Des pins n'enfarine les branches,  
 Et du haut Apennin tousjours  
 La gresle le dos ne martelle,  
 Et tousjours la glace eternelle  
 Des fleuves ne bride le cours.

[Tousjours ne durent orgueilleuses  
 Les pyramides sourcilleuses  
 Contre la faux du temps vainqueur,  
 Aussi ne doit l'ire félonne  
 Qui de son fiel nous empoisonne,  
 Durer toujours dedans un cœur.]

Rien sous le ciel ferme ne dure :  
 Telles loix la sage Nature  
 Arresta dans ce monde alors  
 Que Pyrrhe espandoit sur la terre  
 Nos ayeux, conçus d'une pierre  
 S'amollissante en nouveaux corps.

Maintenant une triste pluye  
 D'un air larmoyant nous ennuye;  
 Maintenant les astres jumeaux  
 D'émail en-fleurissent les plaines;

1. Imitation d'Horace, ode 9 du livre 2.

Maintenant l'esté boit les veines  
D'Ide, gazouillante en ruisseaux.

Nous aussi, Melin, qui ne sommes  
Immortels, mais fragiles hommes,  
Suivant cet ordre, il ne faut pas  
Que nostre ire soit immortelle,  
Balançant sagement contre elle  
La raison par juste compas.

N'as-tu point leu dedans Homere,  
Lors que plus l'ardante colere  
Achille enfloit contre son roy,  
Que Pallas, la sage guerriere,  
Luy happant les cheveux derriere,  
Tout gromelant l'arresta coy ?

Ja sa dague il avoit tirée  
Pour tuer l'heritier d'Atrée,  
Tant le courroux l'aiguillonoit,  
Sans elle, qui en son navire  
L'envoya digerer son ire,  
Dont tout le fiel luy bouillonoit.

Combien de fois ce Peleïde  
Refusa les presens d'Atride  
Pour appointer ! Combien encor  
De prisonnieres lesbiennes  
Et de citez myceniennes !  
Et combien de chevaux et d'or !

Tandis Hector armoit la rage,  
L'horreur et le troyen orage,  
Contre les Grecs, et, d'une part,  
D'un grand caillou froissa leur porte,  
Et, d'autre part, du feu qu'il porte  
Darda le foudre en leur rempart.

De quelque costé qu'il se tourne,  
Bellone autour de luy sejourne,  
Faisant couler Xanthe tout roux  
Du sang des Grecs, qui par la plaine  
Enduroient, innocens, la peine  
De ce dommageable courroux.

O monde heureux ! si Prométhée  
 D'argile en ses doigts retâtée  
 Le cœur ne nous avoit formé,  
 Le trempant en l'eau stygienne  
 Et en la rage libyenne  
 D'un cruel lyon affamé !

Certainement la vierge Astrée  
 N'eust point quitté nostre contrée,  
 Et les foudres tombez du ciel  
 N'eussent accablé les montaignes ;  
 Tousjours fussent par les campagnes  
 Glissez les doux ruisseaux de miel.

Le cheval au milieu des guerres  
 N'eust point ronflé, ny les tonnerres  
 Des canons n'eussent point tonné,  
 Ny, sur les bornes des provinces,  
 Le camp armé de deux grands princes  
 N'eust point le pasteur estonné.

On n'eust point emmuré les villes  
 Pour crainte des guerres civiles  
 Ny des estranges legions,  
 Ny le coutre de Pharsalie  
 N'eust hurté tant d'os d'Italie  
 Ny tant de vuides morions.

[L'ire, cause que les batailles  
 Jusqu'au fond rasant les murailles  
 De maint palais audacieux,  
 Et que les buissons et les herbes  
 S'égayent sur les tours superbes  
 Qui souloient voisiner les cieux ;]

L'ire, cause des tragédies,  
 Fait les voix en plaintes hardies  
 Des rois tremblant sous le danger,  
 Et fait les exécrables mères  
 Présenter les fils à leurs pères  
 Sur la table pour les manger ;

[L'ire, qui trouble le courage,  
 Ne diffère point de la rage

Des vieux Curètes forcenés,  
Ni des chastrés de Dyndimène,  
Quand, en hurlant, elle les mène  
Au son du buis espoinçonnés;  
L'ire, qui les hommes manie,  
Changeant la raison en manie,  
Rien qu'un remords ne fait sentir,  
Et pour tout fruit ne nous apporte,  
Après que son ardeur est morte,  
Si non un triste repentir.]

Las! ce monstre, ce monstre d'Ire,  
Contre toy me força d'écrire  
Et m'eslança tout irrité,  
Quand, d'un vers enfiellé d'iambes,  
Je vomissois les aigres flambes  
De mon courage despité,

Pource qu'à tort on me fit croire  
Qu'en fraudant le prix de ma gloire  
Tu avois mal parlé de moy,  
Et que d'une longue risée  
Mon œuvre, par toy mesprisée,  
Ne servit que de farce au roy.

Mais ores, Mellin, que tu nies  
En tant d'honnestes compagnies  
N'avoir mesdit de mon labeur,  
Et que ta bouche le confesse  
Devant moi-même, je delaisse  
Ce despit qui m'ardoit le cœur.

Chatouillé vrayment d'un grand aise  
De voir morte du tout la braise  
Qui me consumoit, et de voir  
Crever ceux qui, par une envie,  
Troublant le repos de ma vie,  
Souloient ma simplesse esmouvoir.

Dressant à nostre amitié neuve  
Un autel, j'atteste le fleuve  
Qui des parjures n'a pitié  
Que ny l'oubly, ny le temps mesme,

Ny la rancœur, ny la Mort blesme,  
Ne desnou'ront nostre amitié :

Car d'une amour dissimulée  
Ma foy ne sera point voilée  
( De faux visages artizan ),  
Croyant seurement que tu n'uses  
Vers tes amis des doubles ruses  
Dont se desguise un courtisan.

Ne pense donc que le temps brise  
L'accord de nostre foy promise,  
Bien qu'un courroux l'aye parfait.  
Souvent une mauvaise cause,  
Contraire à sa nature, cause  
Secrettement un bon effait.

Les lis naissent d'herbes puantes,  
Les roses d'espineuses plantes,  
Et neantmoins la France peint  
De l'un son blason, et encore  
De l'autre la vermeille Aurore  
Emprunte le fard de son teint.

Bien que l'un des fils d'Iocaste  
La nuict, sous le portail d'Adraste,  
Et Tydée, enflez de courrous,  
D'une main horriblement dure,  
Pour un petit de couverture,  
Se fussent martelez de coups,  
Toutesfois, après ces allarmes,  
Amis jurez, prindrent les armes,  
Et l'un pour l'autre s'employa,  
Quand, devant Thebes, le prophete (1),  
Vif englouti dans sa charrette,  
Tout armé Pluton effroya.

---

1. Amphiaraüs, l'un des sept chefs qui combattirent devant Thèbes, fut englouti tout armé avec son char.

## ODE XXII.

J'avois les yeux et le cœur  
Malades d'une langueur  
L'une à l'autre différente ;  
Tousjours une fièvre ardante  
Le pauvre cœur me brusloit,  
Et tousjours l'œil distilloit  
Une pluye catarreuse  
Qui, s'escoulant dangereuse,  
Tout le cerveau m'espuisait.  
Lors mon cœur aux yeux disoit :

## LE CŒUR.

C'est bien raison que sans cesse  
Une pluye vangeresse  
Lave le mal qu'avez fait ;  
Car par vous entra le trait  
Qui m'a la fièvre causée.  
Lors mes yeux pleins de rosée,  
En distillant mon souci,  
Au cœur respondoient ainsi :

## LES YEUX.

Mais c'est vous qui fustes cause  
Du premier mal qui nous cause  
A vous l'ardante chaleur  
Et à nous l'humide pleur.  
Il est bien vray que nous fusmes  
Auteurs du mal, qui receusmes  
Le trait qui nous a blessé ;  
Mais il fut si tost passé,  
Qu'à peine tiré le vismes,  
Que jà dans nous le sentismes.

Vous deviez, comme plus fort,  
 Contre son premier effort  
 Faire un peu de resistance;  
 Mais vous pristes accointance  
 Tout soudain avecques luy,  
 Pour nous donner tout l'ennuy.

O la belle emprise vaine,  
 Puis que vous souffrez la peine,  
 Aussi bien que nous, d'avoir  
 Voulu seuls nous decevoir.

La chose est bien raisonnable  
 Que le trompeur miserable  
 Reçoive le mal sur luy  
 Qu'il machinoit contre autruy,  
 Et que pour sa fraude il meure.

Ainsi mes yeux à toute heure,  
 Et mon cœur contre mes yeux,  
 Querelloient seditieux,  
 Quand vous, ma douce maistresse,  
 Ayant soin de ma destresse  
 Et de mon tourment nouveau,  
 Me fistes present d'une eau  
 Qui la lumière perdue  
 De mes deux yeux m'a rendue.

Reste plus à secourir  
 Le cœur qui s'en va mourir,  
 S'il ne vous plaist qu'on luy face  
 Comme aux yeux un peu de grace.

Or pour esteindre le chaud  
 Qui le consomme, il ne faut  
 Sinon qu'une fois je touche  
 De la mienne vostre bouche,  
 Afin que le doux baiser  
 Aille du tout appaiser  
 Par le vent de son haleine  
 La flame trop inhumaine,  
 Que de ses ailes Amour  
 M'évente tout à l'entour,



Depuis l'heure que la fleche  
De vos yeux luy fit la breche  
Si avant , qu'il ne pourroit  
En guarir s'il ne mouroit,  
Ou si vostre douce haleine  
Ne le tiroit hors de peine.

---

## ODE XXIII (1).

Les Muses lierent un jour  
De chaisnes de roses Amour,  
Et, pour le garder, le donnerent  
Aux Graces et à la Beauté,  
Qui, voyant sa desloyauté,  
Sur Parnasse l'emprisonnerent.

Si tost que Venus l'entendit,  
Son beau ceston elle vendit  
A Vulcan pour la delivrance  
De son enfant, et tout soudain,  
Ayant l'argent dedans la main,  
Fit aux Muses la reverence :

« Muses, deesses des chansons,  
Quand il faudroit quatre rançons  
Pour mon enfant, je les apporte;  
Delivrez mon fils prisonnier. »  
Mais les Muses l'ont fait lier  
D'une autre chaisne bien plus forte.

Courage donques, amoureux,  
Vous ne serez plus langoureux:  
Amour est au bout de ses ruses;  
Plus n'oseroit ce faux garçon  
Vous refuser quelque chanson,  
Puis qu'il est prisonnier des Muses.

1. Imité d'Anacréon. (R.)

## ODE XXIV (1).

**P**ourtant si j'ay le chef plus blanc  
 Que n'est d'un lys la fleur esclqse,  
 Et toy le visage plus franc  
 Que n'est le bouton d'une rose;  
 Pour cela, cruelle, il ne faut  
 Fuir ainsi ma teste blanche,  
 Si j'ai la tête blanche en haut,  
 J'ay en bas la queue bien franche ! (a)  
 Ne sçais-tu pas, toy qui me fuis,  
 Que pour bien faire une couronne  
 Ou quelque beau bouquet, d'un lis  
 Toujours la rose on environne ?

## ODE XXV (2).

**L**a terre les eaux va boivant,  
 L'arbre la boit par sa racine  
 La mer éparsé boit le vent,  
 Et le soleil boit la marine;  
 Le soleil est beu de la lune;  
 Tout boit, soit en haut ou en bas :

a. Var. 1587 :

*Pour cela moquer il ne faut  
 Ma teste de neige couverte ;  
 Si j'ay la teste blanche en haut,  
 L'autre partie est assez verte.*

1. Imité d'Anacréon. (R.)

2. Encore imité d'une ode d'Anacréon. (R.)

Suivant ceste reigle commune,  
Pourquoy donc ne boirons-nous pas?

---

## ODE XXVI (1).

Plusieurs, de leurs corps desnuez,  
Se sont veus en diverse terre  
Miraculeusement muez,  
L'un en serpent et l'autre en pierre,  
L'un en fleur, l'autre en arbrisseau,  
L'un en loup, l'autre en colombelle;  
L'un se vid changer en ruisseau,  
Et l'autre devint arondelle.

Mais je voudrois estre miroir  
Afin que tousjours tu me visses;  
Chemise je voudrois me voir,  
Afin que tousjours tu me prisses.

Volontiers eau je deviendrois,  
Afin que ton corps je lavasse;  
Estre du parfum je voudrois,  
Afin que je te parfumasse.

Je voudrois estre le riban  
Qui serre ta belle poitrine;  
Je voudrois estre le carquan  
Qui orne ta gorge yvoirine.

Je voudrois estre tout autour  
Le coral qui tes lèvres touche,  
Afin de baiser nuict et jour  
Tes belles lèvres et ta bouche.

---

1. Derechef imité d'Anacréon. (R.)

## ODE XXVII (1)

**P**ourquoy, comme une jeune poutre,  
 De travers guignes-tu vers moy ?  
 Pourquoi, farouche, fuis-tu outre  
 Quand je veux approcher de toy ?  
 Tu ne veux souffrir qu'on te touche ;  
 Mais si je t'avois sous ma main  
 Asseure toi que dans ta bouche,  
 Bientost je t'aurois mis le frein.  
 Puis te voltant à toute bride,  
 Soudain je t'aurois fait au cours,  
 Et te piquant serois ton guide  
 Dans la carriere des amours.  
 Mais par l'herbe tu ne fais ores  
 Que suivre des prez la fraicheur,  
 Pource que tu n'as point encores  
 Trouvé quelque bon chevauteur.

## A AMADIS JAMYN.

## ODE XXVIII (1).

**H**a ! si l'or pouvoit allonger  
 D'un quart d'heure la vie aux hommes,  
 De soin on devoit se ronger  
 Pour l'entasser à grandes sommes,  
 Afin qu'il peust servir de prix

1. Imité d'Anacreon. (R.)
2. Traduit d'Anacréon. (R.)

Et de rançon à nostre vie,  
Et que la Mort, en l'ayant pris,  
De nous tuer n'eut plus envie.

Mais puis qu'on ne la peut tarder  
Pour don ny pour or qu'on luy offre,  
Que me serviroit de garder  
Un tresor moisi dans mon coffre?

Il vaut mieux, Jamyn, s'addonner  
A feuilletter tousjours un livre,  
Qui plustost que l'or peut donner  
Maugré la mort un second vivre.

## A ESTIENNE PASQUIER.

## ODE XXIX (1).

Tu me fais mourir de me dire  
Qu'il ne faut sinon qu'une lyre  
Pour m'amuser, et que tousjours  
Je ne veux chanter que d'amours.

Tu dis vray, je te le confesse;  
Mais il ne plaist à la déesse  
Qui mesle un plaisir d'un souci  
Que je vive autrement qu'ainsi.

Car quand Amour un coup enflame  
De son feu quelque gentille ame,  
Impossible est de l'oublier,  
Ny de ses rets se deslier.

Mais toy, Pasquier (2), en qui Minerve

1. Imité d'Horace. (R.)

2. Advocat general de la Chambre des Comptes, à Paris, auquel on ne peut rendre plus de tesmoignage que lui en rendent ses propres œuvres, et nostre poëte en cet endroit, qui a vraiment touché son naturel. (R.)

A tant mis de biens en reserve,  
 Qui as l'esprit ardent et vif,  
 Et nay pour n'estre point oisif;  
     Eleve au ciel par ton histoire  
 De nos rois les faits et la gloire,  
 Et pren sous ta diserte voix  
 La charge des honneurs françois;  
     Et desormais vivre me laisse  
 Sans gloire au sein de ma maistresse,  
 Et parmy ses ris et ses jeux  
 Laisse grisonner mes cheveux.

## ODE XXX (3).

Celuy qui n'ayme est malheureux,  
 Et malheureux est l'amoureux;  
 Mais la misere la plus grande,  
 C'est quand l'amant (après avoir  
 En bien servant fait son devoir)  
 Ne peut avoir ce qu'il demande.  
     La race en amours ne sert rien,  
 Ne beauté, grace ne maintien;  
 Sans honneur la Muse gist morte;  
 Les amoureuses du jourd'huy  
 En se vendant ayment celuy  
 Qui le plus d'argent leur apporte.  
     Puisse mourir meschamment  
 Qui l'or ayma premierement!  
 Par luy le frere n'est pas frere,  
 Par luy le pere n'est pas seur,  
 Par luy la sœur n'est pas la sœur,  
 Et la mere n'est pas la mere.  
     Par luy la guerre et le discord,

s. Imité d'une ode d'Anacreon. (R.)

Par luy les glaives et la mort,  
 Par luy viennent mille tristesses,  
 Et, qui pis est, nous recevons  
 La mort par luy, nous qui vivons  
 Amoureux d'avares maistresses.

---

## ODELETTE XXXI (1).

Janne, en te baisant tu me dis  
 Que j'ay le chef à demy gris,  
 Et tousjours me baisant tu veux  
 De l'ongle oster mes blancs cheveux,  
 Comme s'un cheveu blanc ou noir  
 Sur le baiser avoit pouvoir.

Mais, Janne, tu te trompes fort :  
 Un cheveu blanc est assez fort  
 Au seul baiser, pourveu que point  
 Tu ne vueilles de l'autre point.

---

## ODE XXXII.

Verson ces roses en ce vin,  
 En ce bon vin verson ces roses,  
 Et boivon l'un à l'autre, afin  
 Qu'au cœur nos tristesses encloses  
 Prennent en boivant quelque fin.  
 La belle rose du printemps,

1. Cette petite ode est quasi d'invention semblable à cet épigramme de Martial :

Quid me, Thai, senem subinde dicis?  
 Nemo est, Thai, senex ad irrumandum.

Aubert, admoneste les hommes  
 Passer joyeusement le temps,  
 Et pendant que jeunes nous sommes  
 Esbatre la fleur de nos ans.

Car ainsi qu'elle défleurit  
 A bas en une matinée,  
 Ainsi nostre âge se flestrit,  
 Las! et en moins d'une journée  
 Le printemps d'un homme perit.

Ne vois-tu pas hier Brinon  
 Parlant et faisant bonne chere,  
 Lequel aujourd'huy n'est sinon  
 Qu'un peu de poudre en une biere,  
 Qui de luy n'a rien que le nom?

Nul ne desrobe son trespas,  
 Caron serre tout en sa nasse,  
 Roys et pauvres tombent là bas;  
 Mais ce-pendant le temps se passe,  
 Rose, et je ne te chante pas.

La rose est l'honneur d'un pourpris<sup>(1)</sup>,  
 La rose est des fleurs la plus belle,  
 Et dessus toutes a le pris:  
 C'est pour cela que je l'appelle  
 La violette de Cypris.

Le rose est le bouquet d'amour,  
 La rose est le jeu des Charites,  
 La rose blanchit tout autour  
 Au matin de perles petites,  
 Qu'elle emprunte du poinct du jour.

La rose est le parfum des dieux;  
 La rose est l'honneur des pucelles,  
 Qui leur sein beaucoup aiment mieux  
 Enrichir de roses nouvelles  
 Que d'un or tant soit precieux.

Est-il rien sans elle de beau?  
 La rose embellit toutes choses,

1. Imité d'Anacréon, à partir de ce vers.



Venus de roses a la peau,  
 Et l'Aurore a les doigts de roses,  
 Et le front le Soleil nouveau.

Les nymphes de rose ont le sein,  
 Les coudes, les flancs et les hanches;  
 Hébé de roses a la main,  
 Et les Charites, tant soient blanches,  
 Ont le front de roses tout plein.

Que le mien en soit couronné,  
 Ce m'est un laurier de victoire.  
 Sus, appelon le deux-fois-né,  
 Le bon pere, et le faisons boire,  
 De cent roses environné.

Bacchus, espris de la beauté  
 Des roses aux feuilles vermeilles,  
 Sans elles n'a jamais esté,  
 Quand en chemise sous les treilles  
 Il boit au plus chaud de l'esté.

## A REMY BELLEAU.

## ODE XXXIII (1).

**B**elleau, s'il est loisible aux hommes d'inventer  
 Cela que les plus vieux n'ont pas osé chanter,  
 Je dirois hardiment que l'Amour n'a point d'ailes;  
 Las! car s'il en avoit, s'esbranlant dessus elles  
 De mon cœur quelquefois se pourroit absenter.

Il n'a point d'arc aussi, et le feint-on ruer  
 Des fleches à grand tort : il a voulu muer  
 Son arc en harquebuze, on le sent à l'espreuve;  
 Car pour le coup d'un trait si grand feu ne se treuve

1. Imité de Properce. (R.)

Autour du cœur blessé, qu'il le puisse tuer.

Donques ou je me trompe, ou l'Amour n'est archer,  
Il est harquebuzier ; et qui voudra chercher  
Comme il tire, aille veoir les beaux yeux de Cassandre :  
Tout soudain de cent pas il luy fera comprendre  
Si d'un plomb ou d'un trait les cœurs il vient toucher.

Il fait de ses beaux yeux son plombet enflamé,  
Sa poudre de sa grace, et en ce point armé  
Se jette à la conquête à l'entour de sa bouche ;  
Dans ses cheveux frisez il dresse l'escarmouche,  
Et du sein d'elle il fait son rampart enfermé.

*Fin du quatriesme livre des Odes.*





LE CINQUIESME LIVRE

DES ODES.

—  
 AU ROY HENRY II,

Sur ses ordonnances faites l'an M. D. L.

ODE I,

**H**é ! quelles louanges égales  
 A ton merite souverain  
 Rendroient tes Gaules loyales,  
 Fust par memorables annales,  
 Ou par vives lettres d'airain,  
 O Prince, le plus redoutable  
 De tous les princes ordonnez  
 Pour regir les sceptres donnez  
 A nostre partie habitable ?  
 N'est-ce pas toy qui nous rapportes  
 La paix, et qui de toutes pars  
 As verroullé de tes mains fortes  
 Le temple béant par cent portes  
 Où forcenoit l'horrible Mars ?  
 Par toy, jusqu'aux Indes se rue  
 La navire franche de peur,

Par toy d'un paisible labeur  
Le bœuf fume sous la charrue.

Par toy, l'abondance, ayant pleine  
Sa riche corne jusqu'aux bords,  
A couvert la françoise plaine;  
Par toy la plus légère peine  
Suit les péchés de pied non tors;  
Par toy, par l'exploict de ta destre,  
La France voit ses estendars,  
Jadis trahis par nos soudars,  
Toy n'estant point encor leur maistre.

Mais ores que tu l'es, qui est-ce  
Qui pallira craignant l'Anglois,  
Ou l'espagnole hardiesse,  
La Flandre, ou la blonde jeunesse  
Du Rhin indocile à nos lois?  
Et puis que ta police sainte,  
Qui droittement nous veut guider,  
Par la justice a sceu brider  
Les tiens d'une juste contrainte?

Tes pietons, ta gendarmerie,  
Qui violoient auparavant  
Les saints droits de l'hostellerie,  
Riblant <sup>(1)</sup> les biens par pillerie  
Comme un blé moissonné du vent;  
Si bien que tes terres sujettes  
N'enduroient moins d'affliction,  
Que la rebelle nation  
Où les feux ennemis tu jettes.

Ore ta loy, mais un tonnerre,  
Les effroye plus estonnez  
Que lors qu'un camp anglois les serre  
Ou quand par le jeu de la guerre  
Cesar <sup>(2)</sup> les presse environnez;  
Si qu'humble tu fais apparoistre

1. Dissipant avec un ravage desesperé. (R.)

2. Charles le Quint. (R.)

Une si grande légion,  
Comme gens de religion  
Qui vont muets dedans un cloistre.

Le velours, trop commun en France,  
Sous toy reprend son vieil honneur,  
Tellement que ta remonstrance  
Nous a fait voir la differance  
Du valet et de son seigneur,  
Et du muguet chargé de soye  
Qui à tes princes s'égalloit,  
Et riche en cramoisy alloit,  
Faisant flamber toute la voye.

Les tusques mains (1) ingenieuses  
Ja de trop velouter s'usoient  
Pour nos femmes delicieuses,  
Qui sous robes trop precieuses  
Du rang des nobles abusoient;  
Mais or' la laine desprisée  
Reprend son premier ornement,  
Tant vaut le grave enseignement  
De ta parole autorisée (2).

Ceux qui, par un avare outrage,  
Espoincts d'une meschanceté,  
Te pinçoient ore le visage,  
Ore le nez, ore l'image  
De ta commune Majesté (3),  
Maintenant, oyant ta defense,  
Tiennent leurs mains sans plus congner,  
Et ton argent sans le rongner,  
Tremblans de t'avoir fait offense;  
Non esprits d'une peur si grande

1. Les ouvriers de Florence. (R.)

2. De ton edit verifié par la cour, sans laquelle il n'auroit point d'effect ny d'execution. (R.) Ici Richelet se trompe évidemment. *Autorisée* est employé dans le sens d'imposante, ayant de l'autorité.

3. Les faux-monnoyeurs.

De sentir tous nuds un fer chaud,  
 D'estre bouillis (1), ou d'une amande,  
 Que de ta loy, qui leur commande  
 De recognoistre leur defaut.

O Prince, les saintes polices  
 Et les grands faits que tu conçois  
 Te feront nommer des François  
 L'Hercule qui purge les vices!

Ton œil vigilant, qui contemple  
 Tes vassaux en divers costez,  
 A contemplé de Dieu le temple,  
 Que nos banquiers par faux exemple  
 Combloient de larrons eshontez,  
 Et doctes en chiquaneries,  
 N'enduroient en un seul quartier  
 Qu'un benefice fust entier,  
 Troublé de mille tromperies.

Mais or' bulles et signatures,  
 Et dattes levez par avant (2),  
 Mandats, faux titres, escritures,  
 Depravez par leurs impostures,  
 Seront certains doresnavant;  
 Si bien que le moine et le prestre,  
 Possedans en paix leurs maisons,  
 Feront pour toy leurs oraisons,  
 Et pour les loix que tu fais naistre,

Lesquelles l'odieuse Espagne  
 Ne pourra corrompre, ny ceux  
 Que la Tamise angloise bagne,  
 Ny les nourrissons d'Allemagne,  
 A la guerre non paresseux,  
 Ny l'Italie conjurée  
 A briser leur divinité,

1. Supplice pratiqué seulement en France. (R.)

2. Antidates : voyez ce qu'en escrivoit en ce temps-là  
 maistre Charles du Moulin, tres-excellent jurisconsulte pa-  
 risien. (R.)

Tant aura ton auctorité  
Plus que leurs armes de durée.

Et nous, ayans de toy memoire,  
Comme les Grecs de leur Castor  
Ou d'Hercule, ferons ta gloire  
Par nos vers plus claire et notoire  
Que la leur ne s'apparoist or.

Au jour de feste, au jour ouvrable,  
Suans à l'œuvre ou reposez,  
Nous serons tousjours disposez  
A chanter ton nom vénérable.

Avec la lyre dependue  
Nous t'avourons pour immortel  
Dessus sa corde bien tendue,  
Et d'une liqueur respandue  
Sacrifi'rons à ton autel ;  
Eternisant d'un vœu prospere  
Nous, nos femmes, et nos enfans,  
Quatre nouveaux Dieux triomphans,  
Toy, ton fils, ton frere et ton pere.

---

### A MADAME MARGUERITE,

Qui depuis a esté duchesse de Savoye.

#### ODE II.

Vierge, dont la vertu redore  
Cet heureux siecle qui t'adore,  
Non pour estre fille de roy,  
Pour estre duchesse, ou pour estre  
Si proche en sang du roy mon maistre,  
Qu'il n'a point d'autre sœur que toy,  
Mais bien pour estre seule en France  
Et la colonne et l'esperance



Des Muses, la race des Dieux,  
 Que ta sainte grandeur embrasse,  
 Suivant le naif de ta race,  
 Qui d'astres a peuplé les cieux.

Les Muses, d'une sage envie  
 Tu suis pour guides de ta vie,  
 Et non leurs vers tant seulement;  
 Mais bien tu joins à leur science  
 Et l'innocente conscience,  
 Et leurs beaux dons également.

Que sert à la princesse d'estre  
 A toutes sciences adestre  
 Et mille fois Platon revoir,  
 Si par l'estude tout sur l'heure  
 Sa vie n'est faite meilleure,  
 Mariant les mœurs au sçavoir?

Les mœurs au sçavoir tu maries,  
 Et le sçavoir aux mœurs tu lies,  
 Assemblez d'un nœud gordien,  
 T'esgarant loin du populaire,  
 Et de son bruit qui ne peut plaire  
 Aux filles de l'Olympien.

Ces riches maisons somptueuses,  
 Ces grans villes presomptueuses,  
 Par l'orgueil d'un mur s'eslevant,  
 Ne sont les lieux où elles dansent,  
 Et leurs pas serrent et avancent,  
 Le Cynthien sonnant devant.

Mais bien par les fleurs reculées,  
 Loin à l'écart par les vallées,  
 Au fond de deux tertres bossus,  
 Ou parmi les forests sauvages,  
 Ou par le secret des rivages,  
 Ou dans les antres bien moussus.

Point ou peu ne hantent la table  
 Des Dieux d'Homere, delectable  
 Pour les vins versez de la main  
 Du Troyen, fuyans les viandes



Delicieusement friandes  
Qui ne font qu'irriter la faim.

Quand quelqu'un de Pallas devise,  
Les Muses approuvent l'emprise  
De filer, de tistre, d'ourdir,  
D'imposer nouveaux noms aux villes,  
Et sous les polices civiles  
Ne laisser les loix engourdir.

Mais d'aller, horrible, à la guerre,  
De pousser les citez par terre,  
Et, vierge, hanter les combas,  
Coiffer d'un morion sa teste,  
Et l'ombrager d'une grand' creste,  
Les Muses ne l'approuvent pas.

Jugeant qu'il vaut mieux que la gloire  
Des femmes vive en la memoire  
Par autres travaux plus puisans  
Que par ceux-là des Amazones;  
Auquel jugement tu t'addonnes  
Dés le premier fil de tes ans.

Et bien que ta royale vie  
Soit de delices assouvie,  
Pourtant, vierge, si fraudes-tu  
Les haims qui la jeunesse appastent,  
Et jamais ta bouche ne gastent,  
Rebouchez contre ta vertu.

Car ta raison bien attrempée  
Ne veut souffrir estre trompée  
De leur mignard affolement,  
Ne ta force toujours toute une,  
Que nulle chance de fortune  
Ne peut esbranler nullement.

Aussi ces maisons tant prisées  
D'un or imagé lambrissées,  
Fontaine-Bleau, Chambour, ne sont  
Les sejours où tant tu t'amuses,  
Que parmy les antres des Muses  
Compagne des sauts qu'elles font.

Estimant trop meilleur de vivre  
 Coye et tranquille, que de suivre  
 Cet orgueil par toy rejeté ;  
 Et loin du populaire escrire  
 Je ne sçay quoy qui puisse dire  
 Que quelquefois tu as esté.

O des princesses la lumiere,  
 De quelle louange premiere  
 Commenceray-je à te vanter ?  
 Et de mille dont tu abondes,  
 Quelles dernieres ou secondes  
 Clorront la fin de mon chanter ?

[Dirai-je comme en ton visage  
 Tu portes engravé l'image,  
 Les grâces de mille beautés ;  
 Et de François ton père encores,  
 Et de ton frère qui vit ores,  
 Les deux égales royautés ?]

Diray-je que tes yeux enchantent  
 Les plus constans qui se presentent  
 Devant ta face, et vistement  
 Avecque ta voix nompareille,  
 Leurs tires leurs cœurs par l'aureille  
 D'un vertueux enchantement ?

[Dirai-je que la France toute  
 De bon cœur autre chant n'écoute  
 Que les vers faits pour ton renom  
 Lequel de si très près le touche  
 Qu'elle n'anime dans sa bouche  
 Autres paroles que ton nom ?]

Diray-je si quelqu'un souhète  
 De se feindre nouveau poëte,  
 Il ne doit sinon esprouver  
 Quelle est ta vertu, sans qu'il songe  
 Dessus Parnasse, ou qu'il se plonge  
 Es flots menteurs pour s'abreuver ?

Diray-je comme tu rabaisses  
 La pompe des autres princesses,

Te balançant d'un juste pois,  
Entre lesquelles ta prudence  
Flambloye en pareille evidence  
Que ton frere par-sus les rois?

Diray-je que les ans qui tournent  
De pas qui jamais ne sejourment  
N'ont rien veu de semblable encor  
A la grandeur de ton courage,  
Ny ne verront, bien que nostre âge  
Change son fer au premier or?

C'est toy, Princesse, qui animes  
Les fredons de nos basses rymes  
Pour les eslever jusqu'aux cieux,  
Et qui fais nos chants poëtiques  
Egaler les vers des antiques  
Par un oser ingenieux.

C'est toy qui portes sur tes aisles  
Le saint honneur des neuf Pucelles  
Obéissantes à ta loy.

C'est toy seule qui ne desdaignes  
De les avouer pour compaignes,  
Filles d'un grand roy comme toy.

N'est-ce pas toy, docte Princesse,  
Ainçois, ô mortelle deesse,  
Qui me donnas cœur de chanter,  
Et qui m'ouvris la fantasie  
De trouver quelque poésie

Qui peust tes graces contenter?

Mais que feray-je à ce vulgaire  
A qui jamais je n'ay sçeu plaire,  
Ny ne plais, ny plaire ne veux?  
Porteray-je la bouche close,  
Sans plus animer quelque chose  
Qui puisse estonner nos neveux?

L'un crie que trop je me vante,  
L'autre que le vers que je chante  
N'est point bien joint ne maçonné;  
L'un prend horreur de mon audace,

Et dit que sur la grecque trace  
 Mon œuvre n'est point façonné.

Mais je responds tout au contraire,  
 Comme l'ayant bien sceu pourtraire  
 Dessus le moule des plus vieux,  
 Et comme cil qui ne s'egare  
 Des vers repliez de Pindare,  
 Incogneus de mes envieus.

L'estable du grand Roy d'Elide,  
 Nette par les travaux d'Alcide,  
 Fonda près les champs Eleans  
 D'Olympe les joustes illustres,  
 Qui retournoient par chacuns lustres  
 Anoblir les bords Piseans.

Là s'amoncelloit la jeunesse  
 Des plus belliqueux de la Grèce,  
 Studieuse à ravir l'honneur  
 De l'estrange feuille honorée,  
 Que de la terre hyperborée  
 Apporta le Thebain veneur.

Ceux qui suans en la carriere  
 Laissoient leurs compagnons derriere  
 Et ceux qui de gands emplombes  
 Meurtrissoient la chair empoullée,  
 Et ceux qui par la lutte huillée  
 Contre-tenoient leurs bras courbez;

Ceux qui à leurs flèches soudaines  
 Commandoient d'estre plus certaines;  
 Et ceux qui en rouant tournoient  
 Un grand caillou d'horrible masse,  
 Outre-volant le long espace  
 Du but où les coups se bornoient.

Ceux qui en limons ou en selle  
 Devant la Grèce universelle  
 Par douze fois rasoient le tour  
 De la course douze fois torte,  
 Et d'une roue entiere et forte  
 S'achetoient un brave retour;

Ceux-ci de ceste fueille heureuse  
 Laçoient leur perruque poudreuse,  
 Et craignans perdre les labeurs  
 Pour qui leurs vertus travaillerent,  
 Avec la victoire éveillerent

Le mestier des premiers harpeurs;  
 Lesquels au soir par l'assemblée,  
 Quand l'œil de la Lune doublée  
 Ardoit le voile obscur des cieux,  
 Avec les flutes doux-souflantes  
 Et les trompettes haut-parlantes  
 Celebroient les victorieux.

Archiloch premier osa dire  
 D'un simple refrain sur sa lyre  
 Les honneurs d'Hercule en ses vers,  
 Qui depuis Hercule servirent  
 A tous les vainqueurs qui ravirent  
 L'olive par combats divers.

Après, comme une eau desbordée,  
 Ou comme la foudre guindée  
 Sur la nue au mois le plus chaut,  
 S'ouït tonner la voix Dircée,  
 Qui par l'air s'est si bien dressée  
 Que nulle n'a bondy plus haut.

Elle par les terres étranges  
 Cria des vainqueurs les louanges  
 Et plutôt les fut élevant  
 Que l'air n'est froissé par la vire  
 Ou l'eau ronflante du navire  
 Soufleté des gorges du vent (a).

a. Var. (1587):

*Elle par les terres lointaines  
 Respandit les poudreuses peines  
 De ceux qu'Olympe veit suer  
 Pour l'honneur, le prix de la gloire,  
 Ressuscitez par la memoire  
 Que trois mille ans n'ont sceu tuer.*

Aussi nul chant ne s'accompare  
 Au chant courageux de Pindare,  
 Que la honte ne coloroit  
 D'entre-mesler ses propres gloires  
 Avec les fameuses victoires  
 Des bataillons qu'il honoroit ;  
 Et tout ensemble les sceut vendre  
 A quiconque les vouloit prendre,  
 Plus chèrement qu'on n'achetoit  
 Une statue feinte en cuivre,  
 Que le vainqueur pour mieux revivre  
 Au plus haut d'Olympe mettoit.

Tant la Grece estoit studieuse  
 De sa Muse laborieuse,  
 Et tant son art eut de bon-heur,  
 Que ses paroles honorées  
 Escrites en lettres dorées  
 Aux temples pendoient en honneur.

Avec Hieron, roi de Sicile,  
 Trafiqua maint vers difficile,  
 Où, des brocars injurieux  
 De Bacchylide son contraire,  
 Fut moqué, comme chez ton frère  
 M'ont moqué ceux des envieux (1).

Ne son chant, ne la cognoissance  
 Des Muses n'eurent la puissance  
 De tromper l'envie, qui suit  
 Non pas une obscure personne  
 Mais la cognue qui foisonne  
 Par ses vertus en fameux bruit.

Que pleust à Dieu qu'à sa hauteesse  
 Fust égale ma petitesse,  
 Et mes vers à ses chants nerveux ;  
 Par ta sainte grandeur je jure

1. Allusion à Mellin de Saint-Gelais, qui avoit attaqué Ronsard devant Henry II.

Que j'entonnerois ceste injure  
 Aux oreilles de nos neveux  
 Mais quoy ! Madame, je n'ay faite  
 Sinon d'avoir ta faveur haute,  
 Sinon d'estre avoué de toy,  
 Afin que notre France estime  
 Que quelquefois ma basse rime  
 Seut contenter la sœur d'un Roi (a).

S'ainsi advenoit, leur mesdire  
 Grondant ne m'oseroit rien dire.  
 Qui (bons Dieux !) oseroit penser,  
 Tant fust la langue audacieuse  
 Et sa nature vicieuse,  
 De vouloir les tiens offenser ?

Là donc, Madame, pren la charge  
 De m'envelopper sous ta targe,  
 Que de Gyge les bras archers  
 Ne perceroient, tant elle est forte,  
 Ne celui qui d'une autre sorte  
 Dardoit les membres des rochers.

Lors me voyant en assurance,  
 Je publi'ray parmi la France  
 Le loz de ta divinité,  
 Tes vertus, bontez et doctrine,  
 Les vrais boucliers de ta poitrine,  
 Blanchissante en virginité ;

Afin qu'après ma voix fidelle,  
 Au soir, à la tarde chandelle,  
 Les mères, faisant œuvrés maints,  
 Content tes vertus precieuses  
 A leurs filles non ocieuses,  
 Pour tromper le temps et leurs mains.

a. Var. :

*Sinon qu'on te pense Minerve,  
 Et que ma Muse se reserve  
 Pour chanter la sœur de mon Roy.*



Peut-estre aussi, alors que l'âge  
 Aura tout brouillé ton lignage,  
 Le peuple qui lira mes vers,  
 Abreuvé d'une gloire telle,  
 Ne te dira femme mortelle,  
 Mais sœur de Pallas aux yeux vers,  
 Et te fera des edifices  
 Tous enfumez de sacrifices,  
 Si bien que le siecle avenir  
 Ne congoistra que Marguerite,  
 Immortalisant ton merite  
 D'un perdurable souvenir.

---

## ODE III (1).

Quand les filles d'Achelois,  
 Les trois belles chanteresses,  
 Qui des hommes par leurs vois  
 Etoient les enchanteresses,  
 Virent jaunir la toison,  
 Et les soldars de Jason  
 Ramer la barque argienne  
 Sur la mer Sicilienne,  
 Elles, d'ordre, flanc à flanc,  
 Oisives au front des ondes,  
 D'un peigne d'yvoire blanc  
 Frisotoient leurs tresses blondes,  
 Et mignotant de leurs yeux  
 Les attraits delicieux,  
 Aguignoient la nef passante

1. En faveur de trois doctes filles d'Angleterre, instruites et apprises par Denisot, conte d'Alsinois. (R.) La Croix du Maine appelle ces trois sœurs Anne, Marguerite et Jeanne de Seymour.



D'une œillade languissante.  
 Puis soupirerent un chant  
 De leurs gorges nompareilles,  
 Par douce force alléchant  
 Les plus gaillardes oreilles;  
 Afin que le son pipeur  
 Fraudast le premier labeur  
 Des chevaliers de la Grece  
 Amorcés de leur caresse.

Ja ces demi-dieux estoient  
 Prests de tomber en servage,  
 Et jà domptés se jettoient  
 Dans la prison du rivage,  
 Sans Orphée, qui, soudain  
 Prenant son luth en la main,  
 Opposé vers elles, joue  
 Loin des autres sur la proue,  
 Afin que le contre-son  
 De sa repoussante lyre  
 Perdist au vent la chanson  
 Premier qu'entrer au navire,  
 Et qu'il tirast des dangers  
 Ces demi-dieux passagers  
 Qui devoient par la Libye  
 Porter leur mere affoiblie.

Mais si ce harpeur fameux  
 Oyoit le luth des Serenes  
 Qui sonne aux bords escumeux  
 Des Albionnes arenes,  
 Son luth payen il fendrait  
 Et disciple se rendrait  
 Dessous leur chanson chrestienne  
 Dont la voix passe la sienne (1).

1. Parce que ces trois filles, en ce temps-là, firent un livre de distiques chrestiens, en latin, fort bien faits, lesquels aussi tost furent tourneés en grec, en italien, en françois, et dediez à madame Marguerite, sœur unique du roy Henry II. (R.)

Car luy, enflé de vains mots,  
 Devisoit à l'aventure  
 Ou des membres du Chaos  
 Ou du sein de la Nature;  
 Mais ces vierges chantent mieux  
 Le vray manouvrier des cieux,  
 Et sa demeure eternelle,  
 Et ceux qui vivent en elle.

Las! ce qu'on void de mondain  
 Jamais ferme ne se fonde,  
 Ains fuit et refuit soudain  
 Comme le branle d'une onde  
 Qui ne cesse de rouler,  
 De s'avancer et couler,  
 Tant que rampant il arrive  
 D'un grand heurt contre la rive.

La science, auparavant  
 Si long temps orientale,  
 Peu à peu marchant avant,  
 S'apparoist occidentale,  
 Et sans jamais se borner  
 N'a point cessé de tourner,  
 Tant qu'elle soit parvenue  
 A l'autre rive incogneue.

Là de son grave sourcy  
 Vint affoler le courage  
 De ces trois vierges icy,  
 Les trois seules de nostre âge,  
 Et si bien les sceut tenter,  
 Qu'ores on les oit chanter  
 Maint vers jumeau qui surmonte  
 Les nostres, rouges de honte.

Par vous, vierges de renom,  
 Vrais peintres de la memoire,  
 Des autres vierges le nom  
 Sera clair en vostre gloire.  
 Et puis que le ciel benin  
 Au doux sexe feminin

Fait naistre chose si rare  
D'un lieu jadis tant barbare,  
    Denisot se vante heuré  
D'avoir oublié sa terre,  
Et passager demeuré  
Trois ans en vostre Angleterre,  
Et d'avoir cogneu vos yeux,  
Où les amours gracieux  
DouceMENT leurs fleches dardent  
Contre ceux qui vous regardent.

    Voire et d'avoir quelquefois  
Tant levé sa petitesse,  
Que sous l'outil de sa vois  
Il polit vostre jeunesse,  
Vous ouvrant les beaux secrets  
Des vieux Latins et des Grecs,  
Dont l'honneur se renouvelle  
Par vostre muse nouvelle.

Io, puis que les esprits  
D'Angleterre et de la France,  
Bandez d'une ligue, ont pris  
Le fer contre l'ignorance,  
Et que nos roys se sont faits  
D'ennemis amis parfaits,  
Tuans la guerre cruelle  
Par une paix mutuelle,

    Advienne qu'une de vous,  
Nouant la mer passagere,  
Se joigne à quelqu'un de nous  
Par une nopce estrangere;  
Lors vos escrits avancez  
Se verront recompensez  
D'une chanson mieux sonnée,  
Qui cri'ra vostre hymenée.

---

---

 TRADUCTION DES VERS LATINS

De Jean Daurat

*Sur le trespas de la royne de Navarre (1).*

## ODE IV.

Ainsi que le ravy prophete  
 Dans une flambante charrette  
 Haut eslever en l'air s'est veu,  
 D'un bras allumé par le vuide,  
 Guidant l'estincelante bride  
 De ses chevaux aux pieds de feu,  
 Quand du vieillard la cheute robe,  
 Qui du sein bruslant se desrobe,  
 Coula dans les bras attendans  
 Du jeune prophete, et glissante  
 Fut veue par l'air rougissante  
 Loin derriere en replis ardans;  
 Comme on void une estoile esmeue  
 Qui tombe, ou qui tomber est veue  
 Du ciel sous une claire nuit,  
 Attrainant derriere sa fuite  
 Par le vuide une longue suite  
 De sillons de feu qui la suit:  
 Ainsi Marguerite, fâchée  
 De sa robe humaine entachée  
 Du premier vice naturel,  
 Ruant bas, de prompte allégresse,

1. Marguerite d'Orleans, sœur du roy François Ier, laquelle espousa Henry II, roy de Navarre, ayeul maternel de Henry IV. (R.)

---

Et sa sommeillante paresse ,  
 Et son gros fardeau corporel ,  
 Hautaine au ciel est arrivée  
 Sur quatre roues eslevée ,  
 Foy, esperance, charité,  
 Et patience dure et forte,  
 Qui courageusement supporte  
 Toute maligne adversité.  
 D'un tel chariot soustenuë ,  
 Faite déesse elle est venue  
 En la troupe du Roy des rois ,  
 Que maintenant elle contemple ,  
 Roïne d'un monde bien plus ample  
 Que n'estoit pas son Navarrois.

## HYMNE TRIOMPHAL D'ELLE-MESME.

## ODE V.

Qui renforcera ma vois,  
 Et qui fera que je vole  
 Jusqu'au ciel à ceste fois  
 Sur l'aile de ma parole?  
 Or' mieux que devant il faut  
 Avoir l'estomac plus chaud  
 De l'ardeur qui ja m'enflame  
 D'une plus ardante flame;  
 Ores il faut que le frain  
 De Pegase, qui me guide,  
 Peu serviteur de la bride  
 Fende l'air d'un plus grand train.  
 Assez Pindare a chanté  
 Les jeux d'Hercule et sa gloire,  
 Et son olivier planté  
 Pour rafraichir la memoire

D'avoir justement du roy  
 Puni la parjure foy,  
 Qui par folle hardiesse,  
 En démentant sa promesse,  
 Monstra qu'un foible assillant  
 En vain fait braver sa force,  
 Quand, plein d'outrages, s'efforce  
 D'assaillir le plus vaillant;

Mais moy, hastant de mes vers  
 La vagabonde carrière,  
 J'annonce par l'univers  
 L'honneur de ceste guerriere,  
 Laquelle, apprise aux combats,  
 Ses cheveux n'ombragea pas  
 D'une si fresle couronne  
 Que celle que Pise donne,  
 Mais bien les environna  
 De sa despouille dontée,  
 Lors que par soy surmontée  
 Soy-mesme se couronna.

Là donques, mon cher soucy,  
 Sus, Muse, qu'on s'évertue  
 De sonner bien haut icy  
 Comme elle s'est combatue.  
 Chante-moy les bataillans,  
 Les forts et les moins vaillans;  
 Et pourquoy s'est animée  
 Une si estrange armée,  
 Et quel camp de rage espris  
 Vint irriter Marguerite,  
 Qui par le divin merite  
 Se fit maistresse du prix.

La Chair tentant le moyen  
 D'asservir l'Esprit son maistre,  
 Comme un mutin citoyen  
 Qui traistre à son roy veut estre,  
 Fut celle de qui l'erreur  
 Mit aux champs si grande horreur

De gens en armes horribles,  
Qui de menaces terribles  
Tansoient les murs et les forts  
De l'Esprit qui les defie,  
Tant sa force il fortifie  
Pour mieux forcer leurs efforts.

Là fut le Monde emplumé  
De grands crestes ondoyantes,  
Là fut l'Orgueil enflamé  
D'esclairs d'armes flamboyantes;  
Là l'escadron des Plaisirs,  
Là les bandes des Desirs,  
Là les bourreaux de la vie,  
La Convoitise et l'Envie,  
Male-bouche, et la Rancœur,  
Là la Gloire somptueuse,  
Et l'Ire presomptueuse  
Qui ne peut brider son cœur.

Là dessous les estendars  
De la Chair seditieuse  
Flottoient d'ordre ses soldars  
D'une vague audacieuse;  
Mais par-sus tous s'eslevoit  
Une lance qu'elle avoit  
D'Impatience ferrée,  
Sur la queue d'Ire acérée,  
Que l'on voyoit s'enflammer  
Par la poincte, en mesme sorte  
Que flambe l'astre qui porte  
Un prodige sur la mer.

La maille qu'elle vestoit  
Fut de Paresse estoffée;  
En lieu d'un armet estoit  
D'une Vanité coiffée,  
Où chanceloit attaché  
Le vieil timbre de Peché.  
Ainsi l'horrible guerrière  
Pressoit ses bandes derrière,

Et les pousoit en avant,  
 Ondoyans de rang comme ondes,  
 Ou comme les forests blondes  
 Des espics souflez du vent.

Elle adonc qui regardoit  
 Ses mains colères de rage,  
 Pleine d'un feu qui l'ardoit,  
 Se redoubloit de courage :  
 « Par vous (disoit-ell'), mes mains,  
 Tant de haineux inhumains  
 Ce jourd'huy mordront la terre ;  
 Par vous l'honneur de la guerre  
 Ja se dit mien, et par vous,  
 Martelant plus dru que foudre,  
 Je mettray l'Esprit en poudre,  
 Accablé sous moy de coups.

Sus, soldars, il est saison  
 Qu'ore un chacun se souviene  
 De soy et de sa maison.  
 Là-donc, de peur qu'il n'avienne  
 Que nous sentions du vainqueur  
 La loy, par faute de cœur,  
 Courage, enfans, la victoire  
 Enrichira nostre gloire !  
 Autant qu'eux n'avons-nous pas  
 De bras, de jambes et d'armes  
 Pour repousser leurs alarmes  
 Par l'effort de nos combats ?

Si, couards, vous estes pris,  
 Rien que la mort ne vous reste.  
 Ne craignez donc les perils  
 D'un butin tant manifeste ;  
 Et bien, s'ils sont plus que nous,  
 Le gain en sera plus dous,  
 Et les louanges plus grandes  
 D'avoir meurtry plus de bandes.  
 De tels mots la Chair flatoit  
 Les cœurs bouillans de sa bande,



Et d'une alleure plus grande  
A la guerre les hastoit.

Jà, l'Esprit d'une autre part,  
Impatient qu'on l'assaille,  
Avoit franchy son rampart,  
Pour devancer la bataille.  
Luy, de Raison accoustré,  
Horrible à voir s'est monstré  
Parmy les troupes menues,  
Comme un foudre entre les nues;  
Et, marchant à pas contez,  
Arrangeoit sous sa conduite  
Une longue et longue suite  
De chevaliers indomtez.

L'Amour divin fut vestu  
Du harnois de Résistance,  
Tout engravé de Vertu,  
Et redoré de Constance;  
Là, l'ardante Charité,  
Là, la simple Verité  
De près son maistre accompagne,  
Avec sa forte compagne  
Qui suit les pas de son roy;  
Là, l'antique Prud'hommie,  
Là, la Crainte d'infamie,  
Là, l'Esperance et la Foy.

Là tenoit rang la Pitié,  
De son guide la plus proche;  
Là s'avançoit l'Amitié  
Que chacun doit à son proche;  
Là les Contemplations  
Avecques les Passions  
Que l'ame fidele endure  
Pour corriger la Chair dure,  
A la bataille arrivoient  
File à file d'une tire;  
Et mordans leurs lévres d'ire,  
D'un grand branle se suivoient.

L'Esprit ore se tournant,  
 Haste son camp magnanime ;  
 Ores un peu sejournant,  
 De tels aiguillons l'anime :  
 « Amis, tentez le labeur,  
 Et ne pallissez de peur  
 Qu'une si lasche canaille  
 Face entreprise qui vaille,  
 Qui ja tremble seulement  
 De voir sans plus vostre face,  
 Tant nostre premiere audace  
 L'espouvante horriblement. »

Ces mots finis, dans leur fort  
 D'un saut de course s'eslance,  
 Abatant le Monde mort  
 Au premier heurt de sa lance.  
 Du bond en terre donné  
 Ses armeures ont sonné.  
 Après, l'Orgueil il renverse,  
 Qui, trepignant des pieds, verse  
 Un lac rouge de son flanc,  
 Vomissant, ja froid et blesme,  
 Du creux de la playe mesme  
 L'ame, le fer et le sang.

Mortes après il rua  
 Contre terre les Délices ;  
 Les Voluptez il tua  
 Du coup qu'il tua les Vices.  
 Tant de neige ne chet pas,  
 Quand l'air l'esparpille à bas  
 Pour enfariner la plaine,  
 Comme la terre estoit pleine  
 De soldars menus greslez,  
 Renversez sous tel orage,  
 Par un estrange meslage  
 L'un sus l'autre amoncelez.

L'Humilité s'attacha  
 Contre la Gloire mondaine,

Et sa lance luy cacha  
Droit en ceste part où l'aine  
Se joint avecque le flanc ;  
Le Peché, de crainte blanc,  
N'attendit la Repentance,  
Ains évitant sa puissance,  
Vint où Grace l'enserra  
Dedans sa troupe hardie,  
Et d'une lance brandie  
Jusques au cœur l'enferra.

Un peu plus avant la Foy,  
Faisant branler son panache,  
Les charnels loin devant soy  
Foudroyoit à coups de hache ;  
La Loy d'un grand coup d'espieu  
Profendit jusqu'au milieu  
L'opiniastre Hérésie,  
Et la fausse Hypocrisie  
En cent morceaux trançonna ;  
La Justice, de sa pique,  
Si avant le Vice pique,  
Que mort le desarçonna.

D'un autre costé la Chair,  
Comme un bras d'une montagne  
Que l'orage fait broncher  
Au plus creux de la campagne,  
Casse, froisse, tonne, bruit ;  
En ce point elle destruit  
Les forces qu'elle rencontre ;  
Mais l'Esprit s'opposa contre  
Son foudre trop inhumain,  
Et, de prés se joignant d'elle,  
Effroyablement l'appelle  
Seule au combat main à main.

« Toy, dit-il, après avoir  
Contre mon obéissance  
Sceu tant d'armes esmouvoir,  
Fuiras-tu bien ma puissance ?

Toy qui as trahy mes lois,  
 Et l'honneur que tu me dois,  
 Toy, citoyenne mutine,  
 Que la Volonté divine  
 Ore conduit au danger,  
 Et soufflant sur toy sa haine,  
 D'un bras violant t'attraîne  
 Sous les miens pour la vanger? »

Ja-ja la Chair pallissant  
 De peur, s'escoule en la presse  
 Devant l'ennemy puissant,  
 Qui ja l'espaule luy presse;  
 Et vouloit se repentir,  
 Quand l'Esprit luy fit sentir  
 De son homicide poincte  
 Le coup, où la gorge est jointe  
 De l'espaule au plus gros os.  
 Ainsi mit fin aux batailles,  
 Elle poussant ses entrailles  
 D'un long ordre de sanglos.

Alors l'Esprit, glorieux  
 De l'heur de son entreprise,  
 A d'un bras victorieux  
 La serve despouille prise;  
 Puis Marguerite en orna,  
 Et de laurier entourna  
 Tout le beau rond de sa teste,  
 Luy consacrant la conquête  
 De la Chair; car sa vertu  
 Seule en moyenna la gloire,  
 Et la fameuse victoire  
 Que l'Esprit en avoit eu.

Jesus-Christ à ceste fois,  
 Esbranlant dans sa main nue  
 Le grand fardeau de la croix,  
 Perçoit l'antre d'une nue  
 A l'escart, pour voir çà bas  
 La fin de ces deux combas;

Ayant ferme souvenance  
 D'une fatale ordonnance  
 Que l'ame au ciel monteroit  
 Par une nouvelle porte,  
 Dont la main saintement forte  
 Sa chair propre donteroit.

Lors son ange il appela  
 Qui front à front des vents vole,  
 Nageant par l'air çà et là  
 Où le soufle sa parole:  
 « Poste, dit-il, marche, fuy,  
 Huche les vents et les suy,  
 Laisse ramer tes aisselles,  
 Et glisse dessus tes ailes,  
 Tant que bas tu te sois veu  
 Dedans les champs (1) qu'environne  
 La tortueuse couronne  
 Des monts surnommez de feu (2).

« Là, de ta parole endors  
 Ceste guerriere, et le voile  
 De son victorieux corps  
 Transforme au ciel en estoile;  
 En-après laisse rouler  
 Son idole parmy l'air (3),  
 Afin qu'en terre elle tombe,  
 Et, desdaignante la tumbe,  
 Vole en France sans repos  
 Par la bouche de maint homme,  
 Sans que jamais l'an consume

1. Dans le royaume de Navarre, qui est la plus part enclavé des Pyrenées, montaignes repliées et pleines de longues entorses et destours. (R.)

2. Pyrenez, *απο του πυρός*, autrefois bruslans comme le Vesuve et le Montgibel. (R.)

3. Sa ressemblance comme une ombre. Les philosophes composoient l'homme de trois choses : d'ame, de corps, et de cette ombre ou simulachre qu'ils imaginoient retenir la forme du corps. (R.)

Son voler vague et dispos. »  
 L'ange adonques s'est lié,  
 Pour mieux haster sa carrière,  
 A l'un et à l'autre pié  
 L'une et l'autre talonniere,  
 Dont il est porté souvent  
 Egal aux souspirs du vent,  
 Soit sus la terre ou sus l'onde,  
 Quand sa roideur vagabonde  
 L'avalle outre l'air bien loing;  
 Puis sa perruque divine  
 Coifa d'une capeline,  
 Prenant sa verge en son poing.  
 De celle il est défermant  
 L'œil de l'homme qui sommeille;  
 De celle il est endormant  
 Les yeux de l'homme qui veille;  
 De celle en l'air soustenu,  
 Nagea tant qu'il fust venu  
 Se percher sur la montagne  
 Qui fend la France et l'Espagne,  
 Mont que l'orage cruel  
 Bat tousjours d'une tempeste,  
 Tousjours en-glaçant sa teste  
 D'un frimas perpetuel.  
 De là, se laissant pancher  
 A corps élancé grand'erre,  
 Fondon en bas pour trancher  
 Le vent qui raze la terre,  
 Deçà et delà vagant,  
 A basses rames vogant  
 Ores coup sur coup mobiles,  
 Ores coyés et tranquilles  
 Comme un oiseau qui pend bas,  
 Et l'aile au vent ne desplie,  
 Quand près des eaux il espie  
 Le hazard de ses appas.  
 Ainsi l'humble messenger,

Volant d'une aile subite,  
Glissa bassement leger  
Jusqu'au corps de Marguerite;  
D'elle les yeux il a clos,  
Puis, la chargeant sur le dos  
(Comme fut l'Athenienne  
Sur l'eschine thracienne),  
Haut dans l'air se suspendit  
Loin-loin de la terre basse,  
Et d'un long trac il repasse  
Par où mesme il descendit.

Lors il ficha dans les cieux  
De ce corps la masse entiere;  
Il luy aggrandit les yeux  
De rondeur et de lumiere;  
Ses cheveux furent changez  
En nouveaux rais allongez,  
Ses deux bras et ses deux jambes  
En quatre jumelles flambes;  
Bref, ce fut un astre ardent,  
Lequel de là haut encores  
De son aspect benin ores  
La France va regardant.

Si qu'elle avecques les feux  
De l'estoile de son frere  
Et des princes ses nepveux,  
Bien tost, oubliant sa sphere,  
Viendra flamber sur l'armet  
De Henry, droit au sommet,  
Où l'espouvantable creste  
Luy flote dessus la teste  
Pour le guider aux dangers,  
Soit de l'onde ou de la terre,  
Quand les foudres de sa guerre  
Perdront les roys estrangers.

L'ange après dans l'univers  
Chassa son errante idole  
Pour voler dessus mes vers

De l'un jusqu'à l'autre pole ;  
 Puis , chargeant l'ame à son col ,  
 L'emporta d'un roide vol  
 Toute pure et toute nette ,  
 Mieux luisant que sa planette ,  
 Sur le ciel jusques au lieu  
 Où les ans fermes demeurent  
 Entre ceux qui plus ne meurent,  
 Incorporez avec Dieu.

Là, le droit chemin tenant,  
 Tu es, ô Princesse! allée  
 Où sous tes pieds maintenant  
 Tu vois la terre avallée.  
 Tu vois sous tes pieds saillir  
 Le jour pour naistre et faillir ;  
 Tu vois la mer et ses voiles,  
 Tu sçais le nom des estoiles ;  
 Le froid, le vent et le chaud  
 Ne te donne plus de crainte,  
 Toy faite nouvelle sainte  
 Par les troupes de là haut.

Là, sous tes pieds les saisons  
 Eternellement cheminent ;  
 Là tu cognois les raisons  
 Des astres qui nous dominant ;  
 Tu sçais pourquoy le soleil  
 Ore pasle, ore vermeil,  
 Predit le vent et la pluye,  
 Et le serein qui l'essuye ;  
 Tu sçais les deux trains de l'eau,  
 Ou si c'est l'air qui sejourne,  
 Ou si la terre qui tourne  
 Nous porte comme un bateau.

Tu sçais dequoy se refont  
 Les deux cornes renaissantes  
 Que la lune ente à son front,  
 Et qui les fait décroissantes ;  
 Tu vois ce grand animal,



Son rond et son nombre égal  
Discordant en melodie;  
Où tu es, la maladie  
Ne defleure la santé:  
On n'y void rien qui desplaise,  
Chacun y vit à son aise,  
De nul ennuy tourmenté.

Mais nous, pauvres et chetifs,  
Ici n'avons cognoissance  
Non-plus qu'enfans abortifs (1)  
Du lieu de nostre naissance;  
Ains, desireux de gesir  
Dessous l'allechant plaisir  
Des serenes de la vie (2),  
Jamais ne nous prend envie  
(Comme au Grec) de voir un jour  
La flame, en l'air proumenée,  
Sauter sur la cheminée  
De nostre antique sejour.

Si plustost je n'ay sacré  
Tes cendres à la Memoire,  
Ne m'en sçaches mauvais gré:  
Plus vive en sera la gloire.  
Les arbres qui sont tardifs  
Demeurent plus long-temps vifs;  
Les fleurs tost espanouyes  
Tost s'en vont évanouyes,  
Et le colosse elevé  
Qui ores le ciel menace  
En un mesme trait d'espace  
Ne se vit point achevé.

Mais quel plus riche tombeau  
Blanc de neige parienne (3)  
Jadis t'eust dressé plus beau

1. Morts à leur naissance. (R.)

2. Des douceurs mortelles et corrompues de la terre. (R.)

3. De marbre blanc. (R.)

Ceste veufve carienne (1)?  
 Quel rocher elabouré,  
 Ou quel temple redoré,  
 Pressera la renommée  
 De ceste tumbe animée,  
 Laquelle non une fois,  
 Au jour de ses rais publiques,  
 Redon'ra l'ame aux reliques  
 Du saint astre navarrois?

Je te salue, ô l'honneur  
 De mes Muses, et encore  
 L'ornement et le bon-heur  
 De la France, qui t'honore!  
 Escarte loin de mon chef  
 Tout malheur et tout meschef;  
 Preserve-moy d'infamie,  
 De toute langue ennemie  
 Et de tout acte malin,  
 Et fay que devant mon Prince  
 Desormais plus ne me pince  
 La tenaille de Mellin (a).

a. Ronsard, après s'être réconcilié avec Mellin de Saint-Gelais, modifia ainsi les derniers vers :

*De toute langue ennemie  
 Teinte en venin odieux,  
 Et fay que devant mon Prince  
 Desormais plus ne me pince  
 Le caquet des envieux.*

1. Artemisie, royne de Carie, qui fait bastir à la memoire immortelle de son mary le plus magnifique et somptueux tombeau qui jamais fut. (R.)

## A PHEBUS,

Pour guarir le roy Charles IX.

## ODE VI (1).

Phébus, soit que tu sois  
Pasteur parmi les bois  
Ou sur les bords d'Amphryse,  
Ou prince, escoute-moy,  
Vien-t'en guarir mon Roy,  
Qui seul te favorise.

Apporte à ceste fois  
Le dictamon cretois  
Avecq' la panacée,  
Herbes qui font au corps  
Des hommes qui sont morts  
R'entrer l'ame passée.

Un sujet au trespas  
Guarir ne le doit pas :  
Presomption est vice.  
Vien doncques en ce lieu :  
C'est la raison qu'un dieu  
Un autre dieu guarisse.

Un petit prince il n'est  
D'une estroitte forest,  
D'un port ou d'une ville,  
Mais d'un pays guerrier  
Des meilleurs le premier,  
En richesse fertile.

1. Imitée de Callimaque. Cette pièce doit être postérieure à la Saint-Barthélemy, car elle ne se trouve point dans l'édition de 1572. J'ai suivi le texte de 1584, à défaut de celui de 1578, que je n'ai pu consulter.

Deux mers et mille ports,  
 Villes, citez et forts  
 Pleins de traficque estrange,  
 Mille fleuves de nom,  
 Ne vont bruyant sinon  
 L'honneur de sa louange.

Vien, Prince aux beaux cheveux,  
 Guarir son mal fiévreux;  
 Que sain on le remette.  
 Tu l'aimeras cent fois  
 Plus fort, si tu le vois,  
 Que tu ne feis Admette.

Par luy tu te soustiens :  
 C'est le support des tiens.  
 Son esprit il applique  
 A tes mestiers divers;  
 Il honnore les vers,  
 Il cherit la musique.

Ou je diray, Phebus,  
 Que tu n'es qu'un abus,  
 Et que Junon, severe,  
 Se vangeoit à propos  
 De ne donner repos  
 A Latone, ta mere.

Je te diray maçon,  
 Un berger, un garçon  
 Qui fis paistre les vaches,  
 Craignant d'estre envoyé  
 Aux enfers foudroyé,  
 Qu'icy bas tu te caches;

Qu'Hyacinthe tuas,  
 Quand le pal luy ruas,  
 D'art, et non d'aventure;  
 Que tes bœufs justement  
 Te furent finement  
 Desrobez par Mercure;

Que Mercure vaut mieux  
 Que toy, entre les dieux,

Pour jouer de la lyre,  
Mercenaire valet,  
Qui sçais un flageolet  
Seulement faire bruire.

Mais, si tu viens icy  
Soulager le soucy  
De ses membres malades,  
D'ache couvert le chef,  
Je feray de rechef  
Tes festes carneades.

Je diray que tu es  
Second des immortels  
Et du ciel l'interprete,  
Du laurier inventeur,  
Prophete non menteur,  
Grand chantre et grand poëte,

Et qu'en jeune menton  
Tu fis crever Python  
Par ta fleche premiere,  
Et que tu fis cacher  
Niobe en un rocher,  
Vengeance de ta mere.

Je diray tes amours,  
Que tu parois tousjours  
Sans barbe ny vieillesse,  
O des mires <sup>(1)</sup> le roy!  
A Bacchus et à toy  
Sert le don de jeunesse.

Quitte-moy ton Delphos,  
Ta Cyrre, ta Delos,  
Des flots marins suivie,  
Et vien, astre luisant,  
La Santé conduisant,  
Nourrice de la Vie.

Sans toy, douce Santé,  
La Force et la Beauté

1. *Mires*, médecins, vieux mot françois.

Sont manques de puissance.  
Ny empire ny bien  
A l'homme ne sert rien  
Sans ta douce presance.

La Jeunesse te suit;  
Le Plaisir, le Dedit,  
Dessous ton ombre vivent;  
Tournois, joustes, chevaux,  
Dames, chiens et oiseaux,  
Pour maistresse te suivent.

Par toy se fait l'amour,  
Et le vin tout le jour  
Par toy fume en la tasse;  
Par toy le long festin,  
Du soir jusqu'au matin,  
Couvre la table grasse.

O Santé chasse-mal!  
Par toy se fait d'un bal  
La gaillarde entreprise,  
Où, te roulant parmi,  
Tu n'as point d'ennemi  
Qu'une moustache grise.

Tout ainsi que l'esclair  
Du soleil, prompt et clair,  
Passe par la verriere,  
Passe dedans son corps,  
A ses membres peu forts  
Ren la vigueur premiere.

Descen donc de là haut :  
C'est à ce jour qu'il faut  
Que sain tu nous le rendes.  
La France t'en lou'ra,  
Et chacun te vou'ra  
Et temples et offrandes.

---

## AU ROI CHARLES,

En luy donnant un Leon hebrieu (1).

## ODE VII (1573).

**J**e vous donne pour vos estreines  
L'amour chanté par un Hebrieu ;  
Les cieux et les terres sont pleines  
De la puissance de ce Dieu.

Ils sont (ce me semble) deux freres :  
Nature doubles les a faits ;  
Ils ont aussi deux doubles meres ,  
Contraires en divers effaits.

L'un a le ciel pour son empire,  
Qu'il peut esbranler de la main ;  
L'autre en la terre se retire ,  
Et vit de nostre sang humain.

L'un pousse les ames guidées  
Aux belles contemplations,  
A l'intellect et aux idées ,  
Purgeant l'esprit de passions ;

L'autre à nature est serviable ,  
Nous fait aimer et desirer ,  
Fait engendrer nostre semblable ,  
Et l'estre des hommes durer.

Il nous fait la paix et la guerre ;  
Mais, mon grand roy, pour choisir mieux ,  
Prenez l'amour qui regne en terre ,  
Et laissez l'autre pour les dieux.

1. Sçavant platonicien qui a traicté doctement la matiere de l'amour dans ses Dialogues. (R.)

## A ROBERT DE LA HAYE (1).

## ODE VIII.

Ceux qui semoient outre leur dos  
 De nostre grand'mere les os  
 Dans le desert des vuides terres,  
 Pour ranimer le genre humain,  
 Tousjours ne versoient de leur main  
 La dure semence des pierres,  
 Mais bien aucunesfois ruoient  
 Des diamans, qui se muoient,  
 Changeans leur dur en la naissance  
 D'un peuple rare et precieux,  
 Qui encore de ses ayeux  
 Donne aujourd'huy la congnoissance.

Ton beau rayon qui brille icy  
 Monstre qu'un diamant, ainsi  
 Muant en toy sa forme claire,  
 L'estre semblable t'a donné;  
 Car des pierres tu n'es point né,  
 Comme fut ce gros populaire.

Il a l'esprit dur et plombé,  
 Tousjours vers la terre courbé,  
 Jamais au beau ne dresse l'aile;  
 Le tien s'éleve saintement,  
 Balancé d'un vol hautement  
 Tout autour de la chose belle.

Aussi le bruit impetueux  
 De ton palais tumultueux,  
 Forçant ton destin, ne t'amuse

1. Feu monsieur de la Haye, docte personnage et maistre des requestes ordinaires de l'hostel du roy. (R.)



Si bien que quelquefois le jour  
Tu ne travailles au séjour  
De l'oiseux travail de la Muse.

Qu'est-il rien aussi de plus doux ?  
A quel sucre egalerons-nous  
Ta nectareuse poésie ?  
Seule elle passe les appas  
Et du miel et les doux repas  
Du nectar et de l'ambroisie.

Les Amours n'aiment tant les pleurs ,  
La mousche ne suit tant les fleurs ,  
Ne les veinqueurs tant les couronnes ,  
La Haye , comme tu poursuis  
Les doctes Muses, que tu suis  
Comme tes plus cheres mignonnes.

Nul mieux que toy, parmy les bois ,  
Ne contrefait leur belle vois ,  
Et nul par les roches hautaines  
Ne les va mieux accompagnant ,  
Ne mieux près d'elle se baignant  
Sous le crystal de leurs fontaines.

Nul mieux sous les rais de la nuit ,  
Quand la lune en son plein reluit ,  
Sur l'herbe avec elles ne dance ,  
Suivantes le pouce divin  
De ce grand Alcée angevin (1)  
Qui devant sonne la cadance.

Toy lors , couronné du lien  
Que donne l'arbre delien ,  
Ores tu prens plaisir d'élire  
Le premier rang, or' le milieu ,  
Entre elles marchant comme un dieu  
Qui s'égaye au son de la lyre.

Et toutefois, estant ainsi

1. Du Bellay, qu'il appelle Alcée à cause de ses Regrets ,  
où excellemment il taxe les mœurs de son temps, selon que  
les sujets s'en presentoient à luy. (R.)

De ces pucelles le souci,  
Tu veux bien faire un contr'eschange  
De tes vers latins, qui sont d'or,  
Aux miens moindres qu'airain encor',  
Indignes de telle louange :

Car, bien que nostre âge ait loué  
Le premier vers que j'ay joué,  
Pourtant je n'eusse pris l'audace  
De te respondre ou de tenter  
Ma lyre, qui ne sçait chanter  
Pour toy qu'une chanson trop basse.

Mais ce bon pere au double chef,  
Qui l'an ramène derechef,  
D'une inconstance coustumiere,  
M'a commandé de la sonner  
Telle qu'elle est, pour estrener  
La foy de nostre amour premiere.

Si j'avois les butins heureux  
Que le marchand aventureux  
Arrache du sein de l'Aurore,  
Tu les aurois, et les sablons  
Qui roulent et riches et blons  
En l'eau que la Phrygie honore;

Ou, si j'estois assez subtil  
Pour animer par un outil  
La toile muette ou le cuivre,  
Mon art t'offriroit ces presens;  
Mais ces dons-là contre les ans  
Ne te sçauroient faire revivre.

Pren donc mes vers, qui valent mieux,  
Et les reçoÿ comme les dieux  
Reçoivent par leur bonté haute  
Les humbles presens des mortels,  
Qui de biens chargent leurs autels,  
Et si n'en eurent jamais faute.

## ODE IX.

**Q**ui par gloire ou par mauvaistié,  
 Ou par nonchalante paresse,  
 Aura tranché de l'amitié  
 Le saint nœud qui deux ames presse,  
 A celuy d'une loy expresse  
 Je defens qu'en nulle saison  
 Ne se loge dans ma maison,  
 Et qu'avec moy sus le rivage,  
 Compagnon d'un mesme voyage,  
 Pollu, ne coupe le lien  
 Qui tient l'hosteliere navire,  
 Car Jupiter le Philien (2)  
 Quelquefois avecque le pire  
 Punit le juste, et peu souvent  
 On void la vangeresse peine  
 Souffrir, comme boiteuse et vaine  
 Le meschant s'échapper devant.  
 Que sert à l'homme de piller  
 Tous les printemps de l'Arabie,  
 Et de ses moissons despouiller  
 Soit la Sicile ou la Libye,  
 Ou desrober l'Inde annoblie  
 Aux tresors de son bord gemmé,  
 S'il n'aime et s'il n'est point aimé,  
 Si tout le monde le dédaigne,  
 Si nul second ne l'accompagne,  
 Soliciteux de son amy,

1. Qui prend soin des amitez et qui les defend, car les anciens ont attribué divers epithetes et surnoms à Jupiter, selon la diversité des sujets qu'ils ont voulu faire passer sous sa protection. (R.)

Comme un Patrocle pitoyable  
 Suivoit Achille, fust parmy  
 La nue la plus effroyable  
 Des Lyciens, lors qu'odieux  
 Contre Priam souffloit son ire,  
 Fust quand, paisible, sus la lyre  
 Chantoit les hommes et les Dieux ?

Le temps, qui a commandement,  
 Sur ces grand's masses sourcilleuses,  
 Qui devallent leur fondement  
 Jusques aux ondes sommeilleuses,  
 Ne les menaces orgueilleuses  
 Des fiers tyrans, ne sçauroient pas  
 Escrouler ne ruer à bas  
 La ferme amour que je te porte,  
 Tant elle est en sa force forte ;  
 Et, si avec toy librement  
 Je ne puis franchir les montagnes  
 Qu'Annibal cassa durement,  
 Haineux des latines campagnes,  
 Pourtant ne mesprise ma foy,  
 Car l'aspre soin qui m'enchevestre,  
 Seul m'alente, et m'engarde d'estre  
 Prompt à voler avecque toy.

Mais, s'il te plaist de retenir  
 Ta fuite disposte et legere  
 Jusqu'au temps qu'on void revenir  
 L'aronde, des fleurs messagere,  
 De prompte jambe voyagere  
 Je te suivray, fust pour trouver  
 L'onde où Phebus vient abreuver  
 Ses chevaux suans de la course,  
 Ou du Nil l'incertaine source.  
 Mais, si le desir courageux  
 Te pique tant qu'il t'importune  
 De forcer l'hyver outrageux  
 Et la saison mal-opportune,  
 Marche, fuy, va legerement ;

L'oiseau Menalien Mercure,  
Le Dieu qui des passans a cure,  
Te puisse guider dextrement.

Ces meurtriers pelotons volans  
Que l'orage par les monts boule  
Ne te soient durs ni violans;  
Ny l'eau qui par ravines coule  
Du jus de la neige qui roule  
Demeure coye sans broncher  
Quand tu voudras en approcher;  
La froide gorge Thracienne  
Et la pluyeuse Libyenne  
Serrent leurs vents audacieux;  
Que rien sur les monts ne resonne  
Fors un Zephyre gracieux  
Imitant ton luth quand il sonne;  
Phebus aussi, qui a cognu  
Combien son poëte te prise,  
Clair, par les champs te favorise,  
Et sa sœur au beau front cornu.

Quand tu te seras approché  
Des belles plaines d'Italie,  
Vy, Lignery, pur du peché  
Qui l'amitié premiere oublie :  
N'endure que l'âge deslie  
Le nœud que les Graces ont joint.  
O temps où l'on ne souloit point  
Courir à l'onde hyperborée!  
Telle saison fut bien dorée  
En laquelle on se contentoit  
De voir de son toict la fumée,  
Lors que la terre on ne hantoit  
D'un autre soleil allumée;  
Et les mortels heureux alors,  
Remplis d'innocence naïve,  
Ne cognoissoient rien que la rive  
Et les flancs de leurs prochains bords.  
Tu me diras à ton retour

Combien de lacs et de rivieres  
 Et de rampars ferment le tour  
 De tant de grosses villes fieres :  
 Quelles citez vont les premieres  
 En brave nom le plus vanté,  
 Et par moi te sera chanté  
 Ma Franciade commencée,  
 Si le Roy meurt ma pensée.  
 Tandis sur le Loir te suivrai  
 Un petit taureau que je voue  
 A ton retour, qui ja sevré  
 Tout seul par les herbes se joue,  
 Blanchissant d'une note au front<sup>(1)</sup>;  
 Sa marque imite de la Lune  
 Les feux courbez, quand l'une et l'une  
 De ses deux cornes se refont.

## A NICOLAS DENISOT.

## ODE X.

Bien que le repli de Sarte  
 Qui lave ton Alsinois  
 En serpentant ne s'écarte  
 De mon fleuve vendomois (a),  
 Et que les champs de ton estre,  
 Que les Muses ont en soin,

a. Var. (1587) :

*Bien que la course de Sarte  
 Qui ton Maine fait valoir  
 En serpentant ne s'écarte  
 Du cours de mon petit Loir.*

1. Marques solennelles que l'on observoit aux victimes.

Du païs qui me vid naistre  
Ne se bornent pas de loin,  
Cela pourtant n'avoit force  
De m'allecher, sans avoir  
Premier engoulé l'amorce  
Qui pendoit de ton sçavoir ;  
Et non ta Sarte voisine,  
Ny ton champ voisin au mien :  
Nostre amitié n'estoit dine  
D'un si vulgaire lien.

La vertu fut en partie  
Le lien qui nous joignit,  
Et la mesme sympathie  
Celle qui nous estraignit ;  
C'est donc l'heureuse folie  
Dont le Ciel folastre en nous,  
Non le païs, qui nous lie  
D'un affollement si dous.

Quoy ! celuy que la Nature  
A dès l'enfance animé  
De poësie et peinture  
Ne doit-il pas estre aimé ?  
Puis que telle fureur double,  
Tel double present des Cieux  
Volontiers les hommes trouble,  
Qui sont les mignons des dieux ?

Mais où est l'œil qui n'admire  
Tes tableaux si bien pourtraits  
Que la nature se mire  
Dans le parfait de leurs traits ?  
Où est l'aureille bouchée  
De telle indocte espesueur  
Qui ne rie estant touchée  
De tes vers pleins de douceur ?

Cesse donc et ne souhète  
De t'enrichir plus de rien,  
Toy qui es peintre et poëte,  
Fuy l'autre troisieme bien ;

Car si l'ardante musique  
 (En t'ornant de sa vertu)  
 Jointe aux deux autres te pique,  
 Bons Dieux! que deviendrais-tu?

Ton ame, fuyant la peine  
 Dont tu serois agité,  
 S'eschapperoit, las! trop pleine  
 De tant de divinité,  
 Et ses passions nouvelles  
 Aux deux flancs luy bouteroient,  
 Pour la mieux haster, des ailes  
 Qui par l'air l'emporteroient.

Vrayment, Dieu, qui tout ordonne  
 Sans estre forcé d'aucun,  
 Le beau present qu'il te donne  
 Ne donne pas à chacun;  
 Aussi sa sainte pensée,  
 Dessignant ce monde beau,  
 A sa forme commencée  
 Sus le dessein d'un tableau,  
 Le variant en la sorte  
 D'un pourtraict ingenieux,  
 Où maint beau trait se rapporte  
 Pour mieux rejouir les yeux.  
 Sois doncque seur, pour ne craindre  
 Que la Mort en te pressant  
 Puisse ton renom estaindre  
 Avec le corps perissant.

Vaines seroient ses allarmes,  
 En vain l'arc elle band'roit,  
 Toy tenant au poing les armes,  
 A t'en servir si adroit;  
 Car le pincel et la plume,  
 A qui les sçait bien ruer,  
 Ont usurpé la coustume  
 De la mort mesme tuer.

Jean second, de qui la gloire  
 N'ira jamais defaillant,



Eut contre elle la victoire,  
 Par tels outils l'assaillant,  
 Dont la main industrieuse  
 Animoit péniblement  
 La carte laborieuse,  
 Et la table également (a),  
 Et duquel les baisers ores,  
 Pour estre venus du Ciel,  
 En ses vers coulent encores  
 Plus doux que l'attique miel.  
 Mais, ô Denisot, qui est-ce  
 Qui peindra les yeux traitis  
 De Cassandre ma déesse,  
 Et ses blonds cheveux tortis ?

Lequel d'entre vous sera-ce  
 Qui pourroit bien colorer  
 La majesté de sa grace  
 Qui me force à l'adorer ?  
 Et ce front dont elle abuse  
 Ce pauvre poète amant,  
 Son ris (ains une Meduse)  
 Qui tout me va transformant ?

Amour qui le cœur me ronge,  
 Pour redoubler mon esmoy,  
 Ceste nuict trois fois en songe  
 L'a fait apparôistre à moy ;  
 Mais sa fuite, accoustumée  
 De me tromper si souvent,  
 S'enfuit comme une fumée  
 Qui se joue avec le vent.

a. Var. (1587) :

*A'moit<sup>1</sup> d'amours et de pleurs  
 La carte laborieuse,  
 Et la table de couleurs.*

1. A'moit, c'est ce qu'on dit, escorchant le latin, animoit. L'un et l'autre est bon. (Ronsard.)

## ODE XI.

Sur toute fleurette déclose  
 J'aime la senteur de la rose  
 Et l'odeur de la belle fleur  
 Qui de sa première couleur  
 Pare la terre, quand la glace  
 Et l'hiver au soleil font place.

Les autres boutons vermeillets,  
 La giroflée et les œillets,  
 Et le bel esmail qui varie  
 L'honneur gemmé d'une prairie  
 En milles lustres s'esclatant,  
 Ensemble ne me plaisent tant  
 Que fait la rose pourperette,  
 Et de Mars la blanche fleurette.

Que puis-je, pour le passe-temps  
 Que vous me donnez le printemps,  
 Prier pour vous deux autre chose,  
 Sinon que toy, pourprine rose,  
 Puisses toujours avoir le sein  
 En mai de rosée tout plein,  
 Et que jamais le chaut qui dure  
 En juin ne te fasse laidure(a)?

Ny à toy, fleurette de mars,  
 Jamais l'hiver, lorsque tu pars  
 Hors de la terre, ne te face

a. Var. (1587) :

*Du teint de honte accompagné  
 Sois toujours en may rebaigné  
 De la rosée qui doux glisse,  
 Et jamais juin ne te fanisse?*



Pancher morte dessus la place ;  
Ains toujours, maugré la froideur,  
Puisses-tu de ta soefve odeur  
Nous annoncer que l'an se vire  
Plus doux vers nous, et que Zephyre  
Après le tour du fascheux temps  
Nous ramene le beau printemps.

---

## ODE XII.

**J**e veux, Muses aux beaux yeux,  
Muses mignonnes des dieux,  
D'un vers qui coule sans peine  
Louanger une fontaine.  
Sus donc, Muses aux beaux yeux,  
Muses mignonnes des dieux,  
D'un vers qui coule sans peine,  
Louangeons une fontaine ;  
C'est à vous de me guider,  
Sans vous je ne puis m'aider,  
Sans vous, Brunettes, ma lyre  
Rien de bon ne sçauroit dire.

Mais, Brunettes aux beaux yeux,  
Brunes mignonnes des dieux,  
S'il vous plaist tendre ma lyre  
Et m'enseigner pour redire  
Cela que dit vous m'aurez,  
Lors, Brunettes, vous m'oirez  
A nos françoises aureilles  
Chanter vos douces merveilles.

O beau crystal murmurant,  
Que le ciel est azurant  
D'une belle couleur blue,  
Où ma dame toute nue

Lave son beau teint vermeil  
 Qui detenoit le soleil,  
 Et sa belle tresse blonde,  
 Tresse aux Zephyrs vagabonde,  
 Comme Ceres esmouvant  
 La sienne aux souspirs du vent,  
 Tresse vray'ment aussi belle  
 Que celle d'Amour, ou celle  
 Qui va de crespes reflos  
 Frappant d'Apollon le dos.

C'est toy, belle Fontenette,  
 Où ma douce mignonnette,  
 A miré ses deux beaux yeux,  
 Ainçois deux astres des cieux,  
 Que la gaye Paphienne,  
 La brunette Cyprienne,  
 Sur ceux des Graces lou'roit,  
 Et pour siens les avou'roit,  
 Tant leur mignotise darde  
 D'amours à qui les regarde.

C'est toy qui dix mille fois  
 As relavé les beaux doigts  
 De ma douce Cassandrette  
 Dedans ta douce ondelette,  
 Doigts qui de beauté vaincus  
 Ne sont de ceux de Bacchus,  
 Tant leurs branchettes sont pleines  
 De mille rameuses veines  
 Par où coule le beau sang  
 Dedans leur yvoire blanc,  
 Yvoire où sont cinq perlettes  
 Luisantes, claires et nettes,  
 Ornant les bouts finissans  
 De cinq boutons fleurissans.

C'est toy, douce Fontelette,  
 Qui dans ta douce ondelette  
 As baigné ses deux beaux piez,  
 Piez de Thetis deliez,

Et son beau corps qui ressemble  
 Aux lys et roses ensemble ;  
 Corps qui pour l'avoir veu nu  
 M'a fait Acteon cornu ,  
 Me transformant ma nature  
 En sauvagine figure ;  
 Mais de ce mal ne se deut  
 Mon cœur, puis qu'elle le veut.  
 C'est toy, douce Fontelette,  
 Dont la mignarde ondelette  
 A cent fois baisé les brins <sup>(1)</sup>  
 De ses boutons cinabrins ,  
 De ses lèvres pourperées ,  
 De ses lèvres nectarées ,  
 De ses roses de qui sort  
 Le ris qui cause ma mort.  
 C'est toy qui laves sa hanche ,  
 Sa grève et sa cuisse blanche ,  
 Et son qui ne fait encor <sup>(2)</sup>

1. Le bord moyen de ses lèvres. (R.)

2. Il entend ce que vous sçavez bien, ὅσα μὴ δέμις ὀρᾶ  
 θαι, dit Anacreon. Ainsi Plaute (*Bacchidib.*) n'osant dire  
 librement ce qui est de la parfaite action d'amour, se con-  
 tente de dire *illud quod dici solet*, comme Jean Second :

Quidquid post oscula dulce.

Comme il Candelaio, *Questo che tu m'intendi*. Comme nostre  
 Tibulle François le sieur de la Bergerie :

... Une chose  
 Que je sçay bien, et que dire je n'ose.

Ainsi la Sapphon, n'osant dire tout à fait, adjouste : *sed om-  
 nia fiunt, et juvat*; et Ovide, encor pour représenter ces par-  
 ties, use de circonlocution et les appelle :

... Parties  
 In quibus occultè spicula tingit Amor.

Comme aussi Pollux, τὸ ἐν μέσῳ σχαῖρον σαρκίον; tel est le  
 secret de ces vers des Priapées :

Hunc tu, sed taceo, scis puto quod sequitur. (R.)

Que se friser de fils d'or.  
 C'est toy, quand la porte-flame,  
 La Chienne du ciel, enflame  
 Le monde de toutes pars,  
 Qui vois les membres espars  
 De ma dame sur ta rive,  
 Lors que sur l'herbette oisive  
 Le somme en ses yeux glissant  
 Flatte son corps languissant,  
 Et lors que le vent secoue  
 Son sein, où pris il se joue,  
 Et le fait d'un doux soufler  
 Rabaisser et puis r'enfler ;  
 Elle dessus ton rivage  
 Ressemblant un bel image  
 Fait de porphyre veineux,  
 S'il ne fust que ses cheveux  
 La découvrent sur ta rive  
 Estre quelque nymphe vive ;  
 Et que les oiseaux perchez  
 De leurs cols demi-panchez  
 En re-jargonnant l'espient,  
 Et de se tenir s'oublent  
 Sur la branche, tant l'ardeur  
 De ses yeux brusle leur cœur,  
 Et, trepignans dedans l'arbre,  
 Font dessus son sein de marbre  
 Escouler dix mille fleurs,  
 Fleurs de dix mille couleurs,  
 Qui tombent comme une nue  
 Dessus sa poitrine nue :  
 Si bien qu'on ne peut sçavoir,  
 A la voir et à les voir,  
 Laquelle, ou de la fleurette  
 Ou d'elle, est la plus douillette.  
 Vrayment crystal azuré,  
 Crystal gay'ment emmuré  
 D'une belle herbe fleurie,

Pour avoir fait à m'amie  
Un doux chevet de ton bord,  
Quand languissante elle dort;  
Je t'assure, ondette chere,  
Que jamais, ainsi qu'Homere,  
Noire ne t'appelleray,  
Mais tousjours je te lou'ray  
Pour claire, pour argentine,  
Pour nette, pour crystalline;  
Et te suppli' de vouloir,  
Ains qu'entrer dedans le Loir  
D'une course serpentiere,  
Recevoir l'humble priere  
Que je fay dessus tes flots,  
Et recevoir en ton los  
Ces lis et ces belles roses  
Que je verse à mains déclores  
Avec du miel et du lait  
Dessus ton sein ondelet,  
Et ces beaux vers que j'engrave  
Au bord que ton onde lave.  
Fille à Tethys, desormais  
Puisses-tu pour tout jamais  
Plus qu'argent estre luisante,  
Et que la Chienne cuisante  
Jamais dedans ton vaisseau  
Ne face tarir ton eau!

Tousjours les belles Naiades,  
Oréades et Dryades,  
S'entre-serrans par les mains,  
Jointes avec les Sylvains,  
Puissent rouer leurs carolles  
Autour de tes rives molles,  
Et Pan trepignant menu  
De son ergot mi-cornu,  
Guidant le premier la danse  
Au doux son de la cadence!  
Jamais le lascif troupeau,

L'aiglelet et le chevreau  
 Ne brouttent tes rives franches,  
 Ne jamais feuilles ne branches  
 Ne puissent troubler ton fond,  
 Tombant d'enhaut sur ton front,  
 Front en qui ma Cythérée  
 A sa face remirée!  
 Ne jamais quelque Roland,  
 Espoint d'amour violant,  
 Ne honnisse ta belle onde,  
 Mais sans cesse vagabonde,  
 Caquetant sur ton gravois  
 D'une flo-flotante vois,  
 Toujours sa course verrée (1)  
 Se joigne à l'onde Loirée!

Mais adieu, Fontaine, adieu,  
 Tressaillante par ce lieu  
 Vous courrez perpetuelle  
 D'une course pérennelle,  
 Vive sans jamais tarir;  
 Et je doy bien tost mourir,  
 Et je doy bien tost en cendre  
 Aux Champs Elysez descendre,  
 Sans qu'il reste rien de moy  
 Qu'un petit je ne sçay quoy,  
 Qu'un petit vase de pierre (2)  
 Cachera dessous la terre.

Toutefois, ains que mes yeux  
 Quittent le beau jour des cieux,  
 Je vous pri', ma Fontelette,  
 Ma doucelette ondelette,  
 Je vous pri', n'oubliez pas  
 Dés le jour de mon trespas

1. Claire, liquide et transparente, de mesme que Varron appelle une robe deliée et fort claire, *vitream togam*. (R.)

2. Un tombeau, ou quelque urne servant à garder les cendres des defuncts selon l'antiquité. (R.)



Contre vos rives de dire  
Que Ronsard dessus sa lyre  
N'a vostre nom desdaigné;  
Et que Cassandre a baigné  
Sa belle peau doucelette  
En vostre claire ondelette.

---

## A SIMON NICOLAS

Secrétaire du Roy.

## ODE XIII (1584).

Nicolas, faisons bonne chere  
Tandis qu'en avons le loisir;  
Trompon le soin et la misere,  
Ennemis de nostre plaisir.

Purgeon l'humeur qui nous enflame  
D'avarice et d'ambition;  
Ayon, philosophes, une ame  
Toute franche de passion.

Chasson le soin, chasson la peine,  
Contenton-nous de nostre rien:  
Quand nostre ame sera bien saine  
Tout le corps se portera bien.

Une ame de biens affamée  
Obscurcit tousjours la raison:  
Il ne faut qu'un peu de fumée  
Pour noircir toute la maison.

Faire conquête sur conquête  
De biens amassez sans propos,  
Ce n'est que nous rompre la teste,  
Et ne trouver jamais repos.

J'ay raclé de ma fantasie  
Le monde au visage éhonté,

Pour vaquer à la poésie  
 Quand j'en auray la volonté.  
 Voilà le bien que je desire,  
 Sans plus en vain me tourmenter :  
 Désormais sera mon empire  
 Que savoir bien me contenter (a).  
 Quand ta fièvre (dont la mémoire  
 Me fait encores frissonner)  
 Ne t'auroit appris qu'à bien boire,  
 Tu ne la dois abandonner.  
 A toutes les fois que l'envie  
 Te prendra de boire, rebois ;  
 Bois souvent, aussi bien la vie  
 N'est pas plus longue que le doys.  
 C'est un grand bien d'estre hydropique  
 Et d'eau s'enfler la ronde peau :  
 Des elemens le plus antique  
 Et le meilleur, n'est-ce pas l'eau ?  
 Non seulement la maladie  
 Qui nous surprend par ses efforts  
 Ne rend nostre masse estourdie,  
 Enervant les forces du corps,  
 Mais elle trouble la cervelle,  
 Et l'esprit qui nous vient des cieus :  
 Il n'y a part qui ne chancelle,  
 Quand les hommes deviennent vieux.  
 Puis la mort vient, la vieille escarce ;  
 Alors un chacun se repent  
 Que mieux il n'a joué sa farce ;  
 Mais bon-temps, à Dieu t'y command'.

a. Var. (1587) :

*Afin que mon ame n'empire  
 Par faute de se contenter.*

---

## A JANET

Peintre du Roy très-excellent.

## ODE GENIALE XIV.

Boy, Janet (1), à moy tour à tour,  
Et ne ressembles au vautour  
Qui tousjours tire la charongne.  
Tu es un sot : un bon yvrongne  
Autant pour une nopce vaut  
Qu'un bon guerrier pour un assaut.

Car ce n'est moins entre les pots  
D'en-hardir par vineux propos  
Un homme paresseux à boire,  
Que pour gagner une victoire,  
Rendre à la bataille hardy  
Un capitaine acouardy.

Boy donc, ne fay plus du songeart :  
Au vin gist la plus grande part  
Du jeu d'amour et de la danse.  
L'homme sot qui lave sa panse  
D'autre breuvage que du vin  
Meurt tousjours de mauvaise fin.

A bon droit le ciel a donné  
A l'homme qui n'est aviné  
Tousjours quelque fortune dure ;  
Autrement la mordante cure,  
Qui nous cuit l'ame à petit feu,  
Ne s'en-va qu'après avoir beu.

1. Dans l'éd. de 1560, il y a *Vilain*. Est-ce un nom propre ? — Dans celles de 1567, 1571 et 1573, il y a *Janin* ; dans celle de 1584, on lit *Janet*. Nous avons conservé *Janet*, dont le nom est historique.

Après le vin on n'a souci  
 D'amour ny de la cour aussi,  
 Ny de procez, ny de la guerre.  
 Hé! que celui lâchement erre  
 Qui, faisant ainsi que Penthé,  
 Bacchus en ses vers n'a chanté!  
 Boy doncques à moy tour à tour,  
 Et ne ressembles au vautour  
 Qui tousjours tire la charongne:  
 Il vaut mieux voir en peau d'yvrongne  
 Là bas l'inferral passager,  
 Que de crever de trop manger.

---

## ODE XV.

Nous ne tenons en nostre main  
 Le temps futur du lendemain;  
 La vie n'a point d'assurance,  
 Et, pendant que nous desirons  
 La faveur des roys, nous mourons  
 Au milieu de nostre esperance.  
 L'homme, après son dernier trespas,  
 Plus ne boit ne mange là bas,  
 Et sa grange, qu'il a laissée  
 Pleine de blé devant sa fin,  
 Et sa cave pleine de vin,  
 Ne luy viennent plus en pensée.  
 Hé! quel gain apporte l'esmoy?  
 Va, Corydon, appreste-moy  
 Un lict de roses espanchées.  
 Il me plaist, pour me défascher,  
 A la renverse me coucher  
 Entre les pots et les jonchées.  
 Fay-moy venir Daurat icy;  
 Fais-y venir Jodelle aussi,

Et toute la musine troupe (1).  
 Depuis le soir jusqu'au matin  
 Je veux leur donner un festin  
 Et cent fois leur pendre la coupe.

Verse donc et reverse encor  
 Dedans ceste grand' coupe d'or :  
 Je vay boire à Henry Estienne,  
 Qui des enfers nous a rendu  
 Du vieil Anacreon perdu  
 La douce lyre teïenne.

A toy, gentil Anacreon,  
 Doit son plaisir le biberon,  
 Et Bacchus te doit ses bouteilles;  
 Amour son compagnon te doit  
 Venus, et Silène, qui boit  
 L'esté dessous l'ombre des treilles.

## ODE XVI.

**M**on Choiseul, leve tes yeux :  
 Ces mesmes flambeaux des cieux,  
 Ce soleil et ceste lune,  
 C'estoit la mesme commune  
 Qui luisoit à nos ayeux.

Mais rien ne se perd là haut,  
 Et le genre humain defaut  
 Comme une rose pourprine,  
 Qui languit dessus l'espine  
 Si tost qu'elle sent le chaud.

Nous ne devons esperer  
 De tousjours vifs demeurer,

1. L'excellente pleïade des esprits de son temps, Daurat, Du Bellay, Belleau, Baïf, Jodelle, Scevole de Sainte-Marthe, Muret, et nostre poète par dessus tous. (R.)

Ronsard. — II.

Nous, le songe d'une vie.  
 Qui, bons dieux! auroit envie  
 De vouloir tousjours durer?

Non, ce n'est moy qui veux or  
 Vivre autant que fit Nestor.  
 Quel plaisir, quelle liesse  
 Reçoit l'homme en sa vieillesse,  
 Eust-il mille talens d'or?

L'homme vieil ne peut marcher,  
 N'ouyr, ne voir ny mascher :  
 C'est une idole enfumée  
 Au coin d'une cheminée,  
 Qui ne fait rien que cracher.

Il est tousjours en courroux ;  
 Bacchus ne luy est plus doux,  
 Ny de Venus l'accointance ;  
 En lieu de mener la dance,  
 Il tremblotte des genoux.

Si quelque force ont mes vœux,  
 Escoutez, Dieux, je ne veux  
 Attendre qu'une mort lente  
 Me conduise à Rhadamante  
 Avecques des blancs cheveux.

[Aussi je ne veux mourir  
 Ores que je puis courir,  
 Ouïr, parler, boire et rire,  
 Danser, jouer de la lyre  
 Et de plaisirs me nourrir.]

Ah! qu'on me feroit grand tort  
 De me trainer voir le bord  
 Ce jourd'huy du fleuve courbe  
 Qui là bas reçoit la tourbe  
 Qui tend les bras vers le port!

Car je vis, et c'est grand bien  
 De vivre et de vivre bien,  
 Faire envers Dieu son office,  
 Faire à son prince service  
 Et se contenter du sien.

Celuy qui vit en ce point,  
Heureux, ne convoite point  
Du peuple estre nommé Sire,  
D'adjoindre au sien un empire,  
De trop d'avarice espoit.

Celuy n'a soucy quel roy  
Tyrannise sous sa loy  
Ou la Perse, ou la Syrie,  
Ou l'Inde, ou la Tartarie :  
Car celuy vit sans esmoy.

Ou bien, s'il a quelque soin,  
C'est de s'endormir au coin  
De quelque grotte sauvage,  
Ou, le long d'un beau rivage,  
Tout seul se perdre bien loin ;

Et, soit à l'aube du jour,  
Ou quand la nuict fait son tour  
Dans sa charrette endormie,  
Se souvenant de s'amie,  
Tousjours chanter de l'amour.

## ODE XVII.

Mon neveu, suy la vertu :  
Le jeune homme revestu  
De la science honorable  
Aux peuples, en chacun lieu,  
Apparoist un demi-dieu  
Pour son sçavoir venerable.

Sois courtois, sois amoureux,  
Sois en guerre valeureux,  
Aux petits ne fais injures ;  
Mais, si un grand te fait tort,  
Souhaitte plustost la mort  
Que d'un seul point tu l'endures.

Jamais, en nulle saison,  
 Ne cagnarde en ta maison;  
 Voy les terres estrangeres,  
 Faisant service à ton Roy,  
 Et garde tousjours la loy  
 Que souloient garder tes peres.  
 Ne sois menteur ny paillard,  
 Yvrongne ni babillard;  
 Fay que ta jeunesse caute  
 Soit vieille devant le temps.  
 Si bien ces vers tu entens,  
 Tu ne feras jamais faute.

---

## ODE XVIII.

Puis que tost je doy reposer  
 Outre l'infemale riviere,  
 Hé! que me sert de composer  
 Autant de vers qu'a fait Homere?  
 Les vers ne me sauveront pas  
 Qu'ombre poudreuse, je ne sente  
 Le faix de la tombe là bas,  
 S'elle est bien legere ou pesante.  
 Je pose le cas que mes vers,  
 De mon labeur en contr'eschange,  
 Dix ou vingt ans, par l'univers (a),  
 M'apportent un peu de louange,  
 [Que faut-il pour la consumer,  
 Et pour mon livre ôter de terre,  
 Qu'un feu qui le vienne allumer,  
 Ou qu'une esclandre de la guerre?]

a. Var. (1587):

*Cent ans ou deux. . . . .*



Suis-je meilleur qu'Anacreon,  
 Que Stesichore ou Simonide,  
 Ou qu'Antimache ou que Bion,  
 Que Philete ou que Bacchylide?  
 Toutefois, bien qu'ils fussent Grecs,  
 Que leur servit leur beau langage,  
 Puis que les ans venus après  
 Ont mis en poudre leur ouvrage?

Donque moy, qui suis nay François,  
 Compositeur de rimes barbares,  
 Hé! doy-je esperer que ma vois  
 Surmonte les siècles avarés?

Non-non, il vaut mieux, Rubampré,  
 Son âge en trafiques despendre,  
 Ou devant un senat pourpré  
 Pour de l'argent sa langue vendre,  
 Que de suivre l'ocieux train  
 De ceste pauvre Calliope,  
 Qui tousjours fait mourir de faim  
 Les meilleurs chantres de sa trope.

## ODE XIX (1).

Quand je veux en amour prendre mes passe-temps,  
 M'amie, en se moquant, laid et vieillard me nom-  
 « Quoy! dit-elle, réveur, tu as plus de cent ans, [me.  
 Et tu veux contrefaire encore le jeune homme!  
 Tu ne fais que hennir, tu n'as plus de vigueur,  
 Ta couleur est d'un mort qu'on devalle en la fosse.  
 Vray est, quand tu me vois, tu prens un peu de cœur :  
 Un cheval genereux ne devient jamais rosse ;  
 Et, si tu ne m'en crois, pren ce miroir et voy

1. Imitée d'Anacréon, ainsi que la suivante. (R.)

Ta barbe en tous endroits de neige parsemée,  
 Ton œil qui fait la cire espesse comme un doy,  
 Et ta face qui semble une idole enfumée. »  
 Alors, je luy respons : « Quant à moy, je ne sçay  
 Si j'ay l'œil chassieux, si j'ay perdu courage,  
 Si mes cheveux sont noirs, ou si blancs je les ay :  
 Il n'est plus temps d'apprendre à mirer mon visage ;  
 Mais, puisque le tombeau me doit bientost avoir,  
 Certes, tu me devrois d'autant plus être humaine :  
 Car le vieil homme doit ou jamais recevoir [ne (a). »  
 Ses plaisirs, d'autant plus qu'il voit la mort prochain-

## ODE XX.

**S**i tost que tu sens arriver  
 La froide saison de l'hyver,  
 En septembre, chère arondelle,  
 Tu t'en-voles bien loin de nous ;  
 Puis tu reviens quand le temps doux,  
 Au mois d'avril, se renouvelle ;  
 Mais Amour, oyseau comme toy,  
 Ne s'enfuit jamais de chez-moy :  
 Tousjours mon hoste je le trouve ;  
 Il se niche en mon cœur tousjours,  
 Et pond mille petits Amours  
 Qu'au fond de ma poitrine il couve.  
 L'un a des ailerons au flanc,  
 L'autre de duvet est tout blanc,  
 Et l'autre ne fait que d'éclore ;

a. Var. (1587) :

*Mais, puis que mon corps doit sous la terre moisir  
 Bien tost, et que Pluton victime le veut prendre,  
 Plus il me faut haster de ravir le plaisir,  
 D'autant plus que ma vie est proche de sa cendre.*

L'un de la coque à demy sort,  
 Et l'autre en becquette le bord,  
 Et l'autre est dedans l'œuf encore.

J'entens, soit de jour, soit de nuit,  
 De ces petits Amours le bruit,  
 Béans pour avoir la béchée,  
 Qui sont nourris par les plus grans,  
 Et, grands devenus, tous les ans  
 Me couvent une autre nichée.

Quel remede auroy-je, Brinon,  
 Encontre tant d'Amours, sinon  
 (Puis que d'eux je me desespere),  
 Pour soudain guarir ma langueur,  
 D'une dague m'ouvrant le cœur,  
 Tuer les petits et leur mère?

---

## ODE XXI.

**T**a seule vertu reprend  
 Le vieil Ascrean, qui ment  
 Quand il dit que la Justice,  
 La Pitié, le saint Amour,  
 Ont quitté ce bas sejour,  
 Abhorrant nostre malice :

Car icy bas j'apperçoy  
 Toutes ces vertus en toy,  
 J'en ay fait la seure espreuve;  
 Il n'y a foy n'amitié,  
 Honneur, bonté ny pitié,  
 Qui dedans toy ne se treuve.

Qui dira doncq, Charbonnier,  
 Que ce vieil siecle dernier,  
 Où Dieu l'ame t'a donnée,  
 Soit de fer, puis qu'aujourd'huy  
 Par toy l'on revoit en luy  
 La saison d'or retournée?

ODE XXII<sup>(1)</sup>.

**L**a belle Venus un jour  
 M'amena son fils Amour ;  
 En l'amenant me vint dire :  
 « Escoute, mon cher Ronsard,  
 Enseigne à mon enfant l'art  
 De bien jouer de la lyre. »  
 Incontinent je le pris,  
 Et soigneux je luy appris  
 Comme Mercure eut la peine  
 De premier la façonner,  
 Et de premier en sonner  
 Dessus le mont de Cyllene ;  
 Comme Minerve inventa  
 Le haut-bois, qu'elle jetta  
 Dedans l'eau toute marrie ;  
 Comme Pan le chalumeau,  
 Qu'il pertuisa du roseau  
 Formé du corps de s'amie.  
 Ainsi, pauvre que j'estois,  
 Tout mon art je recordois  
 A cet enfant pour l'apprendre ;  
 Mais luy, comme un faux garson,  
 Se moquoit de ma chanson,  
 Et ne la vouloit entendre.  
 « Pauvre sot, ce me dit-il,  
 Tu te penses bien subtil !  
 Mais tu as la teste fole  
 D'oser t'égaler à moy,  
 Qui jeune en sçay plus que toy,  
 Ny que ceux de ton escole. »  
 Et alors il me sou-rit,  
 Et en me flatant m'apprit

1. Imité de Bion, idyl. 4. (R.)

Tous les œuvres de sa mere,  
Et comme pour trop aimer  
Il avoit fait transformer  
En cent figures son pere.

Il me dit tous ses attraits,  
Tous ses jeux, et de quels traits  
Il blesse les fantaisies  
Et des hommes et des Dieux,  
Tous ses tourmens gracieux,  
Et toutes ses jalousies.

Et me les disant, alors  
J'oublaiy tous les accors  
De ma lyre desdignée,  
Pour retenir en leur lieu  
L'autre chanson que ce Dieu  
M'avoit par cœur enseignée.

---

A ANDRÉ THEVET, ANGOUMOISIN.

ODE XXIII.

**H**ardy celui qui le premier  
Vid au bois le pin montaignier  
Inutile sur sa racine,  
Et qui, le tranchant en un tronc,  
Le laissa seicher de son long  
Dessus le bord de la marine;

Puis, sec des rayons de l'esté,  
Le scia d'un fer bien denté,  
Le transformant en une hune,  
En mast, en tillac, en carreaux,  
Et l'envoya dessus les eaux  
Servir de charrette à Neptune!

Tethys, qui tousjours avoit eu  
D'avirons le dos non batu,  
Sentit des playes incogneues;

Et, maugré les vents furieux,  
Argon d'un art laborieux  
Sillonna les vagues chenuës.

Sous la conduite de Tiphys  
L'entreprise (ô Jason) tu fis  
D'acquérir la laine dorée,  
Avec quarante chevaliers,  
En force et vertus les premiers  
De toute la Grece honorée.

Les Tritons, qui s'esbahissoient  
De voir ta navire, pousoient  
Hors de la mer leurs testes blondes,  
Et les Phorcydes, d'un long tour,  
En carolant tout à l'entour,  
Conduisoient ta nef sus les ondes.

Orphé dessus la proue estoit,  
Qui des doigts son luth pincetoit  
Et respondoit à la navire,  
Laissant des aiguillons ardans  
Aux cœurs de ces preux, accordans  
L'aviron au son de la lyre.

Or si Jason a tant receu  
De gloire pour avoir deceu  
Une jeune infante amoureuse,  
Pour avoir d'un dragon veillant  
Charmé le regard sommeillant  
Par une force monstrueuse,

Et, pour n'avoir passé sinon  
Qu'un fleuve de petit renom,  
Qu'une mer qui va de Thessale  
Jusqu'aux rivages Medéens,  
A merité des anciens  
Un honneur qui les Dieux égale,  
Combien Thevet (1) au pris de luy (a)

a. *Var.* :

*Combien Belon au pris de luy.*

1. André Thevet avoit publié, sous le titre de *Cosmogra-*

Doit avoir en France aujourd'huy  
 D'honneur, de faveur et de gloire,  
 Qui a veu ce grand univers,  
 Et de longueur et de travers,  
 Et la gent blanche et la gent noire!

Qui de près a veu le soleil  
 Aux Indes faire son réveil  
 Quand de son char il prend les brides,  
 Et l'a veu de près sommeiller  
 Dessous l'Occident, et bailler  
 Son char en garde aux Nereïdes!

Qui luy a veu faire son tour  
 En Égypte au plus haut du jour,  
 Puis l'a reveu dessous la terre  
 Aux antipodes esclairer,  
 Quand nous voyons sa sœur errer  
 Dedans le ciel qui nous enserre!

Qui a pratiqué mille ports,  
 Mille rivages, mille bords,  
 Tous sonnans un divers langage,  
 Et mille fleuves tous bruyants  
 De mille parts divers fuyants  
 Dans la mer d'un tortu voyage (a)!

Qui a décrit mille façons  
 D'oiseaux, de serpens, de poissons,  
 Nouveaux à nostre cognoissance;

*phie du Levant*, la relation de son voyage en Orient. Pierre Belon, dont le nom fut plus tard substitué au sien dans cette pièce, avoit donné, en 1553, les *Observations de plusieurs singularitez et choses memorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, etc.*

a. Var. :

*Separez de diverses bornes,  
 Mille fleuves bons au ramcr,  
 Qui bruyans roulent en la mer,  
 Fendans le chemin de leurs cornes?*

Puis en ayant sauvé son chef  
 Des dangers, a logé sa nef  
 Dedans le beau port de la France !  
 Il est abordé dans le port  
 Du docte Bourdin (1), son support ,  
 Qui comme un sçavant Ptolomée  
 A de tous costez amassez  
 Les livres des siecles passez  
 Empanez de la renommée.

Qui garde en son cœur l'équité,  
 L'innocence et la verité,  
 Ennemy capital du vice,  
 Aimé des peuples et de Dieu,  
 Et qui du palais au milieu  
 Paroist l'image de Justice.

Qui doit sur tous avoir le pris ,  
 Comme aux trois langues bien appris ;  
 Qui seul fait cas des doctes hommes ,  
 Qui par son sçavoir honoré  
 A presque tout seul redoré  
 Cet âge de fer où nous sommes.

Thevet, il te l'a bien montré (b),  
 Si tost que tu l'as rencontré ;  
 Et tu eusses couru peut-estre  
 Non une fois, mais mille fois,  
 Les cours des papes et des rois ,  
 Sans t'accointer d'un si bon maistre.

*b. Var. :*

*Belon, sa faveur t'a montré.*

1. Lors procureur general du roy, et duquel nous avons  
 de doctes observations sur l'ordonnance de Moulins. (R.)

---



## ODELETTE XXIV (1584).

Cependant que ce beau mois dure,  
Mignonne, allon sur la verdure,  
Ne laissons perdre en vain le temps ;  
L'âge glissant qui ne s'arreste,  
Meslant le poil de nostre teste,  
S'enfuit ainsi que le printemps.

Donq, cependant que nostre vie  
Et le temps d'aimer nous convie,  
Aimon, moissonnon nos desirs,  
Passon l'amour de veine en veine ;  
Incontinent la mort prochaine  
Viendra desrober nos plaisirs.

## ODE XXV (1).

*Par dialogue.*

CASSANDRE.

D'où viens-tu, douce Colombelle,  
D'amour messagere fidelle ?  
Hé ! d'où viens-tu ? En quelle part  
As-tu laissé nostre Ronsard.

COLOMBELLE.

D'où je vien ! qu'en as-tu que faire ?  
Ton Ronsard, qui te veut complaire,  
De qui tu es le seul é moy,  
M'envoye icy par devers toy,  
M'ayant eu naguere en eschange  
De Venus, pour une louange.

1. Imitée d'Anacréon.

CASSANDRE.

Gentil pigeon, vrayment, tu sois  
 Le bien-venu cent mille fois.  
 Mais dy-moy, dy-moy, je te prie,  
 A-t-il point fait nouvelle amie  
 Depuis qu'il s'en alla d'ici,  
 Où s'il m'a tousjours en souci ?

COLOMBELLE.

Plustost les monts seront valées,  
 Les rivieres les eaux salées,  
 Que, perfide, il manque de foy,  
 Pour servir une autre que toy.

CASSANDRE.

Est-il possible qu'on te croye ?

COLOMBELLE.

Tu m'en croiras, car il m'envoye  
 De Vendomois, et parmy l'air  
 Jusques icy m'a fait voler  
 Avec ces vers qu'au bec j'apporte ;  
 Et m'a dit, si je fais en sorte  
 Que j'amolisse ta fierté,  
 Qu'il me donnera liberté.

Mais pour cela je ne veux estre  
 Ny libre, ne changer de maistre ;  
 Car que me vaudroit de changer,  
 Afin d'aller après manger  
 Comme auparavant, ès boccages,  
 Des glands et des graines sauvages,  
 Quand il m'esmie de sa main  
 Tousjours à la table du pain,  
 Et me fait boire dans son verre ?  
 Après avoir beu je desserre  
 Toutes mes ailes, et luy fais  
 Sur la teste un ombrage frais ;  
 Puis je m'endors dessus sa lyre.

Mais luy, qui jour et nuict souspire  
Pour ton amour, à tous les coups  
Me fait rompre mon somme dous  
De mille baisers qu'il me donne,  
En me disant : Douce mignonne,  
Las! je t'aime : car je te voy  
Vivre en servage comme moy.  
Vray est que tu pourrois bien vivre  
De ma cage franche et delivre,  
Si tu voulois voler aux bois ;  
Mais moy, fuitif, je ne pourrois  
Vivre franc de la servitude  
Où nostre geolier trop rude  
Sans espoir me tient arresté.

Mais adieu, c'est trop caqueté ;  
Tu m'as rendue plus jazarde  
Qu'une corneille babillarde.  
Trop longuement icy j'attens :  
Baille-moy response, il est temps.

---

## ODE XXVI.

**E**n vous donnant ce pourtrait mien,  
Dame, je ne vous donne rien ;  
Car tout le bien qui estoit nostre  
Amour dès le jour le fit vostre  
Que je receu dedans le cœur  
Vostre nom et vostre rigueur ;  
Puis la chose est bien raisonnable,  
Que la peinture ressemblable  
Au corps qui languit en soucy  
Pour vostre amour soit vostre aussi.

Mais voyez comme elle me semble,  
Pensive, triste, et palle ensemble,  
Pourtraite de mesme couleur

Qu'Amour a pourtrait son seigneur !  
 Que pleust à Dieu que la nature  
 M'eust fait au cœur une ouverture,  
 Afin que vous eussiez pouvoir  
 De me cognoistre et de me voir !  
 Car ce n'est rien de voir, maistresse,  
 La face, qui est tromperesse,  
 Et le front bien souvent moqueur ;  
 C'est le tout que de voir le cœur.  
 Vous verriez du mien la constance,  
 La foy, l'amour, l'obéissance ;  
 Et les voyant, peut-estre aussi  
 Qu'auriez de luy quelque merci,  
 Et des angoisses qu'il endure,  
 Voire quand vout seriez plus dure  
 Que les rochers Caucaseans,  
 Ou les naufrages Ægeans,  
 Qui sourds n'entendent les prieres  
 Des pauvres barques marinieres.

---

## ODE XXVI (1).

**L**e boiteux mary de Venus,  
 Le maistre des Cyclopes nus,  
 Rallumoit un jour les flamèches  
 De sa forge, afin d'eschauffer  
 Une grande masse de fer  
 Pour en faire à l'Amour des flèches.  
 Venus les trempoit dans du miel,  
 Amour les trempoit dans du fiel,  
 Quand Mars, retourné des alarmes,  
 En se moquant les mesprisoit,  
 Et branlant son dard, luy disoit :

1. Imité d'une ode d'Anacréon. (R.)

Voicy bien de plus fortes armes.  
 Tu t'en ris donq! lui dit Amour;  
 Vrayment tu sentiras un jour  
 Combien leur poincture est amère,  
 Quand d'elles blessé dans le cœur  
 (Toy qui fais tant du belliqueur)  
 Languiras au sein de ma mère.

## A MONSIEUR DE VERDUN,

Secrétaire et conseiller du Roy.

## ODE XXVIII (1567).

Si j'avois un riche tresor,  
 Ou des vaisseaux engravez d'or,  
 Tableaux ou medailles de cuivre,  
 Ou ces joyaux qui font passer  
 Tant de mers pour les amasser,  
 Où le jour se laisse revivre,  
 Je t'en ferois un beau present.  
 Mais quoy! cela ne t'est plaisant,  
 Aux richesses tu ne t'amuses  
 Qui ne font que nous estonner;  
 C'est pourquoy je te veux donner  
 Le bien que m'ont donné les Muses.

Je sçay que tu contes assez  
 De biens l'un sur l'autre amassez,  
 Qui perissent comme fumée,  
 Ou comme un songe qui s'enfuit  
 Du cerveau si tost que la nuit  
 Au second somme est consumée.

L'un au matin s'enfle en son bien,  
 Qui au soleil couchant n'a rien,  
 Par défaveur, ou par disgrace,

Ou par un changement commun,  
 Ou par l'envie de quelqu'un  
 Qui ravit ce que l'autre amasse.

Mais les beaux vers ne changent pas,  
 Qui durent contre le trespas,  
 Et en devançant les années,  
 Hautains de gloire et de bon-heur,  
 Des hommes emportent l'honneur  
 Dessur leurs courses empennées.

Dy-moy, Verdun, qui penses-tu  
 Qui ait deterré la vertu  
 D'Hector, d'Achille et d'Alexandre,  
 Envoyé Bacchus dans les Cieux,  
 Et Hercule au nombre des dieux,  
 Et de Junon l'a fait le gendre,  
 Sinon le vers bien accompli,  
 Qui tirant leurs noms de l'oubly,  
 Plongez au plus profond de l'onde  
 De Styx, les a remis au jour,  
 Les relogeant au grand séjour  
 Par deux fois de nostre grand monde ?

Mort est l'honneur de tant de rois  
 Espagnols, germains et françois,  
 D'un tombeau pressant leur mémoire ;  
 Car les rois et les empereurs  
 Ne different aux laboureurs  
 Si quelcun ne chante leur gloire.

Quant à moy, je ne veux souffrir  
 Que ton beau nom se vienne offrir  
 A la Mort, sans que je le vange,  
 Pour n'estre jamais finissant,  
 Mais d'âge en âge verdissant,  
 Surmonter la Mort et le change.

Je veux, maugré les ans obscurs,  
 Que tu sois des peuples futurs  
 Cogu sur tous ceux de nostre âge,  
 Pour avoir conçu volontiers  
 Des neuf Pucelles les mestiers,

Qui t'ont enflamé le courage,  
Non pas au gain ny au vil prix,  
Mais pour estre des mieux appris  
Entre les hommes qui s'assemblent  
Sur Parnasse au double sourci;  
C'est pourquoy tu aimes aussi  
Les bons esprits qui te ressemblent.

Or pour le plaisir, quant à moy,  
Verdun, que j'ay reçu de toy,  
Tu n'auras rien de ton poëte  
Sinon ces vers que je t'ay faits,  
Et avec ces vers les souhaits  
Que pour bon-heur je te souhaite.

Dieu vueille benir ta maison  
De beaux enfans naiz à foison  
De ta femme belle et pudique;  
La concorde habite en ton lit,  
Et bien loin de toy soit le bruit  
De toute noise domestique.

Sois gaillard, dispost et joyeux,  
Ny convoiteux ny soucieux  
Des choses qui nous rongent l'ame;  
Fuy toutes sortes de douleurs,  
Et ne pren soucy des malheurs  
Qui sont predits par Nostradame.

Ne romps ton tranquille repos  
Pour papaux, ny pour huguenots,  
Ny amy d'eux, ny adversaire,  
Croyant que Dieu pere tres-dous  
(Qui n'est partial comme nous)  
Sçait ce qui nous est necessaire.

N'ayes soucy du lendemain,  
Mais, serrant le temps en la main,  
Vy joyusement la journée  
Et l'heure en laquelle seras :  
Et que sçais-tu si tu verras  
L'autre lumiere retournée?

Couche-toy à l'ombre d'un bois,  
 Ou pres d'un rivage où la vois  
 D'une fontaine jazeresse  
 Tressaute, et tandis que tes ans  
 Sont encore et verds et plaisans,  
 Par le jeu trompe la vieillesse.

Tout incontinent nous mourrons,  
 Et bien loin bannis nous irons  
 Dedans une nacelle obscure  
 Où plus de rien ne nous souvient,  
 Et d'où jamais on ne revient :  
 Car ainsi l'a voulu Nature.

## MAGIE, OU DÉLIVRANCE D'AMOUR.

### ODE XXIX (1578).

Sans avoir lien qui m'estraigne,  
 Sans cordons, ceinture ny nouds,  
 Et sans jartiere à mes genous  
 Je vien dessus ceste montaigne,  
 Afin qu'autant soit relasché  
 Mon cœur d'amoureuses torturès,  
 Comme de nœuds et de ceintures  
 Mon corps est franc et détaché.

Demons, seigneurs de ceste terre,  
 Volez en troupe à mon secours,  
 Combattez pour moi les Amours :  
 Contre eux je ne veux plus de guerre.

Vents qui soufflez par ceste plaine,  
 Et vous, Seine, qui promenez  
 Vos flots par ces champs, emmenez



En l'Océan noyer ma peine (a).  
 Va-t'en habiter tes Cytheres,  
 Ton Paphos, Prince idalien :  
 Icy pour rompre ton lien  
 Je n'ay besoin de tes mysteres.  
 Anterot, preste-moy la main,  
 Enfonce tes fleches diverses ;  
 Il faut que pour moy tu renverses  
 Cet ennemy du genre humain.  
 Je te pry, grand Dieu, ne m'oublie !  
 Sus, page, verse à mon costé  
 Le sac que tu as apporté,  
 Pour me guarir de ma folie !  
 Brusle du soufre et de l'encens.  
 Comme en l'air je voy consommée  
 Leur vapeur, se puisse en fumée  
 Consommer le mal que je sens !  
 Verse-moy l'eau de ceste esguiere ;  
 Et comme à bas tu la respans,  
 Qu'ainsi coule en ceste riviere  
 L'amour, duquel je me répans.  
 Ne tourne plus ce devideau :  
 Comme soudain son cours s'arreste ,  
 Ainsi la fureur de ma teste  
 Ne tourne plus en mon cerveau.

a. Var. :

*Venez tost aërins gendarmes ;  
 Démons, volez à mon secours.  
 Je quitte, apostat des amours,  
 La solde, le camp et les armes.  
 Vents qui meuvez l'air vostre amy,  
 Enfans engendrez de la Seine,  
 En l'Océan noyez ma peine ;  
 Noyez Amour, mon ennemy.*

Laisse dans ce genièvre prendre  
 Un feu s'enfumant peu à peu :  
 Amour ! je ne veux plus de feu ,  
 Je ne veux plus que de la cendre.

Vien viste, enlasse-moy le flanc,  
 Non de thym ny de marjolaine,  
 Mais bien d'armoïse et de vervaine,  
 Pour mieux me rafraïschir le sang.

Verse du sel en ceste place :  
 Comme il est infertile, ainsi  
 L'engeance du cruel soucy  
 Ne couve en mon cœur plus de race.

Romps devant moy tous ses presens,  
 Cheveux, gands, chiffres, escriture,  
 Romps ses lettres et sa peinture,  
 Et jette les morceaux aux vens.

Vien donc, ouvre-moy ceste cage,  
 Et laisse vivre en libertez  
 Ces pauvres oiseaux arreztez,  
 Ainsi que j'estois en servage.

Passereaux, volez à plaisir ;  
 De ma cage je vous delivre,  
 Comme desormais je veux vivre  
 Au gré de mon premier desir.

Vole, ma douce tourterelle,  
 Le vray symbole de l'amour ;  
 Je ne veux plus ni nuit ni jour  
 Entendre ta plainte fidelle.

Pigeon, comme tout à l'entour  
 Ton corps emplumé je desplume,  
 Puissé-je, en ce feu que j'allume,  
 Déplumer les ailes d'Amour ;

Je veux à la façon antique  
 Bastir un temple de cyprés,  
 Où d'Amour je rompray les traits  
 Dessus l'autel anterotique.

Vivant il ne faut plus mourir,

Il faut du cœur s'oster la playe :  
Dix lustres veulent que j'essaye  
Le remede de me guarir.

Adieu, Amour, adieu tes flames,  
Adieu ta douceur, ta rigueur,  
Et bref, adieu toutes les dames  
Qui m'ont jadis bruslé le cœur.

Adieu le mont Valerien,  
Montagne par Venus nommée,  
Quand Francus conduit son armée  
Dessus le bord Parisien.



## VERS SAPPHIQUES.

**L**es vers sapphiques ne sont, ny ne furent,  
 ny ne seront jamais agreables, s'ils ne  
 sont chantez de voix vive, ou pour le  
 moins accordez aux instrumens, qui sont  
 la vie et l'ame de la poësie. Car Sapphon chantant  
 ces vers ou accommodez à son cystre, ou à quelque  
 rebec, estant toute rabuffée, à cheveux mal-agen-  
 cez et negligez, avec un contour d'yeux languissants  
 et putaciers, leur donnoit plus de grace que toutes  
 les trompettes, fifres et tabourins n'en donnoient aux  
 vers masles et hardis d'Alcée, son citoyen et contem-  
 porain, faisant la guerre aux tyrans.

## ODE SAPPHIQUE XXX (1584).

**B**elle dont les yeux doucement m'ont tué  
 Par un doux regard qu'au cœur ils m'ont rué,  
 Et m'ont en un roc insensible mué  
 En mon poil grison,  
 Que j'estois heureux en ma jeune saison,  
 Avant qu'avoir beu l'amoureuse poison!  
 Bien loin de soupairs, de pleurs et de prison,  
 Libre je vivoy.  
 Sans servir autruy, tout seul je me servoy;  
 Engagé n'avois ny mon cœur ny ma foy;  
 De ma volonté j'estois seigneur et roy.  
 O fascheux Amour!

Pourquoy dans mon cœur as-tu fait ton sejour ?  
Je languis la nuit, je souspire le jour ;  
Le sang tout gelé se ramasse à l'entour  
De mon cœur transi.  
Mon traistre penser me nourrit de souci ;  
L'esprit y consent et la raison aussi.  
Long temps en tel mal vivre ne puis ainsi :  
La mort vaudroit mieux.  
Devallon là bas à ce bord stygieux ;  
D'amour ny du jour je ne veux plus jouyr.  
Pour ne voir plus rien je veux perdre les yeux  
Comme j'ay l'ouyr.

---

## ODE SAPPHIQUE XXXI (1584).

**M**on âge et mon sang ne sont plus en vigueur,  
Les ardents pensers ne m'eschauffent le cœur ;  
Plus mon chef grison ne se veut enfermer  
Sous le joug d'aimer.  
En mon jeune avril, d'Amour je fus soudart,  
Et, vaillant guerrier, portay son estendart ;  
Ores à l'autel de Venus je l'appens,  
Et forcé me rens.  
Plus ne veux ouyr ces mots délicieux :  
« Ma vie, mon sang, ma chere ame, mes yeux. »  
C'est pour les amans à qui le sang plus chaud  
Au cœur ne défaut.  
Je veux d'autre feu ma poitrine eschauffer,  
Cognoistre nature et bien philosopher,  
Du monde sçavoir et des astres le cours,  
Retours et destours.  
Donc, sonnets, adieu ! adieu, douces chansons !  
Adieu, dance ! adieu de la lyre les sons !  
Adieu, traits d'Amour ! Volez en autre part  
Qu'au cœur de Ronsard.

Je veux estre à moy, non plus servir autruy ;  
 Pour autruy ne veux me donner plus d'ennuy.  
 Il faut essayer, sans plus me tourmenter,  
 De me contenter.

L'oiseau prisonnier, tant soit-il bien traité,  
 Sa cage rompant, cherche sa liberté :  
 Servage d'esprit tient de liens plus forts  
 Que celuy du corps.

Vostre affection m'a servy de bon-heur.  
 D'estre aimé de vous ce m'est un grand honneur.  
 Tant que l'air vital en moy se respandra,  
 Il m'en souviendra.

Plus ne veut mon âge à l'amour consentir,  
 Repris de nature et d'un tard repentir.  
 Combattre contre elle et luy estre odieux,  
 C'est forcer les dieux.

## A SA MUSE.

## ODE XXXII.

**P**lus dur que fer j'ay fini mon ouvrage,  
 Que l'an, dispos à demener les pas,  
 Que l'eau, le vent ou le brulant orage,  
 L'injuriant, ne ru'ront point à bas.  
 Quand ce viendra que le dernier trespas  
 M'assoupira d'un somme dur, à l'heure  
 Sous le tombeau tout Ronsard n'ira pas,  
 Restant de luy la part qui est meilleure.

Tousjours, tousjours, sans que jamais je meure,  
 Je voleray tout vif par l'univers,  
 Eternisant les champs où je demeure,  
 De mes lauriers fatalement couvers,  
 Pour avoir joint les deux harpeurs divers

Au doux babil de ma lyre d'yvoire,  
 Que j'ay rendus Vandomois par mes vers.  
 Sus donque, Muse, emporte au ciel la gloire  
 Que j'ay gagnée, annonçant la victoire  
 Dont à bon droit je me voy jouissant,  
 Et de ton fils consacre la memoire,  
 Serrant son front d'un laurier verdissant.

FIN DES ODES.

---

JOANNIS AURATI AD PETRUM  
 RONSARDUM

ODE.

**Q**uis te Deorum cæcus agit furor,  
 RONSARDE, Graiùm fana recludere  
 Arcana? lucos quis movere,  
 Quos situs et sua jam vetustas  
 Formidolosos fecerat? ô novum  
 Non expavescens primus iter lyræ  
 Tentare, Romanis quod olim  
 Turpiter incutiat pudorem,  
 Nil tale quondam tangere pectine  
 Ausis Latino, quale ferox sonat  
 Cadmi colonus septichordi  
 Liberiùs jaculans ab arcu.  
 Tu primus, ut jam trita relinqueres,  
 Testudinis vestigia gallicæ  
 Aggressus excluso timore  
 Ogygio tua labra fonte

*Mersare; voces indèque masculas  
 Haurire, dignas principibus viris.  
 Quorum tuâ sacrata buxo  
 Facta sui stupeant nepotes.  
 Fœlix ter ô qui tam modò fortiter  
 Te vate sese pro patria geret!  
 Non ejus ultrà obliuoso  
 Dente teret senium labores,  
 Seu quis rebelli frena Britannia  
 Portans, ferocis fregerit impetus  
 Gentis, suos in limitesque  
 Reppulerit nimum vagantem;  
 Avulsa seu quis membra rejunxerit  
 Regno resectæ brachia Gallia,  
 Atque Italas assertor urbes  
 Reddiderit solitis habenis.*

---

ODE DEL SIGNOR BARTHOLOMEO  
DEL-BENE

Al signor Pietro Ronsardo, gentil-huomo vandomese,  
excellentiss. poeta francese.

*A piè d'un verde alloro  
 Fra le tenere fronde,  
 Mentre canta, et s'asconde  
 Rossignoletto ancor giovane, e soro,  
 Augel crudo, e rapace  
 Dal ciel ratto discese,  
 Che'l meschinel soprese,  
 In duol cangiando ogni sua gioia, e pace,  
 Quand' io rivolto, dissi  
 A la nemica mia,  
 Che di par meco gia,  
 Tenendo gli occhi nel suo volto affissi:*



Questo è ben vero esempio  
Della mia cruda sorte,  
Che ancor giovene e forte  
Tu me rapiste à non men crudo scempio.  
Mentre fra i sacri rami  
D'Apollon io mi sedea :  
E cantando apprende  
Quel c'huom saggio convien che fugga, ò'brami,  
Il tuo bel crine aurato  
Fè il laccio, che m'avvinse :  
De i tuoi beggli occhi vinse  
Ogni mio senso il lampo alto et pregiato.  
Et se nomar si deve  
Morir chi in preda pone  
Al senso la ragione,  
Mia vita sparve allor come al sol neve.  
Cosi diceva io lasso  
A quella sospirando,  
O RONSARDO, che amando  
Addutto à sera m'ha gia passo passo.  
Felice te, che in uso  
Migliore i tuoi verdi anni  
Spendeste, e fuor d'affanni  
Onde s'è il nome tuo si chiaro effuso.  
Da la Garonna al Reno,  
Da l'Oceano à l'Alpe,  
Et da Hiberno, e Calpe  
Oltre ad Emo e Olympo, al Gange in seno.  
Tu, come il Po di cento  
Fiumi, correndo, oscura  
Il nome, hai con la pura  
Tua penna di mille altre il grido spento.  
Ora in stile alto, or' vago  
Cantando i grandi heroi,  
Ora i dolci ardor tuoi,  
Accesi à i raggi di celeste imago.  
O virtu fortunata  
De la mia chiara duce,

*Che à tuoi di nacque : or' luce  
Ne i dotti versi tuoi colta e pregiata.  
Ne men felice ancora  
L'alta e real beltate,  
Et l'altre doti amate  
Di quella, che or da noi lunge dimora.  
Di quella, che sen gio  
Al nido suo paterno,  
Qual colomba, che'l verno  
Prevede il tempo nubiloso e rio,  
Il tempo, che ha monstrato  
Quanto misero è il gregge  
Cui frena incerta legge  
Lungi dal prisco suo sentiero usato!  
Con opra sì divina,  
Che (qual pel grande Homero  
Aspro conteso fero  
Smyrna, Argo, Rhodo, Athene e Salamina),  
Luer, Meno, Sartra e Lera,  
Contenderanno un giorno  
Ciascun portar sul corno,  
Bramando il nome di tua patria altera.*



LE  
RECUEIL  
DES ODES

Retranchées par Ronsard aux dernières éditions  
de ses œuvres.

Nous avons indiqué par un titre en tête de chaque ode la date de l'édition où nous l'avons retrouvée. Celles qui ne portent pas de chiffre paroissent être restées inédites ou n'avoir pas été réunies aux Œuvres de Ronsard avant 1609 et 1617.



LE  
 RECUEIL  
 DES ODES

RETRANCHÉES PAR RONSARD AUX DERNIÈRES ÉDITIONS  
 DE SES ŒUVRES.

---

ODE (1560).

**J**e suis homme né pour mourir ;  
 Je suis bien seur que du trespas  
 Je ne me sçaurois secourir  
 Que poudre je n'aille là bas.

Je cognois bien les ans que j'ay,  
 Mais ceux qui me doivent venir,  
 Bons ou mauvais, je ne les sçay,  
 Ny quand mon âge doit finir.

Pour-ce fuyez-vous-en, esmoy,  
 Qui rongez mon cœur à tous coups,  
 Fuyez-vous-en bien loin de moy.

Je n'ay que faire avecque vous.  
 Au moins, avant que trespasser,  
 Que je puisse à mon aise un jour  
 Jouer, sauter, rire et dancier  
 Avecque Bacchus et Amour.

---

A MARGUERITE (1550).

**E**n mon cœur n'est point écrite  
 La rose ny autre fleur,  
 C'est toy, blanche Marguerite,  
 Par qui j'ay cette couleur.  
 N'es-tu celle dont les yeux  
 Ont surpris  
 Par un regard gracieux  
 Mes esprits ?  
 Puis que ta sœur de haut pris,  
 Ta sœur, pucelle d'élite,  
 N'est cause de ma douleur,  
 C'est donc par toy, Marguerite,  
 Que j'ay pris ceste couleur.  
 Ma couleur palle nasquit,  
 Quand mon cœur  
 Pour maistresse te requit ;  
 Mais rigueur  
 D'une amoureuse langueur  
 Soudain paya mon mérite,  
 Me donnant ceste paleur  
 Pour t'aimer trop, Marguerite,  
 Et ta vermeille couleur.  
 Quel charme pourroit casser  
 Mon ennuy  
 Et ma couleur effacer  
 Avec luy ?

De l'amour que tant je suy  
 La jouissance subite  
 Seule osteroit le malheur  
 Que me donna Marguerite,  
 Par qui j'ay cette couleur.

---

## A SA GUITERRE (1550).

**M**a guiterre, je te chante,  
 Par qui seule je deçoy,  
 Je deçoy, je romps, j'enchanter  
 Les amours que je reçoÿ.

Nulle chose, tant soit douce,  
 Ne te sçauroit esgaler,  
 Toi qui mes ennuis repousse  
 Si tost qu'ils t'oyent parler.

Au son de ton harmonie  
 Je refreschy ma chaleur,  
 Ardante en flamme infinie,  
 Naissant d'infini malheur.

Plus chèrement je te garde  
 Que je ne garde mes yeux,  
 Et ton fust que je regarde  
 Peint dessus en mille lieux,

Où le nom de ma déesse  
 En maint amoureux lien,  
 En mains laz d'amour se laisse,  
 Joindre en chiffre avec le mien;

Où le beau Phebus, qui baigne  
 Dans le Loir son poil doré,  
 Du luth aux Muses enseigne  
 Dont elles m'ont honoré,

Son laurier preste l'oreille,

Si qu'au premier vent qui vient,  
De reciter s'apareille  
Ce que par cœur il retient.

Icy les forests compagnes  
Orphée attire, et les vens,  
Et les voisines campagnes,  
Ombrage de bois suivans.

Là est Ide la branchue,  
Où l'oyseau de Jupiter  
Dedans sa griffe crochue  
Vient Ganymede empieter,  
Ganymede delectable,  
Chasserot délicieux,  
Qui ores sert à la table  
D'un bel échanson aux Dieux.

Ses chiens après l'aigle aboyent,  
Et ses gouverneurs aussi,  
En vain étonnez, le voyent  
Par l'air emporter ainsi.

Tu es des dames pensives  
L'instrument approprié,  
Et des jeunesses lascives  
Pour les amours dédié.

Les amours, c'est ton office,  
Non pas les assaus cruels,  
Mais le joyeux exercice  
De souspirs continuels.

Encore qu'au temps d'Horace  
Les armes de tous costez  
Sonnassent par la menace  
Des Cantabres indomtez,

Et que le Romain empire  
Foullé des Parthes fust tant,  
Si n'a-il point à sa lyre  
Bellonne accordé pourtant,

Mais bien Venus la riante,  
Ou son fils plein de rigueur,  
Ou bien Lalagé fuyante



Davant avecques son cœur.  
 Quand sur toy je chanteroye  
 D'Hector les combas divers,  
 Et ce qui fut fait à Troye  
 Par les Grecs en dix hyvers,  
 Cela ne peut satisfaire  
 A l'amour qui tant me mord :  
 Que peut Hector pour moy faire ?  
 Que peut Ajax, qui est mort ?  
 Mieux vaut donc de ma maistresse  
 Chanter les beautez, afin  
 Qu'à la douleur qui me presse  
 Daigne mettre heureuse fin ;  
 Ces yeux autour desquels semble  
 Qu'amour vole, ou que dedans  
 Il se cache, ou qu'il assemble  
 Cent traits pour les regardans.  
 Chanton donc sa chevelure,  
 De laquelle Amour vainqueur  
 Noua mille rets à l'heure  
 Qu'il m'encordela le cœur,  
 Et son sein, rose naïve,  
 Qui va et vient tout ainsi  
 Que font deux flots à leur rive  
 Poussez d'un vent adoucy.

## A CASSANDRE (1550).

O pucelle plus tendre  
 Qu'un beau bouton vermeil  
 Que le rosier engendre  
 Au lever du soleil,  
 D'une part verdissant  
 De l'autre rougissant !

Plus fort que le lierre  
 Qui se gripe à l'entour  
 Du chesne aimé, qu'il serre  
 Enlassé de maint tour,  
 Courbant ses bras épars  
 Sus luy de toutes parts,  
 Serrez mon col, maistresse,  
 De vos deux bras pliez;  
 D'un neud qui tienne et presse  
 Doucement me liez;  
 Un baiser mutuel  
 Nous soit perpetuel.

Ny le temps, ny l'envie  
 D'autre amour desirer,  
 Ne pourra point ma vie  
 De vos lèvres tirer;  
 Ains serrez demourrons,  
 Et baisant nous mourrons.

En mesme an et mesme heure,  
 Et en même saison,  
 Irons voir la demeure  
 De la palle maison,  
 Et les champs ordonnez  
 Aux amans fortunez.

Amour par les fleurettes  
 Du printemps eternal  
 Voirra nos amourettes  
 Sous le bois maternel;  
 Là nous sçaurons combien  
 Les amans ont de bien.

Le long des belles plaines  
 Et parmy les prez vers,  
 Les rives sonnent pleines  
 De maints accords divers;  
 L'un joue, et l'autre au son  
 Danse d'une chanson.

Là le beau ciel decueuvre  
 Tousjours un front benin,

Sur les fleurs la couleuvre  
 Ne vomit son venin,  
 Et toujours les oyseaux  
 Chantent sur les rameaux ;  
 Toujours les vens y sonnent  
 Je ne sçay quoy de doux,  
 Et les lauriers y donnent  
 Toujours ombrages moux ;  
 Toujours les belles fleurs  
 Y gardent leurs couleurs.  
 Parmi le grand espace  
 De ce verger heureux,  
 Nous aurons tous deux place  
 Entre les amoureux,  
 Et comme eux sans soucy  
 Nous aimerons aussi.  
 Nulle amie ancienne  
 Ne se dépitiera,  
 Quand de la place sienne  
 Pour nous deux s'ostera,  
 Non celles dont les yeux  
 Prirent le cœur des dieux.

## ODE (1560).

**C**orydon, verse sans fin  
 Dedans mon verre du vin,  
 Afin qu'endormir je face  
 Un procès qui me tirace  
 Le cœur et l'ame plus fort  
 Qu'un limier un sanglier mort.  
 Après ce procès ici  
 Jamais peine ne souci,  
 Ne feront que je me dueille :  
 Aussi bien, vueille ou non vueille,

Sans faire icy long sejour  
 Il faut que je meure un jour.  
 Le long vivre me déplaist :  
 Mal-heureux l'homme qui est  
 Accablé de la vieillesse !  
 Quand je perdray la jeunesse ,  
 Je veux mourir tout soudain,  
 Sans languir au lendemain.  
 Ce-pendant verse sans fin  
 Dedans mon verre du vin ,  
 A fin qu'endormir je face  
 Un procès qui me tirace  
 Le cœur et l'ame plus fort  
 Qu'un limier un sanglier mort.

---

## ODE (1560).

**H**é! mon Dieu! que je te hay, Somme,  
 Et non pour autant qu'on te nomme  
 Le froid simulacre des morts;  
 Mais pour autant que, quand je dors,  
 Par toy du penser m'est ravie  
 L'ardeur qui me tenoit en vie;  
 Car, dormant, penser je ne puis  
 Au bien par qui vivant je suis,  
 Et sans lequel je ne pourroye  
 Estre vif, si je n'y songeoye.  
 Pource, ne me vien plus siller  
 L'œil pour me faire sommeiller;  
 Le veiller m'est plus agreable  
 Que n'est ton dormir miserable,  
 Qui du cœur la nuit me soustrait  
 Le penser qui vivre me fait.

## ODE (1560).

Laisse-moy sommeiller, Amour !  
Ne te suffit-il que de jour  
Les yeux trop cruels de ma dame  
Me tourmentent le corps et l'ame,  
Sans la nuict me vouloir ainsi  
Tourmenter d'un nouveau souci,  
Alors que je devois refaire  
Dans le lit la peine ordinaire  
Que tout le jour je souffre au cœur !

Helas ! Amour plein de rigueur,  
Cruel enfant, que veux-tu dire ?  
Toujours le vautour ne martyr  
Le pauvre cœur Promethean  
Sur le sommet Caucasean,  
Mais de nuict recroistre le laisse,  
A fin qu'au matin s'en repaisse.

Mais tu me ronges jour et nuit,  
Et ton soin, qui tousjours me suit,  
Ne veut que mon cœur se reface ;  
Mais tousjours, tousjours le tirace,  
Ainsi qu'un acharné limier  
Tirace le cœur d'un sanglier.

Chacun dit que je suis malade,  
Me voyant la couleur si fade  
Et le teint si morne et si blanc ;  
Et dit-on vray, car je n'ay sang  
En veine, ny force en artere ;  
Aussi la nuict je ne digere  
Et mon souper me reste cru  
Dans l'estomac d'amours recru.

Mais, Amour, j'auray la vengeance  
De ta cruelle outrecuidance

Quittant ma vie, et, si je meurs,  
 Je seray franc de tes douleurs :  
 Car rien ne peut ta tyrannie  
 Sus un corps qui n'a plus de vie.

---

A SON LUT (1550) [1].

Si autre-fois sous l'ombre de Gastine  
 Avons joué quelque chanson latine,  
 De Cassandre enamouré,  
 Sus, maintenant, lut doré,  
 Sus, l'honneur mien, dont la voix delectable  
 Sçait réjouir les princes à la table,  
 Change de forme, et me sois  
 Maintenant un lut françois.

Je t'asseure que tes cordes  
 Par moy ne seront polues  
 De chansons salement ordes  
 D'un tas d'amours dissolues ;  
 Je ne chanteray les princes,  
 Ny le soin de leurs provinces,  
 Ny moins la nef que prepare  
 Le marchant, las ! trop avare  
 Pour aller après ramer  
 Jusqu'aux plus lointaines terres,  
 Peschant ne sçay quelles pierres  
 Au bord de l'Indique mer.

Tandis qu'en l'air je souffleray ma vie,  
 Sonner Phebus j'auray tousjours envie,  
 Et ses compagnes aussi,

1. Cette ode est la première que l'auteur ait jamais composée ; de même celle qu'il adresse à Jacques Pelletier, celle de Gaspard d'Auvergne et de Maclou de Lahaye, et la prière à Dieu pour la famine. Aussi ne sont-elles pas mesurées ni propres à chanter. (Note de 1560.)

Pour leur rendre un grand-merci  
De m'avoir fait poète de nature,  
Idolâtrant la musique et peinture,  
Prestre saint de leurs chansons,  
Qui accordent à tes sons.

L'enfant que la douce Muse  
Naissant d'œil benin a veu,  
Et de sa science infuse  
Son jeune esprit a pourveü,  
Tousjours en sa fantasie  
Ardera de poésie  
Sans prétendre un autre bien ;  
Encor qu'il combatist bien,  
Jamais les Muses peureuses  
Ne voudront le premier  
De laurier, fust-il premier  
Aux guerres victorieuses.

La poésie est un feu consumant  
Par grand ardeur l'esprit de son amant,  
Esprit que jamais ne laisse  
En repos, tant elle presse.

Voilà pourquoy le ministre des Dieux  
Vit sans grans biens, d'autant qu'il aime mieux  
Abonder d'inventions  
Que de grand's possessions.

Mais Dieu juste, qui dispense  
Tout en tous, les fait chanter  
Le futur en recompense  
Pour le monde espouvanter.  
Ce sont les seuls interpretes  
Des hauts Dieux que les poètes ;  
Car aux prieres qu'ils font  
L'or aux Dieux criant ne sont,  
Ni la richesse, qui passe ;  
Mais un lut tousjours parlant  
L'art des Muses excellent,  
Pour dessus leur rendre grace.

Que dirons-nous de la musique sainte ?  
 Si quelque amante en a l'aureille atteinte ,  
 Lente en larmes goutte à goutte  
 Fondra sa chere ame toute ,  
 Tant la douceur d'une harmonie éveille  
 D'un cœur ardant l'amitié qui sommeille ,  
 Au vif luy representant  
 L'aimé par ce qu'elle entend.

La Nature, de tout mere ,  
 Prevoyant que nostre vie  
 Sans plaisir seroit amere ,  
 De la musique eut envie ,  
 Et, ses accords inventant ,  
 Alla ses fils contentant  
 Par le son , qui loin nous jette  
 L'ennuy de l'ame sujette ,  
 Pour l'ennuy mesme donter ;  
 Ce que l'éméraude fine  
 Ni l'or tiré de sa mine  
 N'ont la puissance d'oster.

Sus , Muses , sus , celebrez-moy le nom  
 Du grand Apelle, immortel de renom ,  
 Et de Zeuxe , qui peignoit  
 Si au vif qu'il contraignoit  
 L'esprit ravy du pensif regardant  
 A s'oublier soy-mesme, ce-pendant  
 Que l'œil humoit à longs trais  
 La douceur de ses portraits.

C'est un celeste present  
 Transmis çà-bas où nous sommes ,  
 Qui regne encore à present ,  
 Pour lever en haut les hommes ;  
 Car, ainsi que Dieu a fait  
 De rien le monde parfait ,  
 Il veut qu'en petite espace  
 Le peintre ingenieux face  
 (Alors qu'il est agité),



Sans avoir nulle matiere,  
Instrument de deïté.

On dit que cil qui r'anima les terres,  
Vuides de gens, par le jet de ses pierres (1)

(Origine de la rude  
Et grossiere multitude),

Avoit aussi des diamans semé  
Dont tel ouvrier fut vivement formé,  
Son esprit faisant cognoistre  
L'origine de son estre.

Dieux! de quelle oblation  
Acquiter vers vous me puis-je,  
Pour remuneration  
Du bien receu qui m'oblige?  
Certes, je suis glorieux  
D'estre ainsi amy des dieux,  
Qui seuls m'ont fait recevoir  
Le meilleur de leur sçavoir  
Pour mes passions guarir,  
Et d'eux, mon luth, tu attens  
Vivre çà-bas en tout temps,  
Non de moy, qui doÿ mourir.

O de Phebus la gloire et le trophée,  
De qui jadis le Thracien Orphée  
Faisoit arrester les vens  
Et courir les bois suyvans!  
Je te salue, ô lut harmonieux,  
Raclant de moy tout le soin ennuyeux,  
Et de mes amours tranchantes  
Les peines, lors que tu chantes!

1. Deucalion, après le déluge mythologique.

## ODE NON MESURÉE.

A GASPARD D'AUVERGNE (1550).

Soyon constans, et ne prenon souci  
 Quel jour suyvant poussera cestuy-ci;  
 Jetton au vent, mon Gaspard, tout l'affaire  
 Dont nous n'avon que faire.

Pourquoy m'iray-je enquerir des Tartares  
 Et des païs estranges et barbares,  
 Quand à grand peine ay-je la cognoissance  
 Du lieu de ma naissance?  
 Volontiers l'ignorant  
 Va tousjours s'enquerant  
 Du ciel, plus haut que luy.  
 Las! malheur sur les hommes!  
 Nais au monde ne sommes  
 Que pour nous faire ennuy.

C'est se mocquer de genner et de poindre  
 Le bas esprit des hommes, qui est moindre  
 Que les conseils de Dieu, ou de penser  
 Sa volonté passer.

Tousjours en luy metton nostre esperance,  
 Et en son Fils nostre ferme assurance.  
 Au demeurant, allon avec le temps  
 Heureusement contens.  
 A l'homme qui est né  
 Peu de temps est donné  
 Pour se rire et s'esbatre.  
 Nous l'avons; ce-pendant  
 Qu'allons-nous attendant?  
 Un bon jour en vaut quatre.

Soit que le ciel de foudres nous despite,  
 Ou que la terre en bas se precipite;

Soit que la nuit devienne jour qui luit,  
 Soit que le jour soit nuit,  
 Jamais de rien n'auray frayeur ne crainte,  
 Comme assuré que la pensée sainte  
 De l'Eternel gouverne en équité  
 Ce monde limité.  
 Le Seigneur de là-haut  
 Cognoist ce qu'il nous faut  
 Mieux que nous tous ensemble.  
 Sans nul égard d'aucun,  
 Il départ à chacun  
 Tout ce que bon luy semble.

Je t'apprendray, si tu veux m'escouter,  
 Comment l'ennuy d'un cœur se peut outer,  
 Et ce que tient la tristesse cruelle  
 D'importune sequelle.

Tu ne seras convoiteux d'amasser  
 Le bien qui doit si vitement passer,  
 Comme tresors, honneurs et avarices,  
 Escolles de tous vices :  
 Car c'est plus de refraindre  
 Son desir que de joindre  
 L'ourse au midy ardent,  
 L'Escosse sablonneuse  
 A l'Arabie heureuse,  
 Ou l'Inde à l'Occident.

Tu dois encor éviter, ce me semble,  
 Faveurs des roys et des peuples ensemble :  
 De leurs mignons tousjours quelque tempeste  
 Vient foudroyer la teste.

Ce n'est pas tout : avecques providence  
 Fais un amy, dont l'heureuse prudence  
 Te servira de secours necessaire  
 Contre l'heure adversaire.  
 Ton cœur bien préparé,  
 De force remparé,  
 En la fortune adverse,

Patience prendra ;  
 En la bonne, craindra  
 Que l'heur ne le renverse.

Après l'hyver, la saison variable  
 Pousse à son rang le printemps amiable.  
 Si aujourd'huy nous sommes soucieux ,  
     Demain nous serons mieux.  
 Tousjours de l'arc Apollon ne moleste  
 Le camp des Grecs pour leur tirer la peste ;  
 Aucune-fois, tout paisible, réveille  
     Sa harpe, qui sommeille.  
     En orage outrageux  
     Tu seras courageux ;  
     Puis, si bon vent te sort,  
     Tes voiles trop enflées,  
     De la faveur soufflées,  
     Conduiras, sage, au port.

Après avoir prié, devotieux,  
 Les deux jumeaux qui decorent les cieux,  
 De tousjours luire, au fort de la tempeste,  
     Sur le haut de la teste,  
 L'un escrimeur en vers tu descriras,  
 L'autre donteur des chevaux tu diras,  
 Ou pour leur sœur la querelle ennemie  
     D'Europe et de l'Asie.

### ODE NON MESURÉE.

AU MESME (1550).

Puis que la Mort ne doit tarder  
 Que prompt vers moy ne parviene,  
 Trop humain suis pour me garder  
 Qu'espouventé ne m'en souviene,  
 Et qu'en memoire ne me vienne  
 Le cours des heures incertènes,

Gaspar, qui, aux bords de la Vienne,  
As rebasti Rome et Athènes.

En vain l'on fuit la mer qui sonne  
Contre les goulfres, ou la guerre,  
Ou les vents mal-sains de l'automne,  
Qui soufflent la peste en la terre,  
Puis que la Mort, qui nous enterre,  
Jeunes nous tue, et nous conduit  
Avant le temps au lac qui erre  
Par le royaume de la Nuict.

L'avaricieuse Nature  
Et les trois Sœurs filans la vie  
Se deulent quand la creature  
Dure long-temps, portant envie  
A la fleur, qui si tost dévie,  
La creant rose du printemps,  
A qui la naissance est ravie  
Et la grace tout en un temps.

L'un devient gouteux, l'autre hectique;  
L'autre n'attend que le cyprés,  
Et celui qui fut hydropique  
Guarit pour retomber après.  
Nous sommes humains tout exprés  
Pour avoir le cœur outragé  
D'un aigle, qui le voit d'auprés  
Naistre à fin qu'il soit remangé.

Bien-tost sous les ombres, Gaspar,  
La Mort nous guidera subite.  
N'or ny argent, de telle part,  
Ne font que l'homme ressuscite.  
Diane son cher Hippolyte  
N'en tire hors, ains gist parmy  
La troupe où Thésé se dépite  
Qu'il n'en peut ravoit son amy.

L'homme ne peut fuir au monde  
Le certain de sa destinée.  
Le marinier craint la fiere onde,  
Le soldat la guerre obstinée,

Et n'ont peur de voir terminée  
 Leur vie sinon en tels lieux ;  
 Mais une mort inopinée  
 Leur a tousjours fermé les yeux.  
 Dequoy sert donc la medecine  
 Et tout le gaiac estrange,  
 User d'onguens ou de racine,  
 Boire bolus ou d'air changer,  
 Quand cela ne peut allonger  
 Nos jours contez ? Où cours-tu, Muse,  
 Repren ton stile plus leger  
 Et à ce grave ne t'amuse.

### A JACQUES PELLETIER DU MANS.

Des beautés qu'il voudroit en s'amie (1550) [1].

#### ODE NON MESURÉE.

Quand je seroy si heureux de choisir  
 Maistresse selon mon desir,  
 Mon Peletier, je te veux dire  
 Laquelle je voudrois eslire  
 Pour la servir, constant à son plaisir.  
 L'âge non meur, mais verdelet encore,  
 Est l'âge seul qui me devore  
 Le cœur d'impatience atteint.  
 Noir je veux l'œil et brun le teint,  
 Bien que l'œil verd toute la France adore.  
 J'aime la bouche imitante la rose  
 Au lent soleil de may declose;  
 Un petit tetin nouvelet  
 Qui se fait deja rondelet,

1. Cette ode, la première que Ronsard ait composée, avoit paru avant 1550 dans le Recueil des poésies de Jacques Pelletier du Mans.

Et sur l'yvoire eslevé se repose ;  
La taille droite à la beauté pareille ,  
Et dessous la coife une aureille  
Qui toute se monstre dehors ;  
En cent façons les cheveux tors ;  
La joue égale à l'Aurore vermeille ;  
L'estomac plein ; la jambe de bon tour,  
Pleine de chair tout à l'entour,  
Que volontiers on tâteroit ;  
Un sein qui les dieux tenteroit ,  
Le flanc haussé, la cuisse faite au tour ;  
La dent d'yvoire, odorante l'haleine ,  
A qui s'égaleroient à peine  
Les doux parfums de la Sabée ,  
Ou toute l'odeur derobée  
Que l'Arabie heureusement ameine ;  
L'esprit naïf, et naïve la grace ;  
La main lascive, ou qu'elle embrasse  
L'amy en son giron couché,  
Ou que son lut en soit touché,  
Et une voix qui mesme son lut passe ;  
Le pied petit, la main languette et belle,  
Dontant tout cœur dur et rebelle ,  
En un ris qui, en découvrant  
Maint diamant, allast ouvrant  
Le beau sejour d'une grace nouvelle ;  
Qu'ell' sceut par cœur tout cela qu'a chanté  
Petrarque, en amour tant vanté,  
Ou la Rose si bien escrite,  
Et contre les femmes despote,  
Par qui je fus des enfance enchanté ;  
Quant au maintien, inconstant et volage,  
Folâtre et digne de tel âge,  
Le regard errant çà et là ;  
Un naturel avec cela  
Qui plus que l'art miserable soulage.

Je ne voudrois avoir en ma puissance  
 A tous coups d'elle jouissance;  
 Souvent le nier un petit  
 En amour donne l'appetit,  
 Et fait durer la longue obeissance.

D'elle le temps ne pourroit m'estranger,  
 N'autre amour, ne l'or estranger,  
 Ny à tout le bien qui arrive  
 De l'Orient à nostre rive  
 Je ne voudrois ma Brunette changer,  
 Lors que sa bouche à me baiser tendroit,  
 Ou qu'approcher ne la voudroit  
 Feignant la cruelle faschée,  
 Ou, quand en quelque coin cachée,  
 Sans l'aviser prendre au col me viendroit.

### A MACLOU DE LAHAYE.

ODE NON MESURÉE (1550).

**M**aclou, amy des Muses,  
 En la musique expert,  
 Pour neant tu t'amuses,  
 Le temps en vain se pert,  
 Menant un dueil apert :  
 Il vaut mieux que tu jettes  
 Les mordantes sagettes  
 Qui ton cœur vont grévant  
 Aux Scythes, ou aux Gètes,  
 Ou encor plus avant.

Ceux à qui point n'agrément  
 Tes beaux ars tant connus,  
 Et qui ne se recréent  
 De voir les Silvains nus,  
 Et les peres cornus  
 Pendre au haut d'un rocher,



Doivent bien se fascher,  
Non toy, dont poésie  
Peut le soin arracher  
Hors de ta fantasie.

Et quoy ! je voy tes yeux  
Moites d'un pleur amer ;  
Soit quand Phebus aux cieux  
Vient le jour allumer,  
Ou quand dedans la mer  
Ses chevaux il abreuve,  
Gemissant je te treuve  
La fin de ton malheur,  
Puis que ne bois ne fleuve  
N'appaise ta douleur.

Donc la faveur du monde  
Te fait desesperer,  
Laquelle on peut à l'onde  
Justement comparer,  
Qui ne sçauroit durer  
Une heure sans orage.  
Appren à ton courage  
Voler ainsi qu'il faut ;  
Par ceste aïse le sage  
S'en-vole aux Dieux là haut.

Il est vray que la court  
Des princes est aimable,  
Mais long temps on y court  
Sans fortune amiable.  
Sor de là, pitoyable ;  
Quand la mort se courrouse,  
Sans égard elle pousse  
A bas un empereur  
De la mesme secousse  
Qu'ell' fait un laboureur.

La vertu qui ordonne  
Aux bons immortal nom  
N'a baillé la couronne  
De laurier pour renom

A nul homme sinon  
Qu'à celui qui n'a garde  
De prendre l'or en garde,  
Vivant du sien contant,  
Et à qui le regarde  
D'un œil ferme et constant.

C'est plus de commander  
Sur les affections,  
Qu'aux princes d'amender  
De mille nations.  
Qui de ses passions  
Est maistre entierement,  
Celuy vit seulement,  
N'eust-il qu'un toict de chaume,  
Et plus assurément  
Qu'un roy de son royaume.

Quand nostre vie humaine  
Longue en santé seroit,  
Chaqu'un à juste peine  
Des biens amasseroit,  
Et point n'offenseroit;  
Mais pour vie si brève  
Faut-il tant qu'on se grève  
D'amasser et d'avoir?  
Matin le jour se lève  
Pour mourir sus le soir.

O soin meurtrier, encores  
Que l'on s'allast cacher  
Bien loin outre les Mores,  
Tu nous viendrois chercher  
Pour nous nuire et fascher.  
Le gendarme en sa troupe  
Tout seul te porte en croupe,  
Et tu te vas cachant  
Jusqu'au fond de la poupe,  
Compagnon du marchand.

Donques puis que l'envie  
Et l'avarice forte

Sont bourreaux de la vie  
De l'homme qui les porte,  
Mon amy, je t'enhorte  
De les chasser ; entens  
A te donner bon temps ,  
Fuy les maux qui t'ennuyent.  
Qu'est-ce que tu attens ?  
Les ans legers s'enfuyent.

Le temps bien peu durable,  
Tout chauve par derriere,  
Demeure inexorable  
S'il franchit sa carriere.  
L'infemale portiere  
Hoche de main égale  
La grand cruche fatale ;  
Soit tost ou tard , le sort  
Viendra vers toy tout pale  
Pour t'annoncer la mort.

Donques un jour ne laisse  
Voler sans ton plaisir.  
L'importune vieillesse  
Court tost pour nous saisir.  
Tandis qu'avons loisir,  
Tes amours anciennes  
Chantons avec les miennes ;  
Ou bien , si bon te semble,  
N'entonnons que les tiennes  
Sur nos fleutes ensemble.

Pour tuer le souci  
Qui rongeoit ton courage ,  
Asséons nous ici  
Sous ce mignard ombrage.  
Voy près de ce rivage  
Quatre nymphes qui viennent,  
A qui tant bien aviennent  
Leurs corsets simplement ,  
Et leurs cheveux qui tiennent  
A un nœud seulement.

Hé, quel pasteur sera-ce  
 Qui au prochain ruisseau  
 Ira rincer ma tasse  
 Quatre ou cinq fois en l'eau ?  
 D'autant ce vin nouveau  
 Efface les ennuis  
 Et fait dormir les nuis ;  
 Autrement la memoire  
 De mes maux je ne puis  
 Estrangler qu'apres boire.

---

### A FRÈRE RENÉ MACÉ,

Vendomois, excellent poëte historiographe françois (1550).

Cependant que tu nous dépeins  
 Des François la premiere histoire,  
 Desensevelissant la gloire  
 Dont nos ayeux furent si pleins,  
 Horace et ses nombres divers  
 Amusent seulement ma lyre,  
 A qui j'ay commandé de dire  
 Ce chant pour honorer tes vers.  
 Je les entens desja tonner  
 Parmy la France, ce me semble,  
 Et voy nos poëtes ensemble  
 D'un tel murmure s'estonner.  
 J'entrevoiy desja la lueur  
 Des bien estincellantes armes  
 Chasser en fuite les gensdarmes,  
 Et les chevaux pleins de sueur.  
 Icy le More est abatu,  
 Et là le vaillant Charlemaigne,  
 Tenant le fer au poing, enseigne  
 Aux siens à suivre sa vertu.  
 C'est là le vray enfantement  
 De ta grave heroïque Muse,

Qui, toute enflée, ne s'amuse  
Qu'à deviser bien hautement.

Mais moy, petit et mal appris,  
Ayant basse et pauvre la veine,  
Je façonne avec grande peine  
Des vers qui sont de peu de prix.

Tels qu'ils sont, Macé, toutesfois  
Je veux qu'ils tesmoignent ta gloire,  
Et commandent à la memoire  
Que tu vives plus d'une fois.

Ils chanteront à nos neveux  
Comme tu allas aux montaignes  
D'Helicon voir les sœurs compaignes  
Et Apollon aux beaux cheveux,

Et comme la charmante vois  
De tes douces et braves rimes  
Les força de quitter leurs cimes  
Pour habiter le Vendosmois.

## A SON LICHT (1550).

Licht, que le fer industriel  
D'un artisan laborieux  
A façonné presque d'un égal tour  
Qu'à ce grand monde encerne tout autour,

Où celle qui m'a mis le mors  
De ses beaux doigts foiblement fors  
Entre mes bras se repose à sejour,  
Et chaque nuit égale au plus beau jour.

Qui vit jamais Mars et Venus  
Dans un tableau portraits tous nus ?  
Des doux amours la mere estroittement  
Tiens Mars lassé, qui laisse lentement  
Sa lance tomber à costé,  
D'un si plaisant venin donté,

Et, la baisant, presse l'yvoire blanc,  
Bouche sur bouche, et le flanc sur le flanc.

Celuy qui les a veus ainsy  
Nous peut imaginer aussy,  
M'amie et moy, en éprouvant combien  
Se recoller ensemble fait de bien (a),

Deçà et là d'un branle doux  
Le chalit tremblant comme nous,  
Ainsi qu'on voit des bleds le chef mouvant  
Sous le soupir du plus tranquille vent.

Ha! que grand tort te font les Dieux  
Qui ne te logent en leurs cieux!  
Tu leur ferois plus d'honneur que ne font  
Un chien, un cancre et deux ours qui y sont (b).

#### LES PEINTURES D'UN PAYSAGE (1550).

**T**ableau, que l'éternelle gloire  
D'un Apelle avouroit pour sien,  
Ou de quelqu'autre dont l'histoire  
Celebre le nom ancien,  
Tant la couleur heureusement parfaite  
A la nature en son mort contrefaite;  
Où la grand' bande renfrongnée  
Des cyclopes laborieux

a. *Var.* (1560) :

*Celuy qui les a veu portraits  
Peut sur nous contempler les traits  
De leurs plaisirs, lors que m'amie et moy  
Tous nuds au lict faisons je ne sçay quoy.*

b. *Var.* (1560) :

*Tu leur ferois un ornement plus beau  
Que n'est leur chien, leur asne et leur corbeau.*

Est à la forge embesognée,  
Qui d'un effort industriel  
Haste un tonnerre, afin d'armer la dextre  
De ce grand Dieu que Saturne ait fait naître.

Trois, sur l'enclume gemissante  
D'ordre égal le vont martelant,  
Et d'une tenaille pinçante  
Tournent l'ouvrage estincelant;  
Vous les diriez qu'ils ahanent et suent,  
Tant de grands coups dessus l'enclume ruent.

En trois rayons de pluie torte  
Tout le tonnerre est finissant,  
En trois de vent qui le supporte,  
Et en trois de feu rougissant;  
Ores de peur, ores de bruit, et ore  
D'ire et d'éclair on le polit et dore.

Les autres deux soufflets entonnent,  
Qui dans leurs grands ventres enflent  
Preennent le vent, et le redonnent  
Par compas aux charbons soufflent.  
Le métal coule, et dedans la fournaise  
Comme un estang se répand en la braise.

Un peu plus haut parmy les nues,  
Enflées d'un vague ondoyant,  
Le pere ses fleches connues  
Darde aval d'un bras foudroyant;  
Le feu se suit, et, saccageant l'air, gronde,  
Faisant trembler le fondement du monde.

Entre l'orage et la nuit pleine  
De gresle, martelant souvent,  
Un pilote cale à grand' peine  
Sa voile trop serve du vent.  
La mer le tance, et les flots irez baignent  
De monts bossus les cordes qui se plaignent.

Les longs traits des flammes, grand erre  
En forme de lances errans,

Léchant l'estomac de la terre ,  
 Aux bords des fleuves éclairans ;  
 Et la forest , par les vens depessée ,  
 Egale aux champs sa perruque baissée.

A costé gauche de l'orage  
 Junon sa colere celant ,  
 De Venus emprunte l'ouvrage ,  
 Son beau demi-ceint excellent ,  
 Et , le ceignant , sa force coustumiere  
 Tire Jupin à l'amitié premiere.

Là les Amours sont portraits d'ordre ,  
 Celui qui donte les oiseaux ,  
 Celui qui chaleureux vient mordre  
 Le cœur des dauphins sous les eaux.  
 Leandre , proye à la mer inhumaine ,  
 Pendu aux flots noue où l'amour le meine.

Junon , tenant les mains esparses ,  
 De son mary presse le sein ;  
 Luy , qui s'enfle ses veines , arses  
 De trop d'amour dont il est plein ,  
 Baise sa femme , et sur l'heure fait naistre  
 Le beau printemps , saison du premier estre.

De l'Ocean l'image emprainte  
 Contraint ses portraits finissans ;  
 D'azur verdoyant elle est peinte ,  
 Et d'argent ses flots blanchissans ,  
 Où les dauphins aux dos courbez y nouent ,  
 Et sautelans à mille bons se jouent.

Au milieu de l'onde imprimée  
 Comme grandes forests on voit  
 S'eslever la navale armée  
 Que Charles à Thunis avoit ;  
 Les flots , batus des avirons qui sonnent ,  
 Contre les flancs de cent barques resonnent.

Environné d'une grand' trope ,  
 Son pouvoir le rend orgueilleux ,



Trainant les forces de l'Europe  
 Avec soy d'un bras merveilleux.  
 L'Espagne y est, et les peuples qui vivent  
 Loin dessous l'Ourse, et les Flamans, le suivent.

Près de Thunis, sur le bord More,  
 L'Africain, aveugle au danger,  
 La mer verte en pourpre colore  
 Au sang du soldat estrangeur ;  
 Mars les anime, et la Discorde irée,  
 Trainant sa robe en cent lieux déchirée.

Tout au bas, d'une couleur pale  
 Est repeint l'empereur romain,  
 Craignant nostre Roy, qui égale  
 Les dieux par les faits de sa main ;  
 Mais pour neant, car de Henry la lance  
 Ja-ja captif le traîne dans la France.

Paris tient ses portes décloees,  
 Recevant son Roy belliqueur ;  
 Une grande nue de roses  
 Pleut à l'entour du chef vainqueur ;  
 Les feux de joye icy et là s'allument,  
 Et jusqu'au ciel les autels des dieux fument.

## A PHEBUS,

LUY VOUANT SES CHEVEUX (1550).

**D**ieu crespelu (*a*) (qui autrefois,  
 Banni du ciel, parmy les bois  
 D'Admete gardas les taureaux,  
 Fait compagnon des pastoureaux),  
 Mes cheveux j'offre à tes autels ;  
 Et, bien qu'ils ne soient immortels,

*a. Var.* (1560) :

*Dieu perruquier.*

Ils te seront doux et plaisans,  
 Pour estre la fleur de mes ans.  
 Mainte fille, par amitié,  
 En a souhaité la moitié  
 Pour s'en orner; mais je ne veux,  
 O Phœbus, roy des beaux cheveux!  
 Rien de ma part te presenter  
 Dont quelqu'un se puisse vanter :  
 Car c'est toy qui n'as dédaigné  
 De m'avoir seul accompagné  
 Quand dès le berceau j'allai voir  
 Tes compaignes, dont le sçavoir  
 M'a tellement ravy depuis  
 Que je ne sçay si je me suis  
 Ivré de leur ruisseau amy,  
 Car sur le bord je m'endormy.

A mon réveil, il me sembla  
 Qu'un chœur de vierges s'assembla,  
 Et que Calliope aux beaux yeux,  
 La Muse qui chante le mieux,  
 Pour present son luth me donna,  
 Qui depuis le premier sonna  
 Dedans la France les façons  
 De joindre le lut aux chansons.

### A MAGDELEINE

Ayant mari vieillart (1550).

**L**es fictions dont tu decores  
 L'ouvrage que tu vas peignant  
 D'Hyacinth', d'Europe, et encores  
 De Narcisse se complaignant  
 De son ombre le dedaignant,  
 Ne sont pas dignes de la peine  
 Qu'en vain tu donnes à tes doigts :  
 Car plustost, soit d'or, soit de laine,

Ta toile peindre toute pleine  
De ton tourment propre tu dois.

Quand je te voy et voy encore  
Ce vieil mary que tu ne veux,  
Je voy Tithon et voy l'Aurore,  
Luy dormir, elle ses cheveux  
Tresser d'un laqs doré comme eux (a),

Pour aller chercher son Cephale;  
Et, quoy qu'il soit alangoré  
De voir sa femme morte et pale,  
Si suit-il celle qui égale  
Les roses d'un front coloré.

Parmy les bois errent ensemble,  
Se soulant de plaisir; mais, las!  
Jamais le jeune Amour n'assemble  
Un vieillard de Venus si las  
A un printemps tel que tu l'as.

### DE LA VENUE DE L'ESTÉ.

AU SEIGNEUR DE BONNIVET (1550).

Desja les grand's chaleurs s'esmeuvent,  
Et presque les fleuves ne peuvent  
Les peuples escaillez couvrir;  
Ja void-on la plaine, alterée  
Par la grande torche etherée,  
De soif se lascher et s'ouvrir.

L'estincelante canicule,  
Qui ard, qui cuit, qui boult, qui brule,  
L'esté nous darde de là haut,  
Et le Soleil, qui se promeine  
Par les bras du Cancre, rameine  
Ces mois halez d'un si grand haut.

a. Var. (1560) :

*Refrisoter de mille næuds.*

Icy, la diligente troupe  
 Des mesnagers par ordre coupe  
 Le poil de Cérés jaunissant,  
 Et là, jusques à la vesprée,  
 Abat les honneurs de la prée,  
 Des beaux prez l'honneur verdissant.

Cependant leurs femmes sont prestes  
 D'asseurer au haut de leurs testes  
 Des plats de bois et des baris,  
 Et, filant, marchent par la plaine  
 Pour aller soulager la peine  
 De leurs laborieux maris.

Si-tost ne s'éveille l'Aurore  
 Que le pasteur ne soit encore  
 Plustost levé qu'elle, et alors  
 Au son de la corne réveille  
 Son troupeau, qui encor sommeille  
 Dessus la fraîche herbe dehors.

Parmy les plaines descouvertes,  
 Par les bois et les rives vertes,  
 Paist le bestail, ores courant  
 Entre les fleurs Apollinées,  
 Or' entre celles qui sont nées  
 Du beau sang d'Adonis mourant.

Sur les rives des belles ondes,  
 Les jeunes troupes vagabondes,  
 Les filles des troupeaux lascifs,  
 De fronts retournés s'entrechocquent  
 Devant leurs peres, qui s'en mocquent,  
 Au haut du prochain tertre assis.

Mais, quand en sa distance égale  
 Et le soleil, et la cigale  
 Enrouement espad sa vois,  
 Et que nul Zephyre n'haleine  
 Tant soit peu les fleurs en la plaine,  
 Ne la teste ombreuse des bois,

Adonc le pasteur entre-lasse  
 Ses panniens de torse pelasse,

Ou il englue les oiseaux ,  
 Ou , nu comme un poisson , il noue  
 Et avec les ondes se joue ,  
 Cherchant le plus profond des eaux.

Si l'antique fable est croyable ,  
 Erigone la pitoyable  
 En tels mois alla luire aux cieux  
 En forme de vierge , qui ores  
 Reçoit dedans son sein encores  
 Le commun œil de tous les Dieux,  
 Œil incogneu de nos valées ,  
 Où les fontaines devalées  
 Du vif rocher vont murmurant ,  
 Et où mille troupeaux se pressent ,  
 Et le nez contre terre baissent ,  
 Si grande chaleur endurent.

Sous les chesnes qui rafraichissent ,  
 Remaschent les bœufs , qui languissent  
 Au piteux cry continuel  
 De la genisse qui lamente  
 L'ingrate amour dont la tourmente  
 Par les bois son taureau cruel.

Le pastoureau , qui s'en estonne ,  
 S'essaye , du flageol qu'il sonne ,  
 De soulager son mal ardent ;  
 Ce qu'il fait tant qu'il voye pendre  
 Contre-bas Phœbus , et descendre  
 Son chariot en l'Occident.

Et lors de toutes parts r'assemble  
 Sa troupe vagabonde ensemble ,  
 Et la convoie aux douces eaux ,  
 Laquelle en les beuvant ne touche  
 Sans plus que du haut de la bouche  
 Le premier front des pleins ruisseaux.

Puis au son des douces musettes  
 Marchent les troupes camusettes ,  
 Pour aller trouver le sejour ,  
 Où les aspres chaleurs deçoivent

Par un dormir qu'elles reçoivent  
Lentement jusqu'au point du jour.

---

A CHARLES DE PISSELEU,  
EVESQUE DE CONDOM (1550) [1].

Vous faisant de mon escriture  
La lecture,  
Souvent à tort m'avez repris  
De quoy si bas je composoye,  
Et n'osoye  
Faire un œuvre de plus haut pris.  
Tout esprit gaillard qui s'efforce  
N'a la force  
De polir les livres parfaits;  
Les nerfs foibles souvent se treuvent,  
S'ils esprenvent  
Plus que leur charge un pesant faix.  
Qui pensez-vous qui puisse escrire  
L'ardente ire  
D'Ajax, le fils de Telamon,  
Ou d'Hector rechanter la gloire,  
Ou l'histoire  
De la race du vieil Emon ?  
Toute Muse pour tragedie  
N'est hardie  
A tonner sur un eschaffaut,  
Ne propre à rechanter la peine  
D'erreur pleine  
De ce Gregeois qui fut si caut.

1. Cette ode fut dédiée ensuite à Jacques Grévin, puis enfin Ronsard remplaça le nom de Grévin, avec qui il s'étoit fâché (Voy. pag. 436), par celui de Grujet, probablement Claude de Grujet, Parisien, éditeur des Nouvelles de la reine de Navarre.

Adieu donc, enfans de la terre,  
 Qui la guerre  
 Entreprinstes contre les Dieux !  
 Ce n'est pas moy qui vous raconte,  
 Ne qui monte  
 Avecque vous jusques aux cieux.  
 Quant est de moy, j'aime ma mode  
 Par mainte ode  
 Mon renom ne périra point.  
 Les autres de Mars diront l'ire,  
 Mais ma lire  
 Bruira l'amour qui me point.

## AUX MOUCHES A MIEL,

Pour cueillir des fleurs sur la bouche de Cassandre (1550).

Où allez-vous, filles du ciel,  
 Grand miracle de la nature ?  
 Où allez-vous, mouches à miel,  
 Chercher aux champs vostre pasture ?  
 Si vous voulez cueillir les fleurs  
 D'odeur diverse et de couleurs,  
 Ne volez plus à l'avanture.  
 Autour de Cassandre halenée  
 De mes baisers tant bien donnez  
 Vous trouverez la rose née,  
 Et les œillets environnez  
 Des florettes ensanglantées  
 D'Hyacinthe et d'Ajax, plantées  
 Près des lys sur sa bouche nez.  
 Les marjolaines y fleurissent,  
 L'amône y est continuel,  
 Et les lauriers, qui ne perissent  
 Pour l'hyver, tant soit-il cruel ;  
 L'anis, le chevreueil, qui porte



La manne qui vous reconforte,  
 Y verdoye perpetuel.  
 Mais, je vous pri', gardez-vous bien,  
 Gardez-vous qu'on ne l'éguillonne :  
 Vous apprendrez bien tost combien  
 Sa peinture est trop plus felonne,  
 Et de ses fleurs ne vous soulez  
 Sans m'en garder, si ne voulez  
 Que mon ame ne m'abandonne.

---

### AU ROSSIGNOL (1560).

**G**entil rossignol passager,  
 Qui t'es encor venu loger  
 Dedans ceste coudre ramée,  
 Sur ta branchette accoustumée,  
 Et qui nuit et jour de ta vois  
 Assourdis les mons et les bois,  
 Redoublant la vieille querelle  
 De Terée et de Philomele,  
 Je te supplie (ainsi tousjours  
 Puisse jour de tes amours)  
 De dire à ma douce inhumaine,  
 Au soir quand elle se promeine  
 Ici pour ton nid espier,  
 Qu'il n'est pas bon de se fier  
 En la beauté ny en la grace,  
 Qui plustost qu'un songe se passe.  
 Dy-luy que les plus belles fleurs  
 En janvier perdent leurs couleurs,  
 Et quand le mois d'avril arrive  
 Qu'ils revestent leur beauté vive;  
 Mais quand des filles le beau teint  
 Par l'âge est une fois esteint,  
 Dy-luy que plus il ne retourne,  
 Mais bien qu'en sa place sejourne



Au haut du front je ne sçay quoy  
 De creux à coucher tout le doy ;  
 Et toute la face seichée  
 Devient comme une fleur touchée  
 Du soc aigu. Dy-luy encor  
 Qu'après qu'elle aura changé l'or  
 De ses blonds cheveux, et que l'âge  
 Luy aura crespé le visage,  
 Qu'en vain lors elle pleurera,  
 Dequoy jeunette elle n'aura  
 Prins les plaisirs qu'on ne peut prendre  
 Quand la vieillesse nous vient rendre  
 Si froids d'amours et si perclus,  
 Que les plaisirs ne plaisent plus.  
 Mais, rossignol, que ne vient-elle  
 Maintenant sur l'herbe nouvelle  
 Avecques moy dans ce buisson ?  
 Au bruit de ta douce chanson,  
 Je luy ferois sous la coudrette  
 Sa couleur blanche vermeillette.

---

## A MERCURE (1550).

**F**acond neveu d'Atlas, Mercure,  
 Qui as pris le soin et la cure  
 Des bons esprits sur tous les Dieux,  
 Accorde les nerfs de ma lyre,  
 Et fais qu'un chant j'y puisse dire  
 Qui ne te soit point odieux.  
 Honore mon nom par tes odes ;  
 L'art qu'on leur doit, leurs douces modes,  
 A ton disciple ramentoy.  
 Comme à celui que Thebes vante  
 Monstre-moy, afin que je chante  
 Un vers qui soit digne de toy.  
 Je garniray tes talons d'ailes,

Ta capeline de deux belles ;  
 Ton baston je n'oubli-ray pas,  
 Dont tu nous endors et réveilles,  
 Et fais des œuvres nompareilles,  
 Au ciel, en la terre et là bas.

Je feray que ta main deçoive  
 (Sans que nul bouvier l'apperçoive)  
 Phœbus, qui suit les pastoureaux,  
 Luy déroband et arc et trousse,  
 Lors que plus fort il se courrousse  
 D'avoir perdu ses beaux toreaux.

Je diray que ta langue sage  
 Apporte par l'air le message  
 Des dieux aux peuples et aux rois,  
 Lors que les peuples se mutinent,  
 Ou lors que les rois qui dominent  
 Violentent les saintes loix.

Comme il me plaist de te voir ores  
 Aller parmi la nuit encores,  
 Avec Priam, au camp des Grecs,  
 Racheter par dons et par larmes  
 La fleur des magnanimes armes,  
 Hector, qui causa tes regrets!

C'est toy qui guides et accordes  
 L'ignorant pouce sur mes cordes.  
 Sans toy, sourdes elles sont, Dieu ;  
 Sans toy, ma guiterre ne sonne ;  
 C'est par toy qu'ell' chante et resonance,  
 Si elle chante en quelque lieu.

Fay que toute France me loue,  
 M'estime, me prise, m'avoue  
 Entre ses poètes parfaits.  
 Je ne sen point ma voix si basse  
 Qu'un jour le ciel elle ne passe,  
 Chantant de son Prince les faits.

---

---

A MICHEL PIERRE DE MAULEON,  
PROTONOTAIRE DE DURBAN (1550).

**J**e ne suis jamais paresseux  
A consacrer le nom de ceux  
Qui sont alterez de la gloire,  
Et nul mieux que moy, par ses vers,  
Ne leur bastit dans l'univers  
Les colonnes d'une memoire.

Mauleon, tu te peux vanter,  
Puisque Ronsard te veut chanter,  
Que tu devanceras les aisles  
Du Temps, qui vole et qui conduit  
Volontiers une obscure nuict  
Aux vertus qui sont les plus belles.

Mais par où doy-je commencer  
Pour tes louanges avancer?  
Ton abondance me fait pouvre,  
Tant la Nature heureux t'a fait  
Et tant le ciel de son parfait  
Prodigue vers toy se descouvre.

Certes, la France n'a point veu  
Un homme encore si pourveu  
Des biens de la Muse éternelle,  
Ne qui dresse son vol plus haut,  
Ne mieux guidant l'outil qu'il faut  
Pour nostre langue maternelle :

Car, soit en prose ou soit en vers,  
Minant maint beau tresor divers,  
Tu nous fais riches par ta peine,  
Industrieux à refuser  
Qu'un mauvais son vienne abuser  
Le goust de ton oreille saine.

Le ciel ne t'a pas seulement  
Elargi prodigalement

Mille presens, mais d'avantage  
 Il veut, pour te favoriser,  
 Te faire vanter et priser  
 Par les plus doctes de nostre âge.

Languedoc m'en sert de tesmoin,  
 Voire Venise, qui plus loïn  
 S'esmerveilla de voir la grace  
 De ton Paschal, qui, louangeant  
 Les Mauleons, alla vengeant  
 L'outrage fait contre ta race,  
 Lors qu'au milieu des Peres vieux,  
 Dégorgeant le present des dieux,  
 Par les torrens de sa harangue  
 Déroba l'esprit des oyans,  
 Comme épics çà et là ployans  
 Dessous le doux vent de sa langue,  
 Liant, par ses mots courageux,  
 Au col du meurtrier outrageux,  
 Une furie vengeresse,  
 Qui, plus que l'horreur de la mort,  
 Encores luy ronge et luy mord  
 Sa conscience pecheresse.

Mais ny son style ny le mien  
 Ne te sçauroient chanter si bien  
 Que toy-mesme, si tu découvres  
 Tes labeurs, escrits doctement,  
 Par lesquels manifestement  
 Le chemin du ciel tu nous ouvres :  
 Car toy, volant outre les cieux,  
 Tu as pillé du sein des dieux  
 Le destin et la prescience,  
 Et le premier as bien osé  
 Avoir en françois composé  
 Les secrets de telle science.

---

---

A REMY BELLEAU (1560).

**D**onc, Belleau, tu portes envie  
Aux dépouilles de l'Italie,  
Qu'encores vous ne tenez pas;  
Et, t'armant sous le duc de Guyse,  
Tu penses voir broncher à bas  
Les murailles de Naples prise.

J'eusse plustost pensé les courses  
Des eaux remonter à leurs sources  
Que te voir changer aux harnois,  
Aux piques et aux harquebuses,  
Tant de beaux vers que tu avois  
Receu de la bouche des Muses.

---

AU FLEUVE DU LOIR (1550).

**L**oir, dont le cours heureux distille  
Au sein d'un pays si fertile,  
Fay bruire mon renom  
D'un grand son en tes rives,  
Qui se doivent voir vives  
Par l'honneur de mon nom.

Ainsi Tethys te puisse aimer  
Plus que nul qui entre en la mer!

Car, si la Muse m'est prospere,  
Fameux comme Amphryse, j'espere  
Te faire un jour nombrer  
Aux rangs des eaux qu'on prise,  
Et que la Grece apprise  
A daigné célébrer,

Pour estre le fleuve éternel  
Qui baignes mon nid paternel.

Là donc d'un autre bruit résonne  
Le bruit que ma Muse te donne.

Tu voirras desormais  
 Par moy ton onde fière  
 S'enfler par ta riviere,  
 Qui ne mourra jamais,  
 Resonnant avec un grand son  
 L'honneur de moi, ton nourrisson (a).

Loir, de qui la bonté ne cede  
 Au Nil qui l'Egypte possède,  
 Pour le loyer d'avoir  
 (Eternizant ta gloire  
 De durable memoire)  
 Fait si bien mon devoir,  
 Quand j'auray mon âge accompli,  
 Enseveli d'un long oubli,

Si quelque pelerin arrive  
 Auprès de ta parlante rive,  
 Dy luy à haute vois  
 Que ma Muse première  
 Apporta la lumière  
 De Grèce en Vendomois;  
 Dy-luy ma race et mes ayeux,  
 Et le sçavoir que j'eu des cieux;

Dy-leur que moy, d'affaire vuide,  
 Ayant tes filles pour ma guide,  
 A tes bors j'encorday  
 Sur la lyre ces odes,  
 Et aux françoises modes  
 Premier les accorday;  
 Dis-lui ma Cassandre, et ces vers  
 Qu'à ton bord je chante à l'envers.

a. Var. :

*Car l'honneur qui des Muses vient  
 Ferme contre l'âge se tient.*

---

 A CASSANDRE FUYARDE (1550.)

**T**u me fuis d'une course viste  
 Comme un fan qui les loups evite  
 Allant les mamelles chercher  
 De sa mere pour se cacher,  
 Sautelant, de frayeur, ce semble,  
 Si un rameau le vient toucher ;  
 Car, pour le moindre bruit que face  
 D'un serpent la glissante trace,  
 Et de genoux et de cœur tremble ;  
 Mais toy, belle, qui m'es ensemble  
 Ma douce vie et mon trespas,  
 Comme un lion je ne cours pas  
 Après toi pour te faire outrage.  
 Mets donc, ma mignonne, un peu bas  
 La cruauté de ton courage ;  
 Arreste, fuyarde, tes pas,  
 Et toy, ja d'âge pour te fendre,  
 Laisse ta mere, et vien apprendre  
 Combien l'Amour donne d'esbas.

---

 DU JOUR NATAL DE CASSANDRE (1550).

**C**hanson, voici le jour  
 Où celle là qui la terre décore,  
 Et que mon œil idolatre et adore,  
 Vint en ce beau sejour.  
 Le Ciel d'amour atteint,  
 Ardant de voir tant de beautez, l'admire,  
 Et, se courbant dessus sa face, mire  
 Tout l'honneur de son teint.  
 Car les divins flambeaux,  
 Grandeur, vertu, les Amours et la Grace,

A qui mieux mieux embellirent sa face  
 De leurs presens plus beaux,  
 Afin que par ses yeux  
 Tout l'imparfait de ma jeunesse folle  
 Fust corrigé, et qu'elle fust l'idole  
 Pour me guider au mieux.

Heureux jour retourné,  
 A tout jamais j'auray de toy memoire,  
 Et d'an en an je chanteray la gloire  
 De l'honneur en toy né.

Sus, page, vistement  
 Donne ma lyre, afin que sur sa corde  
 D'un pouce doux en sa faveur s'accorde  
 Ce beau jour saintement.

Seme par la maison  
 Tout le tresor des prez et de la plaine,  
 Le lis, la rose, et cela dont est pleine  
 La nouvelle saison.

Puis crie au temple aussi  
 Que le Soleil ne vit oncques journée  
 Qui fust de gloire et d'honneur tant ornée  
 Comme il voit ceste-cy.

### AU REVERENDISSIME

CARDINAL DU BELLAY (1550).

Dedans ce grand monde où nous sommes  
 Enclos generalement,  
 Il n'y a tant seulement  
 Qu'un genre des dieux et des hommes :  
 Eux et nous n'avons mere qu'une,  
 Tous par elle nous vivons,  
 Et pour heritage avons  
 Ceste grand' lumiere commune.



Nostre raison qui tout avise,  
Des dieux compagnons nous rend ;  
Sans plus un seul different  
Nostre genre et le leur divise.

La vie aux dieux n'est consumée,  
Immortel est leur sejour,  
Et l'homme ne vit qu'un jour  
Fuyant comme songe ou fumée ;

Mais celuy qui acquiert la grace  
D'un bien-heureux escrivant,  
De mortel se fait vivant,  
Et au rang des celestes passe ;

Comme toy, que la Muse apprise  
De ton Macrin a chanté,  
Et t'a un los enfanté  
Qui la fuitte des ans mesprise.

Elle a perpetué ta gloire  
La logeant là haut aux cieux,  
Et a fait esgale aux dieux  
L'eternité de ta memoire.

Apprenez donc , vous rois et princes ,  
Les poètes honorer,  
Qui seuls peuvent decorer  
Vous, vos sujets et vos provinces.

Sans plus , le grand prince Alexandre ,  
Qui à la terre commandoit,  
Un Homere demandoit  
Pour faire ses labeurs entendre.

La France d'Homeres est pleine,  
Et d'eux liroit-on les fais  
S'ils estoient tous satisfais  
Autant que merite leur peine.

---

## DES ROSES PLANTÉES PREZ UN BLÉ (1550).

Dieu te gard l'honneur du printemps  
     Qui étens  
 Tes beaux tresors sur la branche,  
 Et qui découvres au soleil  
     Le vermeil  
 De ta beauté naïve et franche.  
  
 D'assez loin tu vois redoublé  
     Dans le blé  
 Ta face, de cinabre teinte,  
 Dans le blé qu'on voit réjouir  
     De jouir  
 De ton image en son verd peinte.  
  
 Près de toy, sentant ton odeur,  
     Plein d'ardeur  
 Je façonne un vers dont la grace  
 Maugré les tristes Sœurs vivra,  
     Et suivra  
 Le long vol des ailes d'Horace.  
  
 Les uns chanteront les œillets  
     Vermeillets,  
 Ou du lis la fleur argentée,  
 Ou celle qui s'est par les prez  
     Diaprez  
 Du sang des princes enfantée.  
  
 Mais moy, tant que chanter pourray,  
     Je louray  
 Tousjours en mes Odes la rose,  
 D'autant qu'elle porte le nom  
     De renom  
 De celle où ma vie est enclose.

## A CASSANDRE (1550).

Nymphe aux beaux yeux, qui souffles de ta bouche  
Une Arabie à qui près en approuche,  
Pour déraciner mon esmoy  
Cent mille baisers donne-moy.

Donne-les-moy, ça que je les devore.  
Tu fais la morte ! il m'en faut bien encore ;  
Redonne-m'en deux milliers donc,  
Et, sur tous, un qui soit plus long

Que n'est celuy des douces colombelles  
Prises au jeu de leurs amours nouvelles.  
Ainsi, ma Cassandre, vivons,  
Puis que les doux ans nous avons.

Incontinent nous mourrons, et Mercure  
Nous convoira sous la vallée obscure,  
Et guidera nos tristes pas  
Au froid royaume de là bas,

Tenant au poing sa verge messagere,  
Crainte là bas de la troupe legere.  
Si qu'aussi tost qu'aurons passé  
Le lac neuf fois entrelassé,

Et que sur nous sa sentence imployable  
Aura jetté le juge inexorable,  
Ne parens, ne devotions,  
Ne rentes, ne possessions,

Ne fleschiront la cruche ne l'audace  
Du nautonnier, si bien qu'il nous repasse,  
Du nautonnier qui n'a souci  
De pauvre ne de riche aussi.

Donc, cependant que l'âge nous convie  
De nous ébatre, égayons nostre vie ;

Ne vois-tu le temps qui s'enfuit,  
Et la vieillesse qui nous suit ?

---

A LA SOURCE DU LOIR (1550).

Source d'argent toute pleine,  
Dont le beau cours eternal  
Fuit pour enrichir la plaine  
De mon pays paternel,  
Sois hardiment brave et fiere  
De le baigner de ton eau :  
Nulle françoise riviere  
N'en peut laver un plus beau,  
Que les Muses éternelles  
D'habiter n'ont dedaigné,  
Ne Phœbus, qui dit par elles  
L'art où je suis enseigné,  
Qui dessus ta rive herbue  
Jadis fut enamouré  
De la nymphe chevelue,  
La nymphe au beau crin doré ;  
Et l'attrapa de vistesse  
Fuyant le long de tes bords,  
Et là ravit sa jeunesse  
Au milieu de mille efforts.  
Si qu'aujourd'huy d'elle encores  
Immortel est le renom  
Dedans un antre, qui ores  
Se vante d'avoir son nom.  
Fuy doncques, heureuse source,  
Et, par Vendosme passant,  
Retien la bride à la course  
Le beau crystal effaçant.  
Puis salue mon la Haye  
Du murmure de tes flots :  
C'est celuy qui ne s'essaye  
De sonner en vain ton los.

Si le Ciel permet qu'il vive,  
 Il convoira doucement  
 Les neuf Muses sur ta rive,  
 Pleines d'esbahissement,  
 De le voir seul dessus l'herbe,  
 Rememorant leurs leçons,  
 Faire aller ton flot superbe,  
 Honoré par ses chansons.

Va donc, et reçois ces roses  
 Que je respan au giron  
 De toy, source qui arroses  
 Mon pays à l'environ.

Lequel par moy te supplie  
 En ta faveur le tenir,  
 Et en ta grace accomplie,  
 Pour jamais l'entretenir,  
 Ne noyant ses pasturages  
 D'eau par trop se respendant,  
 Ne defraudant les ouvrages  
 Du laboureur attendant;

Mais fay que ton onde utile,  
 Luy riant joyeusement,  
 Innocente se distile  
 Par ses champs heureusement.

Ainsi du Dieu venerable  
 De la mer puisses avoir  
 Une accolade honorable,  
 Entrant chez luy pour le voir.

A RENÉ D'URVOY. (1550.)

Je n'ay pas la main apprise  
 Au mestier muet de ceux  
 Qui font une image assise  
 Sur des piliers paresseux.  
 Ma peinture n'est pas mue,

Mais vive, et par l'univers  
 Guindée en l'air se remue  
 Dessus l'engin de mes vers.

Aujourd'huy faut que j'atteigne  
 Au parfaict de mon art beau :  
 Urvoy m'a dit que je peigne  
 Ses vertus en ce tableau.

Muses, ouvrez-moy la porte  
 De vostre cabinet saint,  
 Afin que de là j'apporte  
 Les traits dont il sera peint.

Si ma boutique estoit riche  
 De hanaps ou vaisseaux d'or,  
 Vers toy je ne seroy chiche  
 Des plus beaux de mon thresor ;

Et si te serois encore  
 D'une main large baillant  
 Le prix dont la Grece honore  
 Le capitaine vaillant.

Mais je n'ay telle puissance ;  
 Tu n'en as aussi besoin :  
 Ta contente suffisance  
 Les repousseroit bien loin.

Les vers sans plus t'éjouissent :  
 Mes vers doncq' je t'offriray ;  
 Les vers seulement jouissent  
 Du droit que je te diray.

Les colonnes eslevées,  
 Ne les marbres imprimez  
 De grosses lettres gravées,  
 Ne les cuyvres animez,

Ne font que les hommes vivent  
 En images contrefaits,  
 Comme les vers qui les suivent  
 Pour tesmoins de leurs beaux faits.

Si la plume d'un poëte  
 Ne favorisoit leur nom,  
 La vertu seroit muette

Et sans langue le renom.

Du grand Hector la memoire  
Fust ja morte, si les vers  
N'eussent empenné sa gloire  
Voletant par l'univers.

De mille autres l'excellence  
Et l'honneur fust abatu.  
Tousjours l'envieux silence  
S'arme contre la vertu.

Les plumes doctes et rares  
Jusqu'au ciel ont envoyé,  
Arraché des eaux avarés,  
Achille presque noyé.

C'est la Muse qui engarde  
Les bons de ne mourir pas,  
Et qui nos talons retarde  
Pour ne devaler là bas.

La Muse l'enfer desfie,  
Seule nous esleve aux cieux,  
Seule nous beatifie  
Ennombrés au rang des dieux.

ODE (1). (1560.)

Lors que Bacchus entre chez moy,  
Je sen le soin, je sen l'esmoy  
S'endormir, et ravi me semble  
Que dans mes coffres j'ay plus d'or,  
Plus d'argent et plus de thresor  
Que Mide ny que Cræse ensemble.

Je ne veux rien sinon tourner  
Par la dance et me couronner  
Le chef d'un tortis de lierre;

1. Imitée d'Anacréon.

Je foule en esprit les honneurs,  
 Et les estats des grands seigneurs  
 A coups de pied j'écrase à terre.  
 Verse-moy doncq' du vin nouveau,  
 Pour m'arracher hors du cerveau  
 Le soin par qui le cœur me tombe;  
 Verse donc pour me l'arracher.  
 Il vaut mieux yvre se coucher  
 Dans le lict, que mort dans la tombe.

---

## ODE. (1572.)

**J**'oste Grevin de mes escrits,  
 Pour ce qu'il fut si mal-appris,  
 Afin de plaire au calvinisme  
 (Je vouloy dire à l'athéisme),  
 D'injurier par ses brocards  
 Mon nom, cogneu de toutes parts,  
 Et dont il faisoit tant d'estime  
 Par son discours et par sa rime.  
 Les ingrats je ne puis aimer,  
 Et toy, que je veux bien nommer,  
 Beau Chrestien, qui fais l'habile homme,  
 Pour te prendre au pape de Rome  
 Et à toute l'antiquité,  
 Cesse ton langage effronté,  
 Sans blasmer, en blasmant l'Eglise  
 Que le bon Jesus auctorise,  
 Ceux qui t'aymoient, et plus cent fois  
 Vrayment que tu ne meritois.  
 Vous n'avez les testes bien faites :  
 Vous estes deux nouveaux poëtes.  
 Taisez-vous, ou comme il faudra  
 Mon cuisinier vous respondra,  
 Car de vous presenter mon page,  
 Ce vous seroit trop d'avantage.



---

**SUR LA MORT D'UNE HACQUENÉE. (1550.)**

**L**es trois Parques, à ta naissance,  
T'avoyent octroyé le pouvoir  
De ne mourir ains que de France  
Le dernier bord tu peusses voir.

Or, pour la fin de tes journées,  
Ton dernier voyage restoit  
Sous les fatales Pyrenées,  
Où l'arrêt de ta mort estoit,  
De ta mort qui fiere t'accable,  
Non pas te meurtrissant ainsy  
Qu'un cheval tout pelé du cable  
Aux coups de fouets endurci ;

Mais te poussant par une porte,  
Le pont levis s'est enfoncé,  
Avec lequel la mort t'emporte,  
Te renversant dans le fossé.

Toy morte donc, que la Bretagne,  
Ta mere, ne se vante pas  
De haquenée qui attaigne  
Ta course, ton amble, ton pas,  
Ne moins les sablonneuses plaines  
De la chaude Afrique, où souvent  
Les jumens (miracle) sont pleines  
N'ayant mary sinon le vent.

---

**ODE. (1560.)**

**V**enus est par cent mille noms  
Et par cent mille autres surnoms  
Des pauvres amans outragée :  
L'un la dit plus dure que fer,  
L'autre la surnomme un enfer,  
Et l'autre la nomme enragée ;

L'un l'appelle soucis et pleurs,  
 L'autre tristesses et douleurs,  
 Et l'autre la desesperée.  
 Mais moy, pour ce qu'elle a tousjours  
 Esté propice à mes amours,  
 Je la surnomme la sucrée.

---

## ODE. (1560.)

**T**'oseroit bien quelque poëte  
 Nier des vers, douce alouette ?  
 Quant à moy, je ne l'oserois.  
 Je veux celebrer ton ramage  
 Sur tous oyseaux qui sont en cage  
 Et sur tous ceux qui sont és bois.  
 Qu'il te fait bon ouir à l'heure  
 Que le bouvier les champs labeure,  
 Quand la terre le printemps sent,  
 Qui plus de ta chanson est gaye,  
 Que courroucée de la playe  
 Du soc qui l'estomac luy fend !  
 Si-tost que tu es arrosée  
 Au point du jour de la rosée,  
 Tu fais en l'air mille discours ;  
 En l'air des aisles tu fretilles,  
 Et pendue au ciel tu babilles  
 Et contes aux vents tes amours.  
 Puis du ciel tu te laisses fondre  
 Dans un sillon vert, soit pour pondre,  
 Soit pour esclorre ou pour couvrir,  
 Soit pour apporter la bécée  
 A tes petits, ou d'une achée,  
 Ou d'une chenille, ou d'un ver.  
 Lors moy, couché dessus l'herbette,  
 D'une part j'oy ta chansonnette ;  
 De l'autre, sus du poliot,

A l'abry de quelque fougere ,  
 J'escoute la jeune bergere  
 Qui dégoise son lerelot.

Lors je dy : « Tu es bien-heureuse ,  
 Gentille alouette amoureuse ,  
 Qui n'as peur ny soucy de rien ,  
 Qui jamais au cœur n'as sentie  
 Les desdains d'une fiere amie ,  
 Ny le soin d'amasser du bien ;

« Ou si quelque soucy te touche ,  
 C'est, lors que le soleil se couche ,  
 De dormir et de réveiller  
 De tes chansons, avec l'aurore ,  
 Et bergers et passans encore ,  
 Pour les envoyer travailler. »

Mais je vy tousjours en tristesse  
 Pour les fiertez d'une maistresse  
 Qui paye ma foy de travaux  
 Et d'une plaisante mensonge ,  
 Mensonge qui tousjours alonge  
 La longue trame de mes maux.

## ODE. (1560.)

Si tu me peux conter les fleurs  
 Du printemps, et combien d'arene  
 La mer, trouble de ses erreurs,  
 Contre le bord d'Afrique ameine ;  
 Si tu me peux conter des cieux  
 Toutes les estoilles ardantes,  
 Et des vieux chesnes spacieux  
 Toutes les fueilles verdoyantes ;  
 Si tu me peux conter l'ardeur  
 Des amans et leur peine dure,  
 Je te feray le seul conteur,  
 Magny, des amours que j'endure.

Conte d'un rang premierement  
 Deux cens que je pris en Touraine ;  
 De l'autre rang, secondement,  
 Quatre cens que je pris au Maine.

Conte , mais jette près à près  
 Tous ceux d'Angers et de la ville  
 D'Amboise , et de Vendosme après ,  
 Qui se montent plus de cent mille.

Conte après six cens à la fois  
 Dont à Paris je me vy prendre ;  
 Conte cent millions qu'à Blois  
 Je pris dans les yeux de Cassandre.

Quoy ! tu fais les contes trop cours !  
 Il semble que portes envie  
 Au grand nombre de mes amours ;  
 Conte-les tous , je te supplie.

Mais non , il les vaut mieux oster,  
 Car tu ne trouverois en France  
 Assez de gettons pour conter  
 D'amours une telle abondance.

## ODE. (1560.)

Certes par effect je sçay  
 Ce vieil proverbe estre vray,  
 « Qu'entre la bouche et le verre  
 Le vin souvent tombe à terre,  
 Et ne faut que l'homme humain  
 S'asseure de nulle chose,  
 Si ja ne la tient enclose  
 Estroittement dans la main. »

On dit que le ciel esgal  
 Donne du bien et du mal  
 Indifferemment à l'homme ;  
 Mais à moy, mal heureux comme  
 Si j'estois conçu d'un chien

Ou d'une fiere lionne,  
Tousjours mal sur mal me donne,  
Et jamais un pauvre bien.

Ainsi, cruel, il te plaist  
De m'abbatre, et, qui pis est,  
Comme si portois envie  
Aux angoisses de ma vie,  
Pour me faire au double choir  
En toute misere extrême,  
Tu me fais haïr moy-mesme,  
Et du tout m'ostes l'espoir.

## ODE. (1560.)

**M**a maistresse, que j'aime mieux  
Dix mille fois ny que mes yeux,  
Ny que mon cœur, ny que ma vie,  
Ne me donne plus, je te prie,  
Des confitures pour manger,  
Pensant ma fièvre soulager :  
Car ta confiture, mignonne,  
Tant elle est douce, ne me donne  
Qu'un desir de tousjours vouloir  
Estre malade pour avoir  
Tes friandises en la bouche.

Mais bien si quelque ennuy te touche  
De me voir ainsi tourmenté  
Pour la perte de ma santé,  
Et si tu veux que dés ceste heure  
Pour vivre dedans moy je meure,  
Fay-moy serment par Cupidon,  
Par ses traits et par son brandon,  
Et par son arc et par sa trousse,  
Et par Venus, qui est si douce  
A celles qui gardent leur foy,  
Que jamais un autre que moy,

Fust-ce un Adonis , n'aura place  
 En ton heureuse bonne-grace.  
 Lors ton serment pourra guarir  
 La fièvre qui me fait mourir,  
 Et non ta douce confiture ,  
 Qui ne m'est que vaine pasture.

---

## ODE. (1560.)

Ah ! fiévreuse maladie ,  
 Comment es-tu si hardie  
 D'assaillir mon pauvre corps,  
 Qu'Amour dedans et dehors  
 De nuit et de jour enflame  
 Jusques au profond de l'ame,  
 Et sans pitié prend à jeu  
 De le mettre tout en feu ?  
 Ne crains-tu point, vieille blesme,  
 Qu'il ne te brule toy-mesme ?  
 Mais que cherches-tu chez-moy ?  
 Sonde-moy par tout , et voy  
 Que je ne suis plus au nombre  
 Des vivans , mais bien un ombre  
 De ceux qu'Amour et la Mort  
 Ont conduit delà le port,  
 Compagnon des troupes vaines.  
 Je n'ay plus ny sang , ny veines ,  
 Ny flanc , ny poumons , ny cœur ;  
 Long-temps a que la rigueur  
 De ma trop fière Cassandre  
 Me les a tourne en cendre.  
 Donc , si tu veux m'offenser,  
 Il te faut aller blesser  
 Le tendre corps de m'amie ;  
 Car en elle gist ma vie ,  
 Et non en moy , qui mort suis ,

Et qui sans ame ne puis  
 Sentir chose qu'on me face,  
 Non plus qu'une froide masse  
 De rocher ou de metal,  
 Qui ne sent ne bien ne mal.

---

## A SON LIVRE. (1560.)

**B**ien qu'en toy, mon livre, on n'oye  
 Achille és plaines de Troye  
 Brandir l'homicide dard,  
 Et qu'un Hector n'y foudroye  
 L'estomac d'un Grec soudard,  
 Ne laisse pourtant de mettre  
 Tes vers au jour, car le metre  
 Qu'en toy bruire tu entens  
 T'ose pour jamais promettre  
 Te faire vainqueur du temps.

Si la gloire et la lumiere  
 De Smyrne luit la premiere,  
 L'honneur sur tous emportant,  
 Une muette fumiere  
 N'obscurcit Thèbes pourtant.

Les vers qu'il m'a pleu de dire  
 Sur les langues de ma lyre  
 Vivront, et, superieurs  
 Du temps, on les voirra lire  
 Des hommes posterieurs.

Sus donc, Renommée, charge  
 Dessus ton espace large  
 Mon nom, qui tente les cieux,  
 Et le couvre sous ta targe,  
 De peur du trait envieux.

Mon nom, dés l'onde atlantique  
 Jusqu'au dos du More antique,  
 Soit immortel tesmoigné,

Et depuis l'isle erratique  
 Jusqu'au Breton esloigné,  
 A fin que mon labeur croisse  
 Et sonoreux apparaisse  
 Lyrique par dessus tous,  
 Et que Thebes se cognoisse  
 Faite Françoisse par nous.

---

## ODE. (1584.)

**C**ependant que ce beau mois dure,  
 Mignonne, allons sur la verdure;  
 Ne laissons perdre en vain le temps :  
 L'âge glissant, qui ne s'arreste,  
 Meslant le poil de nostre teste,  
 S'enfuit ainsi que le printemps.  
 Donc, cependant que nostre vie  
 Et le temps d'aimer nous convie,  
 Aymon, moissonnon nos desirs,  
 Passon l'amour de veine en veine.  
 Incontinent la mort, prochaine,  
 Viendra desrober nos plaisirs.

---

## ODELETTE.

**B**oivon, le jour n'est si long que le doy.  
 Je perds, amy, mes soucis quand je boy.  
 Donne-moy viste un jambon sous ta treille,  
 Et la bouteille  
 Grosse à merveille  
 Glougloute auprès de moy.  
 Avec la tasse et la rose vermeille  
 Il faut chasser l'es moy.



---

A JEAN D'AURAT. (1550.

Puissé-je entonner un vers  
Qui raconte à l'univers  
Ton los porté sus son aile,  
Et combien je fus heureux  
Succer le laict savoureux  
De ta feconde mammelle!

Sur ma langue doucement  
Tu mis au commencement  
Je ne sçay quelles merveilles  
Que vulgaires je rendy,  
Et premier les espany  
Dans les françoises aureilles.

Si, en mes vers, tu ne vois  
Sinon le miel de ma vois  
Versé pour ton los repaistre,  
Qui m'en oseroit blasmer?  
Le disciple doit aimer,  
Vanter et louer son maistre.

Nul ne peut monstrier devant  
Qu'il soit expert et sçavant,  
Et l'ignorance n'enseigne  
Comme on se doit couronner  
Et le chef environner  
D'une verdoyante ensaigne.

Si j'ay du bruit, il n'est mien;  
Je le confesse estre tien,  
Dont la science hautaine  
Tout alteré me trouva,  
Et bien jeune m'abreuva  
De l'une et l'autre fontaine.

De sa mere l'apprentif  
Peut de son luth deceptif

Tromper les bandes rurales.  
 Puisse avenir que ma vois  
 Attire et flate des rois  
 Les grandes mains liberales !  
 L'honneur nourrit le sçavoir.  
 Quand l'œil d'un prince veut voir  
 Le ministre de la Muse,  
 Phebus luy fait ses leçons ;  
 Phebus aime ses chansons,  
 Et son luth ne luy refuse.  
 On ne se travaille point  
 Ayant un disciple époint  
 A vertu dès sa naissance ;  
 En peu de jours il est fait  
 D'apprentif maistre parfait :  
 J'en donne assez cognoissance.

---

A RENÉ D'ORADOUR,  
 ABBÉ DE BEUS. (1550.)

**L**e Temps, de toutes choses maistre,  
 Les saisons de l'an terminant,  
 Monstre assez que rien ne peut estre  
 Longuement durable en son estre  
 Sans se changer incontinant.  
 Ores l'hyver brunit les cieux  
 D'un grand voile obscur emmuré ;  
 Ores il souffle audacieux,  
 Ores froid, ores pluvieux,  
 En son inconstance asseuré ;  
 Puis, quand il s'enfuit variable,  
 On revoit Zephyre arriver,  
 Amenant un ciel amiable,  
 Qui est beaucoup plus agreable  
 Après qu'on a senti l'hyver.

Quand un soucy triste et hideux,  
Oradour, te viendrait saisir,  
Ne t'effroye d'un ny de deux :  
Car le Temps seul, en dépit d'eux ;  
Te rendra libre à ton plaisir.

Dessus ton luth pour eux ne cesse,  
Si tu me crois, de raconter  
Les passions de ta maistresse,  
Et comme sa voix flateresse  
L'ame du corps te sceut oster.

De t'amie le nom aimé  
Ores sur les eaux soit ouy,  
Et ores par le bois ramé ;  
Qu'il n'y ait pré de fleurs semé  
Que d'elle ne soit éjouy.

Aucunefois, près du rivage,  
Lentement couché sur le jonc,  
Tu oyras dans le bois sauvage  
La veuve tourtre, en son ramage,  
Se lamenter dessus un tronc.

Voilà comment il faut casser  
L'effort des ennuis odieux,  
Et le soin du cœur effacer.  
Incontinent tu dois passer  
Les flots tant redoutez des dieux.

Après la tourmente bien forte,  
Le nautonnier, dur au labeur,  
Boit sur la proue et reconforte  
Sa troupe languissante et morte,  
Chassant leur miserable peur :

« Compagnons, l'enduré tourment  
Par le vin nous effacerons.  
Sus, sus, vivons joyeusement ;  
Après boire, plus aisément  
La voile nous rehausserons. »

---

## DE LA JEUNE AMIE D'UN SIEN AMY (1).

(1550.)

Ta genisse n'est assez drue  
 (Atten que ses ans soient venus),  
 Ne forte assez à la charrue,  
 Ne pour le taureau, qui se rue  
 Lourdemment aux jeux de Venus;  
 Ains, meslée avecques les veaux,  
 Folâtre d'une course viste,  
 Ou dessous les saules nouveaux  
 Se veautre à l'ombre, ou près des eaux  
 Les flammes du soleil évite.

Jamais n'endure qu'on la touche,  
 Fuyant à bonds comme un chevreau,  
 Comme un jeune chevreau farouche  
 Qui sur le printemps s'escarmouche  
 Par le tapis d'un verd préau.

Ne sois envieux du desir  
 Des raisins trop verts, car l'automne  
 Les meurira tout à loisir.  
 Lors tu pourras à ton plaisir  
 Manger la grappe meure et bonne.

Le temps, ravissant ton vert âge,  
 Le luy don'ra. Voilà le point  
 Comme elle croistra d'avantage,  
 Tirant un gain de ton dommage,  
 Dommage que l'on ne sent point.

Jà me semble que je la voy  
 Mignarde, en ton giron assise,  
 Te jurer eternelle foy  
 Et ne sçavoir partir de toy,  
 Tant en toy son cœur aura mise.

1. Pris de Théocrite. André Chénier en a aussi donné une imitation dans son Idylle intitulée *Arcas et Palémon*.

De toy pensive et idolâtre  
 T'adorera quelque matin.  
 Je prevoy ta main qui folâtre  
 Déjà sur sa cuisse d'albâtre  
 Et sur l'un et l'autre tetin.  
 Mais quoy! pour neant tu pretens  
 De vouloir violenter ores  
 L'inexorable loy du temps,  
 Que le plaisir que tu attens  
 Ne te veut pas donner encores.

## A LA MUSE CLEION

Pour celebrer Maclou de la Haye, le premier jour  
 du mois de may. (1550.)

Muses aux yeux noirs, mes pucelles,  
 Mes Muses, dont les estincelles  
 Ardent mon nom par l'univers,  
 De Maclou sacrez la memoire,  
 Et faites distiller sa gloire  
 Dans le doux sucre de vos vers.

O! qui des forests chevelues  
 Et des belles rives velues,  
 Cleion t'égouis, sus, avant!  
 Cent fleurs pour mon La Haye amasse,  
 Et qu'une couronne on luy face  
 Pour ombrager son front sçavant.

A toy et à tes sœurs compagnes  
 Il appartient par vos montaignes  
 L'éterniser en ce verd mois.  
 Là donc que sa gloire s'espande,  
 Et sus les cordes on l'étende  
 Du lut qui bruit en Vandomois (a).

a. Var. 1560 :

*Le celebrer à haute voix ;*  
*Ronsard. — II.*

## A CHARLES DE PISSELEU,

Evesque de Condon (1550) [1].

Que nul papier d'orénavant  
 Par moy ne s'anime sans mettre  
 (Docte prelat) ton nom devant  
 Pour donner faveur à mon metre.

C'est luy qui mieux te fera vivre  
 Qu'un pourtrait de marbre attaché,  
 Ou qu'une médaille de cuyvre  
 Mise à ton los dans un marché.

[Si perles ou rubis j'avoye  
 Dedans mes coffres à present,  
 Et tout cela que l'Inde envoye  
 Aux froides terres pour present;  
 Tu les aurois comme ma ryme;  
 Mais, Charles (ou je me deçoy)  
 Ou tu en ferois peu d'estime  
 Et les bannirois loin de toy.

Rien que les Muses né t'émeuvent;  
 Les Muses donc je vueil t'offrir,  
 Les Muses qui vives ne peuvent  
 L'oublivieux tombeau souffrir.]

Qui penses-tu qui ait fait croistre  
 Hector ou Ajax si fameux?

*Là doncques espandez sa gloire,  
 Et dessus ma lyre d'ivoire  
 Faites le bruire en Vandomois.*

La pièce entière a été supprimée dès 1567.

1. En 1560 cette ode est dédiée au seigneur de Lanques et les trois strophes entre crochets sont retranchées.

Ne te puis-je faire apparôître  
Par renommée autant comme eux ?

Certes le fort et puissant stile  
Des poètes bien écrivans  
Du creux de la fosse inutile  
Les a deterrés tous vivans.

Bien, quand ta main auroit reprise  
La serve Boulongne, et donté  
Jusqu'aux deux bouts de la Thamise  
L'Anglois, à force surmonté,

Tu n'as rien fait si telle gloire  
N'est pourtraite en mes vers, à fin  
Que ta renaissante memoire  
Vive par les bouches sans fin.

Les livres seuls ont de la terre  
Jupiter aux cieus envoyé,  
Et luy ont donné le tonnerre  
Dont Encelade est foudroyé.

Ainsi les deux freres d'Heleine  
Par leur faveur se firent dieux,  
Sauvant la nau, qui est jà pleine  
De flots, et de flots odieux.

## A DIEU, POUR LA FAMINE. (1550.)

O Dieu des exercites,  
Qui, aux israélites  
Donnant jadis secours,  
Fendis en deux le cours  
De la rouge eau salée,  
Et, comme une valée  
Que deux tertres espars  
Emmurent de deux pars,  
Tu fis au milieu d'elle

Une voye fidelle,  
Où à pied sec parmi  
Passa ton peuple ami ;  
Et puis en renversant  
Le flot obeyssant  
Sus le prince obstiné,  
Tu as exterminé  
Luy et sa gent noyée  
Sous l'onde renvoyée.  
Ton peuple errant delà  
Aux deserts çà et là,  
Les veaux de fonte adore ;  
Mais pour sa faute encore  
Le ciel ne laissa pas  
De pleuvoir son repas,  
Qu'il receut de ta grace  
Par quarante ans d'espace.  
O seigneur ! retourne ores  
Tes yeux, et voy encores  
Ton peuple languissant,  
Ton peuple perissant,  
Que la palle famine  
(Mort estrange) extermine !  
Pere, nous sçavons bien,  
Selon tes loix, combien  
Nos journalieres fautes  
Sont horribles et hautes,  
Et, voyant nos pechez,  
Dont sommes entachez,  
Que ceste affliction  
N'est pas punition ;  
Mais nous sçavons aussi  
Que nous aurons merci,  
Toutes les fois que nous,  
Flechissans les genous  
Et soulevans la face,  
Demanderons ta grace.  
Las, ô Dieu ! sur nous veille,



Et de benigne aureille  
 En ceste aspre saison  
 Reçoy nostre oraison ;  
 Ou bien sur les Tartares,  
 Turcs, Scythes et Barbares  
 Qui n'ont la cognoissance  
 Du bruit de ta puissance,  
 O Seigneur, hardiment  
 Espan ce chastiment,  
 Et ton peuple console  
 Qui croit en ta parole,  
 Ou fay encor renaistre  
 Les ans du premier estre,  
 L'âge d'or precieux,  
 Où le peuple ocieux  
 Vivoit aux bois sans peine  
 De glan cheut et de feine !

## A CASSANDRE. (1550.)

**L**e printemps vient, naissez fleurettes  
 Coupables de mes amourettes,  
 Sus ! naissez, et toutes ensemble  
 Variez par vostre peinture  
 Un manteau verd à la nature.  
 Cassandre, qui tant leur ressemble,  
 Tu crois comme elle, ce me semble,  
 Et ton petit poil acourci  
 S'allonge en fil d'or avec l'âge,  
 Comme un reverdissant fueillage.  
 Tu croistras donc pour le souci  
 De maint peuple, et de moy aussi,  
 Et si feras les fleurs compagnes

Qui croissent à l'envi de toy  
 Pallir de l'amour comme moy.  
 Et les eaux baignans les campagnes,  
 Celles qui tonnent aux montaignes,  
 Frappant contre leur bord dolant,  
 Bruiront leurs amours eternelles  
 Si ton bel œil se mire en elles.  
 Après maints cours de l'an volant,  
 Les cieux, pour t'enfanter voulant  
 Se piller eux-mesmes, ont pris  
 Tout le beau vers eux retourné,  
 Et de toy le monde ont orné,  
 A fin qu'on ne mette à mespris  
 Mes chants pour t'amour entrepris,  
 Qui les traits de ta beauté suivent,  
 Et qui d'un vers laborieux  
 La font remonter jusqu'aux dieux.  
 Les beautez jusqu'aux cieux arrivent  
 Si les poëtes les descrivent;  
 Donc, Cassandre, si tu m'aimois  
 Tu apprendrois de main docile  
 L'art et la maniere facile  
 Des Odes du luth Vendomois.

---

CONTRE LA JEUNESSE FRANÇOISE  
 CORROMPUE. (1550.)

**E**sperons-nous l'Italie estre prise,  
 Ou regaigner par meilleure entreprise,  
 D'un bras vindicatif,  
 Le serf butin de nos pertes si amples  
 Dont l'Espagnol a decoré ses temples  
 Dessous le roy captif?  
 Que telle gloire est loin de l'esperance,

Voyant (ô temps!) la jeunesse de France  
 A tout vice estre encline!  
 Outrecuidée en ses fautes se plaist,  
 Hait l'enseigneur, l'ignorante qu'ell' est  
 De toute discipline!

Ny escrimer, combattre à la barriere,  
 Ne façonner poulains en la carriere,  
 Peu vertueuse, n'ose;  
 Suit les putains, les naquets, les plaisans,  
 Et laschement corrompt ses jeunes ans,  
 Sans oser plus grand'chose.

De telles gens Charles n'a pas donté  
 Naples, Venise, et Milan surmonté  
 Dessous son joug rebelle,  
 Mais d'un soldat brave, vaillant et fort,  
 Qui de soy-mesme alloit hastant sa mort  
 Par une playe belle.

Le pigeon vient du pigeon, et la chèvre  
 Naist de la chèvre, et le lièvre du lièvre;  
 Le fils tousjours rapporte  
 Le naturel des parens avec luy:  
 Quel peuple donc pourroit naistre aujourd'huy  
 De race si peu forte?

La fille preste à marier accorde  
 Trop librement sa chanson à la corde  
 D'un poulce curieux,  
 Et veut encor Petrarque retenir,  
 A fin que mieux ell' puisse entretenir  
 L'amant luxurieux.

Il n'y a rien que cet âge où nous sommes  
 N'ait corrompu; il a gasté les hommes,  
 Les nopces sont pollues;  
 Des dieux vengeurs, sans honneur et sans pris,  
 Les temples met l'Alleman à mespris  
 Par sectes dissolues.

A SON RETOUR DE GASCONGNE,  
VOYANT DE LOIN PARIS. (1550.)

Deux et trois fois heureux ce mien regard,  
Duquel je voy la ville où sont infuses  
La discipline et la gloire des Muses!  
C'est toy, Paris, que Dieu conserve et gard'!  
C'est toy qui as de science, avec art,  
Endoctriné mon jeune âge ignorant,  
Et qui chez-toy, par cinq ans demeurant,  
L'as allaité du laict qui de toy part.

Combien je sen ma vie heureuse en elle  
En te voyant, au prix de ces monts blancs  
Qui ont l'échine et la teste et les flancs  
Chargez de glace et de neige eternelle!  
Je voy déjà la bande solennelle  
Du saint Parnasse en avant s'approcher  
Et me baiser, m'accoler et toucher,  
Me r'appellant à son estude belle.

De l'autre part, ma librairie, hélas!  
Grecque, latine, espagnole, italique,  
En me tançant d'un front melancolique,  
Me dit que plus je n'adore Pallas.  
Un milion d'amis ne seront las  
Deux jours entiers de me faire la feste.  
Un Peletier qui a dedans sa teste  
Muses et dieux, les nymphes et leurs lacs;

D'Aurat, réveil de la science morte,  
Et mon Berger, qui s'est fait gouverneur  
Non de troupeaux, mais de gloire et d'honneur,  
Tiendra mon col lassé d'une main forte.  
Tel jour heureux, qui tant d'aise m'apporte,  
Soit par mes vers jusqu'au ciel colloqué,

Et sur mon cœur d'un blanc travers marqué,  
A celle fin que jamais il n'en sorte!

Mon Oradour ne Maclou n'y sont mie :  
L'un est allé à Rome pour le Roy ;  
L'autre en Anjou, esclave de sa foy,  
Vit sous l'empire assez doux de s'amie.  
Soit par la reste une joye accomplie.  
De folastrer faisons nostre devoir.  
Ce jour passé, je suis prest d'aller voir  
Si pour le temps les lettres on oublie.

Plus que devant je t'aimeray, mon livre.  
A celle fin que le sçavoir j'apprinse,  
J'ay delaisé et cour, et roy, et prince,  
Où j'estoy bien quand je les vouloy suivre.  
Pour recompense aussi je me voy vivre ;  
Et jusqu'au ciel icy bas remué,  
Ainsi qu'Horace, en cygne transmué,  
J'ay fait un vol qui de mort me delivre.

Car, si le jour voit mon œuvre entrepris,  
L'Espagne docte et l'Italie apprise,  
Celuy qui boit le Rhin et la Tamise  
Voudra m'apprendre ainsi que je l'appris,  
Et mon labeur aura louange et pris.  
Sus, Vendomois (petit pays), sus donques,  
Esjouy-toy, si tu t'éjouys oncques :  
Je voy ton nom fameux par mes escrits!

#### A BOUJU, ANGEVIN. (1550.)

Cestui-cy en vers les gloires  
Des dieux vainqueurs escrira,  
Et cestuy-là les victoires  
De nos vieux princes dira.

Mais moy, je veux que ma Muse  
Répande ton nom par l'air,

Et que toute s'y amuse  
Si peu qu'elle sçait parler,  
Pour estre de nostre France  
L'un de ceux qui ont défait  
Le vilain monstre Ignorance  
Et le siecle d'or refait.

Que celuy qui s'estudie  
D'estre pour jamais vivant  
La main d'un peintre mendie,  
Ou l'encre d'un escrivant;

Mais toy, qui hautain déprise  
Une empruntée faveur  
De la main (tant soit apprise)  
D'un poëte ou engraveur,  
Tu peux, maugré la Mort blesme,  
Mieux qu'une plume ou tableau,  
T'arracher vivant toy-mesme  
Hors de l'oublieux tombeau,

Faisant un vers plus durable  
Qu'un colosse elabouré,  
Où la tombe memorable  
Dont Mausole est honoré.

Les pyramides, tirées  
Des entrailles d'un rocher,  
Jadis des rois admirées,  
Le temps a fait trébucher;

Mais, si l'esprit poëtique  
Qui m'agite n'est errant,  
Plus que nul pilier antique  
Ton œuvre sera durant.

Et si prevoy que la gloire  
De ton vagabond renom  
Ne fera sonner à Loire,  
Contre ses bords, que ton nom,

Et, le tournant en son onde,  
Le ru'ra dedans la mer,  
A fin que le vent au monde  
Le puisse par tout semer.



---

CONTRE UN  
QUI LUY DESROBA SON HORACE. (1550.)

Quiconques ait mon livre pris,  
D'oresnavant soit-il épris  
D'une fureur, tant qu'il luy semble  
Voir au ciel deux soleils ensemble,  
Comme Penthée!

Au dos, pour sa punition,  
Pende sans intermission  
Une furie qui le suive!  
Sa coulpe luy soit tant qu'il vive  
Representée.

---

A MACLOU DE LA HAYE,  
Sur le traité de la paix fait entre le roy François  
et Henry d'Angleterre en 1545.  
(1550.)

Il est maintenant temps de boire,  
Et d'un doux vin oblivieux  
Faire assoupir en la memoire  
Le soin de nostre aise envieux.  
Que c'estoit chose defendue  
Auparavant de s'éjouyr,  
Ains que la paix nous fust rendue,  
Et le repos pour en jouyr!  
Je dy quand Mars armoit l'Espagne  
Contre les François indontez



Et ce peuple que la mer baigne  
(Hors du monde) de tous costez ;  
L'Espagne en picques violentes,  
Furieuse, et ce peuple icy,  
Par ses fleches en l'air volantes,  
A craindre grandement aussi.

Puis que la paix est revenue  
Nous embellir de son sejour,  
La joye en l'obscur detenue  
Doit à son rang sortir au jour.

Sus, page, en l'honneur des trois Graces,  
Verse trois fois en ce pot neuf,  
Et neuf fois en ces neuves tasses,  
En l'honneur des Sœurs qui sont neuf.

Ces lys et ces roses naïves  
Sont espandues lentement,  
Je hay les mains qui sont oisives :  
Qu'on se despeche vistement.

Là donc, amy, de corde neuve  
R'anime ton luth endormy :  
Le luth avec le vin se treuve  
Plus doux, s'il est meslé parmy.

O quel zephyre favorable  
Portera ce folastre bruit  
Dedans l'oreille inexorable  
De Magdaleine, qui nous fuit ?

Le soin qui en l'ame s'engrave  
Secouer aux vents or' tu dois ;  
C'est chose sage et vray'ment grave  
De faire le fol quelque-fois.

---



---

 A LA FONTAINE BELLERIE. (1550.)

**A**rgentine fontaine vive,  
 De qui le beau crystal courant,  
 D'une fuite lente et tardive  
 Ressuscite le pré mourant,  
 Quand l'Esté mesnager moissonne  
 Le sein de Ceres devestu,  
 Et l'aire par compas resonance  
 Dessous l'espy de blé battu ;  
 A tout jamais puisses-tu estre  
 En honneur et religion  
 Au bœuf et au bouvier champestre  
 De ta voisine region ;  
 Et la Lune, d'un œil prospere,  
 Voye les Bouquins amenans  
 La Nympe auprès de ton repere,  
 Un bal sur l'herbe demenans !  
 Comme je desire, fontaine,  
 De plus ne songer boire en toy  
 L'esté, lorsque la fièvre ameine  
 La mort despote contre moy.

---

## A SA MUSE. (1550.)

**G**rossi-toy, ma Muse françoise,  
 Et enfante un vers resonant,  
 Qui bruye d'une telle noise  
 Qu'un fleuve debordé tonant,  
 Alors qu'il saccage et emmeine,

Pillant de son flot, sans mercy,  
Le thresor de la riche plaine,  
Le bœuf et le bouvier aussi.

Et fay voir aux yeux de la France  
Un vers qui soit industriel,  
Foudroyant la vieille ignorance  
De nos peres peu curieux.

Ne suy ny le sens, ny la rime,  
Ny l'art du moderne ignorant,  
Bien que le vulgaire l'estime,  
Et en béant l'aille adorant.

Sus, donque, l'envie surmonte,  
Coupe la teste à ce serpent!  
Par tel chemin au ciel on monte,  
Et le nom au monde s'épend.

#### A LA FOREST DE GASTINE (1550) [1].

Donques, forest, c'est à ce jour  
Que nostre Muse oisive  
Veut rompre pour toy son sejour,  
Aussi tu seras vive.  
Je te dy vive pour le moins  
Autant que celles voire  
De qui les Latins sont tesmoins,  
Et les Grecs, de leur gloire.  
De quel present te puis-je aussi  
Payer et satisfaire,  
Plus grand que cestuy-là qu'icy  
Ma plume te veut faire?  
Toy qui au doux froid de tes bois  
Ravy d'esprit m'amuses;

1. Voyez page 159 de ce volume une autre ode à la forêt de Gastine, prise en partie de celle-ci.

Toy qui fais qu'à toutes les fois  
 Me respondent les Muses ;  
 Toy qui devant qu'il naisse en moy,  
 Le soin meurtrier arraches ;  
 Toy encor qui de tout esmoy  
 M'alleges et défasches ;  
 Toy qui au caquet de mes vers  
 Estens l'oreille oyante,  
 Courbant en bas les cheveux vers  
 De ta cime ployante,  
 La douce rosée te soit  
 Tousjours quotidienne,  
 Et le vent qu'en chassant reçoit  
 L'haletante Diane.  
 En toy habite desormais  
 Des Muses le college,  
 Et ton bois ne sente jamais  
 La flâme sacrilege.

---

## A CASSANDRE. (1550.)

**S**i cet enfant qui erre  
 Vagabond par la terre  
 Avecques le carquois,  
 Frere de l'arc turquois,  
 Arc qui me point et mord,  
 Avoit son flambeau mort  
 Allumé dans l'haleine  
 Du geant qui à peine  
 Tient le mont envoyé  
 Sur son dos foudroyé,  
 Et m'en eust en dormant  
 Bruslé le cœur amant,  
 Comme (flâme indiscrette)  
 A la roine de Crete,  
 Encor ne m'auroit tant

---

Bruslé, sa flâme estant  
 Reprise en son flambeau,  
 Que ton visage beau,  
 Que ta bouche qui semble  
 Roses et lis ensemble,  
 Que tes noirs yeux lascifs,  
 Armez d'archiers sourcis,  
 Qui mille flesches tirent  
 Dans les miens, qui se mirent  
 En ta face, ô pucelle,  
 Me plaisant plus que celle  
 Qui, desdaignant Tithon,  
 Au matin le voit-on  
 Peindre de mille roses  
 Ses barrieres descloses.

DE FEU LAZARE DE BAIF.

A Calliope. (1550.)

Si les Dieux  
 Larmes d'yeux  
 Versent pour la mort d'un homme,  
 A ceste heure,  
 Dieux, qu'on pleure,  
 Et qu'en dueil on se consomme!  
 Calliope,  
 Et ta trope,  
 Baïf chantez en voix telle  
 Que sa gloire  
 Par memoire  
 Soit saintement immortelle.  
 En maint tour,  
 A l'entour  
 Du cercueil croisse l'hierre.  
 Nuit et jour  
 Sans sejour,

A l'ignorance il eut guerre.  
 L'excellence  
 De la France  
 Mourut en Budé premiere,  
 Et encores  
 Morte est ores  
 Des Muses l'autre lumiere.

---

## A JOACHIM DU BELLAY ANGEVIN. (1550.)

**S**i les ames vagabondes  
 Aux enfers des peres vieux,  
 Après avoir beu les ondes  
 Du doux fleuve oblivieux,  
 Desdaignans l'obscur sejour,  
 Pleines d'amour de la vie premiere  
 Reviennent voir de nos cieux la lumiere,  
 Et le clair de nostre jour;  
 Si ce qu'a dit Pythagore  
 Pour vray l'on veut estimer,  
 L'ame de Petrarque encore  
 T'est venue r'animer;  
 L'experience est pour moy,  
 Veu que son livre antiq' tu ne leus oncques,  
 Et tu escris ainsi comme luy; donques  
 Le mesme esprit est en toy.  
 Une Laure plus heureuse  
 Te soit un nouveau soucy,  
 Et que ta plume amoureuse  
 Engrave à son tour aussi,  
 Des amoureux le doux bien,  
 A celle fin que nostre siecle encore,  
 Comme le vieil, en te lisant t'honore  
 Pour gaster l'encre si bien.

D'une nuit oblivieuse  
 Pourquoi tes vers caches-tu ?  
 La lumière est envieuse  
 S'on luy cele la vertu ;  
 Par un labeur glorieux  
 Ont surmonté les fureurs poétiques  
 Du vieil Homere et des autres antiques  
 Les siècles injurieux.

---

D'UN ROSSIGNOL ABUSÉ. (1550.)

**E**n may, lors que les rivières  
 Des-enflent leurs ondes fieres  
 De la nége de l'hyver,  
 Et que l'on voit arriver  
 Le beau signe qui r'assemble  
 Les amoureux joints ensemble,  
 Duquel la clarté naissant,  
 Sur un bateau perissant,  
 Le vent se couche, et la mer  
 Rengorge son flot amer,  
 Le marinier soucieux  
 Prenant un front plus joyeux.  
 Donc, au retour de ce temps  
 Que tout rit sous le printemps,  
 Le rossignol passager  
 Estoit venu r'assiéger  
 Sa forteresse ramée,  
 De son caquet animée ;  
 Là, soit qu'il voulust chanter  
 Amour ou le lamenter,  
 S'assit, si l'antiquité  
 Chénue dit verité,  
 Sur un buis, dont s'escartoit

Un ruisseau qui clair partoit,  
Chantant de voix si sereine,  
Si gaye, si souveraine,  
Que les chesnes bien oyants,  
Et les pins en bas ployants  
Leurs oreilles pour l'ouyr  
S'en voulurent resjouyr.  
Ceste nymphe sonoreuse  
Du fier enfant amoureuse,  
Jusqu'au ciel le chant rapporte,  
Redoublant la voix de sorte  
Que les rochers d'eaux lavez  
Et leurs pieds d'elle cavez,  
Le ciel feirent assez seur  
De la champestre douceur.  
Mais luy, qui escoute un son  
Tout semblable à sa chanson,  
Puis voyant son ombre vaine  
Remirée en sa fontaine,  
Pense que son ombre estoit  
Un oiseau qui mieux chantoit.  
Amour de gloire obstinée  
Avec toute beste née,  
Voulant demeurer le maistre  
Et de soy le vainqueur estre,  
Plus haut que devant il sonne,  
Plus haut le bois en resonne.  
Il dit et chante comment  
Il fut tesmoin du tourment  
Que la jalouse receut  
Sous feint nom qui la deceut;  
Et comme le chevalier  
Au javelot singulier  
Se pasma dessus la face  
Que desja la mort efface,  
Appellant plustost les dieux  
Et les astres odieux,  
Plustost avecque grands cris

Comblant l'air de sa Procris,  
Despitoit le nom semblable,  
Et le vent du fait coupable.  
Il vouloit encore dire  
De Clytie le martire,  
Lors que les nymphes des bois,  
D'aise ne tenant leurs vois,  
A se mocquer commencerent,  
Et le mocquant l'offenserent.  
Luy, qui a bien apperceu,  
Les oyant, qu'il est deceu,  
Teignit, tant ire le donte,  
Ses joues d'honneste honte;  
Si que, rompant viste en l'air,  
Le vuide par son voler,  
Tellement se disparut,  
Qu'onques puis il n'apparut.  
Qui est mieux semblable à toy,  
Petit rossignol, que moy ?  
Tous deux des nymphes ensemble  
Sommes trompez, ce me semble,  
Toy de ton chant, moy du mien :  
Ainsi nous nuit nostre bien.  
Car vers, ne chansons escrites,  
Ne rimes, tant soient bien dites,  
N'ont rompu la cruauté  
D'une de qui la beauté  
Me lime jusques au fond  
Le cœur, qui en flammes fond.  
Mais, ô deesse dorée,  
Des beaux amans adorée,  
Livre-la-moy quelque jour  
Dedans un lit à sejour,  
Afin qu'ell' me baise et touche,  
Qu'ell' me mette dans la bouche  
Je ne sçay quoy, dont Envie  
Ait despit toute sa vie ;  
Qu'ell' me serre, qu'ell' m'encesne



(Comme un lierre le chesne,  
Ou la vigne les ormeaux)  
Mon col de ses bras jumeaux.

---

## A GASPARD D'AUVERGNE. (1550.)

Que tardes-tu, veu que les Muses  
T'ont eslargi tant de sçavoir,  
Que plus souvent tu ne t'amuses  
A les chanter, et que tu n'uses  
De l'art qu'ell's t'ont fait recevoir ?  
Tu as le temps qu'il faut avoir,  
Repos d'esprit et patience,  
Doux instrument de la science ;  
Et toutefois l'heure s'enfuit  
D'un pied leger et diligent,  
Sans que ton esprit negligent  
Face apparoistre de son fruit.

On ne voit champ, tant soit fertile,  
S'il n'est poitry du labourage,  
Qu'à la fin ne vienne inutile,  
Voire, et le champ joignant fut-il  
Du Nil l'egyptien rivage.  
Tant soit un cheval de courage,  
Et costumier à surmonter,  
S'on est long-temps sans y monter  
Il devient rosse et fort en bride ;  
Ainsi des Muses l'escrivain,  
S'il les delaisse, hélas ! en vain  
Il les invoque après pour guide.

L'orfèvre de tenir n'a honte  
Les instrumens de son mestier,  
Son plaisir sa peine surmonte,  
Tellement qu'il feroit grand conte  
Estre oisif un jour tout entier ;

Ton art le passe d'un quartier.  
 Quoi! voire du tout, ce me semble;  
 Toutefois, encre et plume ensemble  
 Tu crains, paresseux à toucher.  
 D'oresnavant escry, compose:  
 La louange pour peu de chose  
 S'achette, et qu'est-il rien plus cher?  
 Mainte ville jadis puissante  
 Est ores morte avec son nom,  
 Ensevelie et languissante,  
 Et Troye est encor florissante,  
 Comme un beau printemps en renom;  
 Bien d'autres rois qu'Agamemnon  
 Ont fait reluire leur vertu;  
 Et si sont morts, car ils n'ont eu  
 Un Homere, qui mieux qu'en cuivre,  
 En medaille, en bronze ou tableau,  
 Les eust arrachez du tombeau,  
 Faisant leur nom vivre et revivre.

CHANT DE FOLIE A BACCHUS. (1550.)

Delaïse les peuples vaincus  
 Qui sont sous le lit de l'Aurore,  
 Et la ville qui, ô Bacchus,  
 Ceremonieuse t'adore.  
 De tes tigres tourne la bride  
 En France, où tu es invoqué,  
 Et par l'air ton chariot guide,  
 Dessus en pompe colloqué.  
 Que ceste feste ne se face  
 Sans t'y trouver, pere joyeux,  
 C'est de ton nom la dedicace  
 Et le jour où l'on rit le mieux.

Voy-le-ci, je le sen venir,  
Et mon cœur estonné ne peut  
Sa grand' divinité tenir,  
Tant elle l'agite et l'esmeut.

Quels sont ces rochers où je vais  
Leger d'esprit? Quel est ce fleuve,  
Quels sont ces antres et ces bois  
Où seul, esgaré, je me treuve?

J'entens le bruire des cymbales  
Et les champs sonner : Evohé!  
J'oy la rage des bacchanales  
Et le son du cor enroué.

Icy le chancelant Silene,  
Sus un asne tardif monté,  
Les inconstans Satyrés mene,  
Qui le soustiennent d'un costé.

Qu'on boute du vin en la tasse,  
Sommelier! qu'on en verse tant  
Qu'il se respande dans la place!  
Qu'on mange, qu'on boive d'autant!

Amoureux, menez vos aimées,  
Ballez et dansez sans sejour;  
Que les torches soient allumées  
Jusques à la pointe du jour.

Sus, sus, mignons, aux confitures!  
Le cotignac vous semble bon;  
Vous n'avez les dents assez dures  
Pour faire peur à ce jambon.

Amis, à force de bien boire,  
Repoussez de vous le soucy;  
Que jamais plus n'en soit memoire.  
Là doncques, faites tous ainsi.

Helas! que c'est un doux tourment  
Suivre ce dieu qui environne  
Son chef de vigne et de sarment  
En lieu de royalle couronne.

---

## PALINODIE A DENISE (1550).

Telle fin que tu voudras mettre  
 Au premier courroux de mon metre  
 Contre toy tant irrité,  
 Mets-la luy, soit que tu le noies (a),  
 Que tu l'effaces ou l'envoyes  
 Au feu qu'il a merité.

La grande Cybele insensée  
 N'esbranle pas tant la pensée  
 De ses ministres chastrés furieux,  
 Non Bacchus, non Phœbus ensemble,  
 Le cœur de leur prestre, qui tremble  
 Les sentant venir des cieux,

Comme l'ire, quand elle enflâme  
 De sa rage le fond de l'ame  
 Qui ne s'espouvante pas  
 Non d'un couteau, non d'un naufrage,  
 Non d'un tyran, non d'un orage  
 Que le ciel darde çà bas.

De chaque beste Promethée  
 A quelque partie adjoustée  
 En l'homme, et, d'art curieux,  
 D'un doux aigneau fit son visage,  
 Trempant son cœur dans le courage  
 De quelque lyon furieux.

Le courroux a rué par terre

a. Var. (1560) :

*Telle fin maintenaut soit mise  
 Que tu voudras au vers, Denise,  
 Qui, malin, a despité  
 Ton cœur, on soit que tu le noyes.*

Thyeste; il cause que la guerre  
 Renverse mainte cité,  
 Et que le vainqueur qui s'y rue  
 Enflamme la captive rue  
 D'un feu contre elle irrité (a).

Jamais l'humaine conjecture  
 N'a preveu la chose future,  
 Et l'œil trop ardent de voir  
 Le temps futur, qui ne nous touche,  
 En son avis demeure louche.

Qui le futur peut sçavoir?

Las! si j'eusse preveu la peine  
 Dont maintenant ma vie est pleine,  
 Je n'eusse jamais lasché  
 Une ode d'erreur si tachée,  
 De laquelle, t'ayant fachée,  
 Moi-même je suis faché.

Ores, ores, je voy ma faute;  
 Je cognois combien elle est haute,  
 Et je tends les mains afin  
 Que ta sorceliere science,  
 Dont tu as tant d'experience,  
 Ne mette mes jours à fin.

Je te suppli', par Proserpine  
 (De Pluton la douce rapine),  
 Que courroucer il ne faut,  
 Et par les livres qui esmeuvent  
 Les astres charmez, et les peuvent  
 Faire devaler d'enhaut,

a. Var. (1560) :

*Toujours l'ire cause la guerre ;  
 La seule ire a rué par terre  
 Le mur amphionien,  
 Voire et fit qu'après dix ans Troye  
 (Hector ja tué) fut la proye  
 Du grand roy mycenien.*

Reçoy mes miserables larmes  
Et me deslie de tes charmes,  
Espouventable labeur.  
Destourne ton rouet, et ores  
Deschante les vers qui encores  
M'accablent d'une grand'peur.

Telephe, prince de Mysie,  
Peut bien flechir la fantasie  
D'Achil pour le secourir,  
Lors que sa lance pelienne,  
En la mesme playe ancienne,  
Repassa pour le guarir.

D'Ulysse la peineuse troupe,  
Reboivant de Circé la coupe,  
Laissa des porcs le troupeau,  
Et luy rougit dedans la face  
L'honneur et la première grace  
De son visage plus beau.

Assez et trop, hélas! j'endure!  
Assez et trop ma peine est dure!  
Mon corps, par tes eaux souillé,  
Efface sa couleur de roses,  
Et mes veines ne sont encloses  
Que d'un sac palle et rouillé.

Ma teste, de tes onguents teinte,  
Plus blanche qu'un cygne s'est peinte.  
Le lict me semble espineux,  
L'aube me semble une serée;  
Plus ne m'est douce Cytherée,  
Ny le gobelet vineux.

Appaise ta voix marsienne,  
Et fay que l'amour ancienne  
Nous reglue ensemble mieux;  
De moy ta colere repousse,  
Et lors tu me seras plus douce  
Que la clarté de mes yeux.

## ODE (1560).

**M**on petit bouquet, mon mignon,  
 Qui m'es plus fidel compagnon  
 Qu'Oreste ne fut à Pylade,  
 Tout le jour, quand je suis malade,  
 Mes valets, qui, pour leur devoir,  
 Le soin de moy devoient avoir,  
 Vont à leur plaisir par la ville,  
 Et ma vieille garde inutile,  
 Après avoir largement beu,  
 Yvre, s'endort auprès du feu  
 A l'heure qu'elle deust me dire  
 Des contes pour me faire rire.

Mais toy, petit bouquet, mais toy,  
 Ayant pitié de mon esmoy,  
 Jamais le jour tu ne me laisses  
 Seul compagnon de mes tristesses.

Que ne puis-je autant que les dieux ?  
 Je t'envoierois là haut, aux cieux,  
 Fait d'un bouquet un astre insigne,  
 Et te mettrois auprès du signe  
 Que Bacchus dans le ciel posa  
 Quand Ariadne il espousa,  
 Qui seule lamentoit sa perte  
 Au pied d'une rive deserte.

## ODE (1560).

**P**ipé des ruses d'Amour,  
 Je me promenois un jour  
 Devant l'huis de ma cruelle,  
 Et tant rebuté j'estois  
 Qu'en jurant je promettois  
 De ne rentrer plus chez elle.

« Il suffit d'avoir esté  
Neuf ou dix ans arresté  
Es cordes d'Amour, disoye ;  
Il faut m'en développer,  
Ou bien du tout les couper,  
Afin que libre je soye. »

Et pour ce faire je pris  
Une dague que je mis  
Bien avant dedans la lesse,  
Et son nœud j'eusse brisé  
Si lors je n'eusse avisé  
Devant l'huis une déesse.

Mais, incontinent que j'eu  
Son corps garny d'aisles veu,  
Sa robe et sa contenance,  
Et son roquet retroussé,  
Incontinent je pensé  
Que c'estoit dame Esperance.

Je m'approche ; elle me prit  
Par la main dextre et me dit :

ESPERANCE.

« Où vas-tu, pauvre poëte ?  
Tu auras avec le temps  
Tout le bien que tu pretens  
Et ce que ton cœur souhète.

Ta maistresse avoit raison  
De tenir quelque saison  
Rigueur à ta longue peine ;  
Elle le faisoit exprès,  
Pour au vray cognoistre après  
Ton cœur et ta foy certaine.

Mais ores qu'elle sçait bien,  
Par seure espreuve, combien  
Ta loyale amitié dure,  
D'elle-mesme te pri'ra,  
Et benigne guarira  
Le mal que ton cœur endure. »



## RONSARD.

Alors je luy respondis :  
 « Et qu'est-ce que tu me dis ?  
 Veux-tu r'abuser ma vie ?  
 Après me voir eschappé  
 De celle qui m'a trompé  
 Veux-tu que je m'y refie ?  
 Dix ans sont que je la suis,  
 Et que pour elle je suis  
 Comme une personne morte ;  
 Mais en lieu de luy ployer  
 Son orgueil, pour tout loyer  
 Je muse encor à sa porte.  
 Non non, il vaut mieux mourir  
 Tout d'un coup que de perir  
 En langueur par tant d'années ;  
 Ores je veux de ma main  
 Me tuer, pour voir soudain  
 Toutes mes douleurs finées. »

## ESPERANCE.

« Ah ! qu'il te feroit bon voir  
 De tomber en desespoir,  
 Quand l'esperance te guide !  
 Laisse, laisse ton esmoy,  
 Laisse ta dague, et suy-moy  
 Là haut chez ton homicide. »  
 Disant ces mots, je suivy  
 Ses pas, autant que je vy,  
 Dans la chambre de Cassandre.

*ESPERANCE parle à Cassandre.*

« Tien, dit l'Esperance, tien :  
 Tout exprès icy je vien  
 Pour ton fugitif te rendre.  
 Il t'a servi longuement,  
 C'est raison que doucement

Ses angoisses tu luy ostes ;  
 Il te faut bien le traiter,  
 Craignant ce grand Jupiter,  
 Puis qu'il est l'un de tes hostes. »

RONCARD *parle à Cassandre.*

A-tant elle s'eslança  
 Dans le ciel, et me laissa  
 Seul en ta chambre, m'amie.  
 Là doncque, par amitié,  
 Là, maistresse, pren pitié  
 De ton hoste qui te prie.  
 Si j'ay quelque mal chez toy,  
 Jupiter, le juste roy,  
 Foudroyra ta chere teste :  
 Car il garde ceux qui sont  
 Hostes, et tous ceux qui font  
 En misere une requeste.

---

ODE POUR AMADIS JAMYN,  
 Sur sa traduction d Homere (1).

Homere, il suffisoit assez  
 D'avoir en Grece, aux temps passez,  
 Fait combattre pour toy sept villes,  
 Sans qu'ores nos Gaules fertilles,  
 Pour se vanter de ton berceau  
 Refissent un combat nouveau.  
 En toy Jupiter transformé  
 Composa l'ouvrage estimé  
 De l'Iliade et l'Odyssée,  
 Et tu as ton ame passée

1. En tête de la traduction des treize derniers livres de l'Iliade par A. Jamyn, Paris, L'Angelier, 1584, in-12.

En Jamyn, pour interpreter  
Les vers qu'en toy fit Jupiter.

C'est afin qu'en lieu de Gregeois  
Tu fusses appelé François,  
Et qu'on revist la mesme noise  
Pour toy en la terre gauloise  
Qu'en Grece en sept villes tu fis,  
Qui toutes t'avouoient leur fils.

Tous deux en un corps n'estes qu'un,  
Le ciel vous est pere commun,  
Vous n'estes ouvrage de terre;  
La terre que la mer enserre,  
Aux membres grossiers et pesans,  
N'engendre point de tels enfans.

Ou si la terre vous conceut,  
Fut sur Parnasse, qui receut  
La part au giron de ses Muses  
Allaictant des liqueurs infuses  
Du nectar vos membres petits,  
Entre les roses et les lis.

Mais la terre ne peut avoir  
Cet honneur de vous concevoir :  
Nature, de gros germe pleine,  
Vous parturoit à toute peine;  
Depuis, vous ayant par sus tous  
N'a daigné faire autre que vous.

Toute en vous deux elle se voit;  
Ce qu'aux autres elle devoit,  
Elle l'a mis d'un soin de mere  
En son Jamyn, en son Homere,  
Vous faisant, comme deux soleils,  
Patrons des Muses sans pareils.

Mille Romains, pour haut voler,  
Ont voulu ton vol éгалer,  
Mais pour neant, car l'artifice,  
Au prix de la nature est vice,  
Restant à la posterité,  
Adorable, et non imité.

Heureux le brazier d'Ilion !  
Heureuse Troye ! un million  
De villes riches et peuplées  
Voudroient ainsi estre bruslées,  
Prenant à plaisir et à jeu  
Qu'Homere y eust jetté le feu.

La riche pompe de tes vers  
Ressemble à des joyaux divers,  
Diamans, rubis, chrysolithes,  
Où toutes clartez sont esclites,  
Luisantes comme astres des cieux,  
Aussi tu es poete des Dieux.

Le plus admirable de toy,  
Et le plus divin, c'est dequoy  
Tu as poussé toutes les guerres  
De Grece aux estrangeres terres,  
Et n'as souffert qu'un Argien  
Fust meurtrier d'un Achaïen.

Mais en faisant outre la mer  
Contre Ilion la Grece armer,  
Tu as des barbares provinces,  
Orné la gloire de tes princes,  
Eslevant d'un superbe front  
Leurs victoires sur l'Hellespont.

Çà, las ! je ne sçaurois mon nom  
Honorer aujourd'huy, sinon  
Qu'en chantant les guerres civiles,  
Et le feu qui brusle nos villes ;  
Dieux qui presidez aux dangers,  
Portez ce mal aux estrangers,

Et faites que nostre bon roy,  
Et nostre bonne antique loy,  
Toujours immuables demeurent ;  
Que les guerres civiles meurent,  
Et qu'en la France pour jamais  
Florisse une eternelle paix !

---

## \* A LA ROYNE D'ESCOSSE

Pour lors Royne de France.

ODE (1567) [1].

O belle, plus que belle et agréable Aurore,  
 Qui avez delaisé vostre terre escossoise  
 Pour venir habiter la région françoise,  
 Qui de vostre clarté maintenant se décore !  
 Si j'ay eu cest honneur d'avoir quitté la France,  
 Voguant dessus la mer pour suyvre vostre père,  
 Si, loing de mon pays, de frères et de mère,  
 J'ay dans le vostre usé trois ans de mon enfance,  
 Prenez ces vers en gré, Royne, que je vous donne,  
 Pour fuyr d'un ingrat le miserable vice,  
 D'autant que je suis né pour faire humble service  
 A vous, à vostre race et à vostre couronne.

## A DIANE DE POITIERS

Duchesse de Valentinois.

ODE (1567).

Quand je voudrois celebrer ton renom,  
 Je ne dirois que Diane est ton nom ;  
 Car on feroit, sans se travailler guère,  
 De ton nom seul une Iliade entière.

1. Elle se retrouve dans l'édition in-12 de Lyon, Soubron, 1592, à la suite des Mascarades.

\* Les odes qui suivent ne font pas partie du volume des pièces retranchées. Je les ai recueillies dans les éditions originales.

P. B.

Ronsard. — II.

31

Mais recherchant tes honneurs de plus loïn,  
 Je chanterois, animé d'un beau soin,  
 Tes vieux ayeux chevalereux en guerre,  
 Qui ont porté le sceptre en mainte terre,  
 Enfants de roys ou de roys heritiers.  
 Je chanteroyz le beau sang de Poitiers  
 Venu du ciel, et la race divine  
 Que Remondin conçeut de Melusine.  
 Je chanteroyz comme, l'un de leurs filz  
 Au bord du Clain dormant, luy fust avis  
 Que hors de l'eau le petit Dieu de l'onde  
 Jusques au col tiroit sa teste blonde,  
 L'admonestant d'aller en Dauphiné.

Et luy disoit : « Enfant predestiné  
 Pour commander à plus haute rivière,  
 Laisse mes bords; cherche la rive fière  
 Du large Rhosne, et poursuy ton destin  
 Qui conduira ta voye à bonne fin,  
 Car jà le ciel pour jamais à ta race  
 Aux bords du Rhosne a destiné ta place. »

Il luy conta quels seigneurs et quels roys  
 Naistroient de luy, et en combien d'endroits,  
 Soit d'Italie ou d'Espagne, ou de France,  
 Tiendroient le sceptre en longue obéissance.  
 Il luy chanta ses hoirs de point en point,  
 Ceux qui mourroient, ceux qui ne mourroient point  
 Ains que regner, et combien de princesses  
 Viendroient de luy, de ducs et de duchesses;  
 Mais parsus tous ce fleuve luy chantoit  
 D'une Diane, et jurant promettoit  
 Qu'ell' passeroit en chasteté Lucrece  
 Et en beauté ceste Helene de Grèce,  
 Qu'elle prendroit d'un seul traict de ses yeux  
 Les cœurs ravis des hommes et des Dieux,  
 Et qu'à jamais ses fameuses louanges  
 Iroient volant par les terres estranges.

Disant ainsy le fleuve devala

Son chef dans l'eau, et l'enfant s'en alla  
Tout bouillonnant d'affection nouvelle  
D'estre l'ayeul d'une race si belle.

Je chanterois encore ta bonté,  
Ton port divin, ta grace, ta beauté;  
Comme tousjours ta vertueuse vie  
A repoussé par sa vertu l'envie.

Je chanterois vers l'Eglise ta foy;  
Comme tu es la parente du roy,  
Qui te chérist comme une dame saige,  
De bon conseil et de gentil couraige,  
Grave, benine, ayant les bons esprits  
Et ne mettant les Muses à mespris.

Je chanterois d'Anet les edifices,  
Thermes, piliers, chapitiaux, frontispices,  
Voutes, lambris, cannelures; et non,  
Comme plusieurs, les fables de ton nom.  
Et te louant je chanteroy peut-estre  
Si haultement que ce grand roy, mon maistre,  
En ta faveur auroit l'ouvrage à gré,  
Que je t'aurois humblement consacré.

---

## DIALOGUE DES MUSES ET DE RONSARD.

(1567.)

RONSARD.

**P**our avoir trop aymé vostre bande inégale,  
Muses, qui defiez (ce dites vous) les temps,  
J'ay les yeux tout battus, la face toute pasle,  
Le chef grison et chauve, et je n'ay que trente ans.



## MUSES.

Au nocher qui sans cesse erre sur la marine  
 Le teint noir appartient; le soldat n'est point beau  
 Sans estre tout poudreux; qui courbe la poitrine  
 Sur nos livres, est laid s'il n'a pasle la peau.

## RONSARD.

Mais quelle recompense aurois-je de tant suivre  
 Vos danses nuict et jour, un laurier sur le front?  
 Et cependant les ans aux quels je deusse vivre  
 En plaisirs et en jeux comme poudre s'en vont.

## MUSES.

Vous aurez, en vivant, une fameuse gloire,  
 Puis, quand vous serez mort, votre nom fleurira.  
 L'age, de siècle en siècle, aura de vous memoire;  
 Vostre corps seulement au tombeau pourrira.

## RONSARD.

O le gentil loyer! Que sert au vieil Homère,  
 Ores qu'il n'est plus rien, sous la tombe, là bas,  
 Et qu'il n'a plus ny chef, ny bras, ny jambe entière,  
 Si son renom fleurist, ou s'il ne fleurist pas!

## MUSES.

Vous estes abusé. Le corps dessous la lame  
 Pourry ne sent plus rien, aussy ne luy en cha ut.  
 Mais un tel accident n'arrive point à l'ame,  
 Qui sans matière vist immortelle là haut.

## RONSARD.

Bien! je vous suyvray donc d'une face plaisante,



Deussé-je trespasser de l'estude vaincu,  
 Et ne fust-ce qu'à fin que la race suyvante  
 Ne me reproche point qu'oyisif j'aye vescu.

## MUSES.

Vela saigement dit. Ceux dont la fantaisie  
 Sera religieuse et devote envers Dieu  
 Tousjours acheveront quelque grand'poésie,  
 Et dessus leur renom la Parque n'aura lieu.

---

## ODE (1567).

Si tost, ma doucette Ysabeau,  
 Que l'aube, à tes yeux ressemblable,  
 Aura chassé hors de l'estable  
 Parmy les champs nostre troupeau,  
 Au marché porter il me faut  
 (Ma mère Jeanne m'y envoie)  
 Nostre grand cochon et nostre oye,  
 Qui le matin crioit si haut.

Tu veux que j'achette pour toy  
 Une ceinture verdelette  
 Et une bague joliette,  
 Pour en orner ton petit doy.

Tu veux l'épinglier de velours  
 Et une bourse toute telle  
 Qu'à Toinon la sœur de Michelle,  
 Qui vient aux champs avecque nous.

Bien; à mon retour du marché  
 Tu les auras, pourveu, bergere,  
 Qu'au premier somme de ta mere,  
 Quand le mastin sera couché,  
 Tu viennes querir tes presents

Dessous la coudre où je t'attends.  
 Tu sçais où elle est, mignonette.  
 Mais vien, mon cœur, toute seulette.

---

ODELETTE (1560).

Tay-toy, babillarde arondelle,  
 Ou bien je plumeray ton aile,  
 Si je t'empoigne, et d'un cousteau  
 Je te couperay ta languette,  
 Qui matin sans repos caquette,  
 Et m'estourdit tout le cerveau.

Je te preste ma cheminée  
 Pour chanter, toute la journée,  
 De soir, de nuict, quand tu voudras ;  
 Mais au matin ne me resveille  
 Et ne m'oste, quand je sommeille,  
 Ma Cassandre d'entre les bras.

---

LE BAISER DE CASSANDRE.

ODE (1550).

Baiser, fils de deux levres closes,  
 Filles de deux boutons de roses,  
 Qui serrent et ouvrent le ris  
 Qui deride les plus marris ;  
 Baiser ambroisin, que j'adore  
 Comme ma vie, et dont encore  
 Je sen en ma bouche, souvent,  
 Plus d'un jour après le doux vent ;  
 Baiser qui fais que l'amant meüre

Puis qu'il revive tout à l'heure,  
 Ressouflant l'ame qui pendoit  
 Aux levres où ell' t'attendoit ;  
 Bouche d'aumône toute pleine,  
 Qui m'engendre de ton haleine  
 Un pré de fleurs à chaque part  
 Où ta flairante odeur s'épart ;  
 Et vous, mes petites montaignes,  
 Je parle à vous, levres compaignes,  
 Dont le coral naïf et franc  
 Cache deux rangs d'ivoire blanc,  
 Je vous suppli', n'avez envie  
 D'estre homicides de ma vie :  
 Bouche, sans tes baisers je meurs,  
 Car je vy d'eux, et non d'ailleurs.

---

## ODE (1560).

**L'**un dit la prise des murailles  
 De Thebe, et l'autre les batailles  
 De Troye; mais j'ay entrepris  
 De dire comme je fus pris.  
 Ni nef, pieton, ni chevalier,  
 Ne m'ont point rendu prisonnier.  
 Qui donc a perdu ma franchise?  
 Un nouveau scadron furieux  
 D'amoureux, armé des beaux yeux  
 De ma Dame, a causé ma prise.



## TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

---

<b>LES ODES DE P. DE RONSARD.</b>	
Au lecteur. . . . .	7
Préface mis au devant de la première impression des Odes. . . . .	9
Advertissement au lecteur. . . . .	14
Au Roy Henri II de ce nom. . . . .	19
Le premier Livre des Odes . . . . .	23
Le second Livre des Odes. . . . .	130
Le troisieme Livre des Odes. . . . .	172
Le quatriesme Livre des Odes. . . . .	240
Le cinquiesme Livre des Odes. . . . .	295
Odes retranchées. . . . .	385

FIN DE LA TABLE.

